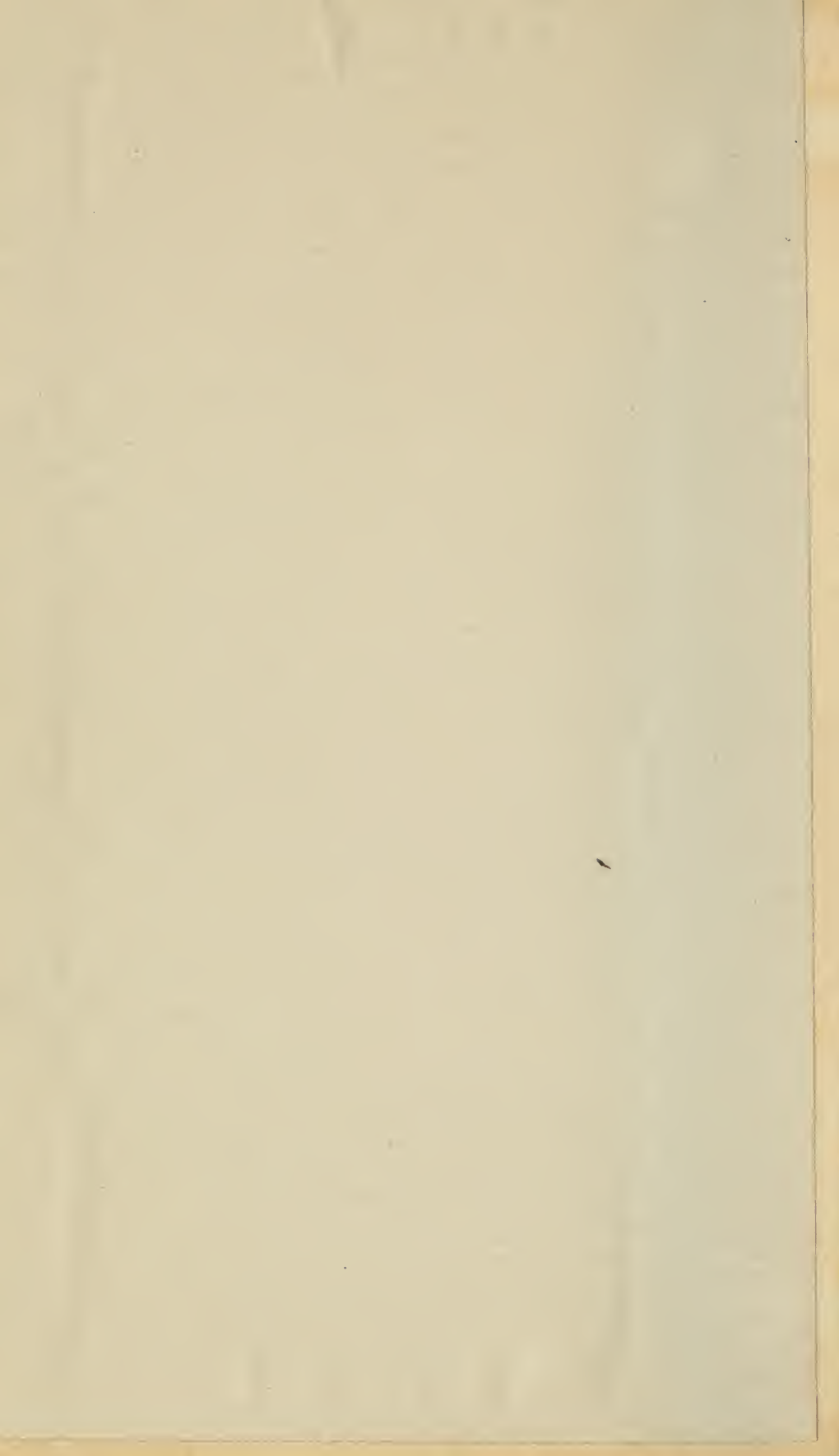


U d/of OTTAWA



39003004296041







Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

LES
AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

Cet ouvrage a été expliqué littéralement par M. Scherdlin, professeur d'allemand au lycée Charlemagne, maître de conférences à l'École Polytechnique.

LES
AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

L'UNE LITTÉRALE ET JUXTALINÉAIRE PRÉSENTANT LE MOT A MOT FRANÇAIS
EN REGARD DES MOTS ALLEMANDS CORRESPONDANTS
L'AUTRE CORRECTE ET PRÉCÉDÉE DU TEXTE ALLEMAND

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS
ET DE SAVANTS

SCHMID

CENT CONTES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886



AVIS

RELATIF A LA TRADUCTION JUXTALINÉAIRE

On a réuni par des traits, dans la traduction *juxtalinéaire*, les mots français qui traduisent un seul mot allemand.

On a imprimé en *italique* les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'ont pas leur équivalent dans l'allemand.

Enfin, les mots placés entre parenthèses doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale.

PT
2504
1588A6
1886

Hundert Erzählungen

von

Christoph v. Schmid.

Hundert Erzählungen

1. Die Sonne.

Eines Abends, da es bereits dunkel war, kam eine fleißige Mutter mit ihren zwei Kindern von der Feldarbeit nach Hause. Sieh! da stand auf dem Tische ein brennendes Licht.

Georg rief erstaunt: „Es war doch kein Mensch zu Hause! Wer hat denn das Licht angezündet?“

„Ei, sagte Gretchen, wer anders, als der Vater. Gewiß ist er indeß aus der Stadt nach Hause gekommen.“

Die Kinder suchten ihn, und fanden ihn zu ihrer großen Freude sogleich in der nächsten Kammer.

Am folgenden Tage rechenen Eltern und Kinder auf ihrer großen Wiese Heu auf. Die Sonne schien ungemein

1. LE SOLEIL.

Un soir, quand la nuit tombait déjà, une mère diligente revint, avec ses deux enfants, des champs à la maison. Une lampe allumée se trouvait sur la table. « Personne n'était pourtant à la maison, s'écria Georges tout étonné. Qui donc a allumé la lumière? — Eh, dit la petite Marguerite, qui d'autre, si ce n'est notre père? Il est certainement revenu de la ville en notre absence. »

Les enfants le cherchèrent et le trouvèrent, à leur grande joie, aussitôt dans la chambrette voisine. Le lendemain, parents et enfants allèrent faire les foins dans leur grande prairie. Le soleil brillait d'un éclat particulièrement pur et beau et les enfants en

CENT CONTES

1. Die Sonne.

Eines Abends
da es bereits dunkel war,
eine fleißige Mutter
kam von der Feldarbeit
mit ihren zwei Kindern nach Hause.
Sieh! da ein brennendes
Dellicht
stand auf dem Tische.
Georg rief erstaunt:
„Es war doch kein Mensch
zu Hause.
Wer hat denn angezündet
das Licht?“
„Ei, sagte Gretchen,
wer anders, als der Vater.
Er ist gewiß gekommen
indeß aus der Stadt
nach Hause.“
Die Kinder suchten ihn
und fanden ihn sogleich
zu ihrer großen Freude
in der nächsten Kammer.
Am folgenden Tage
Eltern und Kinder
rechenen auf Heu
auf ihrer großen Wiese.
Die Sonne schien
ungemein

1. LE SOLEIL.

Un soir
quand il déjà sombre était,
une diligente mère
revint du travail-des-champs
avec ses deux enfants à la maison.
Voici! là une allumée
lampe-à-huile
se tenait (était) sur la table.
Georges s'écria étonné:
« Il n'y avait pourtant aucun
à la maison. [homme
Qui a donc allumé
la lumière? »
« Eh, dit la petite-Marguerite,
qui autre que le père.
Il est certainement venu
pendant-ce-temps de la ville
à la maison. »
Les enfants le cherchèrent
et le trouvèrent immédiatement
à leur grande joie
dans la voisine chambrette.
Au jour suivant
parents et enfants
mettaient en tas du foin
sur (dans) leur grande prairie.
Le soleil luisait
extraordinairement

hell und schön, und die Kinder bezeugten darüber ihre Freude.

„Nun, Kinder, sprach der Vater, ihr habt gestern so gleich errathen, daß ich das Licht in unserer Stube angezündet habe; wenn ihr nun aber dieses schöne, herrliche Licht da droben am Himmel, die liebe Sonne betrachtet, sollte euch nicht einfallen, wer es angezündet habe?“

„O, ja wohl, sagte Gretchen, das hat der liebe Gott gethan. Das kleinste Dörrlichtlein zündet sich ja nicht von selbst an; es muß also auch Einer sein, der die Sonne angezündet hat?“

„So ist es! rief Georg freudig aus. Er hat Alles gemacht. Sonne, Mond und Sterne, Gras, Blumen und Bäume, und Alles, was wir nur immer um uns her erblicken, ist sein Werk.“

Des Himmels und der Erde Pracht
Verkündet Gottes Huld und Macht.

témoignèrent une vive joie. « Eh bien, mes enfants, dit le père, hier vous avez deviné immédiatement que c'était moi qui avais allumé la lumière dans notre chambre. Si vous voyez maintenant cette belle et magnifique lumière là-haut au ciel, notre cher soleil, n'auriez-vous pas l'idée de celui qui l'a allumée? »

— Oh, certainement, dit la petite Marguerite, c'est le bon Dieu, car la plus misérable lampe ne s'allume pas d'elle-même. Il faut donc que quelqu'un ait allumé le soleil. — Cela est vrai, dit Georges plein de joie. C'est lui qui a créé toutes choses: le soleil, la lune, les étoiles, l'herbe, les fleurs et les arbres et tout ce que nous apercevons autour de nous, sont son œuvre. »

La magnificence du ciel et de la terre annonce la bonté et la puissance de Dieu.

hell und schön
 und die Kinder bezeugten
 ihre Freude darüber.
 „Nun, Kinder, sprach der Vater,
 ihr habt errathen
 gestern sogleich,
 daß ich habe angezündet
 das Licht
 in unserer Stube;
 aber wenn nun
 ihr betrachtet
 dieses schöne, herrliche Licht
 da droben am Himmel,
 die liebe Sonne,
 sollte nicht einfallen
 euch, wer es habe angezündet?“
 „O, ja wohl,
 sagte Gretchen,
 der liebe Gott hat gethan das.
 Das kleinste Dellichtlein
 sich zündet an
 ja nicht von selbst;
 es muß also auch
 sein Einer,
 der hat angezündet die Sonne.“
 „Es ist so! rief aus
 Georg freudig.
 Er hat Alles gemacht.
 Sonne, Mond und Sterne,
 Gras,
 Blumen und Bäume, und Alles,
 was wir nur immer
 erblicken
 um uns her,
 ist sein Werk.“
 Pracht des Himmels
 und der Erde
 verkündet Huld
 und Macht Gottes.

clair et beau
 et les enfants témoignaient
 leur joie là-dessus.
 « Eh bien, enfants, dit le père,
 vous avez deviné
 hier de-suite
 que j'avais allumé
 la lumière
 dans notre chambre;
 mais si maintenant
 vous considérez
 cette belle *et* magnifique lumière
 là haut au ciel,
 le cher soleil
 ne devrait-il pas tomber dedans
 à vous qui l'a allumée? »
 « Oh, oui bien,
 dit Marguerite,
 le cher Dieu a fait cela.
 La plus-petite lampe-à-huile
 s'allume
 donc pas d'elle-même;
 il doit donc aussi
 être quelqu'un,
 qui a allumé le soleil. »
 « Cela est ainsi! s'écria
 Georges joyeux.
 Il a tout fait (créé),
 Soleil, lune et étoiles,
 herbes,
 fleurs et arbres, et tout
 ce que nous toujours
 apercevons
 autour-de nous ici
 est (*sont*) son œuvre. »
 La magnificence du ciel
 et de la terre
 annonce bonté
 et puissance de Dieu.

2. Der Regen.

Ein Kaufmann ritt einst vom Jahrmarkt nach Hause, und hatte hinter sich ein Felleisen mit vielem Gelde aufgepackt. Es regnete heftig, und der gute Mann wurde durch und durch naß. Darüber war er unzufrieden, und klagte sehr, daß Gott ihm ein so schlechtes Wetter zur Reise gebe.

Sein Weg führte ihn durch einen dichten Wald. Hier sah er mit Entsetzen einen Räuber stehen, der mit einer Flinte auf ihn zielte, und sie abdrückte. Er wäre ohne Rettung verloren gewesen, allein von dem Regen war das Pulver feucht geworden, und die Flinte — ging nicht los. Der Kaufmann gab dem Pferde den Sporn und entkam glücklich der Gefahr.

Als er in Sicherheit war, sprach er bei sich selbst: „Was für ein Thor bin ich gewesen, daß ich das schlechte Wetter

2. LA PLUIE.

Un marchand s'en retournait de la foire chez lui; il était à cheval et avait bouclé sur la croupe de son cheval sa valise pleine d'argent. Il pleuvait à verse et le brave homme fut mouillé jusqu'aux os. Mécontent de ce contre-temps, il se plaignait amèrement de ce que Dieu lui donnât un si mauvais temps pour son voyage. Son chemin l'ayant conduit à travers une épaisse forêt, il vit avec terreur un brigand qui le couchait en joue avec son fusil et qui lâcha le coup.

Il était perdu sans retour, mais la poudre ayant été mouillée, le coup ne partit point. Le marchand piqua des deux et échappa heureusement au danger. Quand il fut en sûreté, il se dit en lui-même : « Que j'ai donc été sot de maudire ce mauvais temps et

2. Der Regen.

Ein Kaufmann
 ritt einst
 vom Jahrmarkt nach Hause,
 und hatte aufgepackt hinter sich
 ein Felleisen mit vielem Gelde.
 Es regnete heftig,
 und der gute Mann
 wurde durch und durch naß.
 Er war unzufrieden darüber
 und klagte sehr
 daß Gott gebe ihm
 ein so schlechtes Wetter
 zur Reise.
 Sein Weg führte ihn
 durch einen dichten Wald.
 Hier er sah mit Entsetzen stehen
 einen Räuber,
 der zielte auf ihn
 mit einer Flinte
 und sie abdrückte.
 Er wäre gewesen verloren
 ohne Rettung,
 allein das Pulver
 war geworden feucht
 von dem Regen,
 und die Flinte
 ging los nicht.
 Der Kaufmann gab
 den Sporn
 dem Pferde
 und entkam glücklich der Gefahr.
 Als er war
 in Sicherheit,
 er sprach bei sich selbst:
 „Was für ein Thor ich bin gewesen,
 daß ich (habe) verwünscht
 das schlechte Wetter

2. LA PLUIE.

Un marchand
 chevauchait un-jour
 de la foire vers (sa) maison
 et avait bouclé derrière lui
 une valise avec beaucoup d'ar-
 gent.
 Il pleuvait violemment, [gent.
 et le bon (cher) homme
 fut de part en part mouillé.
 Il était mécontent de-cela
 et (se) plaignait beaucoup
 que Dieu donnât à lui
 un temps si mauvais
 pour le voyage.
 Son chemin conduisit le
 à-travers une épaisse forêt.
 Ici il vit avec terreur se-tenir
 un brigand,
 qui visait sur lui
 avec un fusil
 et le lâcha.
 Il eût été perdu
 sans salut,
 mais la poudre
 était devenue humide
 par la pluie,
 et le fusil
 ne partit point.
 Le marchand donna
 de Péperon
 au cheval [ger.
 et échappa heureusement au dan-
 Quand il fut
 en sûreté,
 il dit en lui-même:
 « Quel sot j'ai été
 que j'aie maudit
 le mauvais temps

verwünscht, und es nicht als eine Schickung Gottes geduldig angenommen habe. Wäre der Himmel heiter, und die Luft rein und trocken gewesen, so läge ich jetzt todt in meinem Blute, und meine Kinder warteten vergebens auf meine Heimkunft. Der Regen, über den ich murrte, rettete mir Gut und Leben. Künftig will ich nicht mehr vergessen, was das Sprüchwort sagt:

„Was Gott schickt, das ist wohlgemeint,
Obgleich es uns oft anders scheint.“

3. Sonnenschein und Regen.

„Wenn doch nur immer die Sonne schiene!“ sagten die Kinder an einem trüben, stürmischen Regentage! Ihr Wunsch schien bald in Erfüllung zu gehen, denn mehrere Monate lang erblickte man kein Wölklein am Himmel. Die lange Trockenheit richtete aber großen Schaden auf

de ne pas l'accepter comme un bienfait de Dieu. Si le ciel eût été serein et l'air pur et sec, je baignerais maintenant dans mon sang, et mes enfants attendraient en vain mon retour. La pluie, qui me faisait murmurer, m'a sauvé la fortune et la vie. Dorénavant je n'oublierai plus le proverbe qui dit: *Ce que Dieu envoie est bien, quand bien même cela nous semble le contraire.*

3. LE SOLEIL ET LA PLUIE.

« Si seulement le soleil pouvait luire toujours! » dirent les enfants après un jour de pluie sombre et orageux. Leur désir sembla devoir se réaliser, car, pendant des mois entiers, on n'aperçut pas le moindre petit nuage au ciel.

Il survint une grande sécheresse qui causa beaucoup de dommage dans les champs et les prairies. Au jardin, les fleurs et les

und es nicht habe
angenommen geduldig
als eine Schickung Gottes.
Wäre der Himmel gewesen
heiter,
und die Luft rein und trocken,
so ich läge
jetzt todt
in meinem Blute,
und meine Kinder
warteten vergebens
auf meine Heimkunft.
Der Regen,
über den ich murrte,
rettete mir
Gut und Leben.
Ich will künftig
nicht mehr vergessen,
was das Sprichwort sagt :
„Was Gott schickt,
das ist wohlgemeint,
obgleich es scheint
uns oft anders“.

et ne pas l'aie
accepté patiemment
comme une disposition de Dieu.
Si le ciel avait été
serein,
et l'air pur et sec,
alors je serais-étendu
maintenant mort
dans mon sang,
et mes enfants
attendraient vainement
après mon retour.
La pluie,
contre laquelle je murmurais,
sauva à moi
fortune et vie.
Je veux dorénavant
ne plus oublier,
ce que le proverbe dit :
« Ce-que Dieu envoie,
cela est bien-intentionné,
quoiqu'il semble
à nous souvent autrement. »

3. Sonnenschein und Regen.

3. RAYON DE SOLEIL ET PLUIE.

„Wenn doch die Sonne
schiene nur immer!“
sagten die Kinder
an einem trüben,
stürmischen Regentage.
Ihr Wunsch schien bald
in Erfüllung zu gehen,
denn mehrere Monate
lang erblickte man
kein Wölkchen am Himmel.
Über die lange Trockenheit
richtete an
großen Schaden

« Si pourtant le soleil
luisait seulement toujours! »
dirent les enfants
par un sombre,
orageux jour-de-pluie.
Leur vœu sembla bientôt
en réalisation aller,
car quelques mois
durant apercevait-on
aucun petit-nuage au ciel.
Mais la longue sécheresse
causa
grand dommage

Aeckern und Wiesen an. Im Garten verwelkten Blumen und Kräuter, und der Flachs, auf den sich die Mädchen so sehr gefreut hatten, wurde kaum Fingers lang.

„Seht ihr nun, sprach die Mutter, daß der Regen eben so nothwendig ist, als der Sonnenschein? Lernt aber zugleich aus dieser weisen Einrichtung Gottes die heilsame Wahrheit, daß es auch für uns Menschen nicht gut wäre, wenn wir lauter heitere, frohe Tage hätten. Es müssen auch trübe Tage, Trübsale und Leiden, von Zeit zu Zeit über euch kommen, damit ihr zu guten Menschen heranwachset.“

Sonnenschein, und Sturm und Regen,
Freud' und Leid sind Gottes Segen.

4. Das Donnerwetter.

Franz, ein Knabe aus der Stadt, hatte im Walde Himbeeren gepflückt. Als er wieder nach Hause gehen wollte, erhob sich ein Sturmwind; es fing an zu regnen, zu bli-

herbes se flétrirent, et le lin, dont les jeunes filles s'étaient tant réjouies, atteignit à peine la hauteur d'un doigt. « Voyez-vous maintenant, dit la mère, que la pluie est tout aussi nécessaire que le soleil. Que cette sage dispensation de Dieu vous enseigne aussi la salutaire vérité que, pour nous autres hommes aussi, il ne serait pas bon si nous n'avions que des jours sereins et joyeux. Des jours sombres, des malheurs et des souffrances vous sont indispensables aussi de temps en temps, si vous voulez devenir meilleurs. »

Le soleil, la tempête et la pluie, la joie et la tristesse, tout est une bénédiction de Dieu.

4. L'ORAGE.

François, un jeune garçon de la ville, avait cueilli des framboises dans la forêt. Quand il voulut retourner à la maison, un vent d'orage s'éleva.

auf Aeffern und Wiesen.
 Im Garten verwelkten
 Blumen und Kräuter,
 und der Glanz,
 auf den die Mädchen
 sich hatten so sehr gefreut,
 wurde lang kaum Fingers.
 „Seht ihr nun,
 sprach die Mutter,
 daß der Regen ist nothwendig
 eben so als der Sonnenschein?
 Aber lernt zugleich
 aus dieser weisen
 Einrichtung Gottes
 die heilsame Wahrheit,
 daß es nicht gut wäre
 auch für uns Menschen,
 wenn wir hätten lauter
 Tage heitere, frohe.
 Es müssen kommen
 von Zeit zu Zeit über euch
 auch Tage trübe,
 Trübsale und Leiden,
 damit ihr heranwachset
 zu guten Menschen.“
 Sonnenschein, und Sturm
 und Regen,
 Freud' und Leid,
 sind Segen Gottes.

sur champs et prairies.
 Dans le jardin se desséchèrent
 fleurs et herbes,
 et le lin,
 sur lequel les jeunes filles
 s'étaient tellement réjouies,
 devint long à peine d'un doigt.
 « Voyez-vous maintenant,
 dit la mère,
 que la pluie est nécessaire
 juste comme le soleil.
 Mais apprenez en même temps
 par cette sage
 dispensation de Dieu
 la salutaire vérité,
 qu'il ne pas bon serait
 aussi pour nous hommes,
 si nous avions rien que
 jours sereins *et* joyeux.
 Il doit venir
 de temps à autre sur vous
 aussi *des* jours sombres,
 malheurs et souffrances,
 afin que vous deveniez
des hommes bons. »
 Soleil, et tempête
 et pluie,
 joie et souffrance,
 sont bénédiction de Dieu.

4. Das Donnerwetter.

Franz, ein Knabe aus der Stadt,
 hatte im Walde gepflückt
 Himbeeren.
 Als er wieder
 nach Hause gehen wollte,
 ein Sturmwind erhob sich;
 es fing an zu regnen,

4. L'ORAGE.

François, un garçon de la ville,
 avait dans la forêt cueilli
des framboises.
 Quand il de-nouveau
 à la maison aller voulait,
 un vent d'orage s'éleva;
 il commença à pleuvoir,

hen und zu donnern. Franz fürchtete sich sehr, und verkroch sich in eine hohle Eiche unweit des Weges; denn er wußte nicht, daß der Blitz gern in hohe Bäume schlägt.

Auf einmal hörte er eine Stimme, welche rief: „Franz! Franz! Komm, o komm doch geschwind hervor!“ Franz kroch aus dem hohlen Baume hervor, und beinahe in eben dem Augenblicke schlug der Blitz in den Baum, und der Donner krachte fürchterlich. Die Erde bebte unter dem erschrockenen Knaben, und es war ihm als stehe er ganz im Feuer. Doch war ihm kein Leid geschehen, und er sagte und betete mit aufgehobenen Händen: „Die Stimme kam vom Himmel! Du lieber Gott, hast mich gerettet! Dir sei Dank!“

Die Stimme rief aber noch einmal: „Franz! Franz! hörst du mich denn nicht!“ und jetzt erst wurde er einer Bäuerin gewahr, die so rief. Franz eilte auf sie zu, und sprach: „Da bin ich; was wollt Ihr von mir?“

Bientôt la pluie commença à tomber, les éclairs sillonnèrent le ciel et le tonnerre gronda. Saisi de terreur, François se cacha dans le creux d'un chêne qu'il rencontra non loin du chemin, car il ignorait que la foudre tombait de préférence sur les grands arbres. Tout à coup, il entendit une voix qui lui criait : « François! François! sors donc vite! » François quitta le creux de l'arbre et, presque au même instant, la foudre tomba sur l'arbre et le tonnerre gronda avec fracas.

La terre tremblait sous les pieds de l'enfant effrayé et il crut être entouré de feu. Mais comme il n'avait eu aucun mal, il éleva ses mains et dit en priant : « Cette voix est venue du ciel; bon Dieu, c'est toi qui m'as sauvé. Je t'en rends grâces! » Mais la voix continua à appeler : « François! François! ne m'entends-tu pas? » Alors seulement il aperçut une paysanne qui appelait ainsi. François courut vers elle et lui dit : « Me voici, que demandez-vous de moi? »

zu blitzen und zu donnern.

Franz fürchtete sich sehr

und sich verkroch

in eine hohle Eiche

unweit des Weges,

denn er wußte nicht,

daß der Blitz

schlägt gern

in hohe Bäume.

Auf einmal, er hörte eine Stimme,

welche rief : [hervor

„Franz! Franz! Komm, o komm
doch geschwind!“

Franz kroch hervor

aus dem hohlen Baume,

und beinahe in eben dem Augenblicke

der Blitz schlug in den Baum,

und der Donner krachte fürchterlich.

Die Erde bebte unter

dem Knaben erschrockenen,

und es war ihm

als er stehe ganz

im Feuer.

Doch war ihm kein Leid geschehen,

und er sagte und betete

mit aufgehobenen Händen :

„Die Stimme kam vom Himmel!

Du, lieber Gott, hast mich gerettet!

Dank sei dir!“

Aber die Stimme rief noch einmal:

„Franz! Franz! hörst du mich

denn nicht?“

und jetzt erst

wurde er gewahr

eine Bäuerin, die rief so.

Franz eilte zu auf sie,

und sprach:

„Ich bin da;

was wollt Ihr von mir?“

à faire des éclairs et à tonner.

François avait peur beaucoup

et se blottit

dans un creux chêne

non-loin du chemin,

car il ne savait pas

que la foudre

tombait volontiers

sur de hauts arbres.

Tout à coup, il entendit une voix

qui s'écriait :

« François, François, ô sors
donc vite ! »

François sortit en rampant

du creux arbre,

et presque dans juste ce moment

la foudre tomba dans l'arbre,

et le tonnerre grondait horrible-

La terre tremblait sous [ment.

l'enfant effrayé,

et il était à lui

[fait

comme s'il se trouvait tout-à-

dans le feu.

Mais était à lui arrivé aucun mal,

et il dit et pria

avec tendues mains :

« La voix est-venue du ciel!

Toi, bon Dieu, m'as sauvé!

Grâces soient à-toi ! » [fois :

Mais la voix s'écria encore une

« François, François, ne m'en-

done pas ? » [tends-tu

et maintenant seulement

il aperçut

une paysanne qui appelait ainsi.

François courut vers elle,

et dit :

« Je suis là (*Me voici*) ;

que voulez-vous de moi ? »

Die Bäuerin aber antwortete: „Dich habe ich nicht gemeint, sondern meinen kleinen Franz, welcher dort am Bache die Gänse gehütet hat, und sich hier herum vor dem Wetter versteckt haben muß. Sieh, da kommt er endlich aus dem Gebüsch hervor!“

Franz, der Stadtknabe, erzählte jetzt, wie er ihre Stimme für eine Stimme vom Himmel gehalten habe. Die Bäuerin aber faltete andächtig die Hände, und sprach: „O, mein Kind! danke darum Gott nicht weniger. Die Stimme ist zwar aus dem Munde einer geringen Bäuerin gekommen, aber Gott hat es so gefügt, daß ich laut rufen und dich beim Namen nennen mußte, ohne etwas von dir zu wissen. Er hat dich aus der großen Gefahr errettet, in der du geschwebt hast.“

„Ja, ja, sagte Franz mit Thränen in den Augen, Gott hat sich eurer Stimme bedient, um mich zu retten. Ihr habt zwar gerufen, aber die Hülfe kam dennoch von Gott; denn

„Es kommt kein Heil von ungefähr,
Von Gottes Güte kommt es her.“

— Ce n'est pas toi, répondit la paysanne, que j'appelais, mais mon petit fils François qui gardait les oies là-bas près du ruisseau et qui doit s'être caché dans les buissons d'alentour. Tiens, le voici qui sort du buisson. »

Alors le petit citadin lui raconta qu'il avait regardé sa voix comme une voix venant du ciel. « O mon enfant, dit la paysanne en joignant les mains avec recueillement, n'en remercie pas moins Dieu pour cela. La voix était sans doute celle d'une humble paysanne, mais c'est Dieu qui, sans que je te connusse, m'avait poussé à t'appeler par ton nom. Il t'a sauvé du grand danger qui te menaçait.

— Oui, oui, dit François, les yeux pleins de larmes, Dieu s'est servi de votre voix pour me sauver. C'est vous, il est vrai, qui avez appelé, mais le secours n'en est pas moins venu d'en-Haut, car

« le salut n'est pas l'effet du hasard; il vient de la bonté de Dieu. »

Aber die Bäuerin antwortete :

„Ich habe nicht dich gemeint,
sondern meinen kleinen Franz,
welcher dort am Bache
hat die Gänse gehütet
und sich hier herum vor
dem Wetter versteckt haben muß.
Sieh, da er kommt hervor
endlich aus dem Gebüsch!“

Franz, der Stadtknabe,
erzählte jetzt,
wie er ihre Stimme
habe gehalten
für eine Stimme vom Himmel.

Aber die Bäuerin faltete
andächtig die Hände,
und sprach :

„O mein Kind! danke
darum Gott nicht weniger.
Die Stimme ist zwar
aus dem Munde einer
geringen Bäuerin gekommen,
aber Gott es hat so gefügt,
daß ich mußte laut rufen
und dich nennen
beim Namen,
ohne zu wissen etwas von dir.
Er hat dich errettet
aus der großen Gefahr,
in der du geschwebt hast.“

„Ja, ja, sagte Franz
mit Thränen in den Augen,
Gott hat sich eurer Stimme bedient,
um mich zu retten.

Ihr habt zwar gerufen,
aber die Hülfe kam dennoch
von Gott ; denn

„Es kommt kein Heil von ungefähr,
es kommt her von Güte Gottes.“

Mais la paysanne répondit :

« Je n'ai pas toi eu-en-vue,
mais mon petit François,
qui là-bas, près-du ruisseau
a les oies gardé
et soi ici aux-alentours devant
l'orage caché avoir doit.

Voici, là il sort
enfin des buissons ! »

François, l'enfant-de-la-ville,
raconta maintenant,
comment lui sa voix
avait tenu

pour une voix du ciel.

Mais la paysanne joignit
avec recueillement les mains,
et dit :

« O mon enfant ! remercie
pour cela Dieu pas moins.
La voix est, il est vrai,
de la bouche d'une
simple paysanne venue,
mais Dieu (l')a ainsi disposé,
que je dusse à-haute-voix appeler
et te nommer
par *ton* nom,

sans savoir quelque chose de toi.

Il t'a sauvé
du grand danger
dans lequel tu plané as. »

« Oui, oui, dit François
avec larmes dans les yeux,
Dieu s'est de votre voix servi,
pour me sauver.

Vous avez, il est vrai, appelé,
mais le secours vint cependant
de Dieu ; car

il ne vient aucun salut par hasard,
il vient de *la* bonté de Dieu. »

5. Der Regenbogen.

Nach einem furchtbaren Gewitter erschien ein lieblicher Regenbogen am Himmel. Der kleine Heinrich sah eben zum Fenster hinaus, und rief voll Freude: „Solche wunderschöne Farben habe ich in meinem Leben noch nicht gesehen! Dort bei dem alten Weidenbaume am Bache reichen sie aus den Wolken bis auf die Erde herab. Gewiß tröpfeln alle Blättlein des Baumes von den schönen Farben. Ich will eilends hin, und alle Muschelschalen in meinem Farbkästlein damit füllen.“

Er sprang, so schnell er konnte, dem Weidenbaume zu. Allein zu seinem Erstaunen stand der arme Knabe nun im Regen da, und ward nicht das Geringste von einer Farbe gewahr. Durchnäßt vom Regen und traurig kehrte er zurück, und klagte sein Mißgeschick dem Vater.

Der Vater lächelte und sprach: „Diese Farben lassen

5. L'ARC-EN-CIEL.

Après un épouvantable orage, un bel arc-en-ciel apparut à l'horizon. Le petit Henri qui regardait en ce moment par la fenêtre, s'écria tout joyeux : « De ma vie je n'ai vu des nuances aussi admirables. Là-bas, près du vieux saule auprès du ruisseau, elles descendent depuis les nuages jusqu'à terre. Je suis certain que toutes les petites feuilles en sont pleines. Aussi vais-je y courir rapidement pour en remplir les coquilles de ma boîte à couleurs. » Cela dit, il courut de toutes ses forces vers le vieux saule. Mais, à son grand étonnement, le pauvre enfant se vit au milieu de la pluie et n'aperçut plus trace de couleurs. Transpercé par l'eau et plein de tristesse, il s'en revint chez lui et se plaignit de sa mésaventure à son père.

Le père sourit et lui dit : « On ne saurait recueillir ces cou-

5. Der Regenbogen.

Nach einem furchtbaren Gewitter
erschien ein lieblicher
Regenbogen am Himmel.
Der kleine Heinrich sah hinaus
eben zum Fenster,
und rief voll Freude :
„Solche wunderschöne Farben
ich habe in meinem Leben
noch nicht gesehen!
Sie reichen herab dort
bei dem alten Weidenbaume
am Bache
aus den Wolken bis auf die Erde.
Alle Blättlein
des Baumes
tröpfeln gewiß
von den schönen Farben.
Ich will hin eilends,
und füllen damit
alle Muschelschalen
in meinem Farbekästlein.“
Er sprang,
so schnell er konnte,
zu dem Weidenbaume.
Allein zu seinem Erstaunen
der arme Knabe
stand nun da
im Regen,
und ward gewahr nicht
das Geringste von einer Farbe.
Durchnäßt vom Regen
und traurig
er kehrte zurück,
und klagte sein Mißgeschick
dem Vater.
Der Vater lächelte und sprach :
„Die Farben sich lassen

CENT CONTES.

5. L'ARC-EN-CIEL.

Après un terrible orage,
apparut un agréable
arc-en-ciel au ciel.
Le petit Henri regardait dehors
justement par la fenêtre,
et s'écria plein de joie : [leurs!
« De pareilles admirables cou-
je n'ai de ma vie
pas encore vu !
Elles descendent là-bas
près du vieux saule
auprès du ruisseau
des nuages jusqu'à la terre.
Toutes les petites-feuilles
de l'arbre
dégouttent certainement
de ces belles couleurs.
Je veux y aller rapidement
et remplir avec
toutes les coquilles [leurs. »
dans ma petite-boîte-à-cou-
Il courut,
aussi rapidement qu'il put,
vers le saule.
Mais à son étonnement
le pauvre garçon
se tenait maintenant là
dans la pluie,
et ne remarqua pas
la moindre trace d'une couleur.
Transpercé par la pluie
et triste,
il revint,
et se plaignit de sa mésaventure
au père.
Le père sourit et dit :
« Ces couleurs se laissent

sich in keine Schale auffassen; die Regentropfen scheinen nur im Glanze der Sonne eine kleine Weile so schön gefärbt. Allein so, mein liebes Kind, ist es mit aller Herrlichkeit der Welt: sie dünkt uns, etwas zu sein, ist aber nur eitler Schein.“

Laß dich vom Scheine nicht betrügen
Sonst kehrt in Schmerz sich dein Vergnügen.

6. Das Regenbogenschüsselein.

Die kleine Lina stand nach einem milden Frühlingsregen am offenen Fenster, und betrachtete mit Entzücken die lieblichen Farben des Regenbogens. „Liebe Mutter, fing sie nach einer Weile an, man sagt, wenn ein Regenbogen am Himmel erscheint, falle ein goldenes Schüsselein vom Himmel; aber nur ein Sonntagskind könne es finden.

leurs dans un vase. C'est l'éclat du soleil qui donne, pour un instant, aux gouttes de pluie ces magnifiques couleurs. Il en est ainsi, mon cher enfant, de toute la magnificence de ce monde; elle nous semble avoir quelque valeur, mais ce n'est qu'un éclat trompeur. »

Ne te laisse pas tromper par les apparences, sans quoi ta joie se changera en douleur.

6. LE PETIT PLAT DE L'ARC-EN-CIEL.

Après une douce pluie de printemps, la petite Caroline examinait, à la fenêtre ouverte, les délicieuses couleurs de l'arc-en-ciel. « Chère mère, dit-elle quelques instants après, on dit que, si un arc-en-ciel se montre, un petit plat d'or tombe du ciel, mais qu'un enfant né le dimanche seul pouvait le trouver. Y a-t-il

auffassen
in keine Schale;
die Regentropfen scheinen
nur
eine kleine Weile
im Glanze der Sonne
so schön gefärbt.
Allein, mein liebes Kind,
es ist so
mit aller Herrlichkeit der Welt:
sie dünkt uns,
etwas zu sein, aber
ist nur eitler Schein.“
Laß dich nicht betrügen
vom Scheine,
Sonst dein Vergnügen
sich kehrt in Schmerz.

recueillir
dans aucun vase;
les gouttes de pluie semblent
seulement
pendant un petit instant
dans l'éclat du soleil
si joliment teintes.
Mais, mon cher enfant,
il *en* est ainsi
de toute magnificence du monde:
elle semble à nous
être quelque chose, mais
est seulement vaine apparence.»
Ne te laisse pas tromper
par l'apparence,
sans-quoi ton plaisir
se change en douleur.

6. Das Regenbogenküß- selein.

Die kleine Lina stand
nach einem milden
Frühlingsregen
am offenen Fenster,
und betrachtete
mit Entzücken
die lieblichen Farben
des Regenbogens.
„Liebe Mutter,
sing sie an nach einer Weile,
man sagt,
wenn ein Regenbogen
am Himmel erscheint,
falle ein goldenes Schüßlein
vom Himmel;
aber nur
ein Sonntagskind
könne es finden.

6. LE PETIT VASE DE L'ARC-EN-CIEL.

La petite Lina se tenait,
après une douce
pluie-de-printemps
à ouverte fenêtre,
et considérait
avec ravissement
les charmantes couleurs
de l'arc-en-ciel.
« Chère mère, [ment,
commença-t-elle après un mo-
on dit
que si un arc-en-ciel
au ciel apparaît,
tombait un en or petit-vase
du ciel,
mais que-seul
un enfant-du-dimanche
pouvait le trouver.

Gibt es ein solches Kleinod, und wer sind die Sonntagskinder, denen es beschied ist?"

Die Mutter sagte: „Es gibt allerdings ein Kleinod des Himmels, gegen das alles Gold der Erde nichts ist. Die Sonntagskinder aber, denen es zu Theil wird, müssen eben nicht an einem Sonntage geboren sein. Die Hauptsache ist, daß sie keine alltäglichen Menschen, sondern immer und überall so fromm und sittsam seien, wie Sonntags in der Kirche. Sei du ein solches Sonntagskind, und du wirst jenes Kleinod sicher erlangen.“

Lina befaß sich von ganzem Herzen, fromm und gut zu sein; und da sie immer frommer und besser wurde, so wurde sie auch immer zufriedener und fröhlicher. Als nun wieder einmal ein Regenbogen am Himmel glänzte, sagte die Mutter: „Nun, Lina, gehst du nicht hinaus, jenes goldene Kleinod des Himmels zu suchen?"

done un pareil joyau et quels sont les enfants auxquels il est dévolu? »

La mère lui dit : « Il existe en effet un pareil joyau céleste qui dépasse en valeur tous les trésors de la terre. Mais les enfants à qui il est départagé, n'ont nullement besoin d'être nés un dimanche. Il faut seulement qu'ils ne soient pas des gens communs, mais que, toujours et partout, ils soient aussi pieux et vertueux que le dimanche à l'église. Sois un pareil enfant du dimanche et le joyau te tombera certainement en partage. »

A partir de ce moment, Caroline s'efforça de tout cœur à devenir bonne et pieuse, et comme ses efforts la rendirent toujours plus pieuse et meilleure, elle s'en trouva plus contente et plus joyeuse. Un jour qu'un nouvel arc-en-ciel brillait au ciel, sa mère lui dit : « Eh bien, Caroline, ne veux-tu pas aller chercher le

Gibt es ein solches Kleinod,
und wer sind
die Sonntagskinder,
denen es besichert ist?"

Die Mutter sagte:
„Es gibt allerdings ein Kleinod
des Himmels,
gegen das alles Gold
der Erde nichts ist.
Aber die Sonntagskinder,
denen es wird zu Theil,
müssen eben nicht
an einem Sonntage geboren sein.
Die Hauptsache ist,
daß sie seien -
keine alltäglichen Menschen,
sondern immer und überall
so fromm
und sittsam,
wie Sonntags in der Kirche.
Sei du ein solches
Sonntagskind,
und du wirst erlangen sicher
jenes Kleinod.“

Lina sich besaß von ganzem Herzen,
zu sein gut und fromm;
und da sie
immer frommer
und besser wurde,
so wurde sie auch immer
zufriedener und fröhlicher.
Als nun wieder
einmal ein Regenbogen
am Himmel glänzte,
die Mutter sagte:
„Nun, Lina, gehst du nicht
hinaus,
zu suchen, [mels?"
jenes goldene Kleinod des Him-

Y a-t-il un pareil joyau,
et quels sont
les enfants-du-dimanche,
auxquels il accordé est?"

La mère dit:
« Il y a en effet un joyau
du ciel,
contre lequel tout l'or
de la terre rien n'est.
Mais les enfants-du-dimanche
à qui il tombe en partage,
doivent justement pas
un dimanche nés être.
L'essentiel est,
qu'ils ne soient
aucuns ordinaires hommes,
mais toujours et partout
aussi pieux
et aussi décents
que le dimanche à l'église.
Sois, toi, un tel
enfant-du-dimanche
et tu acquerras sûrement
ce joyau-là. »

Lina s'efforça de tout cœur
d'être bonne et pieuse;
et comme elle
toujours plus pieuse
et meilleure devenait,
alors devint elle aussi toujours
plus contente et plus joyeuse.
Quand maintenant de-nouveau
une fois un arc-en-ciel
au ciel brillait,
la mère dit:
« Eh bien! Lina, ne vas-tu pas
dehors
pour chercher
ce d'or joyau-là du ciel? »

„Liebe Mutter, sprach Lina, ich war ein thörichtes Kind; jetzt aber ist mir der Sinn deiner Worte erst klar. Du meintest eine edlere, köstlichere Gabe als Gold.“

„So ist es, liebste Lina, sprach die Mutter. Jenes Him= melsgeschenk, das ich meinte, und das alle Erden schätze weit übertrifft, ist die wahre Glückseligkeit des Menschen. Außer uns in der Welt suchen wir sie vergebens; wir finden sie nur innerlich in uns, in einem frommen, guten und reinen Herzen.“

Ein Herz, das wahrhaft gut und rein,
Wird schon auf Erden selig sein.

7. Der Widerhall.

Der kleine Georg wußte noch nichts von dem Wider= halle. Einmal schrie er auf der Wiese: „Ho, hopp!“ So= gleich rief's im nahen Wäldchen auch: „Ho, hopp!“ Er rief hierauf verwundert: „Wer bist du?“ Die Stimme

joyau céleste aux reflets d'or? — Ma chère mère, dit Caroline, je n'étais qu'une sotte enfant; mais, à présent, je comprends le sens de tes paroles. Tu avais en vue un présent plus noble et plus précieux que l'or.

— Tu as raison, ma chère enfant, dit la mère. Le don céleste dont je parlais et qui dépasse de beaucoup en valeur tous les trésors terrestres, c'est la véritable félicité de l'homme. Nous la cherchons en vain en dehors de nous dans le monde; nous ne la trouverons que dans un cœur pieux, bon et pur. »

Un cœur bon et pur trouve sa félicité ici-bas déjà.

7. L'ÉCHO.

Le petit Georges n'avait encore aucune notion de l'écho. Un jour, il cria au milieu de la prairie: « Ho! hop! » Et aussitôt une voix répéta du bois voisin: « Ho! hop! » Plein d'étonnement, il se mit à crier: « Qui es-tu? » Et la voix lui répondit: « Qui

„Liebe Mutter, sprach Lina,
ich war ein thörichtes Kind;
aber jetzt der Sinn deiner
Worte ist mir erst klar.
Du meintest eine Gabe,
edlere, köstlichere als Gold.“
„Es ist so, liebste Lina,
sprach die Mutter.
Jenes Himmelsgeheim,
das ich meinte,
und das übertrifft alle
Erdschätze weit,
ist die wahre Glückseligkeit
des Menschen.
Außer uns in der Welt
wir sie suchen vergebens;
wir sie finden nur
innerlich in uns,
in einem frommen Herzen,
guten und reinen.“
Ein Herz,
das wahrhaft
gut und rein,
wird sein schon auf Erden selig.

7. Der Wiederhall.

Der kleine Georg wußte
noch nichts
von dem Wiederhalle.
Einmal er schrie
auf der Wieje:
„Ho! hopp!“
Sogleich es rief
im nahen Wäldchen auch:
„Ho, hopp!“
Er rief hierauf verwundert:
„Wer bist du?“
Die Stimme rief auch:

« Chère mère, dit Lina,
j'étais une sotte enfant;
mais maintenant le sens de tes
paroles est à moi seulement clair.
Tu avais-en-vue un don [l'or. »
plus noble, plus précieux que
« Il est ainsi, très chère Lina,
dit la mère,
Ce céleste-don-là,
que j'avais-en-vue,
et qui surpasse tous les
trésors terrestres de beaucoup,
est la véritable félicité
de l'homme.
Hors de nous dans le monde
nous la cherchons vainement;
nous la trouverons seulement
intérieurement en nous,
dans un pieux cœur,
bon et pur. »
Un cœur,
qui est véritablement
bon et pur,
sera déjà sur terre bienheureux.

7. L'ÉCHO.

Le petit Georges ne savait
encore rien
de l'écho.
Un jour il cria
sur la prairie:
« Ho! hop! » [cria
Immédiatement cela (une voix)
dans le bois voisin aussi:
« Ho! hop! »
Il cria ensuite étonné:
« Qui es-tu? »
La voix cria aussi:

rief auch: „Wer bist du?“ Er schrie: „Du bist ein dummer Junge! und — „dummer Junge!“ — halte es aus dem Walde zurück.

Georg ward ärgerlich, und rief immer ärgere Schimpfnamen in den Wald hinein. Alle hallten getreulich wieder zurück. Er suchte hierauf den vermeinten Knaben im ganzen Wäldchen, um sich an ihm zu rächen, konnte aber Niemanden finden.

Hierauf lief er nach Hause, und klagte es der Mutter, wie ein böser Bube sich im Walde versteckt und ihn geschimpft habe.

Die Mutter sprach: „Diesmal hast du dich selbst angeklagt. Du hast nichts vernommen, als den Widerhall deiner eigenen Worte. Hättest du ein freundliches Wort in den Wald hinein gerufen, so wäre dir auch ein freundliches zurückgekommen.“

So geht es aber im gewöhnlichen Leben: Das Betragen Anderer gegen uns ist meistens nur der Widerhall des unsrigen gegen sie. Begegnen wir den Leuten freundlich,

es-tu? — Tu es un sot garçon, » cria-t-il alors. Et « sot garçon » répéta la voix de la forêt.

Plein de colère, Georges lança des injures de plus en plus fortes vers la forêt. L'écho les lui renvoya toutes fidèlement. Là-dessus il chercha dans toute l'étendue du bois le prétendu garçon, pour s'en venger, mais il ne put trouver personne. Alors il courut à la maison et se plaignit à sa mère de ce qu'un méchant garçon s'était caché dans la forêt pour l'injurier. « Cette fois-ci, tu t'es accusé toi-même, dit la mère; tu n'as entendu que l'écho de tes propres paroles. Si tu avais crié dans la forêt une parole aimable, une parole aimable t'aurait répondu. » Ainsi va la vie. La conduite des autres à notre égard n'est, la plupart du temps, que l'écho de la nôtre. Si nous en usons bien vis-à-vis d'eux, ils nous rendront la pareille. Mais si nous sommes désa-

„Wer bist du?“

[Junge!“

« Qui es-tu? »

Er schrie: „Du bist ein dummer

Il cria: « Tu es un sot garçon! »

und — „dummer Junge!“

et — « sot garçon! »

hallte es zurück

retentit cela en-retour

aus dem Walde.

de la forêt.

Georg ward ärgerlich

Georges devint irrité

und rief

et cria *des*

immer ärgere Schimpfnamen

toujours plus fortes injures

in den Wald hinein.

dans la forêt dedans.

Alle hallten wieder

Toutes retentirent

zurück getreulich.

en-retour fidèlement.

Er suchte hierauf

Il chercha ensuite

den vermeinten Knaben

le prétendu garçon

im ganzen Wäldchen,

dans tout le bois,

um sich zu rächen an ihm,

pour se venger sur lui,

aber konnte Niemanden finden.

mais ne put personne trouver.

Hierauf er lief nach Hause,

Ensuite il courut à la maison,

und klagte es der Mutter,

et se plaignit de cela à sa mère,

wie ein böser Bube

comment un méchant garçon

sich (habe) im Walde versteckt

soi dans la forêt caché

und ihn geschimpft habe.

et lui injurié avait.

Die Mutter sprach:

La mère dit:

„Diesmal du hast angeklagt
dich selbst.

« Cette fois-ci tu as accusé
toi-même.

Du hast nichts vernommen,

Tu n'as rien entendu

als den Widerhall

que l'écho

deiner eigenen Worte.

de tes propres paroles.

Hättest du in den Wald

Si tu avais dans la forêt

hinein gerufen

dedans crié

ein freundliches Wort,

une parole aimable,

so wäre zurückgekommen

alors serait revenue

ein freundliches dir auch.“

une aimable à toi aussi. »

Aber es geht so

Mais il va ainsi

im gewöhnlichen Leben.

dans la ordinaire vie.

Das Betragen Anderer

La conduite des autres

gegen uns

vis-à-vis de nous, [l'écho

ist meistens nur der Widerhall

n'est la-plupart-du-temps que

des unsrigen gegen sie.

de la nôtre envers eux. [bles,

Begegnen wir den Leuten freundlich,

Sommes-nous aux gens aim-

so begegnen sie uns auch freundlich. Sind wir aber gegen sie unfreundlich, rauh und grob, so dürfen wir von ihnen nichts Besseres erwarten.

Wie du hinein rufst in den Wald,
Die Stimme dir entgegen hallt.

8. Die Quelle.

An einem heißen Sommertage ging der kleine Wilhelm über Feld. Seine Wangen glühten vor Hitze, und er lechzte vor Durst. Da kam er zu einer Quelle, die im grünen Schatten einer Eiche, hell wie Silber, aus einem Felsen hervorbrach.

Wilhelm hatte wohl gehört, man solle nicht trinken, wenn man erhitzt ist. Allein selbstflug, verachtete er diese Warnung, folgte nur seiner Begierde, trank von dem eiskalten Wasser, und — sank wie ohnmächtig zur Erde, kam krank nach Hause, und verfiel in ein gefährliches Fieber.

„Ach, seufzte er auf seinem Krankenbette, wer hätte es jener Quelle angesehen, daß sie ein so schädliches Gift enthält!“

gréables, durs et grossiers à leur égard, nous ne saurions rien attendre mieux de leur part.

La voix que tu enverras dans la forêt, te sera renvoyée fidèlement.

8. LA SOURCE.

Par une chaude journée d'été, le petit Guillaume allait à travers champs. Ses joues étaient brûlantes et il mourait de soif. Il arriva à une source qui, brillante comme de l'argent, jaillissait d'un rocher à l'ombre d'un beau chêne. Guillaume avait sans doute entendu dire qu'on ne devait pas boire quand on est échauffé. Mais, dans sa présomption, il méprisa cet avis, obéit uniquement à son envie, but de cette eau glaciale, et tomba à moitié évanoui à terre. Il rentra à la maison et fut pris d'une fièvre violente. « Hélas! » gémissait-il sur son lit de douleur, qui aurait cru, à voir cette source, qu'elle contient un poison aussi dangereux ?

o sie begegnen uns auch
freundlich.
Aber sind wir unfreundlich,
rauh und grob
gegen sie,
so wir dürfen erwarten
von ihnen nichts Besseres.
Wie du hinein ruffst in den Wald,
die Stimme dir schallt entgegen.

alors ils seront aussi à nous
aimables.
Mais sommes-nous désagréables,
durs et grossiers
envers eux, [tendre
alors nous avons le droit d'at-
d'eux rien de mieux.
Comme tu cries dans la forêt,
la voix à toi retentit contre.

8. Die Quelle.

An einem heißen Sommertage
ging der kleine Wilhelm
über Feld.
Seine Wangen glühten
vor Hitze,
und er lechzte vor Durst.
Da kam er zu einer Quelle, die
im grünen Schatten einer Eiche,
hell wie Silber,
aus einem Felsen
hervorbrach.
Wilhelm hatte wohl gehört,
man solle nicht trinken,
wenn man erhitzt ist.
Aber selbstklug, er verachtete
diese Warnung,
folgte nur seiner Begierde,
trank von dem eiskalten Wasser,
und — sank wie ohnmächtig
zur Erde,
kam krank nach Hause, [ber.
und verfiel in ein gefährliches Fie-
„Ach, seufzte er
auf seinem Krankenbette,
wer hätte es jener Quelle
angesehen, daß sie enthält
ein so gefährliches Gift!“

8. LA SOURCE.

Par une chaude journée-d'été
alla le petit Guillaume
à-travers champs.
Ses joues brûlaient
de chaleur,
et il était altéré de soif.
Alors il vint à une source qui,
à la verte ombre d'un chêne,
claire comme *de l'argent*,
d'un rocher
jaillissait.
Guillaume avait bien entendu
qu'on ne devait pas boire,
quand on échauffé est.
Mais présomptueux, il méprisa
cet avertissement,
suivit seulement son envie,
but de l'eau, froide-comme-glace,
et — tomba comme évanoui
à terre,
arriva malade à la maison,
et tomba dans une dangereuse
« Hélas, soupira-t-il, [fièvre.
sur son lit-de-malade,
qui aurait cela à cette source,
vu, qu'elle renfermât
un aussi dangereux poison ! »

Allein Wilhelms Vater sprach: „Nicht die reine Quelle ist an deiner Krankheit Schuld, sondern einzig dein Eigendünkel und deine Unenthaltbarkeit.“

Der liebe Gott hat Alles gut
Zu unserm Wohl erschaffen;
Doch Lüsternheit und Uebermuth
Verwandelt es in Strafen.

9. Die vier Elemente.

„Ich will ein Gärtner werden,“ sagte Philipp, als er vierzehn Jahr alt war und ein Handwerk lernen sollte. „Es ist schön, immer unter grünen Kräutern und wohlriechenden Blumen zu leben.“ Allein nach einiger Zeit kam er wieder nach Hause und klagte, er müsse sich da immer zur Erde bücken und darauf herum kriechen, Rücken und Knie thäten ihm davon wehe, und er habe die Gärtnerei aufgegeben.

Hierauf wollte Philipp ein Jäger werden: „Im grünen, schattigen Walde, sagte er, da ist's ein herrliches Leben.“ Allein bald kam er wieder, und beschwerte sich,

— Ce n'est pas, dit le père de Guillaume, « la source pure qui est cause de ta maladie, mais ta présomption et ton intempérance. »

Le bon Dieu a tout créé pour notre bien; mais notre convoitise et notre arrogance tournent tout en mal.

9. LES QUATRE ÉLÉMENTS.

« Je veux devenir jardinier, dit Philippe, quand, à quatorze ans, il devait choisir un métier. Qu'il est beau de vivre toujours au milieu des herbes verdoyantes et des fleurs odoriférantes! » Quelque temps après cependant il revint à la maison, se plaignant d'être obligé de rester toujours courbé jusqu'à terre et d'y ramper. Il disait que le dos et les genoux lui en faisaient mal, et qu'il en avait assez de la profession de jardinier. Ensuite Philippe voulut se faire chasseur. « C'est dans la verte forêt, dit-il, que je mènerai une vie magnifique. » Bientôt après il revint, se plaignant de ne pouvoir supporter le grand air qui, avant le jour,

Allein Vater Wilhelms sprach:
 „Nicht die reine Quelle
 ist Schuld
 an deiner Krankheit,
 sondern einzig dein Eigendünkel
 und deine Unenthaltbarkeit.“
 Der liebe Gott hat Alles gut
 zu unserm Wohl erschaffen;
 doch Lüsterheit und Uebermuth
 verwandelt es in Strafen.

9. Die vier Elemente.

„Ich will ein Gärtner werden,“
 sagte Philipp,
 als er vierzehn Jahr alt war,
 und sollte ein Handwerk lernen.
 „Es ist schön, immer
 zu leben
 unter grünen Kräutern
 und wohlriechenden Blumen.“
 Allein nach einiger Zeit
 er kam wieder
 nach Hause
 und klagte,
 er müsse sich da
 immer zur Erde bücken
 und kriechen darauf herum,
 Rücken und Knie thäten
 ihm davon wehe,
 und er habe die Gärtnerei
 aufgegeben.
 Hierauf Philipp wollte
 ein Jäger werden.
 „Im grünen, schattigen Walde,
 sagte er,
 da ist's ein herrliches Leben.“
 Allein bald er kam wieder,
 und sich beschwerte,

Mais *le* père de Guillaume dit:
 « Ce n'est pas la pure source
qui est cause
 de ta maladie,
 mais uniquement ta présomption
 et ton intempérance. »
 Le bon Dieu a tout bien
 pour notre bien créé;
 mais *la* convoitise et l'orgueil
 changent cela en punitions.

9. LES QUATRE ÉLÉMENTS.

« Je veux un jardinier devenir,
 dit Philippe,
 quand il quatorze ans âgé fut,
 et devait un métier apprendre.
 Il fait beau toujours
 de vivre
 au milieu de vertes herbes
 et d'odoriférantes fleurs. »
 Mais après quelque temps
 il vint de nouveau
 à la maison
 et se plaignit
 qu'il devait là
 toujours à terre se pencher
 et ramper sur elle tout autour,
que dos et genoux faisaient
 à lui de cela mal
 et *qu'*il avait au jardinage
 renoncé.
 Après cela Philippe voulait
 un chasseur devenir.
 « Dans la verte, ombragée forêt,
 dit-il,
 là (cela) est une magnifique vie. »
 Mais bientôt il vint de nouveau
 et se plaignit

er könne früh vor Tag die freie Luft nicht vertragen, die ihm bald feucht und nebelig, bald grimmig kalt um die Nase wehe.

Es fiel ihm nun ein, ein Fischer zu werden. „Auf dem hellen klaren Flusse im leichten Schifflein dahin fahren, und, ohne einen Fuß müde zu machen, Netze voll Fische aus dem Wasser zu ziehen, das ist lustig,“ sagte er. Allein auch diese Freude war ihm bald verleidet. „Das ist ein nasses Handwerk, sagte er; das Wasser ist mir ganz zuwider.“

Endlich wollte er ein Koch werden. „Dem Koche, sagte er, müssen Gärtner, Jäger und Fischer Alles einliefern, was sie durch ihren Fleiß gewinnen, und es fehlt ihm nie an guten Bissen.“ Allein er kam abermal mit Klagen nach Hause zurück. „Es wäre Alles gut, sagte er, wenn nur das Feuer nicht wäre. Wenn ich so am flammenden Herde stehe, so ist mir nicht anders, als müßte ich vor Hitze verschmelzen.“

Allein der Vater gab es nun nicht mehr zu, daß Phi-

lui caressait la figure, tantôt humide et brumeux, tantôt horriblement froid. Alors il eut l'idée de se faire pêcheur. « Voguer dans une légère nacelle, sur la rivière claire et transparente, et en retirer des filets pleins de poissons, sans se fatiguer, c'était chose agréable, » disait-il. Mais il se dégoûta bientôt du plaisir qu'il avait rêvé. « C'est là un métier bien humide, dit-il; l'eau me répugne absolument. » Enfin il voulut se faire cuisinier. « Jardiniers, chasseurs et pêcheurs, dit-il, sont obligés de fournir au cuisinier les produits de leur activité; aussi les bons morceaux ne lui font-ils jamais défaut. » Malgré cela, il revint se plaindre chez lui. « Tout serait pour le mieux, si le feu ne m'incommodait pas. Mais quand je me tiens auprès du foyer en feu, je crois devoir fondre de chaleur. » Mais le père de Philippe ne lui permit plus de choi-

er könne früh vor Tag
 die freie Luft
 nicht vertragen,
 die ihm bald feucht
 und nebelig,
 bald grimmig kalt
 um die Nase wehe.
 Es fiel ihm nun ein,
 ein Fischer zu werden.
 „Auf dem hellen klaren Flusse
 im leichten Schifflein
 dahin fahren,
 und, ohne einen Fuß müde zu machen,
 zu ziehen Netze
 voll Fische aus dem Wasser,
 das ist lustig,“ sagte er.
 Allein auch diese Freude
 war ihm bald verleidet.
 „Das ist ein nasses Handwerk,
 sagte er;
 daß Wasser ist mir ganz zuwider.“
 Endlich er wollte ein Koch werden.
 „Dem Koche, sagte er,
 Gärtner, Jäger und Fischer
 müssen einliefern Alles,
 was sie durch ihren Fleiß gewinnen,
 und es fehlt ihm nie
 an guten Bissen.“
 Allein er kam abermal
 mit Klagen nach Hause zurück.
 „Es wäre Alles gut, sagte er,
 wenn nur das Feuer nicht wäre.
 Wenn ich so am flammenden
 Herde stehe,
 so ist mir nicht anders,
 als ich müßte verschmelzen
 vor Hitze.“
 Allein der Vater gab zu
 es nicht mehr, daß Philipp

*qu'il pouvait tôt, avant le jour,
 le grand air
 pas supporter,
 lequel à lui tantôt humide
 et nébuleux,
 tantôt horriblement froid
 autour du nez soufflait.*
 Il entra à lui maintenant dedans
 un pêcheur de devenir. [vière
 « Sur la claire, transparente ri-
 dans la légère nacelle
 le long naviguer,
 et, sans rendre un pied fatigué,
 retirer des filets
 pleins de poissons hors de l'eau,
 cela est gai, » dit-il.
 Mais aussi cette joie
 fut à lui bientôt dégoûtée.
 « Cela est un humide métier,
 dit-il, [traire. »
 L'eau est à moi tout-à-fait con-
 Enfin il voulut un cuisinier de-
 « Au cuisinier, dit-il, [venir.
 jardiniers, chasseurs et pêcheurs
 doivent fournir tout [gnent,
 ce qu'ils, par leur travail, ga-
 et il ne manque à lui jamais
 de bons morceaux. »
 Mais il vint de nouveau [tour.
 avec plaintes à la maison en re-
 « Tout serait bien, dit-il,
 si seulement le feu n'était pas.
 Si je ainsi près du flamboyant
 foyer suis-debout,
 alors il n'est à moi pas autrement,
 comme si je devais fondre
 de chaleur. »
 Mais le père permit
 cela ne plus, que Philippe

lipp zum fünften Male ein anderes Handwerk wähle, sondern sprach vielmehr in großem Ernste: „Wenn du zufrieden leben willst, so mußt du die Beschwerden des Lebens mit männlichem Muthе ertragen lernen. Wer allem Unangenehmen ausweichen wollte, das die vier Elemente hie und da für uns haben, der müßte aus der Welt hinaus gehen. Denke nur fleißig an das Gute, an dem es deinem gegenwärtigen Stande gewiß nicht fehlt, so werden dir allmählig deine Mühseligkeiten gering erscheinen.“

Philipp folgte seinem Vater, und wenn späterhin andere Leute klagten, beruhigte er sie, indem er sagte: „Ich hab's erfahren, was das heißt:

„Genieße, was dir Gott beschieden,
Entbehre gern was du nicht hast;
Ein jeder Stand hat seinen Frieden,
Ein jeder Stand hat seine Last.“

10. Die Blumen.

Ludwig blieb in dem Garten vor einem blühenden Rosenstrauche stehen, und sagte zu seinen Schwestern: „Die Rose ist doch die schönste von allen Blumen!“ Karoline

sir, pour la cinquième fois, une autre profession. « Si tu veux vivre content, lui dit-il avec un grand sérieux, il te faudra apprendre à supporter virilement les difficultés de la vie. Celui qui voudrait éviter les désagréments que les quatre éléments peuvent nous causer parfois, n'a qu'à quitter le monde. Songe uniquement au bien que ta condition actuelle pourra te procurer, et alors les fatigues qu'elle entraîne te paraîtront être de peu d'importance. » Philippe suivit le conseil de son père, et quand, plus tard, il entendait les gens se plaindre, il les consolait en disant : « J'ai appris par expérience la vérité du proverbe : *Jouis de ce que Dieu t'a dispensé, passe-toi volontiers de ce qui te manque ; chaque condition a ses joies et ses peines.* »

10. LES FLEURS.

Louis, s'arrêtant devant un buisson de roses en fleurs, dit à ses sœurs : « La rose est pourtant la plus belle des fleurs! — Le lis

zum fünften Male,
 ein anderes Handwerk wähle,
 sondern sprach vielmehr
 in großem Ernste:
 „Wenn du leben zufrieden willst,
 so mußt du lernen
 die Beschwerden des Lebens
 mit männlichem Muthе ertragen.
 Wer allem Unangenehmen
 ausweichen wollte,
 das haben hie und da für uns
 die vier Elemente, [hen.
 der müßte aus der Welt hinausge-
 Denke nur fleißig an das Gute,
 an dem es deinem
 gegenwärtigen Stande
 gewiß nicht fehlt,
 so dir allmählig
 deine Mühseligkeiten
 werden erscheinen gering.“
 Philipp folgte seinem Vater,
 und wenn, späterhin, andere Leute
 klagten,
 er beruhigte sie, indem er sagte:
 „Ich hab's erfahren, was das heißt:
 Genieße, was Gott dir beschieden,
 entbehre gern,
 was du nicht hast;
 ein jeder Stand hat seinen Frieden,
 ein jeder Stand hat seine Last.“

10. Die Blumen.

Ludwig blieb stehen in dem Garten
 vor einem Rosenstrauche blühenden
 und sagte zu seinen Schwestern:
 „Die Rose ist doch die schönste
 von allen Blumen!“
 Karoline sprach:

CENT CONTES.

pour la cinquième fois,
 un autre métier choisît,
 mais dit plutôt
 en grand sérieux:
 « Si tu vivre content veux,
 alors tu dois apprendre
 les difficultés de la vie
 avec courage viril à supporter.
Celui qui tous les désagrémens
 voudrait éviter,
 qu'ont çà et là pour nous
 les quatre éléments,
 celui devrait du monde sortir.
 Songe seulement fréquemment
 à qui il à ta [au bien,
 actuelle condition
 certainement pas manque,
 alors à toi peu-à-peu
 tes peines
 sembleront petites. »
 Philippe écouta son père,
 et quand, plus tard, d'autres gens
 se plaignaient,
 il les calmait, en disant:
 « J'ai l'appris, ce que signifie:
 Jouis *de* ce que Dieu t'a accordé,
 passe-toi volontiers,
de ce que tu n'as pas:
 chaque condition a sa paix,
 chaque condition a ses charges. »

10. LES FLEURS.

Louis s'arrêta dans le jardin
 devant un buisson de roses en
 et dit à ses sœurs: [fleurs
 « La rose est pourtant la plus bel-
 de toutes les fleurs. » [le
 Caroline dit:

sprach: „Die Lilie dort auf dem Blumenbeete ist eben so schön, als die Rose. Ich halte beide Blumen für die schönsten; alle Andern sich nichts dagegen.“ „Ei, sagte die kleine Luise, ihr müßt die lieblichen Veilchen doch auch nicht gering achten. Sie sind recht schön, und haben uns im verflossenen Frühlinge viele Freude gemacht.“

Die Mutter, die dem Gespräche der Kinder zuhörte, sprach: „Die dreierlei Blumen, die euch so wohl gefallen, sind Gleichnisse und Sinnbilder von drei schönen Tugenden. Das Veilchen mit der bescheidenen, dunkelblauen Farbe ist ein Sinnbild der Demuth; die schneeweiße Lilie ist ein Sinnbild der Unschuld; die rothe Rose aber soll bedeuten: Euer Herz soll glühen von lauter Güte, von Liebe zu Gott.“

Der Jugend schönste Blüthe,
Sind Demuth, Unschuld, Güte.

11. Die Erdbeeren.

1.

Ein alter Soldat mit einem Stelzfuße kam in ein Dorf, und wurde plötzlich krank. Er konnte nicht mehr

qui fleurit là-bas dans la plate-bande, dit Caroline, est tout aussi beau que la rose. Je regarde ces deux fleurs comme les plus magnifiques, et toutes les autres n'y sauraient être comparées. — Et pourtant, dit Louison, il ne vous faut pas mépriser les charmantes violettes. Elles sont si charmantes et nous ont bien réjouies le printemps dernier. » La mère, qui avait entendu la conversation des enfants, leur dit: « Les trois fleurs que vous aimez tant, sont l'image de trois espèces de vertus. La modeste violette, à la couleur bleue, est le symbole de la modestie; le lis, blanc comme la neige, celui de l'innocence; et la rose rouge vous dit que votre cœur doit brûler de bonté et d'amour envers Dieu. » *La modestie, l'innocence et la bonté, sont les plus belles fleurs de la jeunesse.*

11. LES FRAISES.

I

Un vieux soldat qui avait une jambe de bois, arriva un jour dans un village et y tomba subitement malade. Il ne put continuer son

„Die Lilie dort auf dem Blumen-
ist eben so schön als die Rose. [beete,
Ich halte beide Blumen
für die schönsten;
alle Andern sind nichts dagegen.“

„Ei, sagte die kleine Luise,
ihr müßt die lieblichen Veilchen
doch auch nicht gering achten.

Sie sind recht schön
und haben uns
im verflossenen Frühlinge
viel Freude gemacht.“

Die Mutter, die dem Gespräche
der Kinder zuhörte, sprach:

„Die dreierlei Blumen,
die euch so wohl gefallen,
sind Gleichnisse und Sinnbilder
von drei schönen Tugenden.
Das Veilchen mit der bescheidenen,
dunkelblauen Farbe
ist ein Sinnbild der Demuth;
die Lilie schneeweiße ist
ein Sinnbild der Unschuld;
aber die rothe Rose soll bedeuten:
Euer Herz soll glühen von
lauter Güte,
von Liebe zu Gott.“

Schönste Blüthe der Jugend
sind Demuth, Unschuld, Güte.

« Le lis là-bas sur la plate-bande
est tout aussi beau que la rose.

Je tiens les deux fleurs
pour les plus belles; [paraissent.]

toutes les autres sont rien en com-
« Eh! dit la petite Louise [ettes
vous devez les charmantes vio-
pour tant pas aussi mépriser.

Elles sont très belles
et ont à nous

dans le passé printemps
beaucoup de joie fait. »

La mère qui la conversation
des enfants écoutait, dit:

« Les trois espèces de fleurs,
qui à vous tant plaisent,
sont des images et des symboles
de trois belles vertus.

La violette avec la modeste
bleu-foncé couleur

est un symbole de la modestie;
le lis, blanc comme la neige, est
le symbole de l'innocence;

mais la rouge rose doit signifier:
Votre cœur doit brûler de
rien-que-de bonté,
d'amour envers Dieu. »

La plus belle fleur de la jeunesse
c'est modestie, innocence, bonté.

11. Die Erdbeeren.

I

Ein alter Soldat
mit einem Stelzfuße
kam in ein Dorf,
und wurde plötzlich krank.
Er konnte reisen
nicht mehr weiter,

11. LES FRAISES.

I

Un vieux soldat
avec une jambe-de-bois
vint dans un village,
et devint tout-à-coup malade.
Il put voyager
ne pas plus loin,

weiter reisen, mußte in einer Scheuer auf Stroh liegen, und es ging ihm sehr hart. Die kleine Agathe, die Tochter eines armen Korbmachers, hatte mit dem armen Manne das herzlichste Mitleid. Sie besuchte ihn alle Tage, und schenkte ihm jedesmal einen Sechser.

Eines Tages aber sprach der ehrliche Krieger sehr bekümmert: „Liebes Kind! Wie ich heute vernahm, sind deine Eltern arm. Sage mir doch redlich, woher nimmst du so viel Geld? Denn ich wollte lieber verhungern, als nur einen Kreuzer annehmen, denn du mir nicht mit gutem Gewissen geben könntest.“

„O, sagte Agathe, seid außer Sorgen! Das Geld ist rechtmäßig erworben. Ich gehe in den nächsten Marktflecken zur Schule. Auf dem Wege dahin kommt man durch ein Wäldchen, wo es viele Erdbeeren gibt. Da pflücke ich nun jedesmal ein Körblein voll, verkaufe sie in dem Flecken, und bekomme dafür allemal sechs Kreuzer. Meine Eltern wissen das wohl; sie haben aber nichts

voyage, fut obligé de se coucher sur de la paille dans une grange et se trouva très malheureux. La petite Agathe, la fille d'un pauvre vannier, montra la plus vive compassion pour le pauvre homme. Elle le visitait journellement et lui donnait chaque fois une pièce de six kreuzers. Un jour cependant l'honnête soldat lui dit avec une profonde tristesse : « Ma chère enfant, je viens d'apprendre que tes parents sont pauvres. Dis-moi donc franchement d'où te vient tant d'argent. Je mourrais plutôt de faim que d'accepter un seul kreuzer que tu ne pourrais me donner en bonne conscience. — Oh ! dit Agathe, n'ayez nul souci ; je gagne cet argent honnêtement. Je vais à l'école du bourg voisin. Mon chemin me conduit par un bois plein de fraises. J'y cueille tous les jours une petite corbeille de fraises que je vends dans le bourg, et on me les paye chaque fois six kreuzers. Mes parents ne l'ignorent

mußte liegen auf Stroh
in einer Scheuer,
und es ging ihm sehr hart.

Die kleine Agathe, | chers,
die Tochter eines armen Korbma-
hatte mit dem armen Manne
das herzlichste Mitleid.

Sie ihn besuchte alle Tage,
und schenkte ihm jedesmal
einen Sechser.

Aber eines Tages sprach
der ehrliche Krieger sehr bekümmert:
„Liebes Kind!

Wie ich heute vernahm,
sind deine Eltern arm.
Sage mir doch redlich,
woher du nimmst so viel Geld?

Denn ich wollte
lieber verhungern,
als nur einen Kreuzer annehmen,
den du mir nicht
mit gutem Gewissen
geben könntest.“

„O, sagte Agathe,
seid außer Sorgen!
Das Geld ist rechtmäßig erworben.
Ich gehe in den nächsten
Marktflecken zur Schule.

Auf dem Wege dahin,
man kommt durch ein Wäldchen
wo es viele Erdbeeren gibt.

Da ich pflücke nun
jedesmal ein
Körblein voll
sie verkaufe in dem Flecken,
und bekomme dafür
allemaal sechs Kreuzer.

Meine Eltern wissen das wohl;
aber sie haben nichts dagegen.

dut rester-couché sur *de la* paille
dans une grange,
et cela alla à lui très durement.

La petite Agathe,
la fille d'un pauvre vannier,
eut avec le pauvre homme
la plus-cordiale compassion.

Elle le visita tous les jours,
et donna à lui chaque fois
une pièce-de-six-kreuzers

Mais un jour dit
l'honnête guerrier très chagrin .

« Chère enfant!
comme j'ai aujourd'hui appris,
sont tes parents pauvres.

Dis-moi donc honnêtement,
d'où tu prends tant d'argent?
Car je voudrais

plutôt mourir-de-faim
que d'accepter un seul kreuzer
que toi à moi pas
avec bonne conscience
donner pourrais. »

« Oh, dit Agathe.
soyez hors de soucis!
L'argent est loyalement gagné.

Je vais dans le voisin
bourg à l'école.

Sur le chemin vers-là,
on vient (passe) par un bois,
où beaucoup de fraises il y a.

Là je cueille donc
chaque fois une
petite-corbaille pleine,
les vends dans le bourg,
et reçois pour cela
chaque fois six kreuzers.

Mes parents savent cela bien,
mais ils n'ont rien contre.

dagegen. Sie sagen öfters: Es gibt noch viel ärmere Leute, als wir sind, und da müssen wir ihnen so viel Gutes thun, als es unsere Lage nur immer erlaubt."

Dem alten Krieger standen die hellen Thränen in den Augen, und tröpfelten auf seinen Schnurrbart herab. „Gutes Kind, sprach er, Gott wolle dich und deine Eltern für diese menschenfreundlichen Gefinnungen segnen!"

Fehlt dir es nicht an gutem Willen,
So kannst du vielen Jammer stillen.

2.

Nach einiger Zeit reiste ein vornehmer Offizier, der mehrere Ordenszeichen trug, durch das Dorf. Er hielt mit seinem prächtigen Wagen vor dem Wirthshause an, um die Pferde füttern zu lassen, hörte von dem kranken Soldaten und besuchte ihn.

Der alte Soldat erzählte ihm sogleich von seiner Wohltäterin. „Was! rief der Offizier, ein armes Kind hat so

pas, mais ils n'ont rien contre. Il y a, disent-ils souvent, des gens plus pauvres que nous, et nous devons leur faire autant de bien que notre position nous le permet. » A ces mots, de chaudes larmes remplirent les yeux du vieux soldat et retombèrent sur sa moustache. « Chère enfant, dit-il, que Dieu te bénisse, toi et tes parents, pour de pareils sentiments charitables. » *Si la bonne volonté ne te fait pas défaut, tu peux alléger mainte souffrance.*

II

Quelque temps après, un officier de distinction, décoré de plusieurs ordres, passa par le village. Il s'arrêta avec sa splendide voiture devant l'auberge, pour faire donner de l'avoine à ses chevaux. Ayant entendu parler du soldat malade, il alla le voir. Le vieil invalide lui raconta aussitôt ce que sa petite bienfaitrice avait fait pour lui. « Eh quoi! s'écria l'officier, une pauvre enfant

Sie sagen öfters :
 Es gibt noch
 viele ärmere Leute,
 als wir sind,
 und da wir müssen ihnen
 so viel Gutes thun,
 als unsere Lage
 es nur immer erlaubt.“
 Die hellen Thränen
 standen dem alten Krieger
 in den Augen,
 und tröpfelten herab
 auf seinen Schnurrbart.
 „Gutes Kind, sprach er,
 Gott wolle dich
 und deine Eltern
 für diese menschenfreundlichen
 Gesinnungen segnen!“
 Fehlt es dir nicht
 an gutem Willen,
 so du kannst
 vielen Jammer stillen.

II

Nach einiger Zeit reiste
 ein vornehmer Offizier, der
 mehrere Ordenszeichen trug,
 durch das Dorf.
 Er hielt an
 mit seinem prächtigen Wagen
 vor dem Wirthshause,
 um die Pferde zu lassen füttern,
 hörte von dem kranken Soldaten,
 und ihn besuchte.
 Der alte Soldat erzählte ihm
 sogleich
 von seiner Wohlthäterin.
 „Was! rief der Offizier,
 ein armes Kind hat

Ils disent souvent :
 Il y a encore
 des bien plus pauvres gens
 que nous sommes,
 et alors nous devons à eux
 autant de bien faire,
 nous notre situation [jours. »
 (nous) le permet seulement tou-
 Les claires larmes
 montèrent au vieux guerrier
 dans les yeux,
 et dégouttaient en-bas
 sur sa moustache.
 « Bonne enfant, dit-il,
 que Dieu veuille toi
 et tes parents
 pour ces charitables
 sentiments bénir ! »
 Manque-t-il à toi pas
 de bonne volonté,
 alors tu peux
 mainte misère apaiser.

II

Après quelque temps passa
 un haut placé officier, qui
 plusieurs décorations portait,
 par le village.
 Il s'arrêta
 avec sa magnifique voiture
 devant l'auberge, [rager,
 pour les chevaux laisser four-
 entendit parler du maladesoldat,
 et le visita.
 Le vieux soldat raconta à lui
 immédiatement
 de sa bienfaitrice.
 « Quoi ! s'écria l'officier,
 une pauvre enfant a

viel für dich gethan! Nun, da darf ich, dein alter General, nicht weniger thun. Ich werde sogleich Anstalt machen, daß man dich im Wirthshause auf's Beste verpflege."

Er that es, und ging hierauf in die Hütte der kleinen Agathe. „Gutes Kind, sprach er gerührt, deine Wohlthätigkeit hat mir das Herz warm und die Augen naß gemacht. Du hast dem alten Kriegermanne viele Sechskreuzerstücke geschenkt; hier hast du dafür eben so viele Goldstücke." Die erstaunten Eltern sagten: „Ach, das ist zu viel!" Allein der General sprach: „Nein, nein! Dieses ist nur ein armseliger Lohn; den bessern hat das gute Kind im Himmel zu erwarten."

Barmherzigkeit und Wohlthun werden
Belohnt im Himmel und auf Erden.

12. Die Kirschen.

Sabine, die Tochter reicher Eltern, hatte ein eigenes, sehr niedliches Zimmer; allein es sah darin sehr unfreundlich aus, denn sie räumte es nicht auf, und alle Ermah-

a tant fait pour toi! Alors moi, ton ancien général, je ne saurais faire moins. Je vais prendre immédiatement des mesures pour qu'on te soigne au mieux à l'auberge. » Il donna des ordres en conséquence et se rendit ensuite dans la cabane de la petite Agathe. « Chère enfant, dit-il avec une profonde émotion, ta bienfaisance a réchauffé mon cœur et mouillé mes yeux. Tu as donné au vieux soldat beaucoup de pièces de six kreuzers; je te les rends en autant de pièces d'or. — C'est trop, dirent les parents étonnés. — Non, non, reprit le général, cela n'est qu'une pauvre récompense. La chère enfant peut en attendre une meilleure là-haut, dans le ciel. » *La charité et la bienfaisance trouvent leur récompense dans le ciel et sur la terre.*

12. LES CERISES.

Sabine, la fille de riches parents, avait une charmante chambre, mais d'un aspect très désagréable, car elle ne la rangeait ja-

so viel für dich gethan !
 Nun! da darf ich,
 dein alter General,
 nicht weniger thun.
 Ich werde sogleich Anstalt machen,
 daß man dich im Wirthshause
 auf's Beste verpflege."
 Er that es und ging
 hierauf in die Hütte
 der kleinen Agathe.
 „Gutes Kind, sprach er gerührt,
 deine Wohlthätigkeit hat mir
 das Herz warm
 und die Augen naß gemacht.
 Du hast dem alten Kriegsmann
 viele Sechskreuzerstücke geschenkt;
 hier du hast dafür
 eben so viele Goldstücke."
 Die erstaunten Eltern
 sagten: „Ach, das ist zu viel!"
 Allein der General sagte:
 „Nein, nein! Dieses ist nur
 ein armseliger Lohn;
 einen bessern
 hat das gute Kind
 im Himmel zu erwarten."
 Barmherzigkeit und Wohlthun
 werden belohnt
 im Himmel und auf Erden.

12. Die Kirichen.

Sabine, die Tochter reicher El-
 hatte ein eigenes, [tern,
 sehr niedliches Zimmer;
 allein es sah aus darin
 sehr unfreundlich,
 denn sie es räumte nicht auf,
 und alle Ermahnungen

tant pour toi fait!
 Eh bien! alors je puis moi,
 ton ancien général,
 pas moins faire. [prendre,
 Je vais de suite *des mesures*
 afin qu'on toi à l'auberge
 pour le mieux soigne. »
 Il le fit et alla
 ensuite dans la cabane
 de la petite Agathe.
 « Bonne enfant, dit-il ému,
 ta bienfaisance a à moi
 le cœur chaud
 et les yeux humides fait.
 Tu as au vieux guerrier
 beaucoup de six kreuzers donné;
 ici tu as pour cela *en retour*
 tout autant de pièces-d'or. »
 Les étonnés parents
 dirent: « Ah! cela est trop! »
 Mais le général dit:
 « Non! non! cela est seulement
 une misérable récompense;
 une meilleure
 a la bonne enfant
 dans le ciel à attendre. »
 La charité et la bienfaisance
 sont récompensées
 dans le ciel et sur la terre.

12. LES CERISES.

Sabine, la fille de riches pa-
 avait une propre (à elle), [rents,
 très jolie chambre;
 mais cela avait l'air dedans
 très tristement,
 car elle *ne* la rangeait pas,
 et toutes les exhortations

nungen ihrer Mutter, das Zimmer besser in Ordnung zu halten, waren vergebens.

An einem Sonntage Nachmittag war sie eben mit dem Ankleiden fertig geworden, und wollte ausgehen. Da brachte ihr die Tochter des Nachbars ein Körbchen voll großer, schwarzer Kirschen. Weil nun gerade Tische und Fenster voll von Kleidungsstücken und andern Sachen lagen, setzte Sabine das Körbchen einstweilen auf einen mit blauem Seidenzeuge überzogenen Sessel, und ging dann mit ihrer Mutter auf ein benachbartes Dorf spazieren.

Abends spät, da es schon dunkel geworden war, kam sie sehr ermüdet auf ihr Zimmer zurück, und eilte sogleich einem Sitze zu. Kaum aber hatte sie sich gesetzt, so fuhr sie plötzlich wieder auf, und that vor Schrecken einen lauten Schrei, denn sie hatte sich gerade mitten in das aufgehäufte Körbchen voll Kirschen gesetzt.

mais. Les exhortations de sa mère à y mettre de l'ordre étaient vaines. Un après-midi de dimanche, alors qu'elle venait de terminer sa toilette et s'apprêtait à sortir, la fille du voisin lui apporta une petite corbeille pleine de magnifiques cerises noires. Tables et rebords de fenêtres étant encombrés de vêtements et d'autres objets, Sabine posa en attendant la petite corbeille sur une chaise recouverte en soie bleue, et alla avec sa mère faire une promenade au village voisin. Elle n'en revint que tard dans la soirée, très fatiguée, et courut se jeter dans sa chambre sur le premier siège venu. A peine se fut-elle assise, qu'elle se releva en sursaut et poussa un cri de terreur. Elle venait, en effet, de s'asseoir au milieu de la petite corbeille remplie de cerises. A ses cris, la

ihrer Mutter,
das Zimmer besser in Ordnung
zu halten,
waren vergebens.

An einem Sonntage Nachmittag
sie war eben
mit dem Ankleiden
fertig geworden,
und wollte ausgehen.

Da die Tochter des Nachbarn
brachte ein Körbchen voll
großer schwarzer Kirschen.

Weil nun gerade
Tische und Fenster
voll von Kleidungsstücken
und andern Sachen lagen,
Sabine setzte das Körbchen
einstweilen auf einen
mit blauem Seidenzeuge
überzogenen Sessel,
und ging dann
mit ihrer Mutter
auf ein benachbartes Dorf
spazieren.

Abends spät, da es schon
dunkel geworden war,
kam sie sehr ermüdet
auf ihr Zimmer zurück,
und eilte zu sogleich
einem Sitze.

Aber kaum hatte sie sich gesetzt,
so sie fuhr auf
plötzlich
wieder und that
vor Schrecken einen lauten Schrei,
denn sie sich hatte
gerade mitten
in das aufgehäuften Körbchen
voll Kirschen gesetzt.

de sa mère,
la chambre mieux en ordre
de tenir,
furent vaines.

En un dimanche après-midi
elle était justement
avec la toilette
finie devenue,
et voulait sortir.

Alors la fille du voisin [ne
apporta une petite-corbeille plei-
de grosses noires cerises.

Parceque maintenant justement,
tables et fenêtres
pleines de vêtements
et autres objets se trouvaient,
Sabine posa la petite corbeille
en attendant sur une
avec *une étoffe-de-soie bleue*
recouverte chaise,
et alla ensuite
avec sa mère
à un voisin village
promener.

Le soir tard, quand il déjà
sombre était devenu,
elle vint très fatiguée
dans sa chambre en-retour,
et courut immédiatement
à un siège.

Mais à-peine se fut-elle assise,
qu'elle se leva en sursaut
tout-à-coup
de nouveau et fit
de terreur un grand cri,
car elle s'était
justement au-milieu
dans la remplie petite-corbeille
de cerises assise.

Die Mutter eilte auf den Schrei mit dem Lichte herbei. Aber was mußte sie sehen! Die Kirschchen waren alle zerdrückt; der Kirschensaft floß von allen Seiten über den Sessel herab, und Sabinens neues Kleid von weißem Taffet war so übel zugerichtet, daß es gar nicht mehr zu gebrauchen war.

Die Mutter gab ihr aber noch überdieß einen scharfen Verweis, und sagte: „Da siehst du nun, wie nöthig es ist, aufzuräumen und jeder Sache einen schicklichen Platz anzuweisen. Du bist jetzt für deinen Ungehorsam und für dein unordentliches Wesen bestraft. Beherzige künftig das Sprüchlein:

„Wer nicht auf strenge Ordnung hält,
In Schand und Schaden leicht verfällt.“

13. Die Birnen.

Die Frau von Halden besuchte einmal mit ihren vier Kindern den Großvater in seinem schönen Garten. Der

mère accourut avec une lumière. Que ne vit-elle alors? Les cerises étaient toutes écrasées; le jus coulait sur la chaise, et la robe neuve de Sabine, en taffetas blanc, était tellement abîmée qu'elle ne pouvait plus servir. La mère lui fit une sévère réprimande. « Vois-tu, lui dit-elle, combien il est indispensable de faire de l'ordre et d'assigner à chaque objet une place déterminée. Te voilà punie de ta désobéissance et de ton désordre. Mets-toi, pour l'avenir, à cœur cette maxime : *Celui qui n'observe pas un ordre rigoureux, en récoltera facilement la confusion et le préjudice.* »

13. LES POIRES.

M^{me} de Halden et ses quatre enfants rendirent un jour visite au grand-père, qui habitait un magnifique jardin. Le grand-père

Die Mutter eilte herbei
 auf den Schrei mit dem Lichte.
 Aber was mußte sie sehen!
 Die Kirschchen waren alle
 zerdrückt;
 der Kirschensaft
 floß herab
 von allen Seiten über den Sessel,
 und Kleid neues Sabinens
 von weißem Taffet
 war so übel zugerichtet,
 daß es war gar nicht mehr
 zu gebrauchen.
 Aber die Mutter gab ihr
 noch überdies
 einen scharfen Verweis und sagte:
 „Da du siehst nun,
 wie nöthig es ist,
 aufzuräumen und jeder Sache
 einen schicklichen Platz
 anzuweisen.
 Du bist jetzt
 für deinen Ungehorsam
 und für dein unordentliches
 Wesen bestraft.
 Beherzige künftig das Sprüchlein:
 Wer nicht hält
 auf strenge Ordnung,
 verfällt leicht in Schand
 und Schaden.“

13. Die Birnen.

Die Frau von Halden
 besuchte einmal
 mit ihren vier Kindern
 den Großvater
 in seinem schönen Garten.
 Der Großvater brachte

La mère accourut
 à ce cri avec la lumière.
 Mais que dut-elle voir?
 Les cerises étaient toutes
 écrasées;
 le jus-de-cerises
 dé coulait en bas
 de tous les côtés sur la chaise
 et la robe neuve de Sabine
 en blanc taffetas
 était si mal arrangée
 qu'elle n'était plus du tout
 à utiliser.
 Mais la mère fit à elle
 encore par-dessus-le-marché
 une sévère réprimande et dit:
 « Là tu vois maintenant
 combien nécessaire il est [objet
 de faire-de-l'ordre et à chaque
 une convenable place
 d'assigner.
 Tu es maintenant
 pour ta désobéissance
 et pour ta désordonnée
 manière-d'être punie.
 Prends-à-cœur dorénavant la
Celui qui ne tient pas [maxime:
 à un sévère ordre,
 tombe facilement dans la honte
 et le dommage. »

13. LES POIRES.

Madame de Halden
 visita un jour
 avec ses quatre enfants
 le grand-père
 dans son beau jardin.
 Le grand-père apporta,

Großvater brachte auf einem Nebenblatte vier Birnen, die gelb, wie Gold, und so groß, wie Eier waren. Er bewachte, daß noch nicht mehr reif seien. „Ihr mögt indeß selbst zusehen, sprach er im Scherze, wie Ihr vier Birnen unter fünf Personen austheilt, ohne daß in der Rechnung ein Bruch vorkommt.“

„O, das will ich, sagte Lotte, die älteste Tochter; nur bitte ich mir aus, daß ich gleich- und ungleich benannte Zahlen ein wenig unter einander mengen darf.“

Sie nahm die 4 Birnen und sprach: „Wir 2 Schwestern und 1 Birne machen zusammen 3; meine 2 Brüder und 1 Birne machen auch 3; die 2 Birnen und 1 Mutter sind zusammen abermal 3. So geht Alles gerade und ohne Bruch auf.“

Lottens Geschwister waren mit dieser Theilung sehr zufrieden. Die erfreute Mutter aber bestand darauf, jedes der Kinder solle eine Birne bekommen, und der Großvater brachte Lotten noch überdies einen schönen Blumenstrauß.

apporta sur une feuille de vigne quatre poires d'un jaune d'or, et aussi grosses que des œufs. Il regretta de n'en pas avoir plus de mûres. « Voyez maintenant vous-mêmes, comment vous partagerez sans reste quatre poires entre cinq personnes. — Rien n'est plus facile, dit Charlotte, la fille aînée; il faut cependant me permettre de mêler un peu des quantités dissemblables. » Alors elle prit les quatre poires et dit : « Nous 2 sœurs et 1 poire font 3; mes 2 frères et 1 poire font encore 3; les 2 poires et 1 mère font 3 encore. De la sorte, tout se divise sans reste. » Ce partage plut aux frères et sœurs de Charlotte. Mais la mère, touchée de ce sentiment filial, exigea que chaque enfant eût sa poire. Le grand-père donna en outre à Charlotte un beau bouquet.

auf einem Nebenblatte
vier Birnen,
die gelb, wie Gold,
und so groß, wie Eier waren.
Er bedauerte, daß nicht noch
mehr reif seien.

„Ihr mögt zusehen
indefß selbst,
sprach er im Scherze,
wie Ihr austheilt
vier Birnen unter fünf Personen,
ohne daß ein Bruch
in der Rechnung vorkommt.“

„O, ich will das, sagte Lotte,
die älteste Tochter;
nur ich bitte aus mir,
daß ich ein wenig
Zahlen,
gleich- und ungleich benannte
unter einander mengen darf.“

Sie nahm die 4 Birnen und sprach:
„Wir 2 Schwestern und 1 Birne
machen zusammen 3;
meine 2 Brüder und 1 Birne
machen auch 3;
die 2 Birnen und 1 Mutter
sind zusammen abermals 3.“

So geht auf alles
gerade und ohne Bruch.“
Geschwister Lottens waren
mit dieser Theilung
sehr zufrieden.

Aber die erfreute Mutter
bestand darauf,
jedes der Kinder solle
bekommen eine Birne,
und der Großvater brachte
Lotten noch überdieß
einen schönen Blumenstrauß.

sur une feuille-de-vigne
quatre poires
qui jaunes, comme *de l'or*,
et si grandes que des œufs étaient.
Il regretta que pas encore
plus *ne* mûres fussent.

« Vous pouvez voir
cependant vous-mêmes,
dit-il en plaisantant,
comment vous partagerez
quatre poires entre cinq person-
nes qu'une fraction [nes,
dans le compte se présente. »

« Oh, je veux cela, dit Charlotte,
l'ainée fille;
seulement je demande pour moi
que je un peu

des nombres [nommés
également et inégalement dé-
mêler ensemble puisse. »

Elle prit les 4 poires et dit:

« Nous 2 sœurs et 1 poire
font ensemble 3;

mes 2 frères et 1 poire
font aussi 3;

les 2 poires et 1 mère
sont ensemble de nouveau 3.

Ainsi se divise tout
exactement et sans reste. »

Les frères-et-sœurs de Charlotte
de ce partage [furent
très contents.

Mais la réjouie mère
insista là-dessus,
que chacun des enfants devait
recevoir une poire,
et le grand-père apporta
à Charlotte encore en outre
un beau bouquet.

„Denn, sagte er, Lottchens sinnreiche Rechnung macht ihrem Witze sehr viel, ihrem kindlichen Herzen aber noch mehr Ehre.“

Verstand und Witz gefallen sehr,
Ein edles Herz unendlich mehr.

14. Die Nuß.

Unter dem großen Nußbaume nächst dem Dorfe fanden zwei Knaben eine Nuß. „Sie gehört mir, rief Ignaz, denn ich habe sie zuerst gesehen. — Nein, sie gehört mir! schrie Bernhard, denn ich habe sie zuerst aufgehoben.“ Beide geriethen in einen heftigen Streit.

„Ich will den Streit ausmachen,“ sagte ein größerer Junge, der eben dazu kam. Er stellte sich in die Mitte der beiden Knaben, machte die Nuß auf und sprach: „Die eine Schale gehört dem, der die Nuß zuerst sah; die andere Schale gehört dem, der sie zuerst aufhob; den Kern aber behalte ich — für den Urtheilsspruch.“

« Ton ingénieux calcul, lui dit-il, fait grand honneur à ton esprit, mais plus encore à ton cœur filial. »

L'intelligence et l'esprit plaisent beaucoup, mais la noblesse du cœur plaît bien davantage.

14. LA NOIX.

Deux garçons trouvèrent une noix sous le grand noyer près du village. « Elle m'appartient, s'écria Ignace, car c'est moi qui l'ai vue d'abord. — Non, elle est à moi, cria Bernard, car c'est moi qui l'ai ramassée. » Là-dessus s'engagea une violente querelle entre eux. « Je vais trancher le différend, » dit un jeune homme qui survint en ce moment. Il se plaça entre les deux petits garçons, ouvrit la noix, et dit: « L'une des coquilles appartient à celui qui le premier a vu la noix; l'autre est à celui qui l'a ramassée. Quant à l'amande, je la garde comme prix du jugement que

„Denn, sagte er,
 Rechnung sinureiche Lottens
 macht ihrem Wiße
 sehr viel Ehre, aber
 ihrem kindlichen Herzen noch mehr.“
 Verstand und Wiß
 gefallen sehr,
 ein edles Herz
 unendlich mehr.

« Car, dit-il,
le calcul ingénieux de Charlotte
fait à son esprit
beaucoup d'honneur, mais
à son filial cœur encore plus. »
L'intelligence et l'esprit
plaisent beaucoup,
un noble cœur
infiniment plus.

14. Die Nuß.

Unter dem großen Nußbaume
 nächst dem Dorfe
 fanden zwei Knaben
 eine Nuß.
 „Sie gehört mir,
 rief Ignaz,
 denn ich habe sie gesehen zuerst.
 — Nein, sie gehört mir!
 schrie Bernhard,
 denn ich habe sie aufgehoben zuerst.“
 Beide geriethen
 in einen heftigen Streit.
 „Ich will den Streit ausmachen,“
 sagte ein größerer Junge,
 der dazu eben kam.
 Er sich stellte in die Mitte
 der beiden Knaben,
 machte auf die Nuß und sprach:
 „Die eine Schale
 gehört dem,
 der die Nuß zuerst sah;
 die andere Schale
 gehört dem,
 der sie zuerst aufhob;
 aber ich behalte den Kern —
 für
 den Urtheilspruch.

14. LA NOIX.

Sous le grand noyer
 tout près du village,
 trouvèrent deux garçons
 une noix.
 « Elle appartient à moi,
 s'écria Ignace,
 car je l'ai vue d'abord.
 — Non, elle appartient à moi!
 cria Bernard,
 car je l'ai ramassée d'abord. »
Les deux entrèrent
dans une violente dispute.
 « Je veux la dispute terminer, »
 dit un plus grand garçon,
 qui là justement vint.
 Il se plaça au milieu
 des deux garçons,
 ouvrit la noix et dit:
 « Une coquille
 appartient à celui
 qui la noix d'abord a vue;
 l'autre coquille
 appartient à celui
 qui elle d'abord a ramassée;
 mais je garde l'amande —
 pour
 le prononcé-du-jugement.

„Das, setzte er lachend hinzu, ist das gewöhnliche Ende der meisten Prozesse.“

Wer Freude hat am Processiren,
Wird statt Gewinnes stets verlieren.

15. Der Birnbaum.

Der alte Rupert saß im Schatten des großen Birnbaums vor seinem Hause. Seine Enkel aßen von den Birnen und konnten die süßen Früchte nicht genug loben.

Da sagte der Großvater: „Ich muß euch doch erzählen, wie der Baum hieher kam. Vor mehr als fünfzig Jahren stand ich einmal hier, wo damals ein leerer Raum war, und wo jetzt der Baum steht, und klagte dem reichen Nachbarn meine Armuth. — Ach, sagte ich, ich wollte gern zufrieden sein, wenn ich mein Vermögen nur auf hundert Thaler bringen könnte.“

Der Nachbar, der ein kluger Mann war, sprach: „Das kannst du leicht, wenn du es recht anzufangen weißt. Sieh, hier auf dem Plätzchen, wo du stehst, sind mehr als hun-

je viens de prononcer. Ceci, ajouta-t-il en riant, est la fin ordinaire de la plupart des procès. »

Celui qui prend plaisir à plaider, y perdra toujours et n'y gagnera jamais rien.

15. LE POIRIER.

Le vieux Rupert était assis à l'ombre du grand poirier planté devant sa maison. Ses petits-enfants mangeaient des poires et ne pouvaient en louer assez la saveur. Alors le grand-père leur dit: « Je vais vous raconter l'origine de cet arbre. Il y a plus de cinquante ans, j'étais à la place où se trouve maintenant le poirier, c'était un espace vide. Je me plaignais à mon riche voisin de ma pauvreté. « Hélas, disais-je, je serais bien content, si je pouvais arriver à amasser cent écus. » Le voisin, qui était un homme intelligent, me dit: « Tu y arriveras facilement si tu sais t'y prendre. Tiens, à la place même où tu es, cent écus sont cachés dans

Das, setzte hinzu er lachend,
ist das gewöhnliche Ende
der meisten Prozesse."
Wer hat Freude am Processiren,
wird verlieren stets
statt Gewinnes.

Ceci, ajouta-t-il en riant,
est l'ordinaire fin
de la plupart des procès. »
Qui prend plaisir à plaider,
perdra toujours
au lieu du gain.

15. Der Birnbaum.

Der alte Rupert saß
im Schatten
des großen Birnbaums
vor seinem Hause.
Seine Enkel aßen von den Birnen
und konnten die süßen Früchte
nicht genug loben.
Da der Großvater sagte :
„Ich muß doch erzählen euch,
wie der Baum kam hieher.
Vor mehr als fünfzig Jahren
ich stand einmal hier,
wo damals
ein leerer Raum war,
und wo jetzt der Baum steht,
und klagte
dem reichen Nachbarn
meine Armuth. —
Ach, ich wollte gern
zufrieden sein, sagte ich,
wenn ich könnte bringen
mein Vermögen
nur auf hundert Thaler.
Der Nachbar, der
ein kluger Mann war,
sprach : „Das du kannst leicht,
wenn du weißt
es recht anzufangen.
Sieh, hier auf dem Plätzchen,
wo du stehst,

15. LE POIRIER.

Le vieux Rupert était assis
à l'ombre
du grand poirier
devant sa maison. [des poires
Ses petits-enfants mangeaient
et pouvaient les doux fruits
pas assez louer.
Alors le grand-père dit :
« Il faut pourtant raconter à vous
comment l'arbre vint ici.
Avant plus de cinquante ans,
je *me* tenais un-jour ici,
où alors
était un vide espace, [ve,
et où maintenant l'arbre se trou-
et *me* plaignais
au riche voisin
de ma pauvreté. —
Hélas, je voudrais volontiers
content être, disais-je,
si je pouvais amener
ma fortune
seulement à cent thalers.
Le voisin, qui
un prudent homme était,
dit : « Cela tu peux facilement,
si tu sais
cela bien commencer.
Vois, ici sur la petite place
où tu *te* tiens,

bert Thaler in dem Boden versteckt, mache nur, daß du sie herausbringst.“

„Ich war damals noch ein unverständiger, junger Mensch, und grub in der folgenden Nacht ein großes Loch in den Boden, fand aber zu meinem Verdrusse keinen einzigen Thaler.

„Als der Nachbar am Morgen das Loch sah, lachte er, daß er sich beide Seiten hielt, und sagte: „O du einfältiger Mensch, so war es nicht gemeint! Ich will dir aber einen jungen Birnstamm schenken; den setze in das Loch, das du gemacht hast, und nach einigen Jahren werden die Thaler schon zum Vorschein kommen.“

„Ich setzte den jungen Stamm in die Erde. Er wuchs, und wurde der große, herrliche Baum, den ihr hier vor Augen seht. Die köstlichen Früchte, die er nun seit vielen Jahren her getragen hat, brachten mir schon weit mehr als hundert Thaler ein, und noch immer ist er ein Capi-

le sol. Tâche seulement de les en extraire. » En ignorant jeune homme que j'étais, je creusai, la nuit suivante, un grand trou dans la terre, mais ne trouvai, à mon grand dépit, pas l'ombre d'un écu. Le lendemain matin, quand le voisin vit le trou, il rit à se tenir les côtes et me dit: « Nigaud que tu es, ce n'est pas ainsi que je l'entendais. Mais je vais te donner un jeune poirier. Plante-le dans le trou que tu viens de creuser, et d'ici à quelques années, les écus se montreront. Je mis le jeune tronc en terre; il grandit et est devenu le splendide arbre que vous avez devant les yeux. Les délicieux fruits qu'il a portés depuis tant d'années m'ont rapporté bien plus de cent écus, et toujours encore il est

sind mehr als hundert Thaler
in dem Boden versteckt,
mache nur,
daß du sie herausbringst.“
Ich war damals noch ein Mensch
unverständiger, junger,
und grub in der folgenden Nacht
ein großes Loch
in den Boden,
aber fand zu meinem Verdrusse
keinen einzigen Thaler.
Als der Nachbar am Morgen
das Loch sah, er lachte,
daß er sich beide Seiten hielt,
und sagte:
„O du einfältiger Mensch,
so es war nicht gemeint!
Aber ich will dir
einen jungen
Birnstamm schenken;
den setze in das Loch,
daß du gemacht hast,
und nach einigen Jahren
schon werden kommen die Thaler
zum Vorschein.“
Ich setzte den jungen Stamm
in die Erde.
Er wuchs, und wurde
der große, herrliche Baum,
den ihr hier
vor Augen seht.
Die köstlichen Früchte,
die er nun
seit vielen Jahren her,
getragen hat,
brachten ein mir
schon weit mehr
als hundert Thaler,
und noch immer ist er

sont plus de cent thalers
dans le sol cachés,
fais seulement,
que tu les fasses-sortir. »
J'étais alors encore un homme
déraisonnable, jeune,
et je creusai la suivante nuit
un grand trou
dans le sol,
mais ne trouvai à mon dépit
aucun unique thaler.
Quand le voisin au matin
le trou vit, il rit [tint,
de-sorte-qu'il se les deux côtés
et dit:
« O toi sot homme,
ainsi ce n'était pas entendu!
Mais je veux à toi
un jeune
tronc-de-poirier donner;
celui-ci plante dans le trou,
que tu fait as,
et après quelques années
déjà viendront les thalers
au jour. »
Je plantai le jeune tronc
dans la terre.
Il grandit et devint
le grand, magnifique arbre,
que vous ici
devant les yeux voyez.
Les délicieux fruits
qu'il maintenant
depuis beaucoup d'années
portés a,
ont rapporté à moi
déjà bien plus
de cent thalers,
et encore toujours il est

tal, das reichliche Zinsen trägt. Ich habe deshalb das Leihsprüchlein des klugen Nachbarn nicht vergessen; merkt es euch auch:

„Den sichersten Gewinn
Bringt Fleiß und kluger Sinn.“

16. Der grüne Zweig.

Fritz war ein leichtsinniger, muthwilliger Knabe. Er achtete nicht auf gute Lehren, ja er machte sich sogar darüber lustig.

Eines Tages ging er mit seiner Schwester Sophie in den Garten. Sophiens Gartenbeetlein war voll der schönsten Blumen; Fritzens Gartenbeet aber war ganz verwildert und voll Unkraut.

„Bruder! Bruder! sagte das ordentliche Mädchen, du hast deine Sachen doch gar nicht in Ordnung. Denk an mich, es geht dir noch, wie die Mutter sagt: Du kommst in deinem Leben auf keinen grünen Zweig.“

Fritz lachte, kletterte auf den großen Birnbaum, und

un capital, qui rapporte de riches intérêts. Aussi n'ai-je jamais oublié la maxime favorite du prudent voisin; faites-en votre profit, vous aussi: *Le travail et l'intelligence, c'est là ce qui donne le profit le plus certain.* »

16. LA BRANCHE VERTE.

Frédéric était un garçon étourdi et pétulant, qui ne tenait aucun compte des sages avertissements qu'on lui donnait; il s'en moquait même parfois. Un jour il alla au jardin avec sa sœur Sophie, dont la plate-bande était pleine des plus belles fleurs. Celle de Frédéric, au contraire, était tout à fait inculte et remplie de mauvaises herbes. « Mon frère! mon frère! dit la petite fille rangée, tu ne prends aucun soin de tes affaires. Songe à moi; il t'arrivera ce que notre mère dit: Tu n'arriveras de la vie à un rameau vert (à rien). » Frédéric se mit à rire, grimpa sur le grand poirier, et

ein Capital,
 das reichliche Zinsen trägt.
 Ich habe deshalb
 das Leibsprüchlein
 des klugen Nachbarn,
 nicht vergessen ;
 merkt es euch auch :
 Fleiß und kluger Sinn
 bringt den sichersten Gewinn."

un capital
 qui *de* riches intérêts rapporte.
 J'ai pour cela
 la maxime favorite
 du prudent voisin,
 pas oublié ;
 notez-la à vous aussi :
 Zèle et prudent esprit
 rapportent le plus sûr gain. »

16. Der grüne Zweig.

16. LA BRANCHE VERTE.

Fritz war ein leichtsinniger,
 muthwilliger Knabe.
 Er achtete nicht
 auf gute Lehren,
 ja er machte sich lustig
 sogar darüber.
 Eines Tages er ging
 mit seiner Schwester Sophie
 in den Garten.
 Gartenbeetlein Sophiens
 war voll
 der schönsten Blumen ;
 aber Gartenbeet Fritzens
 war ganz verwildert
 und voll Unkraut.
 „Bruder ! Bruder !
 sagte das ordentliche Mädchen,
 du hast deine Sachen
 doch gar nicht
 in Ordnung.
 Denk an mich,
 es geht dir noch
 wie die Mutter sagt :
 Du kommst in deinem Leben
 auf keinen grünen Zweig.“
 Fritz lachte,
 kletterte auf den großen Birnbaum,

Frédéric était un léger,
 pétulant garçon.
 Il ne faisait pas attention
 à *de* bons avis,
 voire il se moquait
 même d'eux.
 Un jour il alla
 avec sa sœur Sophie
 dans le jardin.
 La petite plate-bande de Sophie
 était remplie
 des plus belles fleurs ;
 mais la plate-bande de Frédéric
 était tout-à-fait inculte
 et pleine de mauvaises-herbes,
 « Frère ! frère !
 dit la rangée petite-fille,
 tu as tes affaires
 pourtant pas du tout
 en ordre.
 Songe à moi,
 il arrive(ra) à toi encore
 comme notre mère dit :
 Tu n'arriveras dans ta vie
 sur aucun vert rameau. »
 Frédéric rit,
 grimpa sur le grand poirier

schrie: „Sophie! da sieh einmal herauf! Jetzt bin ich sogar auf einen grünen Ast gekommen!“

Krach! — brach der Ast. Fritz fiel herab und brach den Arm.

Mit guten Lehren Muthwill treiben,
Kann niemals ungestraft bleiben.

17. Das kostbare Kräutlein.

Zwei Mägde, Brigitte und Walburg, gingen der Stadt zu, und jede trug einen schweren Korb voll Obst auf dem Kopfe.

Brigitte murrte und seufzte beständig; Walburg aber lachte und scherzte.

Brigitte sagte: „Wie magst du doch lachen? Dein Korb ist ja so schwer, wie der meinige, und du bist um nichts stärker, als ich.“

Walburg sprach: „Ich habe ein gewisses Kräutlein zur Bürde gelegt, daher fühle ich sie kaum.“

„Ei, rief Brigitte, das muß ein kostbares Kräutlein

cria: « Sophie! regarde donc un peu là-haut! Me voici même sur une branche verte. » Mais crac! la branche se rompit sous son poids et Frédéric se démit le bras dans sa chute.

Celui qui se moque des bons conseils, en pâtira toujours.

17. LA PETITE HERBE PRÉCIEUSE.

Deux servantes, Brigitte et Walburge, cheminaient vers la ville et chacune d'elles portait sur sa tête une lourde corbeille de fruits. Brigitte murmurait et soupirait sans relâche. Walburge au contraire ne faisait que rire et plaisanter. « Comment peux-tu donc rire? dit à la fin Brigitte. Ta corbeille est tout aussi lourde que la mienne et tu n'es pas plus forte que moi. — C'est que, dit Walburge, j'ai ajouté à ma charge une certaine plante, ce qui fait que je la sens à peine. — Eh! dit Brigitte, cela doit être une petite

und schrie :

„Sophie! sieh herauf
da einmal!

Jetzt ich bin sogar gekommen
auf einen grünen Ast!“

Krach! der Ast brach.

Fritz fiel herab

und brach den Arm.

Muthwillen treiben

mit guten Lehren,

kann bleiben

niemals ungestraft.

et cria :

« Sophie! regarde en haut
là une-fois!

Maintenant je suis même arrivé
sur une verte branche!»

Crac! La branche se brisa.

Frédéric tomba en bas

et se cassa le bras.

Espiègeries faire

avec de bons conseils

ne peut rester

jamais sans punition.

17. Das kostbare Kräutlein. 17. LA PRÉCIEUSE PETITE-HERBE.

Zwei Mägde,
Brigitte und Walburg,
gingen zu der Stadt,
und jede trug
einen schweren Korb
voll Obst auf dem Kopfe.
Brigitte murzte
und seufzte beständig.

Aber Walburg lachte und scherzte.

Brigitte jagte :

„Wie magst du doch lachen?

Dein Korb ist ja

so schwer

wie der meinige,

und du bist um nichts

stärker als ich.“

Walburg sprach :

„Ich habe

ein gewisses Kräutlein

zur Bürde gelegt,

daher ich sie fühle kaum.“

„Ei, rief Brigitte,

das muß ein

kostbares Kräutlein sein.

Deux servantes,
Brigitte et Walburge,
allaient vers la ville,
et chacune portait
une lourde corbeille
pleine de fruits sur la tête.
Brigitte murmurait
et soupirait constamment.

Mais Walburge riait et plaisan-

Brigitte dit : [tait.

« Comment peux-tu donc rire?

Ta corbeille est pourtant

aussi lourde

que la mienne,

et tu n'es en rien

plus forte que moi. »

Walburge dit :

« J'ai

une certaine petite-herbe

avec la charge mis, [peine. »

c'est pourquoi je la sens à

« Eh! s'écria Brigitte,

cela doit une

précieuse petite-herbe être.

sein. Ich möchte mir meine Last damit auch erleichtern. Sag, mir doch, wie es heißt."

Walburg antwortete: „Das kostbare Kräutlein, das alle Beschwerden leichter macht, heißt — Geduld. Merk' dir, Brigitte:

„Leichter trägt, was er auch trägt,
Wer Geduld zur Bürde legt."

18. Die Rübe.

Ein armer Tagelöhner hatte in seinem Garten eine ungemein große Rübe gezogen, über die sich Jedermann verwunderte. „Ich will sie unserm gnädigen Herrn verehren, sagte er, denn es freut ihn, wenn man Feld und Garten wohl bestellt."

Er trug die Rübe in das Schloß. Der gnädige Herr lobte den Fleiß und den guten Willen des Mannes und schenkte ihm drei Dukaten.

Ein Bauer im Dorfe, der sehr reich und sehr geizig

plante bien précieuse. Je voudrais aussi alléger mon fardeau, grâce à son secours. Dis-moi donc quelle elle est. » Walburge répondit : « La précieuse petite plante qui allège tous les fardeaux, s'appelle la *patience*. Note-toi bien, Brigitte, cette sentence : *Celui qui ajoute la patience à sa charge, porte bien plus facilement tous les fardeaux.* »

18. LE NAVET.

Un pauvre journalier avait cultivé dans son jardin un navet extraordinairement grand, qui faisait l'étonnement de tout le monde. « Je veux en faire hommage à notre gracieux maître, dit-il, car il prend plaisir à voir qu'on cultive bien ses champs et son jardin. » Là-dessus, il porta le navet au château. Le seigneur loua fort l'activité et les bonnes intentions du brave homme, et lui donna trois ducats. Dans le même village vivait un paysan riche

Ich möchte mir
erleichtern meine Last damit auch.
Sag mir doch,
wie es heißt.“
Walburg antwortete:
„Das kostbare Kräutlein,
das alle Beschwerden
leichter macht,
heißt — Geduld.
Merk' dir, Brigitte:
Wer legt Geduld zur Bürde,
trägt leichter
was er auch trägt.“

18. Die Rübe.

Ein armer Tagelöhner
hatte in seinem Garten
eine ungemein
große Rübe
gezogen, über die
Jedermann
sich verwunderte.
„Ich will sie
unserm gnädigen Herrn
verehren, sagte er,
denn es freut ihn,
wenn man Feld und Garten
wohl bestellt.“
Er trug die Rübe
in das Schloß.
Der gnädige Herr
lobte den Fleiß
und den guten Willen
des Mannes
und schenkte ihm
drei Dukaten.
Ein Bauer im Dorfe,
der sehr reich und geizig war,

Je voudrais à moi
alléger ma charge avec aussi.
Dis-moi donc
comment elle s'appelle. »
Walburge répondit:
« La précieuse petite-herbe,
qui toutes les fatigues
plus légères fait,
s'appelle — la patience.
Note-toi, Brigitte: [charge,
qui ajoute la patience à la
porte plus facilement
quoi qu'il porte d'ailleurs. »

18. LE NAVET.

Un pauvre journalier
avait dans son jardin
un extraordinairement
grand navet
cultivé, au sujet duquel
chacun
s'étonnait.
« Je veux le
à notre gracieux seigneur
donner, dit-il,
car cela réjouit le,
quand on champ et jardin.
bien soigne. »
Il porta le navet
au château.
Le gracieux seigneur
loua le zèle
et la bonne volonté
de l'homme
et donna à lui
trois ducats.
Un paysan dans le village,
lequel très riche et avare était,

war, hörte das und sprach: „Jetzt verchre ich dem gnädigen Herrn auf der Stelle mein großes Kalb. Gibt er für eine lumpichte Rübe schon drei Goldstücke, wie viel werde ich erst für ein so schönes Kalb bekommen!“

Er führte das Kalb an einem Stricke in das Schloß, und bat den gnädigen Herrn, es zum Geschenke anzunehmen. Der Herr merkte wohl, warum sich der geizige Bauer so freigebig anstellte, und sagte, er wolle das Kalb nicht.

Allein der Bauer fuhr fort, zu bitten, die geringe Gabe doch nicht zu verschmähen. Endlich sprach der kluge Herr: „Nun wohl, weil ihr mich denn dazu zwingt, so nehme ich das Geschenk an. Da ihr aber so besonders freigebig gegen mich seid, so darf ich mich auch nicht karg finden lassen. Ich will euch daher ein Gegengeschenk machen, das mich wohl zwei bis dreimal mehr kostet, als euer Kalb werth ist.“ Und mit diesen Worten gab er dem erstaunten

et avare. Ayant entendu parler de l'aventure, il se dit en lui-même : « Je m'en vais, de ce pas, offrir à notre maître mon grand veau. S'il a donné trois ducats pour un misérable navet, combien plus ne me donnera-t-il pas pour un veau aussi magnifique ! » Sur ce, il attacha son veau à une corde, le mena au château et pria le seigneur de vouloir bien l'accepter comme cadeau. Le seigneur comprit pourquoi le parcimonieux paysan se montrait si généreux et déclara ne pas vouloir accepter le veau. Mais le paysan continuant à le supplier de ne pas mépriser ce faible don : « Eh bien, dit l'intelligent seigneur, puisque vous m'y forcez, j'accepterai volontiers votre cadeau. Mais comme vous êtes si généreux à mon égard, je ne saurais me montrer parcimonieux vis-à-vis de vous. Je vais donc vous faire un cadeau qui m'a coûté trois fois plus

hörte das, und sprach:

„Jetzt ich verehere
dem gnädigen Herrn
auf der Stelle
mein großes Kalb.
Gibt er für eine lumpichte Rübe
schon drei Goldstücke,
wie viel

werde ich erst bekommen
für ein so schönes Kalb!“

Er führte das Kalb
an einem Stricke in das Schloß,
und bat den gnädigen Herrn
es zum Geschenke anzunehmen.

Der Herr merkte wohl,
warum der geizige Bauer
sich so freigebig anstellte,
und sagte,

er wolle nicht das Kalb.
Allein der Bauer fuhr fort,
zu bitten,
doch nicht die geringe Gabe
zu verschmähen.

Endlich sprach der kluge Herr:

„Nun wohl,
weil ihr mich denn dazu zwingt,
so nehme ich an das Geschenk.

Da ihr aber
so besonders
freigebig gegen mich seid,
so ich darf mich lassen finden
auch nicht farg.

Ich will daher euch
ein Gegengeschenk machen,
das mich wohl,
zwei- bis dreimal mehr kostet,
als euer Kalb werth ist.“

Und mit diesen Worten
er gab dem erstaunten

apprit cela et dit:

« Maintenant je donne(rai)
au gracieux seigneur
sur le champ
mon grand veau. [navet
Donne-t-il pour un misérable
déjà trois pièces-d'or,
combien beaucoup
recevrai-je

pour un si beau veau. »
Il conduisit le veau
à une corde au château,
et pria le gracieux seigneur
de le comme cadeau accepter.
Le seigneur remarqua bien
pourquoi l'avare paysan
si soi généreux montrait,
et dit

qu'il ne voulait pas le veau.
Mais le paysan continua
à le prier
de ne pourtant pas le faible don
dédaigner.

Enfin dit le prudent seigneur:

« Eh bien, [forcez,
parce que vous donc me à cela
j'accepte alors le cadeau.

Mais comme vous
si particulièrement
libéral envers moi êtes, [ver
alors je ne dois me laisser trou-
aussi pas parcimonieux.

Je veux donc à vous
un cadeau-en-retour faire,
qui à moi bien
deux jusqu'à trois fois plus coûte,
que votre veau ne vaut. »

Et avec ces paroles
il donna à l'étonné

und erschrockenen Bauer — die ihm wohlbekannte große Rübe.

Ein edles Herz erwirbt sich Lohn,
Versteckter Eigennuß nur Hohn.

19. Der Kohl.

Eine fleißige Mutter baute in ihrem Garten Gemüse aller Art. Eines Tages sagte sie zu ihrer kleinen Tochter: „Lischen, sieh da an der untern Seite des Kohlblattes die kleinen, netten, gelben Dingerchen. Das sind die Eilein, aus denen die schönfarbigen, aber verderblichen Raupen kommen. Suche diesen Nachmittag alle Blätter ab, und zerdrücke diese Eier, so wird unser Kohl immer schön grün und unversehrt bleiben.“

Lischen meinte, zu dieser Arbeit sei es allemal noch Zeit, und dachte am Ende gar nicht mehr daran. Die Mutter war einige Wochen nicht wohl, und kam nicht in den Garten. Als sie aber wieder gesund war, nahm sie

que ne vaut votre veau. » Et là-dessus, il remit au paysan étonné et effrayé tout à la fois, le grand navet bien connu.

La noblesse du cœur trouve sa récompense, l'égoïsme caché sera en butte aux moqueries de tout le monde.

19. LE CHOU FRISE.

Une brave mère de famille cultivait dans son jardin des légumes de toute espèce. « Elisabeth, dit-elle un jour à sa petite fille, tu vois là à la partie inférieure des feuilles de chou, ces jolis petits êtres jaunes. Ce sont les œufs d'où sortent les belles, mais pernicieuses chenilles. Echenille cet après-midi toutes les feuilles et écrase ces œufs. Alors nos choux resteront toujours bien verts et sains. » Elisabeth se dit que ce travail n'était pas pressé et finit par n'y plus songer du tout. La mère tomba malade et ne put, pendant quelques semaines, venir au jardin. Quand elle fut rétablie, elle

und erschrockenen Bauer —
 die große
 ihm wohlbekannte Rübe.
 Ein edles Herz
 erwirbt sich Lohn,
 versteckter Eigennuß
 nur Hohn.

et effrayé paysan —
 le grand
 à lui bien connu navet.
 Un noble cœur
 s'acquiert (des) récompenses,
 le caché égoïsme
 seulement *de la* raillerie.

19. Der Kohl.

Eine fleißige Mutter
 baute in ihrem Garten
 Gemüse aller Art.
 Eines Tages sie sagte
 zu ihrer kleinen Tochter:
 „Lieschen, sieh da
 an der untern Seite
 des Kohlblattes
 die kleinen netten, gelben
 Dingerchen.
 Das sind die Eilein, aus denen
 die schönfarbigen, aber
 verderblichen Raupen kommen.
 Suche ab diesen Nachmittag
 alle Blätter
 und zerdrücke diese Eier,
 so wird bleiben unser Kohl
 immer schön grün und unverfehrt.“
 Lieschen meinte,
 es sei allemal noch
 zu dieser Arbeit Zeit,
 und dachte endlich
 gar nicht mehr daran.
 Die Mutter war
 einige Wochen
 nicht wohl,
 und kam nicht in den Garten.
 Aber als sie wieder
 gesund war, sie nahm

19. LE CHOU FRISÉ.

Une diligente mère
 cultivait dans son jardin
 des légumes de toute espèce.
 Un jour elle dit
 à sa petite fille:
 « Elisabeth, vois là
 à la partie inférieure
 de la feuille de chou
 les petits jolis *et* jaunes
 petits-êtres.
 Ce sont les petits œufs, desquels
 les aux-belles-couleurs, mais
 pernicieuses chenilles viennent
 Echenille cet après-midi
 toutes *les* feuilles
 et écrase ces œufs,
 alors restera notre chou-frisé
 toujours bien vert et intact. »
 Elisabeth pensa
 qu'il était toujours encore
 temps pour ce travail,
 et *ne* pensa enfin
 plus du tout à cela.
 La mère fut
 quelques semaines
 pas bien *portante*
 et *ne* vint pas dans le jardin.
 Mais lorsqu'elle de nouveau
 bien-portante fut, elle prit

das saumselige Mädchen bei der Hand, und führte es zu den Kohlbeeten, und sieh, aller Kohl war von den Rau-
pen abgefressen! Man sah davon nichts mehr, als die
Stengel, und die Gerippe der Blätter. Das erschrockene
und beschämte Mädchen weinte über ihre Nachlässigkeit.
Die Mutter aber sagte: „Thu' das, was heute geschehen
kann, sogleich heute, und verschiebe es niemals auf
morgen.

„Noch wichtiger aber, fuhr die Mutter fort, ist eine an-
dere Lehre, die gleichsam auf diesen übel zugerichteten
Blättern geschrieben steht:

„Dem Bösen thu' gleich anfangs Widerstand,
Sonst nimmt's am Ende schrecklich überhand.“

20. Der große Kohlkopf.

Zwei Handwerksbursche, Joseph und Benedikt, gingen
einst an dem Krautgarten eines Dorfes vorbei.

„Sieh doch, sagte Joseph, was das für große Kraut-
köpfe sind!“ Denn so nannte er die Kohlköpfe.

prit la négligente fillette par la main, et la conduisit auprès des
plates-bandes. Tous les choux étaient mangés et on n'en voyait
plus rien que les tiges et les carcasses des feuilles. Alors la
petite fille effrayée et confuse regretta amèrement sa négligence.
« Fais aujourd'hui même ce que tu dois faire aujourd'hui,
et ne le remets jamais à demain, lui dit sa mère. Mais plus
important encore est cet autre avertissement, inscrit en quelque
sorte sur ces feuilles mal arrangées: *Résiste immédiatement au
mal, sans quoi il finira par te dominer tout à fait.* »

20. LE GROS CHOU FRISÉ.

Deux compagnons passèrent un jour à côté du potager d'un
village. « Vois donc, dit Joseph, ces têtes de chou! » car il nom-
mait ainsi les têtes de choux frisés. « Eh, dit Benoît, qui était quel-

das faumselige Mädchen
bei der Hand,
und führte es
zu den Kohlbeeten,
und sieh, aller Kohl war
von den Raupen abgefreßen!
Man sah davon nichts mehr
als die Stengel und die Gricppe
der Blätter.
Das erschrockene und beschämte
Mädchen
weinte über ihre Nachlässigkeit.
Aber die Mutter sagte:
„Thu' das,
was heute geschehen kann,
sogleich heute,
und verschiebe es
niemals auf morgen.
Aber noch wichtiger,
fuhr fort die Mutter,
ist eine andere Lehre,
die gleichsam auf diesen
übel zugerichteten Blättern
geschrieben steht:
Thu' gleich anfangs
dem Bösen Widerstand,
sonst es nimmt am Ende
schrecklich überhand.“

20. Der große Kohlkopf.

Zwei Handwerksbursche,
Joseph und Benedikt,
gingen vorbei einst
an dem Krautgarten eines Dorfes.
„Sieh doch, sagte Joseph,
was für Krautköpfe das sind!“
denn er nannte so
die Kohlköpfe.

la négligente petite fille
par la main
et la conduisit [choux,
auprès des plates-bandes-de-
et voici, tout le chou était
par les chenilles dévoré!
On ne voyait de lui plus rien
que les tiges et les carcasses
des feuilles.
L'effrayée et confuse
petite-fille
pleura sur sa négligence.
Mais la mère dit:
« Fais ce
qui aujourd'hui être fait peut,
immédiatement aujourd'hui,
et ne remets le
jamais à demain.
« Mais encore plus importante,
continua la mère,
est une autre leçon,
qui en quelque sorte sur ces
feuilles mal arrangées
inscrite se trouve : [ment
« Fais de suite au commence-
au mal résistance,
sans quoi il prend(ra) à la fin
terriblement le dessus. »

20. LA GROSSE TÊTE-DE-CHOU-FRISÉ.

Deux compagnons-ouvriers,
Joseph et Benoît, [jour
allaient (passaient) devant un
près du potager d'un village.
« Vois donc, dit Joseph, [sont! »
quelles têtes de chou-frisé cela
car il appelait ainsi
les têtes-de-chou.

„Ei, sagte Benedikt, der gern prahlte, die sind gar nicht groß. Auf meiner Wanderschaft habe ich einmal einen Krautkopf gesehen, der war viel größer, als das Pfarrhaus dort.“

Joseph, der ein Kupferschmied war, sprach : „Das will viel sagen. Indeß habe ich einmal einen Kessel machen helfen, der war so groß, als die Kirche.“

„Aber um des Himmels willen, rief Benedikt, wozu hatte man denn einen so großen Kessel nöthig?“

Joseph sagte : „Man wollte deinen großen Krautkopf darin fieden.“

Benedikt sagte beschämt : „Nun seh' ich erst, wo das hinaus will. Du hältst es sonst immer mit der Wahrheit, und hast jetzt nur so geredet, um meine prahlerische Lüge lächerlich zu machen. Ich muß mir dies gefallen lassen. Denn —

„Wer unverschämt mit Lügen prahlt,
Der wird mit gleicher Münz' bezahlt.“

21. Die Kornähren.

Ein Landmann ging mit seinem kleinen Sohne Tobias

que peu vantard, mais elles ne sont pas grosses du tout. En faisant mon tour de France, j'ai aperçu un jour une tête de chou qui était plus grosse que le presbytère que tu vois là-bas. — Cela veut beaucoup dire, lui répondit Joseph, qui était chaudronnier. Cependant je me rappelle avoir aidé à faire un chaudron qui était aussi grand que l'église là-bas. — Mais, au nom du ciel, s'écria Benoît, pourquoi avait-on besoin d'un chaudron aussi immense? — C'était pour y faire cuire ta grosse tête de chou, dit Joseph. — Je vois maintenant où tu veux en venir, dit Benoît avec confusion. Tu dis ordinairement la vérité et tu n'as parlé ainsi que pour ridiculiser mon sot mensonge. Il faut que j'en prenne mon parti, car *celui qui ment impudemment, est payé de la monnaie de sa pièce.* »

21. LES ÉPIS.

Un paysan alla aux champs avec son fils, le petit Tobie, pour voir

„Ei, sagte Benedikt,
 der gern prahlte,
 die sind gar nicht groß.
 Auf meiner Wanderschaft,
 ich habe einmal
 einen Krautkopf gesehen,
 der war viel größer
 als das Pfarrhaus dort.“
 Joseph, der war ein Kupfer Schmied,
 sprach: „Das will viel sagen.
 Indeß, ich habe einmal einen Kessel
 helfen machen,
 der war so groß, als die Kirche.“
 „Aber, um des Himmels Willen,
 rief Benedikt,
 wozu hatte man
 einen so großen Kessel nöthig?“
 Joseph sagte:
 „Man wollte darin
 deinen großen Krautkopf kochen.“
 Benedikt sagte beschämt:
 „Nun ich seh' erst,
 wo das hinaus will.
 Du es hältst sonst immer
 mit der Wahrheit,
 und hast jetzt nur so geredet,
 um meine prahlerische Lüge
 lächerlich zu machen.
 Ich muß mir das
 lassen gefallen. Denn —
 Wer prahlt unverschämt
 mit Lügen,
 der wird bezahlt
 mit gleicher Münz'.“

« Eh ! dit Benoît,
 qui se vantait volontiers,
 elles ne sont pas du tout grosses.
 Dans mon pèlerinage
 j'ai une fois
 une tête de chou vu,
 qui était plus grosse
 que le presbytère là-bas. » [nier,
 Joseph, qui était un chaudron-
 dit : « Cela veut beaucoup dire.
 Cependant, j'ai un jour un chau-
 aidé à faire, [dron
 qui était aussi grand que l'égli-
 « Mais, au nom du ciel, [se.
 s'écria Benoît,
 pourquoi avait-on [soin ? »
 d'un aussi grand chaudron be-
 Joseph dit :
 « On voulait dedans
 ta grosse tête-de-chou bouillir. »
 Benoît dit confus :
 « Maintenant je vois seulement,
 où cela dehors veut (où cela tend).
 Tu le tiens du reste toujours
 avec la vérité, [ainsi parlé,
 et tu as maintenant seulement
 pour mon vantard mensonge
 ridicule de faire.
 Je dois cela à moi
 laisser plaire. Car —
 Qui se vante impudemment
 avec des mensonges,
 celui-là est payé
 avec la même monnaie. »

21. Die Kornähren.

21. LES ÉPIS-DE-BLÉ.

Ein Landmann ging
 mit seinem kleinen Sohne Tobias

Un paysan alla
 avec son petit fils Tobie

auf den Acker hinaus, um zu sehen, ob das Korn bald reif sei.

„Vater, wie kommt's doch, sagte der Knabe, daß einige Halme sich so tief zur Erde neigen, andere aber den Kopf so aufrecht tragen? Diese müssen wohl recht vornehm sein; die andern, die sich so tief vor ihnen bücken, sind gewiß viel schlechter?“

Der Vater pflückte ein paar Aehren ab, und sprach: „Sieh diese Aehre hier, die sich so bescheiden neigte, ist voll der schönsten Körner; diese aber, die sich so stolz in die Höhe streckte, ist ganz taub und leer.“

Trägt Einer gar so hoch den Kopf,
So ist er wohl — ein eitler Tropf.

22. Die Erbsen.

Ein Taschenspieler bat um die Erlaubniß, vor dem Fürsten ein noch nie gesehenes Kunststück zu machen. Der Fürst erlaubte es, und der Künstler trat mit einer Schale

si le blé serait bientôt mûr. « Pourquoi donc, mon père, dit l'enfant, quelques tiges s'inclinent-elles si profondément vers la terre, tandis que d'autres portent la tête si droite? Celles-là doivent être sans doute de très bonne qualité; les autres, au contraire, qui se baissent si bas devant eux, sont certainement bien plus mauvaises. » Alors le père cueillit quelques épis et lui dit: « Regarde, cet épi-ci, qui s'inclinait avec tant de modestie, est plein des plus beaux grains; celui-là, au contraire, qui dressait si fièrement la tête, est tout à fait vide. »

Si quelqu'un porte la tête trop haute, il est bien certainement un sot vaniteux.

22. LES POIS.

Un prestidigitateur demanda la permission de produire devant le prince un tour entièrement nouveau. Le prince y ayant con-

auf den Acker hinaus,
um zu sehen,
ob das Korn bald reif sei.
„Vater, wie kommt's doch,
sagte der Knabe,
daß einige Halme
sich so tief
zur Erde neigen,
aber andere den Kopf
so aufrecht tragen?
Diese müssen wohl
recht vornehm sein;
die andern, die so tief
vor ihnen sich bücken,
sind gewiß viel schlechter.“
Der Vater pflückte ab
ein paar Aehren, und sprach:
„Sieh, diese Aehre hier,
die so bescheiden sich neigte,
ist voll der schönsten Körner;
aber diese
die sich so stolz
in die Höhe streckte,
ist ganz taub und leer.“
Trägt Einer den Kopf
gar so hoch,
so er ist wohl
ein eitler Tropf.

22. Die Erbsen.

Ein Taschenspieler
bat um die Erlaubniß,
vor dem Fürsten
ein noch nie gesehenes
Kunststück zu machen.
Der Fürst erlaubte es,
und der Künstler
trat mit einer Schale

sur le champ dehors,
pour voir
si le blé bientôt mûr était.
« Père, comment arrive cela
dit le garçon, [pourtant,
que quelques épis
si profondément
vers la terre *se* penchent,
mais *que* d'autres la tête
si droite portent?
Ceux-là doivent bien
très distingués être;
les autres, qui si profondément
devant eux se baissent,
sont certainement bien plus
Le père cueillit [mauvais. »
quelques épis, et dit:
« Vois cet épi ici,
qui se penchait si modestement,
est plein des plus beaux grains;
mais celui-ci
qui soi si fièrement
en l'air dressait,
est tout à fait creux et vide. »
Quelqu'un porte-*t-il* la tête
tout-à-fait si haute,
alors il est bien
un vaniteux sot.

22. LES POIS.

Un prestidigitateur
demanda la permission,
devant le prince
un encore jamais vu
tour-de-force de faire.
Le prince permit cela,
et l'artiste
entra avec un plat

voll eingeweichter Erbsen in das Zimmer, ließ sich eine Nadel vorhalten, und warf mit den Erbsen so sicher, daß die Erbse jedesmal an der Nadelspitze stecken blieb.

Der Fürst sprach: „Lieber Mann, Ihr habt euch in der That sehr große Mühe gegeben, und sehr viele Zeit darauf verwendet, es so weit zu bringen. Ich will euch dafür belohnen.“ Er sagte einem Bedienten etwas insgeheim, und dieser ging hinaus, und kam bald darauf mit einem schweren Sacke wieder herein. Der Künstler freute sich sehr, und glaubte, der Sack werde voll Gold sein.

Als man nun auf Befehl des Fürsten den Sack öffnete, erblickte man darin nichts als — Erbsen. Der Fürst aber sprach: „Da euer Kunststück den Menschen nichts nützt, und sie es also auch wohl schlecht belohnen werden, so

senti, l'artiste se présenta dans la chambre avec un plat plein de pois macérés, se fit présenter une aiguille et lança les pois avec une telle adresse, qu'ils restaient fixés à la pointe de l'aiguille. « Vous vous êtes donné, mon brave homme, en effet, beaucoup de mal, dit le prince, et vous avez dépensé bien du temps pour en arriver là. Je veux vous en récompenser. »

Sur ce, il dit à voix basse quelques mots à son valet. Celui-ci sortit et rentra bientôt après avec un sac lourdement chargé. L'artiste, plein de joie, croyait que le sac était rempli d'or. Mais quand, sur l'ordre du prince, on l'eut ouvert, on vit qu'il ne renfermait que... des pois. « Votre tour d'adresse, dit le prince, n'étant d'aucune utilité à qui que ce soit, on vous en récompensera sans doute aussi très mal, et comme vous pourriez manquer

voll eingeweichter Erbsen,
 in das Zimmer,
 ließ sich vorhalten
 eine Nadel,
 und warf mit den Erbsen
 so sicher,
 daß die Erbse jedesmal
 an der Nadelspitze
 stecken blieb.
 Der Fürst sprach:
 „Lieber Mann,
 ihr habt euch
 in der That
 sehr große Mühe gegeben,
 und sehr viele Zeit
 darauf verwendet,
 es zu bringen so weit.
 Ich will euch
 dafür belohnen.“
 Er sagte einem Bedienten
 etwas insgeheim,
 und dieser ging hinaus,
 und kam bald darauf
 mit einem schweren Sack
 wieder herein.
 Der Künstler freute sich sehr,
 und glaubte der Sack
 werde voll Gold sein.
 Als man nun
 auf Befehl des Fürsten
 den Sack öffnete,
 man erblickte darin
 nichts — als Erbsen.
 Aber der Fürst sprach:
 „Da euer Kunststück
 nichts den Menschen nützt,
 und sie es also auch
 wohl
 schlecht belohnen werden,

plein de détrempés pois,
 dans la chambre,
 laissa à soi présenter
 une épingle,
 et jeta avec les pois
 si sûrement,
 que le pois chaque fois
 à la pointe-de-l'aiguille
 fixé restait.
 Le prince dit :
 « Cher homme,
 vous avez à vous
 en effet
 très grande peine donné,
 et beaucoup de temps
 à cela dépensé
 pour le amener si loin.
 Je veux vous
 pour cela récompenser. »
 Il dit à un valet
 quelque chose en-secret,
 et celui-ci alla dehors,
 et vint bientôt après
 avec un lourd sac
 de nouveau dedans.
 L'artiste réjouit soi beaucoup,
 et crut *que* le sac
 serait plein d'or.
 Quand on maintenant
 sur l'ordre du prince,
 le sac ouvrit,
 on n'aperçut dedans
 rien — que des pois.
 Mais le prince dit :
 « Comme votre tour-d'adresse
 rien aux hommes sert,
 et *qu'ils* le donc aussi
 sans doute
 mal récompenseront,

dürfte es euch bald an den dazu nöthigen Erbsen fehlen. Deshalb ließ ich euch damit versehen."

Besaß dich nicht mit solchen Dingen,
Die keinem Menschen Nutzen bringen.

23. Der Acker.

Die Hütte des armen Niklas stand auf einem Plage, der ganz mit Dornbüschen und Haselstauden überwachsen war. An einem heißen Tage, zur Zeit der Aernthe, lag Niklas einmal im Schatten einer Haselstaupe. Ein Bauer fuhr mit einem hochgeladenen Wagen voll Korn an ihm vorbei. Niklas sah den vollen Wagen mit scheelen Augen an, und grüßte den Bauer kaum.

Der Bauer blieb stehen, und sagte zu Niklas: „Wenn du von diesem wüsten Boden, der dein Eigenthum ist, täglich nur so viel umarbeiten wolltest, als du mit deinem faulen Körper bedeckst, so könntest du jährlich wohl mehr Korn schneiden, als du auf dem Wagen da siehst."

bientôt des pois dont vous avez besoin, je vous en ai fait pourvoir. »

Ne t'occupe pas de choses qui ne servent à personne.

23. LE CHAMP.

La cabane du pauvre Nicolas se trouvait sur une place toute couverte de buissons d'épines et de noisetiers. Par une chaude journée, au temps de la moisson, Nicolas était couché à l'ombre d'un noisetier. Un paysan venant à passer avec une voiture lourdement chargée de blé, Nicolas regarda la voiture pleine d'un œil envieux et daigna à peine saluer le paysan. Alors celui-ci s'arrêta et lui dit: « Si tu voulais bêcher tous les jours de ce sol stérile qui t'appartient, une place égale à celle que tu couvres avec ton corps paresseux, tu moissonnerais annuellement bien

so dürfte es euch bald
an den nöthigen Erbsen fehlen.
Deshalb ich ließ
euch damit versehen.“
Besatz dich nicht
mit solchen Dingen,
die keinem Menschen
Nutzen bringen.

23. Der Acker.

Die Hütte des armen Niklas
stand auf einem Plage,
der ganz mit Dornbüschen
und Haselstauden
überwachsen war.
An einem heißen Tage,
zur Zeit der Aernte,
lag Niklas einmal
im Schatten einer Haselstau-
de. Ein Bauer fuhr vorbei an ihm
mit einem hochgeladenen
Wagen voll Korn.
Niklas sah an
den vollen Wagen
mit scheelen Augen,
und grüßte kaum den Bauer.
Der Bauer blieb stehen
und sagte zu Niklas: [den,
„Wenn du von diesem wüßten Bo-
der dein Eigenthum ist,
täglich nur so viel
umarbeiten wolltest,
als du mit deinem
faulen Körper bedeckst,
so könntest du
jährlich wohl
mehr Korn schneiden,
als du da auf dem Wagen siehst.“

alors pourrait-il à vous bientôt
des nécessaires pois manquer.
C'est pourquoi j'ai laissé
vous avec-cela pourvoir. »
Ne occupe-toi pas
avec de telles choses,
qui à aucun homme
du profit apportent.

23. LE CHAMP.

La cabane du pauvre Nicolas
se trouvait sur une place,
qui tout à ait de buissons-d'épi-
et de noisetiers [nes
couverte était.
Par une chaude journée,
au temps de la moisson,
était couché Nicolas une fois
à l'ombre d'un noisetier.
Un paysan passa près de lui
avec une hautement chargée
voiture pleine de blé.
Nicolas regarda
la pleine voiture
avec d'envieux yeux,
et salua à peine le paysan.
Le paysan s'arrêta
et dit à Nicolas :
« Si toi de ce stérile terrain,
qui ta propriété est,
journallement seulement autant
retourner voulais,
que toi avec ton
paresseux corps couvres,
alors pourrais-tu
annuellement bien
plus de blé couper,
que toi là sur la voiture vois. »

Dem Niklas leuchtete der Rath ein. Er reutete das Gesträuche und die Stauden aus, und bearbeitete den Boden. So bekam er einen Acker, der ihm keinen Kreuzer kostete, und ihn und die Seinigen reichlich ernährte.

Der Faulle leidet bittre Noth,
Dem Fleißigen fehlt's nie an Brod.

24. Der Weinberg.

Ein Vater sagte auf seinem Sterbebette zu seinen drei Söhnen: „Liebe Kinder, ich kann euch nichts zurücklassen, als diese unsere Hütte und den Weinberg daran, in dem aber ein Schatz verborgen liegt. Grabt fleißig in dem Weinberge, so werdet ihr den Schatz finden.“

Nach dem Tode des Vaters gruben die Söhne den ganzen Weinberg mit dem größten Fleiße um, fanden aber weder Gold noch Silber. Dagegen brachte der Weinberg, weil sie ihn so fleißig bearbeitet hatten, eine

plus de blé que tu n'en vois sur ma voiture. » Ce conseil sourit à Nicolas. Il se mit alors à déraciner les buissons et les noisetiers, il travailla bien le sol et finit par posséder un champ qui ne lui coûtait pas un kreuzer et qui le nourrissait abondamment, lui et sa famille.

Le paresseux est en proie à la misère, le pain ne fait jamais défaut au travailleur.

24. LA VIGNE.

Sur son lit de mort, un paysan dit à ses fils : « Mes chers enfants, je ne puis rien vous laisser que notre cabane et la vigne qui y tient. Mais dans cette dernière est caché un trésor. Retournez-la avec soin, et vous ne manquerez pas de le trouver. » Après la mort du père, les fils retournèrent la vigne avec la plus grande diligence, mais ils ne trouvèrent ni or ni argent. Mais parce qu'ils ne l'avaient jamais travaillée avec tant de soin, elle

Dem Niklas
leuchtete ein der Rath.
Er reutete aus das Gesträuche
und die Stauden,
und bearbeitete den Boden.
So er bekam einen Acker,
der ihm keinen Kreuzer
kostete, und ihn und die Seinigen
reichlich ernährte.
Der Faule leidet
bitter Noth,
dem Fleißigen
es fehlt nie an Brod.

A Nicolas
plut le conseil.
Il déracina les buissons
et les noisetiers,
et travailla la terre.
• Ainsi il eut un champ,
qui à lui aucun kreuzer
coûtait, et lui et les siens
richement nourrissait.
Le paresseux souffre
d'une amère misère,
à l'homme appliqué
il ne manque jamais de pain.

24. Der Weinberg.

24. LA VIGNE.

Ein Vater sagte
auf seinem Sterbebette
zu seinen drei Söhnen:
„Liebe Kinder,
ich kann euch nichts
zurücklassen,
als diese unsere Hütte
und den Weinberg daran,
aber in dem ein Schatz
verborgen liegt.
Grabt fleißig
in dem Weinberge,
so ihr werdet den Schatz finden.“
Nach dem Tode des Vaters
gruben um die Söhne
den ganzen Weinberg
mit dem größten Fleiße,
aber fanden
weder Gold noch Silber. |berg,
Dagegen brachte hervor der Wein-
weil sie ihn so fleißig
bearbeitet hatten,
eine viel größere

Un père dit
sur son lit-de-mort
à ses trois fils:
« Chers enfants,
je ne puis à vous rien
laisser-en-retour
que notre cabane-ci
et la vigne auprès,
mais dans laquelle un trésor
caché se trouve.
Bêchez diligemment
dans la vigne,
alors vous le trésor trouverez. »
Après la mort du père
retournèrent les fils
toute la vigne
avec la plus grande diligence,
mais ne trouvèrent
ni or ni argent.
Par contre rapporta la vigne,
parce qu'ils elle si diligemment
travaillé avaient,
une bien plus grande

viel größere Menge von Trauben hervor, als sonst, und sie lösten dafür noch einmal so viel Geld.

Da fiel den Söhnen ein, was ihr seliger Vater mit dem Schatze gemeint habe, und sie schrieben an die Thüre des Weinbergs mit großen Buchstaben :

Die rechte Goldgrub' ist der Fleiß —
Für den, der ihn zu üben weiß.

25. Die Erdschwämme.

Die Mutter schickte einst die kleine Catharina in den Wald, Schwämme zu suchen, weil sie der Vater sehr gern aß. „Mutter, rief das Mädchen, als sie zurückkam, diesmal hab' ich recht schöne gefunden! Da sieh nur, sagte sie, und öffnete das Körbchen, sie sind alle schön roth, wie Scharlach und wie mit weißen Perlen besetzt. Es gab wohl noch von jenen braunen, unansehnlichen, von denen du neulich brachtest; sie waren mir aber zu schlecht, und ich ließ sie stehen.“

rapporta beaucoup plus de raisins et ils en retirèrent deux fois plus d'argent. Alors ils comprirent ce que feu leur père avait entendu par le trésor, et ils écrivirent en grandes lettres sur la porte de la vigne :

L'application est la véritable mine d'or pour celui qui sait l'exploiter.

25. LES CHAMPIGNONS.

Un jour une mère envoya sa fille, la petite Catherine, dans la forêt, pour y chercher des champignons que le père aimait beaucoup. « Ma mère, dit la petite fille en rentrant, cette fois-ci j'en ai trouvé de bien beaux. Regarde, dit-elle en découvrant la corbeille, ils sont aussi rouges que l'écarlate et comme couverts de perles. Il y en avait bien encore, de ces champignons bruns, de mauvaise apparence, comme ceux que tu as rapportés naguère. Mais ils me semblaient trop mauvais et je les ai laissés.

Menge von Trauben,
und sie lösten dafür
noch einmal so viel Geld.
Da fiel den Söhnen ein,
was ihr seliger Vater
mit dem Schatze
gemeint habe,
und sie schrieben
an die Thüre des Weinbergs
mit großen Buchstaben:
Die rechte Goldgrub'
ist der Fleiß —
für den, der weiß
ihn zu üben.

masse de raisins,
et ils retirèrent pour cela
encore une fois autant d'argent.
Alors il tomba aux fils *dans l'es-*
ce que feu leur père [prit,
par le trésor
entendu avait,
et ils inscrivirent
à la porte de la vigne
avec *de* grandes lettres :
La véritable mine-d'or
est l'application —
pour celui qui sait
la pratiquer.

25. Die Erdschwämme.

Die Mutter schickte einst
die kleine Catharina
in den Wald,
Schwämme zu suchen,
weil der Vater
sie sehr gern aß.
„Mutter, rief das Mädchen,
als sie zurückkam,
diesmal habe ich
recht schöne gefunden!“
„Da sieh nur, sagte sie,
und öffnete das Körbchen,
sie sind alle schön roth
wie Scharlach,
und wie mit weißen Perlen besetzt.
Es gab wohl noch
von jenen braunen,
unansehnlichen,
von denen du neulich brachtest;
aber sie waren mir zu schlecht,
und ich ließ
sie stehen.“

25. LES CHAMPIGNONS.

La mère envoya un jour
la petite Catherine
dans la forêt,
des champignons pour chercher,
parce que le père
eux très volontiers mangeait.
« Mère, s'écria l'enfant,
quand elle revint,
cette fois j'en ai
de très beaux trouvés! »
« Là, vois seulement, dit-elle,
et ouvrit la petite corbeille,
ils sont tous joliment rouges
comme l'écarlate, [garnis.
et comme de blanches perles
Il y avait bien encore
de ces bruns
de peu d'apparence,
dont tu as naguère rapporté,
mais ils étaient à moi trop mau-
et je laissai [vais,
les plantés-là. »

„O du einfältiges, thörichtes Kind, rief die erschrockene Mutter. Diese schönen Schwämme sind trotz Scharlach und Perlen lauter giftige Fliegen Schwämme, und wer davon ißt, muß sterben. Jene braunen aber, die man Brätlinge nennt, und die du verschmähtest, gehören, ungeachtet ihres schlechten Aussehens, unter die besten.

„So, liebes Kind, ist es noch mit vielen Dingen in der Welt. Es gibt Tugenden, die wenig Aufsehen machen, und glänzende Fehler, die der Thor bewundert. Ja, der betrügerische Schein des Bösen kann uns leicht zur Sünde verführen. Allein

„Die Sünde, die uns Lust verspricht,
Ist süßes Gift -- o trau ihr nicht!“

26. Der Kürbiß und die Eichel.

Ein Bauersmann lag in dem Schatten einer Eiche, und betrachtete eine Kürbißtaude, die an dem nächsten

— O sott e niaise enfant, dit la mère avec effroi, ces beaux champignons, malgré l'écarlate et les perles dont ils sont couverts, ne sont que des agarics vénéneux qui font mourir celui qui en mange. Mais ces champignons bruns qu'on peut frire et que tu as dédaignés, comptent parmi les meilleurs, malgré leur peu d'apparence. Il en est ainsi, ma chère enfant, de beaucoup de choses dans ce monde. Il y a des vertus qui font peu de bruit, et des défauts brillants que le sot admire. Oui, l'apparence trompeuse du mal nous entraîne facilement au péché. Mais *le péché qui nous promet de la jouissance est un doux poison. Oh! ne t'y fie pas!* »

26. LA CITROUILLE ET LE GLAND.

Un paysan était couché à l'ombre d'un chêne et considérait une tige de citrouille qui grimpait le long de la haie voisine.

„O du einfältiges,
thörichtes Kind,
rief die erschrockene Mutter.
Diese schönen Schwämme sind,
trotz Scharlach und Perlen,
lauter giftige Fliegenschwämme,
und wer davon ißt,
muß sterben.
Aber jene braunen,
die man Brätlinge nennt,
und die du verschmähest,
gehören, [hens,
ungeachtet ihres schlechten Ausse-
unter die besten.
So, liebes Kind, es ist noch
mit vielen Dingen
in der Welt.
Es gibt Tugenden,
die wenig Aufsehen machen,
und glänzende Fehler,
die der Thor bewundert.
Ja, der betrügerische Schein
des Bösen
kann verführen
uns leicht zur Sünde.
Allein : Die Sünde,
die uns Lust verspricht,
ist süßes Gift —
o traue nicht ihr!“

26. Der Kürbiß und die Eichel.

Ein Bauersmann lag
in dem Schatten einer Eiche,
und betrachtete
eine Kürbißtaude,
die an dem
nächsten Gartenzaune

« O toi, niaise
et sotté enfant,
s'écria la effrayée mère.
Ces beaux champignons sont,
malgré écarlate et perles,
rien que de vénéneux agarics,
et celui qui d'eux mange,
doit mourir.
Mais ces bruns [pelle,
qu'on champignons-à-frîre ap-
et que tu as dédaignés,
appartiennent,
malgré leur mauvaise apparen-
parmi les meilleurs. [ce,
Ainsi, chère enfant, il est encore
avec beaucoup de choses
dans le monde.
Il y a des vertus
qui peu de bruit font,
et de brillants défauts
que le sot admire.
Oui, la trompeuse apparence
du mal
peut séduire
nous facilement au péché.
Mais : Le péché,
qui nous du plaisir promet,
est un doux poison —
oh n'aie pas confiance en lui. »

26. LA CITROUILLE ET LE GLAND.

Un paysan était couché à l'om-
d'un chêne, [bré
et considérait
une tige-de-citrouille,
qui, à la
voisine haie-de-jardin,

Gartenzaune emporwuchs. Da schüttelte er den Kopf und sagte: „Hum! hum! das gefällt mir nicht, daß die kleine, niedrige Staude eine so große prächtige Frucht trägt, der große, herrliche Eichbaum aber nur so kleine, armselige Früchte hervorbringt. Wenn ich die Welt erschaffen hätte, so hätte mir der Eichbaum mit lauter großen, goldgelben, zentnerschweren Kürbissen prangen müssen. Das wäre dann eine Pracht zum Ansehen gewesen!“

Kaum hatte er dieses gesagt, so fiel eine Eichel herab, und traf ihn so stark auf die Nase, daß sie blutete. „O weh! rief jetzt der erschrockene Mann, da habe ich für meine Nasenweisheit einen derben Nasenstüber bekommen. Wenn diese Eichel ein Kürbiß gewesen wäre, so hätte er mir die Nase gar zerquetscht.“

Mit Weisheit und mit Vorbedacht
Hat Gott die ganze Welt gemacht.

Alors il secoua la tête et dit en lui-même : « Hem! hem! il me semble singulier que cette tige petite et basse porte de si gros fruits, tandis que le grand et superbe chêne n'en porte que de si chétifs. Si j'avais créé le monde, j'aurais fait briller sur le chêne de grosses citrouilles, d'un jaune d'or et dont la moindre eût pesé un quintal. Que cela eût été magnifique à voir! » A peine eut-il dit ces mots qu'un gland, tombé de l'arbre, l'atteignit si fortement sur le nez qu'il saigna. « Ouais, s'écria-t-il tout effrayé, je viens de recevoir une rude chiquenaude pour ma sagesse à courte vue. Si ce gland avait été une citrouille, il m'aurait infailliblement écrasé le nez. »

Dieu a créé le monde entier avec sagesse et réflexion.

emporwuchs.

Da er schüttelte
den Kopf und sagte:
„Hum! hum! das gefällt
mir nicht,
daß die kleine,
niedrige Staube
eine so große
prächtige Frucht trägt,
aber der große, herrliche Eichbaum
nur so kleine, armjelige
Früchte hervorbringt.
Wenn ich die Welt
erschaffen hätte,
so hätte mir
der Eichbaum
mit lauter großen,
goldgelben,
zentnerschweren Kürbissen,
prangen müssen.
Das wäre dann eine
Pracht zum Ansehen gewesen!“
Raum hatte er dies gesagt,
so fiel herab eine Eichel
und traf ihn so stark
auf die Nase, daß sie blutete.
„O weh! rief jetzt
der erschrockene Mann,
da ich habe für meine
Nasenweisheit einen verben
Nasentüßer bekommen.
Wenn diese Eichel
ein Kürbiß gewesen wäre,
so er hätte mir die Nase
gar zerquetscht.“
Mit Weisheit und
mit Vorbedacht
hat Gott
die ganze Welt gemacht.

CENT CONTES.

s'élevait.

Alors il secoua
la tête et dit :
« Hem! hem! ceci plaît
à moi pas
de ce que la petite
et basse tige
un .si grand *et*
magnifique fruit porte, [chêne
mais *que* le grand *et* superbe
seulement de si petits *et* si chétifs
fruits produise.
Si je le monde
créé avais,
alors aurait à moi
le chêne
avec rien que de grosses,
jaunes d'or,
et un-quintal-pesant citrouilles,
étinceler dû.
Cela aurait alors une
magnificence à voir été! »
A peine avait-il cela dit,
que tomba en bas un gland
et l'atteignit si fortement
sur le nez, qu'il saigna.
« Ouais, dit maintenant
l'effrayé homme,
maintenant j'ai pour ma
sagesse-nasale une rude
chiquenaude reçu.
Si ce gland
une citrouille été eût,
alors il aurait à moi le nez
tout-à-fait écrasé. »
Avec sagesse et
avec réflexion
a Dieu
le monde entier fait.

6

27. Der Eichbaum.

Einmal in uralter Zeit erschienen zwei Jünglinge, Edmund und Oßwald, vor Gericht.

Edmund sagte zum Richter: „Als ich vor drei Jahren auf Reisen ging, gab ich diesem Oßwald, den ich für meinen besten Freund hielt, einen kostbaren Ring mit Edelsteinen in Verwahrung; allein jetzt will er mir den Ring nicht mehr zurück geben.“

Oßwald legte seine Hand auf die Brust und rief: „Ich betheure bei meiner Ehre, daß mir von dem Ringe nicht das Geringste bekannt ist. Mein Freund Edmund muß in der That nicht recht bei Sinnen sein.“

Der Richter sprach: „Edmund, kann es dir Jemand bezeugen, daß du ihm den Ring übergeben hast?“

Edmund sagte: „Leider war Niemand dabei als ein alter Eichbaum im Felde, unter dem wir von einander Abschied nahmen.“

27. LE CHÊNE.

A une époque très reculée, deux jeunes gens, Edmond et Oswald, se présentèrent un jour devant le tribunal. « Quand, il y a trois ans, dit Edmond au juge, je me mis en voyage, je confiai à la garde d'Oswald, ici présent, et que je regardais comme mon meilleur ami, une bague ornée de pierres précieuses. Aujourd'hui il refuse de me la rendre. » Oswald croisa les bras sur la poitrine et dit: « J'affirme sur l'honneur que je ne sais absolument rien de la bague. Mon ami Edmond doit avoir perdu la raison. — Edmond, dit alors le juge, quelqu'un peut-il attester que tu lui as véritablement remis la bague? — Malheureusement, dit celui-ci, personne n'était présent à cette entrevue, qu'un vieux chêne au milieu des champs. C'est là que nous avons pris

27. Der Eichenbaum.

27. LE CHÊNE.

Einmal
in uralter Zeit,
erschieden zwei Jünglinge,
Edmund und Oswald,
vor Gericht.
Edmund sagte zum Richter:
„Als ich vor drei Jahren ging auf
ich gab diesem Oswald, [Reisen,
den ich für meinen besten
Freund hielt,
einen kostbaren Ring
mit Edelsteinen
in Verwahrung;
allein jetzt er will nicht mehr
mir den Ring zurückgeben.“
Oswald legte seine Hand
auf die Brust
und rief:
„Ich betheure bei meiner Ehre,
daß mir von dem Ringe
nicht das Geringste
bekannt ist.
Mein Freund Edmund
muß in der That
nicht recht bei Sinnen sein.“
Der Richter sprach:
„Edmund, kann
Jemand es dir bezeugen,
daß du ihm den Ring
übergeben hast?“
Edmund sagte: „Leider
war Niemand dabei
als ein alter Eichenbaum
im Felde,
unter dem wir von einander
Abschied nahmen.“

Une fois,
dans les plus reculés temps,
parurent deux jeunes gens,
Edmond et Oswald,
devant *le* tribunal.
Edmond dit au juge: [voyage,
« Quand je, il y a trois ans, allai en
je donnai à cet Oswald,
que je pour mon meilleur
ami tenais,
une précieuse bague
avec *des* pierres précieuses
en dépôt;
mais maintenant il ne veut plus
à moi la bague rendre. »
Oswald plaça sa main
sur la poitrine
et s'écria:
« J'affirme par mon honneur,
que à moi de la bague
pas la moindre-chose
connue n'est.
Mon ami Edmond
doit en effet
pas bien dans son sens être. »
Le juge dit:
« Edmond, peut
quelqu'un cela à toi témoigner,
que toi à lui la bague
remis as ? »
Edmond dit: « Malheureusement
n'était personne avec
qu'un vieux chêne
dans le champ,
sous lequel nous l'un de l'autre
congé primes. »

Oswald sagte: „Ich bin bereit, einen Eid darauf abzu-
legen, daß ich von dem Baume so wenig weiß, als von
dem Ring.“

Der Richter sprach: „Edmund, geh' hin, und bringe
mir einen Zweig von dem Baume. Ich will ihn sehen.
Du aber, Oswald, warte indessen hier, bis Edmund zu-
rück kommt.“

Edmund ging. Ueber eine kleine Weile sprach der
Richter: „Wo doch Edmund so lange bleiben mag? Os-
wald, öffne einmal das Fenster, und sieh, ob er noch nicht
kommt.“

Oswald sagte: „O Herr, so bald kann er noch nicht
zurück kommen. Der Baum ist über eine Stunde weit von
hier entfernt.“

Da rief der Richter: „O du gottloser Lügner, der du
deine Lüge vor Gott, dem höchsten Richter, der in alle
Herzen blickt, beschwören wolltest! Du weißt um den
Ring eben so gut, als um den Baum.“

Oswald mußte den Ring herausgeben, und wurde auf

congé l'un de l'autre. » Oswald répondit : « Je suis prêt à affir-
mer sous serment que je sais aussi peu du chêne que de la
bague. » Alors le juge dit : « Edmond, va donc me chercher une
branche de cet arbre, je voudrais la voir. Quant à toi, Oswald,
tu attendras ici son retour. » Edmond partit. Quelque temps
après, le juge dit : « Pourquoi Edmond tarde-t-il tellement ? Os-
wald, ouvre donc la fenêtre et regarde s'il ne revient pas en-
core. — Oh, seigneur, dit celui-ci, il ne saurait être de retour
de sitôt. L'arbre est à plus d'une lieue d'ici. » Alors le juge
s'écria : « O menteur impie que tu es ! tu voulais affirmer sous
serment ton mensonge devant Dieu, qui sonde les cœurs. Tu
connais l'existence de la bague aussi bien que celle de l'arbre. »
Oswald dut rendre la bague et fut condamné à un an de prison.

Oswald sagte: „Ich bin bereit,
einen Eid darauf
abzulegen, daß ich von dem Baume
so wenig als
von dem Ringe weiß.“

Der Richter sprach:

„Edmund, geh' hin
und bringe mir
einen Zweig von dem Baume.

Ich will ihn sehen.

Aber du, Oswald, warte
indessen hier,
bis Edmund zurückkommt.“

Edmund ging.

Ueber eine kleine Weile

der Richter sprach:

„Wo doch Edmund so lange
bleiben mag?

Oswald, öffne einmal
das Fenster,

und sieh,

ob er noch nicht kommt.“

Oswald sagte: „O Herr,
so bald kann er

noch nicht zurückkommen.

Der Baum ist über eine Stunde
weit von hier entfernt.“

Da rief der Richter:

„O du gottloser Lügner,
du der deine Lüge

vor Gott, dem höchsten
Richter, der in alle Herzen
blickt, beschwören wolltest!

Du weißt um den Ring
eben so gut,

als um den Baum.“

Oswald mußte den Ring
herausgeben,

und wurde auf ein Jahr

Oswald dit: « Je suis prêt,
un serment là-dessus

à prêter, que moi de l'arbre
aussi peu que

de la bague sais. »

Le juge dit:

« Edmond, va là-bas

et apporte à moi

une branche de l'arbre.

Je veux la voir.

Mais toi, Oswald, attends
en attendant ici

jusqu'à ce qu'Edmond revienne. »

Edmond alla.

Après un petit moment,

le juge dit:

« Où donc Edmond si longtemps
rester peut ?

Oswald, ouvre une fois
la fenêtre,

et regarde,

s'il pas encore vient. »

Oswald dit: « O seigneur,
si vite il ne peut

encore pas revenir.

L'arbre est plus d'une lieue
loin d'ici éloigné. »

Alors s'écria le juge:

« O toi, impie menteur,

toi qui ton mensonge

devant Dieu, le suprême

juge, qui dans tous les cœurs
regarde, affirmer voulais!

Tu sais quelque chose de la ba-
tout aussi bien, [gue

que de l'arbre. »

Oswald dut la bague

rendre,

et fut pour un an

ein Jahr zum Gefängniß verurtheilt. „Da, sagte der Richter, wirst du Zeit finden, die große Wahrheit zu bedenken :

„Es kommt dereinst der Tag der Schrecken,
Der jede Lüge wird entdecken.“

28. Die Eiche und die Weide.

Eines Morgens, nach einer furchtbar stürmischen Nacht, ging Vater Richard mit seinem Sohne Anselm auf das Feld hinaus, um zu sehen, ob der Sturm Schaden angerichtet habe.

Der kleine Anselm rief: „Ei, sieh doch, Vater, die große, starke Eiche liegt dort auf dem Boden, und die schwache Weide hier am Bache steht noch schlanke und aufrecht da. Ich meinte doch, der Sturmwind wäre mit der Weide leichter fertig geworden, als mit der stolzen Eiche, die bisher jedem Winde getroßt hat.“

„Kind, sagte der Vater, die starke Eiche mußte brechen,

« Là, lui dit le juge, tu pourras méditer cette profonde vérité :
Il viendra, ce jour des épouvantements qui mettra à découvert tous les mensonges. »

28. LE CHÊNE ET LE SAULE.

Un matin, après une nuit très orageuse, le père Richard se rendit aux champs avec son fils Anselme, pour voir si la tempête avait causé beaucoup de dommages. « Eh ! s'écria le petit Anselme, regarde donc, mon père, le grand et robuste chêne jonche le sol, tandis que le faible saule près du ruisseau est encore debout. J'eusse pensé que la tempête eût eu plus facilement raison du saule que du superbe chêne. — Mon enfant, dit le père, le

zum Gefängniß verurtheilt.

„Da, sagte der Richter,
du wirst Zeit finden,
die große Wahrheit
zu bedenken :
Es kommt dereinst
der Tag der Schrecken,
der jede Lüge wird
entdecken.“

à la prison condamné.

« Là, dit le juge,
toi *le temps* trouveras,
la grande vérité
de méditer :
Il viendra une fois
le jour des terreurs,
qui chaque mensonge
découvrira ».

28. Die Eiche und die Weide.

28. LE CHÊNE ET LE SAULE.

Eines Morgens,
nach einer furchtbar
stürmischen Nacht,
Vater Richard ging hinaus
mit seinem Sohne Anselm
auf das Feld,
um zu sehen,
ob der Sturm Schaden
angerichtet habe.
Der kleine Anselm rief:
„Ei, sieh doch, Vater,
die große, starke Eiche
liegt dort auf dem Boden,
und die schwache Weide,
hier am Bache,
steht noch schlank
und aufrecht da.
Ich meinte doch,
der Sturmwind wäre
mit der Weide
leichter fertig geworden,
als mit der stolzen Eiche,
die bisher jedem
Winde getroßt hat.“
„Kind, sagte der Vater,
die starke Eiche
mußte brechen,

Un matin,
après une horriblement
orageuse nuit,
le père Richard alla dehors
avec son fils Anselme
au champ,
pour voir,
si la tempête *du* dommage
causé avait.

Le petit Anselme s'écria :

« Eh! vois donc, père,
le grand *et* fort chêne
est couché là-bas sur le sol,
et le faible saule,
ici près du ruisseau,
se tient encore élané
et droit là.

Je penserais pourtant
que le vent-de-tempête serait
avec le saule
plus facilement à bout venu,
qu'avec le fier chêne,
qui jusqu'ici chaque
vent bravé a. »

« *Enfant*, dit le père,
le solide chêne
devait *se* briser,

weil sie sich nicht biegen konnte; die geschmeidige Weide aber gab dem Sturme nach, und so konnte er ihr nichts anhaben.“

Mit Stolz und Troß bringt man's nicht weit,
Viel besser ist Nachgiebigkeit.

29. Der Grenzstein.

Ulrich bewohnte ein hübsches Haus, das mit einem schönen grünen Plaze voll fruchtbarer Bäume umgeben war. Die Wiese des Nachbarn stieß daran. Der gewissenlose Ulrich wollte seinen Platz auf Kosten des Nachbarn vergrößern, und rückte heimlich bei Nacht den Grenzstein eine ziemliche Strecke weiter in die Wiese des Nachbarn hinein.

Einige Zeit nachher stieg Ulrich an einer Leiter auf einen Baum, Kirschchen zu pflücken. Als er ganz oben war, fiel er sammt der Leiter, die zu gerade stand, rückwärts zu

chêne devait nécessairement se briser, parce qu'il ne pouvait ployer. Le saule flexible, au contraire, a cédé aux efforts de la tempête, et elle n'a pas eu de prise sur lui. »

La fierté et l'arrogance ne mènent pas bien loin, il vaut mieux savoir céder au bon moment.

29. LA PIERRE-BORNE.

Ulric habitait une jolie maison entourée d'une belle pelouse verte, pleine d'arbres fruitiers. La prairie du voisin y attenait. Ulric, qui était un homme sans scrupules, voulait agrandir sa pelouse au détriment du voisin. Par une belle nuit, il recula la pierre-borne beaucoup plus avant dans le pré du voisin. Quelque temps après, il monta moyennant une échelle sur un arbre pour

weil sie sich nicht
biegen konnte;
aber die geschmeidige Weide
gab nach dem Sturme,
und so er konnte
ihr nichts anhaben.“
Mit Stolz und Trog,
man bringt es
nicht weit;
viel besser ist
Nachgiebigkeit.

parce qu'il *ne* se pas
ployer pouvait;
mais le flexible saule
céda à la tempête,
et ainsi elle *ne* pouvait
sur lui pas avoir prise. »
Avec fierté et arrogance,
on *ne* mène le (les choses)
pas loin;
bien mieux est
la condescendance.

29. Der Grenzstein.

29. LA PIERRE-BORNE.

Ulrich bewohnte
ein hübsches Haus, das
mit einem schönen grünen Platz
voll fruchtbarer Bäume
umgeben war.
Die Wiese des Nachbarn
stieß daran.
Der gewissenlose Ulrich
wollte seinen Platz
auf Kosten des Nachbarn
vergrößern, und rückte hinein
heimlich bei Nacht
den Grenzstein
eine ziemliche Strecke
weiter
in die Wiese
des Nachbarn.
Einige Zeit nachher
Ulrich stieg
an einer Leiter
auf einen Baum,
zu Kirschen pflücken.
Als er ganz oben war,
er fiel sammt der Leiter,
die zu gerade stand

Ulric habitait
une jolie maison, qui
d'une belle verte place
pleine de fruitiers arbres
entourée était.
La prairie du voisin
aboutissait à elle.
Le déloyal Ulric
voulait sa place
au détriment du voisin
agrandir, et recula
secrètement pendant la nuit
la pierre-borne
un assez grand bout
plus loin
dans le pré
du voisin.
Quelque temps après,
Ulric monta
le long d'une échelle
sur un arbre,
pour *des* cerises cueillir.
Quand il tout en haut fut,
il tomba avec l'échelle
qui trop droite était placée,

Boden, und zerschmetterte sich an dem Grenzsteine das Genick. Hätte Ulrich den Stein nicht verrückt, so wäre er darüber hinaus gefallen, und hätte sich auf dem weichen Grasboden wenig Schaden gethan. Daher sagt man gleichnißweise :

Wie sorglos wälzt der freche Bösewicht
Den Stein herbei, der ihm den Nacken bricht.

30. Der Kanarienvogel.

Christine bat ihre Mutter, ihr ein Kanarienvögelein zu kaufen. Die Mutter sprach: „Du sollst Eines bekommen, wenn du immer recht folgsam und fleißig sein wirst, besonders aber, wenn du deinen Vorwitz aufgibst, unnöthige oder gar schädliche Dinge inne zu werden.“

Christine versprach es. Eines Tages kam sie aus der Schule nach Hause. Da sagte die Mutter: „Hier auf dem

cueillir des cerises. Il était tout en haut, quand l'échelle, trop droite, tomba en arrière avec lui et Ulric se brisa la nuque contre la pierre-borne. S'il ne l'avait pas déplacée, il serait tombé, sans se faire grand mal, sur le gazon moelleux. De là vient le dicton :

Le hardi malfaiteur amène, par son insouciance, la pierre qui lui cassera le cou.

30. LE SERIN.

Christine demandait instamment à sa mère de lui acheter un serin. « Tu en auras un, dit la mère, si tu es toujours obéissante et appliquée, mais surtout si tu renonces à la curiosité indiscreète qui te pousse à vouloir connaître des choses inutiles ou nuisibles. » Christine promit d'obéir. Un jour qu'elle rentrait de l'école, sa mère lui dit : « Tu vois sur la table cette petite boîte neuve, ne

rückwärts zu Boden,
und zerschmetterte sich
an dem Grenzstein das Genick.
Hätte Ulrich den Grenzstein
nicht verrückt,
so er wäre darüber
hinaus gefallen,
und hätte sich
auf dem weichen Grasboden
wenig Schaden gethan.
Daher man sagt
gleichnißweise:
Wie sorglos
der freche Bösewicht
herbeiwälzt
den Stein, der ihm
den Nacken bricht!

30. Der Kanarienvogel.

Christine bat ihr Mutter,
ihr ein Kanarienvögelein
zu kaufen.
Die Mutter sprach:
„Du sollst Eines bekommen,
wenn du immer
recht folgsam und fleißig
wirst sein,
aber besonders,
wenn du aufgibst
deinen Borwik,
inne zu werden
unnöthige oder gar
schädliche Dinge.“
Christine versprach es.
Eines Tages sie kam
aus der Schule nach Hause.
Da sagte die Mutter:
„Hier auf dem Tische steht

en arrière sur le sol
et brisa à lui
contre la pierre-borne la nuque.
N'eût Ulrich la pierre-borne
pas déplacée,
alors il serait par-dessus
au-delà tombé,
et aurait à lui
sur le mou gazon
peu de mal fait.
C'est-pourquoi on dit
par comparaison:
Combien avec-insouciance
le téméraire scélérat
amène en roulant
la pierre, qui à lui
la nuque briserà!

30. LE CANARI (SERIN).

Christine pria sa mère,
à elle un petit-serin
d'acheter.
La mère dit:
« Tu dois un recevoir
quand tu toujours
bien obéissante et diligente
seras,
mais surtout
si tu renonces
à la curiosité-indiscrete,
d'apprendre
des inutiles ou même
nuisibles choses. »
Christine promit cela.
Un jour, elle revint
de l'école à la maison.
Alors dit la mère:
« Ici sur la table, se-trouve

Tische steht ein neues Schächtelchen, mache es bei Leibe nicht auf, und rühre es nicht einmal an. Wenn du mir folgst, werde ich dir eine große Freude machen."

Die Mutter ging hierauf fort, um den kleinen, kranken Wilhelm, ihren Taufpathen, zu besuchen. Kaum war sie zur Thür hinaus, so hatte das vorwitzige Mädchen das Schächtelchen schon in der Hand. „Es ist so leicht, sagte es, und in dem Deckel sind kleine Löcherchen. Was mag doch wohl darin sein?"

Sie machte das Schächtelchen auf — und sieh, augenblicklich hüpfte ein wunderschönes, gelbes Kanarienvögelein heraus, und flog freudig zwitschernd in der Stube herum.

Christine wollte das Vögelein wieder fangen und einsperren, damit die Mutter nichts merke. Wie sie nun außer Athem und mit glühenden Wangen das flinke Vögelein vergebens in der Stube herumjagte — trat die Mutter herein, und sagte: „Du ungehorsames, vorwitziges Mädchen! Das schöne Vögelein wollte ich dir

l'ouvre à aucun prix, n'y touche même pas. Si tu m'obéis, je te ferai un grand plaisir.» Sur ce, la mère sortit pour rendre visite à son filleul, le petit Guillaume, qui était malade. Elle avait à peine fermé la porte, que la petite indiscrete tenait déjà la boîte entre les mains. « Elle est si légère, dit-elle, et le couvercle a de petits trous. Que peut-elle bien renfermer? » Là-dessus elle l'ouvrit et aussitôt un charmant petit serin jaune en sortit en sautilant et voltigea à travers la chambre, en gazouillant joyeusement.

Christine voulut rattraper l'oiseau et le remettre en cage, pour que sa mère ne s'aperçût de rien. Mais, pendant que, hors d'haleine et les joues en feu, elle pourchassait à travers la chambre l'agile petite bête, la mère rentra. « O la désobéissante et indiscrete petite fille! dit-elle. Je voulais te faire cadeau du beau petit

ein neues Schächtelchen,
 mache auf es nicht bei Leibe,
 und rühre an es nicht einmal.
 Wenn du mir folgst,
 ich werde machen dir
 eine große Freude."

Hierauf die Mutter ging fort
 um den kleinen,
 kranken Wilhelm,
 ihren Leibarzt, zu besuchen.
 Kaum war sie
 zur Thür hinaus,
 so das vorwitzige Mädchen,
 schon das Schächtelchen
 in der Hand hatte.

"Es ist so leicht, sagte es,
 und in dem Deckel
 sind kleine Löcherchen.
 Was mag wohl darin sein?"
 Sie machte auf das Schächtelchen
 — und sieh, augenblicklich
 hüpfte ein Kanarienvögelein,
 wunderschönes, gelbes,
 freudig zwitschernd,
 heraus, und flog
 in der Stube herum.
 Christine wollte das Vögelein
 wieder fangen und einsperren,
 damit die Mutter nichts merke.
 Wie sie nun
 außer Athem
 und mit glühenden Wangen,
 das flinke Vögelein vergebens
 in der Stube herumjagte, —
 die Mutter trat herein,
 und sagte:
 „Du ungehorsames,
 vorwitziges Mädchen!
 Das schöne Vögelein

une neuve petite-boîte ;
 n'ouvre elle pas à aucun prix
 et ne touche elle pas même.
 Si tu à moi obéis,
 je ferai à toi
 une grande joie.»
 Là-dessus la mère partit
 pour le petit
 malade Guillaume,
 son filleul, de visiter.
 A peine était-elle
 par la porte dehors,
 que l'indiscrète petite-fille
 déjà la petite-boîte
 dans la main avait.
 « Elle est si légère, dit-elle,
 et dans le couvercle
 sont de petits trous.
 Quoi peut bien dedans être ? »
 Elle ouvrit la petite-boîte
 — et voici, immédiatement,
 sautilla un petit-serin
 admirablement beau, jaune,
 joyeusement gazouillant,
 dehors et vola
 dans la chambre tout autour.
 Christine voulut le petit-oiseau
 rattraper et l'enfermer,
 pour que la mère rien n'aperçût.
 Pendant maintenant qu'elle
 hors d'haleine
 et avec de brûlantes joues,
 l'agile petit-oiseau en vain
 dans la chambre pourchassait, —
 la mère entra,
 et dit :
 « Toi désobéissante,
 indiscrète petite-fille !
 Le beau petit-oiseau

schenken; ich wollte dich aber zuvor prüfen, ob du es verdienst. Jetzt aber werde ich es dem guten Wilhelm geben, der gehorsamer, und nicht so vorwitzig ist, wie du."

Merke wohl den alten Spruch:
Vorwitz wird mit Schaden klug.

31. Die Schwalben.

Als im Frühlinge die Schwalben zurückkehrten, und in dem Hausgange eines Landmannes mit frohem Gezwitscher ihr altes Nest wieder in Besitz nahmen, sagte er zu seinen Kindern: „Thut mir ja den guten Vögeln nichts zu Leid. Wer die Schwalbe von seiner Tenne vertreibt, der verscheucht das Glück von seinem Hause. Der Nachbar hat das Schwalbennest vor seinem Fenster zerstört, und die Eier zertreten — und von der Zeit an geht es mit seinem Hauswesen zurück, und er geräth in's Verderben.“

oiseau, mais, auparavant, je voulais m'assurer que tu le méritais. Je le donnerai maintenant au petit Guillaume qui est plus obéissant et moins indiscret que toi. »

Souviens-toi de la vieille sentence qui dit : L'indiscrétion devient prudente à ses propres dépens.

31. LES HIRONDELLES.

Au retour des hirondelles qui, avec un joyeux gazouillement, revinrent prendre possession de leur nid dans le vestibule d'un paysan, celui-ci dit à ses enfants : « Ne faites seulement pas de mal à ces bons petits oiseaux. Celui qui chasse l'hirondelle de sa grange, chasse le bonheur de sa maison. Notre voisin a détruit le nid des hirondelles devant sa fenêtre, et a écrasé les œufs qu'elles avaient pondus. Depuis ce moment, tout va de travers dans son ménage et il court à la ruine. » Le petit Chrétien ayant

wollte ich dir schenken;
aber ich wollte dich zuvor prüfen,
ob du es verdienst.

Aber jetzt ich es
dem guten Wilhelm
werde geben,
der gehorsamer ist,
und nicht so vorwitzig,
wie du."

Merke wohl den alten Spruch:
Vorwitz wird mit Schaden
flug.

voulais je à toi donner, [ver,
mais je voulais toi d'abord éprou-
si tu le méritais.

Mais maintenant je le
au bon Guillaume
donnerai,
qui plus obéissant est
et pas aussi indiscret
que toi. »

Note bien la vieille sentence :
Indiscrétion devient à son détri-
prudente. [ment

31. Die Schwalben.

Als im Frühlinge
die Schwalben zurückkehrten,
und in dem Hausgange
eines Landmannes,
mit fröhlichem Gezwitzcher
ihr altes Nest
wieder in Besitz
nahmen,
er sagte zu seinen Kindern:
„Thut mir ja
den guten Böglein
nichts zu Leid.
Wer die Schwalbe
von seiner Tonne verscheucht,
der verscheucht das Glück
von seinem Hause.
Der Nachbar hat das Schwalbennest
vor seinem Fenster zerstört
und die Eier zertreten —
und von der Zeit an
es geht mit seinem
Hauswesen zurück,
und er geräth
in's Verderben."

31. LES HIRONDELLES.

Quand au printemps
les hirondelles revinrent,
et dans le corridor
d'un paysan,
avec joyeux gazouillement
leur vieux nid
de nouveau en possession
prirent,

il dit à ses enfants :

« Faites moi surtout
aux bons petits-oiseaux
rien de mal.

Celui qui l'hirondelle
de son aire chasse,
celui-là chasse le bonheur
de sa maison.

Le voisin a le nid-d'hirondelles
devant sa fenêtre détruit,
et les œufs écrasé, —
et depuis ce temps
cela va avec son
ménage en arrière
et il arrive
à la perte. »

Der kleine Christian fragte den Vater, wie denn das zu verstehen sei. Der Vater antwortete: „Der Nachbar hat die frommen, einfachen Sitten seiner Väter verlassen. Seine Voreltern und Eltern haben die unschädlichen, ja vielmehr nützlichen Schwalben mit milder Schonung geduldet, und sich von den munteren, geschwätzigen Vögeln am frühen Morgen gern zur Arbeit wecken lassen. Allein der Nachbar, der gegen Menschen und Thiere hartherzig war, und halbe Nächte im Wirthshause saß, verträumte lieber die schönen Morgenstunden; und weil ihn die Schwalben in seinem Morgenschlase störten, so vertilgte er ihr Nest. Der unfreundliche, faule und verschwenderische Mann vertrieb so mit den Schwalben zugleich Glück und Segen von seinem Hause.“

Vergönn' der Schwalb' ihr kleines Haus,
Sie singt: „Vergelt dir's Gott!“ heraus.

demandé à son père le sens de ses paroles, celui-ci lui répondit : « Notre voisin a abandonné les pieuses et simples mœurs de ses pères. Ses ancêtres et ses parents avaient toléré avec une tendre sollicitude les hirondelles, aussi inoffensives qu'utiles. Ils se laissaient volontiers réveiller de grand matin, pour leur travail, par les gais et babillards oiseaux. Le voisin, au contraire, qui était dur envers les hommes et les bêtes, et passait la moitié de ses nuits à l'auberge, préférerait passer les belles heures de la matinée à rêvasser. Comme les hirondelles le troublaient, il détruisit leur nid. C'est ainsi que le désagréable, paresseux et dissipé paysan éloigna de sa maison à la fois et les hirondelles, et le bonheur et la bénédiction. » *Accorde à l'hirondelle sa petite maison ; son chant te dira : « Que Dieu te le rende ! »*

Der kleine Christian
fragte den Vater,
wie denn das
zu verstehen sei.

Der Vater antwortete :

„Der Nachbar hat
die frommen, einfachen
Sitten seiner Väter
verlassen.

Seine Voreltern und Eltern
haben die unschädlichen,
ja vielmehr nützlichen
Schwalben mit milder
Schonung geduldet,
und sich von den muntern,
geschwätzigen Vögeln
am frühen Morgen
gern zur Arbeit
wecken lassen.

Allein der Nachbar,
der gegen Menschen
und Thiere hartherzig war,
und halbe Nächte
im Birthshause saß,
verträumte lieber
die schönen Morgenstunden;
und weil ihn die Schwalben
in seinem Morgenschlase
störten, so er ihr Nest vertilgte.

Der unfreundliche,
faule und verschwenderische
Mann vertrieb so
mit den Schwalben zugleich
Glück und Segen
von seinem Hause.“

Bergönn' der Schwalb'
ihr kleines Haus,
sie singt heraus :

„Bergelt 's dir Gott!“

Le petit Chrétien
demanda au père,
comment donc cela
à comprendre était.

Le père répondit :

« Le voisin a
les pieuses, simples
mœurs de ses pères
abandonné.

Ses ancêtres et ses parents
ont les inoffensives,
même plutôt utiles,
hirondelles avec doux
ménagement supporté,
et eux par les gais,
loquaces oiseaux
au tôt matin

volontiers pour le travail
éveiller laissés.

Mais le voisin
qui vis-à-vis *des* hommes
et *des* animaux dur était,
et *des* moitiés *de* nuit
à l'auberge assis était,
passait plus volontiers à rêver
les belles heures-du-matin;
et parce que lui les hirondelle
dans son sommeil-du-matin
dérangeaient, alors il leur nid
Le déplaisant, [détruisit.
paresseux et dissipateur
homme chassa ainsi [temps
avec les hirondelles en même
bonheur et bénédiction
de sa maison. »

Accorde à l'hirondelle
sa petite maison,
elle chantera dehors :

« *Que* rende cela à toi Dieu. »

32. Die Tauben.

Emmerich und Leopold, zwei muntere Knaben, waren Nachbarn. Der reiche Emmerich hatte mehrere schöne Tauben; der arme Leopold aber nur einige wenige von der gemeinsten Art.

Eines Tages flog von Emmerichs Tauben ein Paar hinüber in Leopolds Schlag, und fing an hier zu nisten. Der arme Leopold dachte: „Wie glücklich wäre ich, wenn diese Tauben mir gehörten! Sie sind so blendend weiß, wie Schnee; Scheitel und Schweif aber so glänzend schwarz, wie Kohlen. Von allen Tauben Emmerichs gefallen mir gerade diese am besten.“

Es kam ihn die Lust an, sie zu behalten und einzusperrern. „Aber, nein, sagte er, das darf ich nicht; das wäre ja Sünde. Ich will die Versuchung dazu überwinden.“ Er schloß den Schlag, fing die Tauben, und brachte sie dem Emmerich.

32. LES PIGEONS.

Deux joyeux garçons, Emméric et Léopold, étaient voisins. Emméric, qui était riche, avait dans son pigeonnier plusieurs beaux pigeons. Le pauvre Léopold, au contraire, n'en possédait que de l'espèce la plus commune. Un jour une paire de pigeons d'Emméric vinrent s'abattre dans le pigeonnier de Léopold et commencèrent à y faire leur nid. « Que je serais donc heureux, pensa le pauvre Emméric, si ces pigeons m'appartenaient! Ils sont aussi blancs que la neige, et leur tête et leur queue sont aussi noires que le charbon. De tous les pigeons d'Emméric, ce sont ceux-là qui me plaisent le plus. » Il eut bien envie de les garder et de les renfermer dans son pigeonnier. « Mais non, dit-il, je ne le pourrais sans commettre un péché. Je veux triompher de la tentation. » Il ferma le pigeonnier, attrapa les

32. Die Tauben.

Emmerich und Leopold,
zwei muntere Knaben,
waren Nachbarn.
Der reiche Emmerich
hatte mehrere schöne Tauben;
aber der arme Leopold
nur einige wenige
von der gemeinsten Art.
Eines Tages
ein Paar von Tauben Emmerichs
flog hinüber
in Schlag Leopolds,
und fing an hier
zu nisten.
Der arme Leopold dachte:
„Wie glücklich wäre ich,
wenn diese Tauben
mir gehörten!
Sie sind so blendend
weiß wie Schnee;
aber Scheitel und Schweif
so glänzend schwarz
wie Kohlen.
Von allen Tauben Emmerichs
gefallen mir diese gerade
am besten.“
Die Lust kam an ihn
sie zu behalten und einzusperren.
„Aber, nein, sagte er,
das darf ich nicht;
das wäre ja Sünde.
Ich will die Versuchung
dazu überwinden.“
Er schloß den Schlag,
fing die Tauben,
und brachte sie dem Emmerich.

32. LES PIGEONS.

Emmérie et Léopold,
deux joyeux garçons,
étaient voisins.
Le riche Emmérie
avait plusieurs beaux pigeons;
mais le pauvre Léopold
seulement quelques-uns peu
de la plus commune espèce.
Un jour,
une paire de pigeons d'Emmérie
vola-de-l'autre côté
dans le pigeonnier de Léopold,
et commença ici (y)
à nicher (faire son nid).
Le pauvre Léopold pensa:
« Combien heureux serais-je,
si ces pigeons
à moi appartenaient!
Ils sont aussi éblouissamment
blancs comme neige,
mais tête et queue
sont aussi brillamment noirs
comme charbons.
De tous les pigeons d'Emmérie
plaisent à moi ceux-ci justement
le mieux. »
L'envie vint à lui
de les garder et de les enfermer.
« Mais non, dit-il,
cela ne puis-je pas;
cela serait donc péché.
Je veux la tentation
à cela surmonter. »
Il ferma le pigeonnier,
attrapa les pigeons,
et apporta eux à Emmérie.



Emmerich hatte über die Ehrlichkeit des armen Knaben große Freude, nahm bald darauf die ersten Eier, die er von den schönen Tauben erhielt, schlich sich damit heimlich in Leopolds Schlag, und legte sie einer gemeinen, grauen Taube anstatt der ihrigen unter.

Als nun die Jungen aus den Eiern krochen und Federn bekamen, war Leopold höchst erstaunt, daß sie gerade so schön weiß und schwarz wurden, wie Emmerichs schönstes Taubenpaar. Er eilte voll Freude zu Emmerich, und verkündete ihm das vermeinte Wunder.

Emmerich lächelte, erzählte, daß er die Eier ausgetauscht habe, um gegen den ehrlichen Leopold sich erkenntlich zu bezeigen, und sagte am Ende der Erzählung: „Bleibe immer so ehrlich, lieber Leopold, denn:

„Des Höchsten bester Segen ruht,
Auf dem, der niemals Unrecht thut.“

pigeons et les rapporta à Emméric. Touché de l'honnêteté du pauvre garçon, Emméric prit les premiers œufs que pondirent les beaux pigeons, se glissa dans le pigeonnier de Léopold et mit les œufs dans le nid d'un pigeon gris commun en place des siens. Quand les petits furent éclos et commencèrent à s'emplumer, Léopold s'étonna beaucoup de les voir aussi beaux blancs et noirs que la plus belle paire d'Emméric. Plein de joie, il courut chez lui pour lui annoncer le prétendu miracle. Emméric sourit et lui raconta qu'il avait échangé les œufs pour lui témoigner sa reconnaissance à cause de son honnêteté. Il ajouta finalement: « Reste toujours aussi honnête, mon cher Léopold, car la bénédiction du Très-Haut reposera toujours sur celui qui suit le mal. »

Emmerich hatte
große Freude
über die Ehrlichkeit
des armen Knaben,
nahm bald darauf
die ersten Eier
die er von den schönen
Tauben erhielt,
sich schließlich heimlich
in den Schlag Leopolds,
und sie legte unter
einer gemeinen, grauen Taube,
anstatt der ihrigen.
Als nun die Jungen
aus den Eiern krochen
und Federn bekamen,
Leopold war höchst erstaunt,
daß sie gerade
so schön weiß
und schwarz wurden,
wie Emmerichs
schönstes Taubenpaar.
Er eilte voll Freude
zu Emmerich,
und verkündete ihm
das vermeinte Wunder.
Emmerich lächelte,
erzählte, daß er
die Eier ausgetauscht habe,
um sich zu bezeigen
erkennlich
gegen den ehrlichen Leopold,
und sagte am Ende
der Erzählung:
„Bleibe immer so ehrlich,
lieber Leopold, denn:
Des Höchsten bester Segen
ruht auf dem,
der niemals Unrecht thut.“

Emmérie eut
une grande joie
au sujet de l'honnêteté
du pauvre garçon,
prit bientôt après
les premiers œufs
qu'il des beaux
pigeons obtint,
se glissa avec en cachette
dans le pigeonnier de Léopold,
et les plaça dessous
à un commun, gris pigeon,
en place des siens.
Quand maintenant les petits
des œufs sortirent
et *des* plumes eurent,
Léopold fut hautement étonné
qu'ils justement
aussi beaux blancs
et noirs devinssent,
que d'Emmérie
la plus belle paire-de-pigeons.
Il courut plein de joie
chez Emmérie,
et annonça à lui
le prétendu miracle.
Emmérie sourit,
raconta, que lui
les œufs échangé avait,
pour se montrer
reconnaissant
vis-à-vis de l'honnête Léopold,
et dit à la fin
de la narration :
« Reste toujours aussi honnête,
cher Léopold, car : [nédiction
Du Très-Haut la meilleure bé-
repose sur celui
qui jamais *le mal ne fait.* »

33. Der Haushahn.

Eine fleißige Hausmutter weckte ihre zwei Mägde alle Morgen, sobald der Haushahn krächte, zur Arbeit. Die Mägde wurden über den Hahn sehr zornig, und sagten zu einander: „Wenn der verwünschte Haushahn nicht wäre, so dürften wir länger schlafen.“ Sie brachten ihn daher um. Allein die Hausmutter, die schon sehr alt war und immer sehr frühe erwachte, wußte nun nicht mehr, um welche Zeit es sei. Sie weckte daher die Mägde noch früher, ja oft schon um Mitternacht.

Ein kleines Ungemach zu meiden,
Stürzt Mancher sich in größ're Leiden.

34. Das Rebhühnerneß.

Auf einem Kornacker, nahe am Walde, fanden zwei Knaben das Nest eines Rebhuhns, und es gelang ihnen, die Henne, die auf den Eiern saß, zu fangen.

„Du, sagte der Größere, nimm du die Eier; ich will

33. LE COQ.

Dès que le coq chantait, une vigilante maîtresse de maison réveillait tous les matins ses deux servantes pour leur travail. Les servantes, irritées contre le coq, se dirent entre elles: « Si ce maudit coq n'était pas, nous pourrions dormir plus longtemps. » Aussi finirent-elles par le tuer. Mais la maîtresse de maison, qui était très vieille et se réveillait de grand matin, ne sachant plus l'heure qu'il était, éveillait maintenant ses servantes bien plus tôt, voire même à minuit déjà. *Pour éviter un petit désagrément, maint homme se jette dans des tourments plus grands.*

34. LE NID DE PERDREAUX.

Deux garçons trouvèrent dans un champ de blé, près de la forêt, un nid de perdreaux. Ils s'emparèrent de la perdrix qui était assise sur les œufs. « Prends les œufs, dit le plus grand; je

33. Der Haushahn.

Eine fleißige Hausmutter
 weckte alle Morgen
 ihre zwei Mägde
 zur Arbeit,
 sobald der Haushahn krächte.
 Die Mägde wurden
 über den Hahn sehr zornig,
 und sagten zu einander :
 „Wenn der verwünschte
 Haushahn nicht wäre,
 so dürften wir schlafen
 länger.“
 Sie brachten um ihn daher.
 Allein die Hausmutter,
 die schon sehr alt war,
 und immer sehr früh erwachte,
 wußte nun nicht mehr,
 um welche Zeit es sei.
 Sie weckte daher
 die Mägde noch früher,
 ja oft schon um Mitternacht.
 Ein kleines Ungemach
 zu meiden,
 stürzt Mancher sich
 in größ're Leiden.

33. LE COQ.

Une diligente mère-de-maison
 réveillait tous les matins
 ses deux servantes
 pour le travail,
 dès que le coq chantait.
 Les servantes devinrent
 contre le coq très irritées,
 et dirent l'une à l'autre :
 « Si le maudit
 coq n'était pas,
 alors pourrions-nous dormir
 plus longtemps. »
 Elles tuèrent lui donc.
 Mais la mère-de-maison,
 qui déjà très vieille était,
 et toujours très tôt se réveillait,
 ne savait maintenant plus
 quelle heure il était.
 Elle réveillait donc
 les servantes encore plus tôt,
 même souvent déjà à minuit.
 Un petit désagrément
 pour éviter,
 précipite maint soi [ces.
 dans de plus-grandes souffran-

34. Das Rebhühner nest.

Auf einem Kornacker,
 nahe am Walde,
 fanden zwei Knaben
 das Nest eines Rebhuhns,
 und es gelang ihnen,
 zu fangen die Henne,
 die auf den Eiern saß.
 „Du, sagte der Größere,
 nimm du die Eier;

34. LE NID-DE-PERDREAUX.

Dans un champ-de-blé,
 près de la forêt,
 trouvèrent deux garçons
 le nid d'une perdrix,
 et il réussit à eux,
 à attraper la perdrix,
 qui sur les œufs était assise.
 « Toi, dit le plus-grand,
 prends toi les œufs :

die Henne behalten. Die Eier sind so viel werth, als die Henne. — Wenn das ist, sagte der Kleinere, so gib mir die Henne, und behalte du die Eier.“

Sie fingen nun an, mit einander zu zanken, und gerieten sich in die Haare. Während des Kaufens entkam dem Größern die Henne, und der Kleinere zertrat unversehens die Eier. Nun hatten sie beide gar nichts, und sagten zu einander : „Der Vater hat Recht :

„Viel besser ist's, sich mit dem Ei begnügen,
Als um die Henne sich in Haaren liegen.“

35. Die Singvögel.

Ein freundliches Dörflein war von einem ganzen Walde fruchtbarer Bäume umgeben. Die Bäume blühten und dufteten im Frühlinge auf das Lieblichste. Auf ihren Nestern und in den Hecken umher sangen und nisteten aller-

garderai la perdrix, car les œufs valent tout autant que la poule. — S'il en est ainsi, dit le plus jeune, donne-moi la perdrix et garde les œufs pour toi. » Là-dessus ils commencèrent à se disputer et à se prendre aux cheveux. En attendant, la perdrix s'échappa des mains du plus grand, et le plus jeune écrasa par mégarde les œufs. N'ayant plus rien, ils se dirent l'un à l'autre : « Notre père a bien raison de dire : *Il vaut mieux se contenter de l'œuf que de se prendre aux cheveux pour la poule.* »

35. LES OISEAUX CHANTEURS.

Un joli petit village était entouré d'une forêt d'arbres fruitiers. Au printemps, quand les arbres fleurissaient, leur parfum embaumait toute la contrée. Dans les branches et les haies nichaient et chantaient des oiseaux de toute espèce. Aussi en automne les

ich will behalten die Henne.
 Die Eier sind
 so viel werth als die Henne.
 — Wenn das ist,
 sagte der Kleinere,
 so gib die Henne mir
 und behalte du die Eier.“
 Sie fingen an nun
 mit einander zu zanken,
 und geriethen sich
 in die Haare.
 Während des Kaufens
 entkam die Henne
 dem Größern,
 und der Kleinere
 zertrat unversehens
 die Eier.
 Nun hatten sie beide
 gar nichts,
 und sagten zu einander :
 „Der Vater hat Recht :
 Viel besser ist es
 sich mit dem Ei begnügen,
 als sich um die Henne
 in Haaren liegen.“

35. Die Singvögel.

Ein freundliches Dörflein
 war
 von einem ganzen Walde
 fruchtbarer Bäume umgeben.
 Die Bäume blühten
 und dufteten im Frühlinge
 auf das Lieblichste.
 Auf ihren Nestern
 und in den Hecken umher
 sangen und nisteten
 allerlei muntere Vögel.

je veux garder la poule.
 Les œufs ont
 autant de valeur que la poule.
 — Si cela est,
 dit le plus-petit,
 alors donne la poule à moi
 et garde toi les œufs. »
 Ils commencèrent alors
 l'un avec l'autre à se disputer,
 et arrivèrent à eux
 dans les cheveux.
 Pendant la lutte
 échappa la poule
 au plus-grand,
 et le plus-petit
 écrasa inopinément
 les œufs.
 Alors n'eurent eux deux
 rien du tout,
 et dirent l'un à l'autre :
 « Le père a raison :
 Bien mieux est-il
 soi avec l'œuf contenter,
 que de se pour la poule
 par les cheveux tenir. »

35. LES OISEAUX-CHANTEURS.

Un agréable petit-village
 était
 de toute une forêt
 de fertiles d'arbres entouré.
 Les arbres fleurissaient
 et embaumaient au printemps
 de la manière la plus charmante.
 Sur leurs branches
 et dans les haies d'alentour
 chantaient et nichaient
 toute espèce de gais oiseaux.

lei muntere Vögel. Im Herbst aber waren alle Zweige reichlich mit Äpfeln, Birnen und Zwetschken beladen.

Da fingen einmal einige böse Buben an, die Nester auszunehmen und zu zerstören. Die Vögel wurden dadurch verschreckt, und zogen nach und nach ganz aus der Gegend hinweg. Man hörte in den Gärten und auf der Flur kein Vögelein mehr singen. Alles war ganz still und traurig. Die schädlichen Raupen aber, die sonst von den Vögeln hinweg gefangen wurden, nahmen überhand, und fraßen Blätter und Blüthen ab. Die Bäume standen kahl da, wie mitten im Winter, und die bösen Buben, die sonst köstliches Obst im Ueberflusse zu verzehren hatten, bekamen nicht einen Apfel mehr zu essen.

branches étaient-elles chargées de pommes, de poires et de prunes. Voici que quelques méchants gamins se mirent à enlever et à détruire les nids. Les oiseaux pourchassés quittèrent peu à peu la contrée. Aussi n'entendait-on plus de chants dans les jardins et dans la campagne; tout était silencieux et triste. Mais les chenilles si nuisibles, que les oiseaux mangeaient autrefois, se multiplièrent et dévorèrent feuilles et fleurs. Les arbres étaient nus comme au milieu de l'hiver, et les méchants gamins, qui autrefois avaient des fruits en abondance, n'eurent plus même une pomme à manger.

Aber im Herbst
 waren alle Zweige
 mit Äpfeln, Birnen
 und Zwetschen
 reichlich beladen.
 Da fingen an
 einmal einige
 böse Buben,
 die Nester auszunehmen
 und zu zerstören.
 Die Vögel wurden
 dadurch verschreckt,
 und zogen hinweg
 nach und nach
 ganz aus der Gegend.
 Man hörte in den Gärten
 und auf der Flur
 kein Vögelein
 mehr singen.
 Alles war ganz
 still und traurig.
 Aber die schädlichen Raupen,
 die sonst
 von den Vögeln
 hinweg gefangen wurden,
 nahmen überhand,
 und fraßen ab
 Blätter und Blüthen.
 Die Bäume standen da kahl,
 wie mitten
 im Winter,
 und die bösen Buben,
 die sonst
 köstliches Obst
 im Ueberflusse
 zu verzehren hatten,
 bekamen
 nicht einen Apfel
 mehr zu essen.

Mais en automne
 étaient toutes les branches
 de pommes, *de poires*
 et *de prunes*
 richement chargées.
 Alors commencèrent
 un jour quelques
 méchants garçons
 les nids à enlever
 et à détruire.
 Les oiseaux furent
 par cela chassés,
 et partirent
 peu à peu
 tout-à-fait de la contrée.
 On n'entendait dans les jardins
 et dans la campagne
 aucun petit-oiseau
 plus chanter.
 Tout était tout-à-fait
 silencieux et triste.
 Mais les nuisibles chenilles,
 qui autrefois
 par les oiseaux
 attrapées étaient,
 se multiplièrent,
 et dévorèrent
 feuilles et fleurs.
 Les arbres se tenaient là nus,
 comme au milieu
 de l'hiver,
 et les méchants garçons,
 qui autrefois
 de délicieux fruits
 en abondance
 à manger avaient,
 n'eurent
 pas une pomme
 plus à manger.

Nimmst du dem Vogel Nest und Ei,
 Ist's mit Gesang und Obst vorbei.
 Laß doch in Ruhe, liebes Kind,
 Die Thierchen, die unschädlich sind.

36. Die Emmerlinge.

Zwei Kinder aus dem Dorfe gingen zur harten Wintersonnezeit der Mühle zu, und jedes trug ein Säcklein Korn auf dem Kopfe. Als sie an dem Garten des Müllers vorbeikamen, erblickten sie einige Emmerlinge, die hungrig auf der bereisten Hecke saßen. Die kleine Bertha hatte herzliches Mitleid mit den kleinen, gelben Vögeln. Sie öffnete den Sack, und streute ihnen ein Paar Händchen voll Körner hin.

Robert, ihr Bruder, zankte mit ihr, und sagte: „Du gutherzige Thörin! Warte nur, du wirst gewiß weniger Mehl bekommen, und dann werden unsere Eltern dich deshalb bestrafen.“

Si tu enlèves à l'oiseau son nid et ses œufs, c'en est fait du chant et des fruits. Laisse donc en repos, cher enfant, les animaux inoffensifs.

36. LES LORIOTS.

Deux petits villageois allèrent pendant l'hiver au moulin, et chacun d'eux portait sur la tête un petit sac de blé. Quand ils passèrent près du jardin du meunier, ils aperçurent quelques loriots affamés, assis sur la haie couverte de givre. La petite Berthe prit en pitié les petits oiseaux jaunes. Elle ouvrit son sac et leur distribua quelques poignées de grains. Son frère Robert la gronda et lui dit: « Tu es sotte, avec ta compassion! Attends-toi à recevoir moins de farine, et nos parents te puni-

Nimmst du dem Vogel
Nest und Ei,
's ist mit Gesang
und Obst vorbei.
Laß doch, liebes Kind, in Ruhe
die Thierchen,
die unschädlich sind.

36. Die Emmerlinge.

Zwei Kinder aus dem Dorfe
gingen zur harten
Winterzeit
der Mühle zu,
und jedes trug
ein Säckchen Korn auf dem Kopfe.
Als sie
an dem Garten
des Müllers vorbeikamen,
erblickten sie
einige Emmerlinge,
die hungrig
auf der bereisten
Hecke saßen.
Die kleine Bertha
hatte herzliches Mitleid
mit den kleinen,
gelben Vögelein.
Sie öffnete den Sack,
und streute hin ihnen
ein paar Händchen
voll Körner.
Robert, ihr Bruder,
zankte mit ihr und sagte:
„Du Thörin gutherzige!
Warte nur, du wirst bekommen
gewiß weniger Mehl,
und dann werden bestrafen
unsere Eltern dich
deshalb.“

Prends-tu à l'oiseau
son nid et *ses* œufs,
c'est avec chant
et fruits passé (fait).
Laisse donc, cher enfant, en repos
les petits-animaux
qui inoffensifs sont.

36. LES LORIOTS.

Deux enfants du village
allaient à la dure
saison-de-l'hiver
vers le moulin,
et chacun portait
un petit-sac de blé sur la tête.
Quand ils
près du jardin
du meunier passèrent,
aperçurent ils
quelques loriots
qui affamés
sur la couverte-de-givre
haie étaient assis.
La petite Berthe
eut une cordiale pitié
avec les petits,
jaunes petits-oiseaux.
Elle ouvrit le sac,
et éparpilla à eux
quelques petites poignées
remplies de grains.
Robert, son frère,
gronda avec elle et dit:
« Toi sotté au bon cœur!
Attends seulement, tu auras
certainement moins de farine,
et alors puniront
nos parents toi
à-cause-de-cela. »

Bertha erschraf, und sagte : „Se nun, ich hätte das vielleicht nicht thun sollen. Indessen werden unsere guten Eltern mir meine Gutherzigkeit nicht übel nehmen, und Gott kann uns ja auf eine andere Weise dafür segnen.“

Als die zwei Kinder wieder in die Mühle kamen, das Mehl abzuholen, siehe! da war in dem Sacke der mitleidigen Bertha noch einmal so viel Mehl, als in Roberts Sacke. Robert erstaunte, und Bertha war sehr geneigt, dies für ein Wunder anzusehen.

Allein der wackere Müller, der das Gespräch der Kinder dort an der Hecke gehört hatte, sagte zu Bertha : „Dein mitleidiges Herz gegen die jungen Vögelein hat mir so wohl gefallen, daß ich dir doppelt maß. Obwohl aber ich das Mehl in den Sack that, so darfst du es dennoch als einen Segen betrachten, den dir Gott beschert hat, deine Gutherzigkeit zu belohnen.“

Den guten, mitleidsvollen Seelen
Wird Gottes Segen niemals fehlen.

ront. » Berthe s'effraya et dit : « Je n'aurais peut-être pas dû agir comme je l'ai fait. Mais nos chers parents ne m'en voudront pas de ma bonté de cœur; et d'ailleurs, Dieu peut nous le rendre d'une autre manière. » Quand les deux enfants revinrent au moulin pour chercher leur farine, le sac de la compatissante Berthe renfermait une fois autant de farine que celui de Robert. Celui-ci s'en étonna fort, et Berthe était très disposée à croire à un miracle. Mais le brave meunier, qui avait entendu la conversation des enfants auprès de la haie, dit à Berthe : « J'ai pris un tel plaisir à voir ton cœur compatissant, que je t'ai donné double mesure. Mais quand bien même c'est moi qui ai mis la farine dans ton sac, tu peux regarder mon don comme une bénédiction que Dieu t'a accordée pour ta charité. »

La bénédiction de Dieu ne fera jamais défaut aux âmes bonnes et charitables.

Bertha erschrak und sagte :

„Se nun, ich hätte das vielleicht nicht thun sollen. Indessen werden nehmen unsere guten Eltern mir meine Gutherzigkeit, nicht übel und Gott kann uns ja auf eine andere Weise dafür segnen.“

Als die zwei Kinder wieder in die Mühle kamen, das Mehl abzuholen, siehe! da war in dem Sacke der mitleidigen Bertha noch einmal so viel Mehl als in Roberts Sacke.

Robert erstaunte und Bertha war sehr geneigt, dies für ein Wunder anzusehen.

Alein der wackere Müller, der das Gespräch der Kinder gehört hatte

dort an der Hecke, sagte zu Bertha :

„Dein mitleidiges Herz gegen die jungen Vögelein, hat mir so wohl gefallen, daß ich maß dir doppelt.

Aber obwohl ich das Mehl in den Sack that, so du darfst es dennoch als einen Segen betrachten, den dir Gott beschenkt hat, deine Gutherzigkeit zu belohnen.“

Den Seelen guten, mitleidsvollen, Gottes Segen niemals wird fehlen.

Berthe s'effraya et dit :

« Eh bien, j'aurais cela peut-être pas faire dû. Cependant *ne* prendront nos bons parents à moi ma bonté-de-cœur, pas *en* mal, et Dieu peut nous bien d'une autre manière pour cela bénir. »

Quand les deux enfants de nouveau au moulin vinrent pour la farine chercher, voici ! là *il y* avait dans le sac de la compatissante Berthe encore une fois autant de farine que dans *le* sac de Robert.

Robert s'étonna et Berthe fut très disposée cela comme un miracle à regarder.

Mais le brave meunier, qui la conversation des enfants entendu avait

là-bas près de la haie, dit à Berthe :

« Ton compatissant cœur envers les petits oiseaux a à moi si bien plu, que je mesurai à toi doublement.

Mais quoique moi la farine dans le sac mis, tu peux la cependant comme une bénédiction regarder que à toi Dieu dispensée a ta bonté-de-cœur pour récompenser. »

Aux âmes bonnes, charitables, la bénédiction de Dieu jamais *ne* manquera.

37. Die Meise.

„Sieh doch die prächtige Kohlmeise dort auf dem Apfelbaume! sagte Lorenz zu seiner Schwester Luzie; die will ich bald haben.“ Er kletterte auf den Baum, stellte dort einen Meisenschlag auf, und verbarg sich dann mit seiner Schwester in die Gartenlaube, um auf den Vogel zu lauern.

Die Meise ging richtig in die Falle, und Lorenz war so gleich wieder auf dem Baume, fiel aber, indem er den Vogel herausnehmen wollte, sammt dem Meisenschlage herab. Der Vogel war entwischt, und Lorenz hatte sich an einem abgebrochenen Ast die Hand verwundet.

Luzie sagte: „O du armer Bruder! deine Hand blutet! Nun wirst du es wohl bleiben lassen, noch einmal auf den Baum zu steigen, um die Meise zu fangen; du könntest sonst noch Arm und Bein brechen.“

„Ei, sagte Lorenz lachend, deshalb bleibe ich nicht

37. LA MÉSANGE.

« Regarde donc la magnifique mésange perchée sur le pommier là-bas, dit Laurent à sa sœur Lucie; je l'aurai bientôt attrapée. » Là-dessus il grimpa sur l'arbre, y posa sa trappe et alla se cacher avec sa sœur dans la tonnelle pour guetter l'oiseau. La mésange ne fut pas longue à entrer dans le piège. En un clin d'œil Laurent fut de nouveau sur l'arbre; mais, en voulant prendre l'oiseau, il tomba en bas avec la trappe. L'oiseau s'échappa, et le petit garçon s'était blessé contre une branche cassée. » Oh! mon pauvre frère, dit Lucie, ta main est en sang; aussi te garderas-tu bien de remonter sur l'arbre pour attraper la mésange, car tu pourrais te casser bras et jambes. — Eh! dit Laurent en riant, cela ne m'ar-

37. Die Meise.

„Sieh doch die prächtige
 Kohlmeise
 dort auf dem Apfelbaume!
 sagte Lorenz
 zu seiner Schwester Luzie;
 die ich will bald haben.“
 Er kletterte auf den Baum,
 stellte auf dort
 einen Meisenschlag,
 und sich verbarg dann
 mit seiner Schwester
 in die Gartenlaube,
 um auf den Vogel zu lauern.
 Die Meise ging richtig
 in die Falle,
 und Lorenz war sogleich
 wieder auf dem Baume,
 aber fiel herab,
 indem er den Vogel
 herausnehmen wollte,
 sammt dem Meisenschlage.
 Der Vogel war entwischt,
 und Lorenz hatte sich
 an einem abgebrochenen Aste
 die Hand verwundet.
 Luzie sagte:
 „O du armer Bruder!
 deine Hand blutet!
 Nun du es wirst lassen
 wohl bleiben,
 noch einmal auf den Baum
 zu steigen,
 um die Meise zu fangen;
 du könntest sonst
 noch Arm und Bein brechen.“
 „Ei, sagte Lorenz lachend,
 ich bleibe deshalb

37. LA MÉSANGE.

« Vois donc la magnifique
 charbonnière (mésange à tête
 là-bas sur le pommier! [noire—)
 dit Laurent
 à sa sœur Lucie;
 celle-ci je veux bientôt avoir. »
 Il grimpa sur l'arbre,
 plaça là bas
 une trappe-à-mésange,
 et se cacha ensuite
 avec sa sœur
 dans la tonnelle,
 pour l'oiseau guetter.
 La mésange entra parfaitement
 dans le piège,
 et Laurent fut immédiatement
 de nouveau sur l'arbre,
 mais tomba en bas
 pendant qu'il l'oiseau
 prendre-dehors voulait,
 avec la trappe-à-mésanges.
 L'oiseau s'était échappé,
 et Laurent avait à lui
 à une cassée branche
 la main blessée.
 Lucie dit:
 « O toi pauvre frère!
 ta main saigne!
 Maintenant tu le laisseras
 bien rester
 encore une fois sur l'arbre
 de monter,
 pour la mésange attraper;
 tu pourrais sans cela
 encore bras et jambe casser. »
 « Eh! dit Laurent en riant,
 je ne reste pour cela

drunten. Allein gegenwärtig wäre meine Mühe vergebens, denn die Meise scheut den Schlag, in welchem sie schon einmal gefangen war.“

„Wenn dem so ist, sagte Luzie, so ist ja die Meise klüger, als du. Sie geht nicht mehr dahin, wo sie Gefahr wittert. Du aber, der du erst diesen Augenblick eine Wunde davon getragen hast, und mit genauer Noth einem noch größeren Unglücke entgangen bist, willst dich dennoch mit lachendem Munde auf's neue in Gefahr wagen?“

Wen kleines Unglück nicht kann weiser machen,
Der wird am Ende weinen, statt zu lachen.

38. Der Staar.

Der alte Jäger Moritz hatte in seiner Stube einen abgerichteten Staar, der einige Worte sprechen konnte. Wenn zum Beispiel der Jäger rief: „Stärlein, wo bist du?“ so schrie der Staar allemal: „Da bin ich!“

rèterait pas. Mais, pour le moment, j'y perdrais ma peine, car les mésanges évitent les trappes dans lesquelles elles se sont laissé prendre déjà une fois. — Mais alors, dit Lucie, la mésange est plus prudente que toi. Elle évite les endroits où elle flaire un danger, et toi, qui viens de te blesser et qui n'as échappé qu'à grand'peine à un accident plus grave, tu veux de gaieté de cœur t'exposer à un nouveau danger. »

Celui qu'un petit accident ne peut corriger, verra ses rires se changer en pleurs.

38. LE SANSONNET.

Le vieux chasseur Maurice avait dressé un sansonnet à dire quelques mots. Si, par exemple, le chasseur criait: « Sansonnet, où es-tu? » le sansonnet ne manquait pas de répondre: « Me

nicht drunten.

Allein gegenwärtig
wäre meine Mühe vergebens,
denn die Meise scheut den Schlag
in welchem sie
schon einmal gefangen war."

"Wenn dem so ist,

sagte Luzie,
so ist die Meise ja
klüger als du.

Sie geht nicht mehr dahin,
wo sie Gefahr wittert.

Aber du, der du erst

diesen Augenblick

eine Wunde

davon getragen hast,

und mit genauer Noth

einem noch größern Unglücke
entgangen bist,

willst dich dennoch auf's neue

mit lachendem Munde

in Gefahr wagen?"

Wen kleines Unglück

nicht kann weiser machen,

der wird am Ende weinen,

statt zu lachen.

38. Der Staar.

Der alte Jäger Moritz
hatte in seiner Stube
einen abgerichteten Staar,
der einige Worte
sprechen konnte.

Wenn zum Beispiel, der Jäger rief:

"Stärlein, wo bist du?"

so der Staar schrie

allemaal:

"Da bin ich!"

pas en bas.

Mais présentement

serait ma peine en vain,

car la mésange redoute la trappe
dans laquelle elle

déjà une fois attrapée était. »

« S'il ainsi est,

dit Lucie,

alors est la mésange donc
plus prudente que toi.

Elle ne va plus là

où elle du danger flaire.

Mais toi, qui toi juste

en ce moment

une blessure

de là emporté as,

et à grand'peine

à un encore plus grand malheur
échappé as,

veux toi pourtant de nouveau

avec une souriante bouche

en danger hasarder? »

Celui *que un* petit malheur

ne peut plus sage rendre,

celui-là à la fin pleurera,

au lieu de rire.

38. LE SANSONNET ÉTOURNEAU.

Le vieux chasseur Maurice

avait dans sa chambre

un dressé sansonnet,

qui quelques mots

dire pouvait.

[criait :

Si par exemple le chasseur s'é-

« Petit sansonnet, où es-tu? »

alors le sansonnet criait

toutes les fois :

« Là je suis! »

Des Nachbarn kleiner Karl hatte an dem Vogel eine ganz besondere Freude, und machte demselben öfters einen Besuch. Als Karl wieder einmal hinkam, war der Jäger eben nicht in der Stube. Karl fing geschwind den Vogel, steckte ihn in die Tasche, und wollte damit fortschleichen.

Allein in eben dem Augenblick kam der Jäger zur Thür herein. Er dachte dem Knaben eine Freude zu machen, und rief, wie gewöhnlich: „Stärlein, wo bist du?“ — und der Vogel in der Tasche des Knaben schrie, so laut er konnte: „Da bin ich!“

Ein Diebstahl sei so schlau er mag,
Er kommt oft seltsam an den Tag.

39. Der Kuckuck.

An einem lieblichen Maimorgen gingen Jörg und

voici. » Charles, le petit fils du voisin, prit un plaisir tout particulier à l'oiseau et venait souvent le voir. Un jour qu'il arriva chez le chasseur, celui-ci n'était pas dans la chambre. Charles attrapa immédiatement l'oiseau, le mit dans sa poche et voulut se sauver. En ce moment la porte s'ouvrit et le chasseur entra. Pensant faire plaisir à l'enfant, il cria comme à l'ordinaire: « Petit sansonnet, où es-tu? » Et l'oiseau de crier de toutes ses forces, du fond de la poche du petit garçon: « Me voici. »

Quelque adroitement qu'un vol soit conçu, il se découvrira d'une manière étrange.

39. LE COUCOU.

Par une belle matinée du mois de mai, Georges et Michel al-

Des Nachbarn
 kleiner Karl
 hatte eine ganz
 besondere Freude
 an dem Vogel,
 und machte ihm öfters
 einen Besuch.
 Als Karl wieder
 einmal hinkam,
 war der Jäger
 eben nicht
 in der Stube.
 Karl fing geschwind
 den Vogel,
 steckte ihn in die Tasche,
 und wollte damit
 fortschleichen.
 Aber eben
 in dem Augenblick
 kam herein der Jäger
 zur Thür.
 Er dachte dem Knaben
 eine Freude zu machen,
 und rief, wie gewöhnlich.
 „Stärlein, wo bist du?“
 — und der Vogel in der Tasche
 des Knaben schrie,
 so laut er konnte:
 „Ich bin da!“
 Ein Diebstahl sei
 so schlau er mag,
 er kommt oft seltsam
 an den Tag.

39. Der Kuckuck.

An einem lieblichen
 Maimorgen
 gingen Jörg und Michel

Du voisin
 le petit Charles
 avait un tout-à-fait
 particulier plaisir
 à l'oiseau,
 et faisait à lui souvent
 une visite.
 Lorsque Charles de nouveau
 une fois arriva là-bas,
 était le chasseur
 justement pas
 dans la chambre.
 Charles attrapa vite
 l'oiseau,
 mit lui dans la poche
 et voulut avec
 s'esquiver.
 Mais justement
 en ce moment
 entra le chasseur
 par la porte.
 Il pensa au garçon
 un plaisir de faire
 ets'écria, comme ordinairement:
 « Petit-sansonnet, où es-tu? »
 — et l'oiseau dans la poche
 de l'enfant cria,
 aussi haut qu'il put:
 « Je suis là! »
 Qu'un vol soit
 aussi rusé qu'il veuille,
 il vient souvent étrangement
 au jour.

39. LE COUCOU.

Par une agréable
 matinée-de-mai
 allèrent Georges et Michel

Michel in den Wald; da ließ sich der muntere Kuckuck das erste Mal hören.

„Das ist ein Glücksvogel, sagte der abergläubische Jörg; sein Ruf verkündet mir Glück, zum wenigsten eine Tasche voll Geld.“

„Warum denn gerade dir? sprach Michel, der eben so abergläubisch war. Ich sehe nicht, warum du bei dem Kuckuck höher in Gnaden stehen solltest, als ich. Ich bin wohl noch besser, als du, und ich behaupte, mir verkündet er Glück.“

Anstatt sich des schönen Morgens zu freuen, fingen sie nun an zu streiten. Vom Zanken kam es zu Schlägen, und zuletzt liefen beide, übel zugerichtet, im größten Zorn aus einander.

Beide verwundete Knaben kamen bei dem Wundarzte wieder zusammen. Unter dem Verbinden erzählten sie

lèrent à la forêt. Le coucou y faisait entendre pour la première fois ses cris joyeux. « C'est un oiseau de bon augure, dit Georges, qui était superstitieux, son cri m'annonce une bonne fortune, pour le moins une poche pleine d'argent. — Pourquoi te l'annoncerait-il précisément à toi? dit Michel, qui était tout aussi superstitieux. Je ne vois pas pourquoi tu serais plus dans les bonnes grâces du coucou que moi. Je vauX certes bien mieux que toi, et je soutiens que c'est à moi qu'il prédit du bonheur. » Alors, au lieu de jouir de cette belle matinée, ils commencèrent à se disputer; des paroles ils en vinrent aux coups et finalement ils se séparèrent pleins d'indignation et tous deux fort mal arrangés. Les deux blessés se retrouvèrent chez le chirurgien. Pendant qu'il les pansait, ils lui racontèrent la cause de leur querelle et

in den Wald ;
 da ließ sich
 der muntere Kuckuck
 das erste Mal hören.
 „Das ist ein Glücksvogel,
 sagte der abergläubische Jörg;
 sein Ruf verkündet
 mir Glück,
 zum wenigsten eine Tasche
 voll Geld.“
 „Warum denn gerade dir?
 sprach Michel,
 der eben so abergläubisch war.
 Ich sehe nicht
 warum du
 bei dem Kuckuck
 höher in Gnaden
 stehen solltest, als ich.
 Ich bin wohl noch besser,
 als du,
 und ich behaupte,
 mir er verkündet Glück.“
 Anstatt
 des schönen Morgens
 sich zu freuen,
 sie fingen an nun
 zu streiten.
 Vom Zanken
 es kam zu Schlägen,
 und zuletzt
 liefen beide
 übel zugerichtet,
 im größten Zorne,
 aus einander.
 Beide verwundete Knaben
 kamen bei dem Wundarzte
 wieder zusammen.
 Unter dem Verbinden
 sie erzählten ihm,

dans la forêt ;
 alors laissa soi
 le joyeux coucou
 la première fois entendre.
 « Cela est un oiseau-de-bonheur,
 dit le superstitieux Georges ;
 son cri annonce
 à moi du bonheur,
 pour le moins une poche
 pleine d'argent.
 —Pourquoi donc justement à toi?
 dit Michel,
 qui tout aussi superstitieux était.
 Je ne vois pas
 pourquoi toi
 auprès du coucou
 plus haut en faveur
 devrais être, que moi.
 Je suis bien encore meilleur
 que toi
 et je prétends
 à moi il annonce du bonheur. »
 Au-lieu-de,
 de la belle matinée,
 se réjouir,
 ils commencèrent maintenant
 à se disputer.
 De la discussion
 cela vint aux coups,
 et finalement
 coururent tous deux,
 mal arrangés,
 dans la plus grande colère,
 l'un loin de l'autre.
 Les deux blessés garçons
 vinrent chez le chirurgien
 de nouveau ensemble.
 Pendant le pansement
 ils racontèrent à lui,

ihm, wie der Streit angegangen sei, und fragten ihn, welchem von ihnen beiden wohl der Kuckuck ein Glücksvogel sein möge.

Der Wundarzt aber lachte und sprach: „O ihr Thoren! Keinem von euch beiden, sondern mir. Denn euch beide hat der Kuckuck mit blutigen Köpfen nach Hause geschickt; mir aber schafft er Geld in die Tasche.“

Ein Streit wird immer beide reuen,
Sollt' er auch nicht den Dritten freuen.

40. Die Kuh.

Berene, eine Wittwe, lebte mit ihren zwei Töchtern in ziemlich dürftigen Umständen. Was sie die Woche hindurch erwarben, das mußten sie die Woche hindurch wieder verzehren. Ueberdies verloren sie eines Tages ihre einzige Kuh, und waren darüber höchst bestürzt. „Ach, sagten sie, wenn Gott uns doch wieder eine Kuh gäbe;

lui demandèrent pour lequel d'entre eux le coucou pourrait bien être un oiseau de bon augure. Le chirurgien se mit à rire et dit : « O sots que vous êtes ! C'est à moi et non pas à vous que le coucou a porté bonheur, car il m'a procuré de l'argent, tandis qu'il vous a renvoyés à la maison avec des têtes ensanglantées. »

Une dispute causera toujours des regrets aux deux interlocuteurs, dût-elle même ne pas réjouir un troisième.

40. LA VACHE.

Véronique, une pauvre veuve et ses deux filles, vivaient dans une condition assez précaire. Le gain de chaque semaine était dépensé la semaine d'après. Elles eurent encore le malheur de perdre leur unique vache, et cette perte les mit dans le plus grand embarras. « Hélas ! disaient-elles, si seulement Dieu nous en-

wie der Streit angegangen sei,
und fragten ihn,
welchem von ihnen beiden
der Kuckuck ein Glücksvogel
sein möge.

Aber der Wundarzt lachte
und sprach:

„O ihr Thoren! Keinem von euch
beiden, sondern mir.

Denn euch beide
hat der Kuckuck,
mit Köpfen blutigen,
nach Hause geschickt;
aber mir er schafft
Geld in die Tasche.“
Ein Streit wird reuen
immer beide,
sollt' er auch nicht
freuen den dritten.

comment la querelle commencé
et demandèrent à lui [avait,
auquel d'eux deux
le coucou un oiseau-de-bonheur
être pouvait.

Mais le chirurgien rit
et dit:

« O vous sots! A aucun de vous
deux, mais à moi.

Car vous deux
a le coucou,
avec des têtes ensanglantées,
à la maison renvoyé;
mais à moi il procure
de l'argent dans la poche. »
Une querelle causera des regrets
toujours aux deux,
dût-elle même *ne pas*
réjouir le troisième.

40. Die Kuh.

Berene, eine Wittve,
lebte mit ihren zwei Töchtern
in ziemlich dürftigen
Umständen.

Was sie die Woche hindurch
erwarben,
das mußten sie verzehren
wieder
die Woche hindurch.
Uebrigens sie verloren
eines Tages
ihre einzige Kuh,
und waren darüber
höchst bestürzt.

„Ach, sagten sie, wenn Gott
doch uns wieder
eine Kuh gäbe;

40. LA VACHE.

Véronique, une veuve,
vivait avec ses deux filles,
dans d'assez misérables
conditions.

Ce qu'elles la semaine durant
gagnaient,
cela elles devaient manger
de nouveau
la semaine durant.
En outre elles perdirent
un jour
leur unique vache,
et furent à ce sujet
hautement troublées.

« Hélas! disaient-elles, si Dieu
donc à nous de nouveau
une vache donnait;

denn uns ist es unmöglich, so viel Geld aufzutreiben, um eine Kuh zu kaufen.“

„Thut das Euerige getreu, sagte die Nachbarin, so wird Gott euch Hülfe senden.“

„Aber was sollen wir denn thun?“ sagte Berene. Die Nachbarin sprach: „Ihr müßt für's Erste durch Fleiß eure Einnahme vermehren. Ihr seid eurer drei, und versteht euch gut auf's Spinnen, Stricken und Nähen. Arbeitet täglich ein paar Stunden länger; es müßte doch schlecht sein, wenn nicht jede ein paar Kreuzer mehr verdiente, als bisher.“

„Für's Zweite müßt ihr durch Sparsamkeit eure Ausgaben vermindern. Ihr trinkt da zum Frühstück eine Art Brühe, die ihr Caffee nennt. Obwohl ihr wenig Caffee und Zucker dazu nehmt, so kostet das Ding euch doch zu viel: eßt dafür eine Suppe, die gewiß nahrhafter ist, so erspart jede von euch wenigstens ein paar Kreuzer. Befolgt diese zwei Stücke, legt das, was ihr so verdient und

voyait une vache ! car nous ne saurions amasser assez d'argent pour en acheter une autre. — Commencez par remplir fidèlement votre devoir, dit une voisine, et Dieu vous secourra. — Mais que faire ? dit Véronique. — Tout d'abord, dit la voisine, il vous faudra augmenter vos revenus. Toutes trois savez bien filer, tricoter et coudre. Prolongez votre travail chaque jour de quelques heures, et ce serait le bout du monde, si chacune ne gagnait pas quelques kreuzers de plus que jusqu'ici. En second lieu, il vous faudra diminuer vos dépenses. Vous avez l'habitude de boire tous les matins un breuvage auquel vous donnez le nom de café. Quoique vous ne preniez pour le préparer que peu de café et de sucre, il vous revient encore trop cher. Mangez plutôt une bonne soupe ; outre qu'elle est plus nourrissante, elle permettra à chacune de vous d'épargner au moins quelques kreuzers. Observez bien ces deux points, mettez de côté ce que

denn uns es ist unmöglich,
so viel Geld aufzutreiben,
um eine Kuh zu kaufen."

"Thut das Eurige getreu,
sagte die Nachbarin,
so Gott wird senden
euch Hülfe."

"Aber was sollen wir
denn thun?"

sagte Verene.

Die Nachbarin sprach:

"Ihr müßt für's Erste
durch Fleiß

eure Einnahme vermehren.

Ihr seid eurer drei,

und versteht euch gut

auf's Spinnen, Stricken und Nähen.

Arbeitet täglich

ein paar Stunden länger,

und es müßte doch schlecht sein,

wenn nicht jede

ein paar Kreuzer mehr

verdiente, als bisher.

Für's zweite ihr müßt

durch Sparsamkeit

eure Ausgaben vermindern.

Ihr trinkt da täglich

zum Frühstück

eine Art Brüh, e,

die ihr Caffee nennt.

Obwohl ihr wenig Caffee

und Zucker dazu nehmt,

so kostet das Ding euch

doch zu viel:

esst dafür eine Suppe,

die gewiß nahrhafter ist,

so erspart jede von euch

wenigstens ein paar Kreuzer.

Befolgt diese zwei Stücke,

car à nous il est impossible

autant d'argent de réunir,

pour une vache acheter. »

« Faites le vôtre (votre devoir)

dit la voisine, [fidèlement,

alors Dieu enverra

à vous du secours.

« Mais que devons-nous

done faire ? »

dit Véronique.

La voisine dit :

« Vous devez en premier lieu

par le zèle

votre revenu augmenter.

Vous êtes à vous trois,

et entendez-vous bien

à filer, tricoter et coudre.

Travaillez journellement

quelques heures de plus,

et cela devrait pourtant mal être,

si pas chacune

quelques kreuzers de plus

ne gagnait que jusqu'ici.

En second lieu vous devez

par l'économie

vos dépenses diminuer.

Vous buvez là journellement

pour le déjeuner

une espèce de brouet,

que vous café appelez.

Quoique vous peu de café

et de sucre avec-cela preniez,

cependant coûte la chose à vous

pourtant trop :

mangez en place une soupe,

qui certes plus nourrissante est,

alors épargne chacune de vous

au moins quelques kreuzers.

Observez ces deux points,

erspart, zurück, und ihr werdet bald so viel Geld beisammen haben, als eine schöne Kuh kostet.“

Berene und ihre Töchter befolgten den guten Rath, und als das Jahr verflossen war, hatten sie noch einmal so viel Geld, als sie für die Kuh bezahlen mußten. Ja, was noch mehr ist, sie hatten dabei gelernt, ihre dürftigen Umstände durch Fleiß und Sparsamkeit zu verbessern, und wurden nun ziemlich wohlhabend. Die Nachbarin aber sagte: „Seht ihr nun, daß ich Recht hatte? Es bleibt immer wahr:

„Es mangelt nie an Gottes Segen,
Willst du nur selbst die Hände regen.“

41. Die Kuhschelle.

1.

Wendelin, ein Bauerknabe, hütete in dem Walde die Kühe. Alle waren mit Schellen versehen; die schönste Kuh aber hatte die schönste Schelle.

vous aurez gagné et épargné de la sorte, et bientôt vous aurez de quoi acheter une belle vache. » Véronique et ses filles, ayant suivi ce bon conseil, se trouvèrent avoir à la fin de l'année une fois plus d'argent que ne leur en coûta une vache. En outre, et cela valait bien mieux, ayant appris à améliorer leur pauvre condition par le travail et l'économie, elles acquirent dans la suite une honnête aisance. Et la voisine leur dit: « Voyez-vous maintenant que j'avais raison? Car il est toujours vrai que *la bénédiction de Dieu ne fait jamais défaut à qui sait se retourner.* »

41. LA CLOCHETTE DE LA VACHE.

I. Le petit Wendelin gardait les vaches dans la forêt. Toutes portaient des clochettes, mais la plus belle vache portait la plus belle

legt das was ihr verdient
und erspart so zurück,
und ihr werdet haben bald
so viel Geld beisammen
als eine schöne Kuh kostet.“
Verene und ihre Töchter
befolgt den guten Rath,
und als das Jahr war verflossen,
sie hatten noch einmal
so viel Geld
als sie für die Kuh
bezahlen mußten.

Ja, was noch mehr ist,
sie hatten dabei gelernt,
ihre dürftigen Umstände
durch Fleiß und Sparsamkeit
zu verbessern,
und wurden nun
ziemlich wohlhabend.

Aber die Nachbarin sagte :

„Seht ihr nun,
daß ich Recht hatte?
Es bleibt immer wahr :
„Es mangelt nie
an Segen Gottes,
willst du nur selbst
die Hände regen.“

mettez de côté ce que vous ga-
et épargnez ainsi de côté, l'gnez
et vous aurez bientôt
autant d'argent ensemble
que une belle vache coûte. »
Véronique et ses filles
suivirent ce bon conseil,
et, quand l'année passée fut,
elles avaient encore une fois
autant d'argent
qu'elles pour la vache
payer durent.

Même, ce qui encore plus est,
elles avaient avec cela appris
leur misérable position
par zèle et économie
à améliorer,
et devinrent maintenant
assez à leur aise.

Mais la voisine dit :

« Voyez-vous maintenant
que j'ai eu raison ?
Cela reste toujours vrai :
Il ne manquera jamais
la bénédiction de Dieu,
veux-tu seulement toi-même
tes mains remuer. »

41. Die Ruchschelle.

I

Wendelin, ein Bauernknabe,
hütete in dem Walde
die Kühe.
Alle waren
mit Schellen versehen;
aber die schönste Kuh
hatte die schönste Schelle.

41. LA CLOCHETTE-DE-LA-VACHE.

I

Wendelin, un jeune-paysan,
gardait dans la forêt
les vaches.
Toutes étaient
de clochettes munies,
mais la plus belle vache
avait la plus belle clochette.

Da kam ein fremder Mann durch den Wald her und sagte: „Das ist eine prächtige Schelle! Was hat sie wohl gekostet?“

„Einen Thaler,“ sagte Wendelin.

„Nicht mehr? rief der fremde Mann; ich gebe dir sogleich zwei Thaler dafür.“

Wendelin gab dem Manne die Schelle, und schob die zwei Thaler mit Freuden in die Tasche.

Allein da die Kuh keine Schelle mehr hatte, hörte Wendelin in dem dichten Walde nicht mehr, wo sie war. Die Kuh entfernte sich von den übrigen Kühen, und der fremde Mann, der sich im Gebüsch versteckt hielt, ergriff sie beim Horn, und führte sie heimlich davon.

Der arme Wendelin aber sah jetzt erst ein, daß der Schelm ihn betrogen habe.

Wer dir zu viel Gewinn verspricht,
Meint es nicht redlich; trau' ihm nicht.

2.

Wendelin kam mit verweinten Augen nach Hause, und erzählte die Geschichte. „Ach, sagte er, das hätte ich nicht

clochette. Un étranger vint à passer par la forêt et dit: « Quelle belle clochette! Que peut-elle bien avoir coûté? — Un écu, dit Wendelin. — Pas plus? dit l'étranger; je t'en donne immédiatement deux écus. » Wendelin lui remit la clochette et empocha tout joyeux les deux écus. Mais la vache n'ayant plus de clochette, Wendelin ne l'entendit bientôt plus dans l'épaisse forêt. Elle s'éloigna du reste du troupeau, et l'étranger, qui s'était caché dans le taillis, la prit par les cornes et l'emmena. Alors seulement le pauvre petit reconnut que l'étranger l'avait trompé.

Celui qui te promet trop de gain, n'est pas honnête, ne t'y fie pas.

II. Wendelin reentra tout en pleurs à la maison et raconta ce qui lui était arrivé. « Hélas! dit-il, je n'aurais pas pensé que le voleur

Da kam
 ein fremder Mann her
 durch den Wald und sagte :
 „Das ist eine prächtige Schelle!
 Was hat sie wohl gekostet?“
 „Einen Thaler,“ sagte Wendelin.
 „Nicht mehr? rief
 der fremde Mann;
 ich gebe dir sogleich
 zwei Thaler dafür.“
 Wendelin gab dem Manne
 die Schelle und schob
 die zwei Thaler mit Freuden
 in die Tasche.
 Allein da die Kuh
 keine Schelle mehr hatte,
 hörte Wendelin nicht mehr,
 in dem dichten Walde, wo sie war.
 Die Kuh sich entfernte
 von den übrigen Kühen,
 und der fremde Mann, der sich
 in dem Gebüsch versteckt hielt,
 ergriff sie beim Horn,
 und führte sie davon heimlich.
 Aber der arme Wendelin
 sah ein jetzt erst,
 daß der Schelm ihn betrogen habe.
 Wer dir
 zu viel Gewinn
 verspricht, meint
 es nicht redlich;
 traue ihm nicht.

II

Wendelin kam nach Hause
 mit verweinten Augen,
 und erzählte die Geschichte.
 „Ach, sagte er, das ich hätte
 nicht gedacht,

Alors vint
 un étranger homme de ce côté
 par la forêt et dit :
 « C'est là une magnifique clochet-
 Quoi a-t-elle bien coûté? » [te!
 « Un thaler, » dit Wendelin.
 « Pas plus ? s'écria
 l'étranger homme ;
 je donne à toi de suite
 deux thalers pour elle. »
 Wendelin donna à l'homme
 la clochette et glissa
 les deux thalers avec joie
 dans sa poche.
 Mais, comme la vache
 aucune clochette n'avait plus,
 entendit Wendelin ne plus
 dans l'épaisse forêt, où elle était.
 La vache s'éloigna
 des autres vaches,
 et l'étranger l'homme, qui soi
 dans les buissons caché tenait,
 saisit elle par la corne,
 et emmena elle loin en secret.
 Mais le pauvre Wendelin
 reconnut maintenant seulement
 que le fripon lui trompé avait.
Celui qui à toi
 trop de gain
 promet, pense
 cela pas honnêtement ;
 n'ajoute-foi à lui pas.

II

Wendelin vint à la maison
 avec des pleins-de-pleurs yeux,
 et raconta l'histoire.
 « Hélas! dit-il, cela je n'aurais
 pas pensé,

gedacht, daß der Dieb mir nur deshalb die Schelle so gut bezahle, um die Kuh zu bekommen!"

Der Vater aber sprach: „Wie der Schelm dich betrogen hat, so will die Sündenlust uns alle betrügen. Sie bringt uns anfangs einen kleinen Gewinn, aber am Ende großen Verlust. Läßt man ihr nur einen Finger, so bemächtigt sie sich bald der ganzen Hand. Merke dir daher den Spruch:

„Der Sünde trau' in keinem Theil,
Sie raubt dir sonst dein ganzes Heil.“

3.

Die Mutter sprach: „Aber, lieber Wendelin, dachtest du denn nicht daran, wozu der alte Brauch diene, daß man der Kuh eine Schelle anhänge?“

„Ach, sagte Wendelin, das Geld hatte mich ganz verblendet. Ich dachte nur: Da kann ich mit schönster Art einen Thaler gewinnen. Die Schelle ist nur eine unnöthige Zierde; die Kuh gibt davon nicht mehr Milch. Erst

ne me payait si bien la clochette que pour s'emparer de la vache! »
Alors son père lui dit: « De même que ce fripon t'a trompé, ainsi le péché veut nous séduire. D'abord il nous procure un petit profit, mais finalement il nous mène à la perte. Si on lui donne un doigt seulement, il s'empare de la main tout entière. *Ne te laisse jamais aller au péché, car il te ravirait ton bonheur. »*

III. « Mais, cher Wendelin, dit la mère, ne t'es-tu pas demandé à quoi pouvait servir le vieil usage d'attacher une clochette à chaque vache? — Hélas! répondit l'enfant, l'argent m'avait tout ébloui et je ne songeai qu'à gagner facilement un écu. Je sais bien que la clochette n'est qu'un ornement inutile et que les vaches n'en donnent pas plus de lait pour cela. Ce n'est qu'après la perte

daß der Dieb mir
 nur deshalb die Schelle
 so gut bezahle,
 um die Ruh zu bekommen!"
 Aber der Vater sprach:
 „Wie der Schelm dich betrogen hat,
 so will die Sündenlust
 uns Alle betrügen.
 Sie bringt uns anfangs
 einen kleinen Gewinn,
 aber am Ende großen Verlust.
 Läßt man ihr nur
 einen Finger,
 so sie bemächtigt sich bald
 der ganzen Hand.
 Merke dir daher den Spruch:
 Der Sünde trau
 in keinem Theil,
 sonst raubt sie dir
 dein ganzes Heil."

III

Die Mutter sprach:
 „Aber, lieber Wendelin,
 dachtest du denn nicht daran,
 wozu der alte Brauch diene,
 daß man der Ruh
 eine Schelle anhänge?"
 „Ach, sagte Wendelin,
 das Geld hatte mich
 ganz verblendet.
 Ich dachte nur: Da kann ich
 mit schönster Art
 einen Thaler gewinnen.
 Die Schelle ist nur
 eine unnöthige Zierde,
 die Ruh gibt davon
 nicht mehr Milch.
 Erst als die Ruh

que le voleur à moi
 seulement pour cela la sonnette
 si bien payait,
 pour la vache avoir! »
 Mais le père dit:
 « Comme le fripon toi trompé a,
 ainsi veut le plaisir-du-péché
 nous tous tromper.
 Il apporte à nous d'abord
 un petit profit,
 mais à la fin grande perte.
 Laisse-t-on à lui seulement
 un doigt,
 alors il empare soi bienlôt
 de toute la main.
 Note à toi donc la sentence:
 Au péché *ne* fie-toi
 en aucune partie,
 sans quoi il ravit à toi
 ton entier salut. »

III

La mère dit:
 « Mais, cher Wendelin,
ne pensais-tu donc pas à cela,
 à quoi le vieil usage servait,
 qu'on à la vache
 une clochette attachait? »
 « Hélas, dit Wendelin,
 l'argent avait moi
 tout-à-fait ébloui.
 Je pensais seulement: Là je puis
 de la plus belle manière
 un thaler (écu) gagner.
 La clochette est seulement
 un inutile ornement,
 la vache *ne* donne de cela
 pas plus de lait.
 Seulement lorsque la vache

als die Kuh fort war, fiel's mir ein, wozu die Schelle diene."

"So geht es leichtsinnigen und leidenschaftlichen Menschen, sprach die Mutter. Sie verwerfen manchen alten Gebrauch als unnütz und unnöthig; allein in der Folge werden sie mit Schaden klug, und sehen ein, daß solche Gebräuche ihren guten Grund hatten."

Wie gut die alten Bräuche waren,
Wird, wer sie aufgibt, bald erfahren.

42. Die Schafe.

Ein alter, verständiger und rechtschaffener Schäfer hatte mehrere Söhne und Töchter. Diese wollten einst auf den Jahrmarkt in die Stadt gehen, um dort zu tanzen. Der Vater aber sprach: „Das ist nichts für euch. Ich suchte euch bisher immer vor dem Verderbnisse der Sitten rein zu bewahren; allein dort könntet ihr leicht verdorben werden.“

Die Kinder sagten: „Ei, Andere gehen ja auch dahin.“

Der Vater sprach hierauf: „Es gingen schon viele

de notre vache que je me suis rappelé la destination de la clochette. — C'est là, dit la mère, ce qui arrive aux gens étourdis et passionnés; ils traitent de superflues et d'inutiles les vieilles coutumes; ce n'est que plus tard qu'ils apprennent à leur détriment que ces usages avaient leur raison d'être. »

Celui qui délaisse les vieilles coutumes, n'apprendra que trop tôt combien elles étaient utiles.

42. LES BREBIS.

Un vieux berger, connu pour son intelligence et son honnêteté, avait plusieurs fils et filles. Un jour qu'ils voulaient aller à la foire de la ville voisine pour y danser, le père leur dit: « Cela n'est pas un amusement qui vous convienne. Jusqu'ici j'ai cherché à vous préserver de la corruption des mœurs; là-bas vous vous gâteriez facilement. — Mais, répliquèrent les enfants, d'autres y vont aussi. — Sans doute, répondit le père, mais combien n'en

fort war,
 fiel's mir ein, wozu
 die Schelle diene."
 „So geht es leichtsinnigen
 und leidenschaftlichen Menschen,
 sprach die Mutter.
 Sie verwerfen
 manchen alten Gebrauch
 als unnütz und unnöthig;
 allein in der Folge
 werden sie mit Schaden klug,
 und sehen ein,
 daß solche Gebräuche
 ihren guten Grund hatten."
 Wer sie aufgibt,
 wird bald erfahren,
 wie gut die alten
 Bräuche waren.

42. Die Schafe.

Ein alter, verständiger
 und rechtschaffener Schäfer,
 hatte mehrere Söhne und Töchter.
 Diese wollten einst
 auf den Jahrmart
 in die Stadt gehen,
 um dort zu tanzen.
 Aber der Vater sprach:
 „Das ist nichts für euch.
 Ich suchte bisher immer
 euch vor dem Verderbnisse
 der Sitten rein zu bewahren;
 allein dort ihr könntet
 leicht verdorben werden."
 Die Kinder sagten: „Ei
 Andere gehen ja auch dahin."
 Der Vater sprach hierauf:
 „Es viele gingen schon dahin,

partie était,
 tomba cela à moi dedans, à quoi
 la clochette servait.»
 — Ainsi il va aux légers
 et passionnés hommes,
 dit la mère.
 Ils rejettent (méprisent)
 mainte vieille coutume
 comme superflue et inutile;
 mais dans la suite [prudents,
 ils deviennent avec dommage
 et reconnaissent
 que de pareils usages
 leur bon motif avaient. »
 Qui les abandonne,
 apprendra bientôt,
 combien bonnes les vieilles
 coutumes étaient.

42. LES BREBIS.

Un vieux, intelligent
 et honnête berger,
 avait plusieurs fils et filles.
 Ceux-ci voulurent un jour
 à la foire
 dans la ville aller,
 pour là-bas danser.
 Mais le père dit:
 « Cela n'est rien pour vous.
 J'ai cherché jusqu'ici toujours
 vous devant la corruption
 des mœurs purs à conserver;
 mais là-bas vous pourriez
 facilement corrompus devenir.»
 Les enfants dirent: « Eh,
 d'autres vont pourtant aussi là. »
 Le père dit là-dessus:
 « Beaucoup sont déjà allés là-bas,

dahin, und büßten Gesundheit und Leben, Ehre und Unschuld ein. Wolltet ihr es ihnen deshalb nachthun? Macht es doch nicht wie die Schafe. Ihr wißt, wenn eines in den Abgrund springt, springen die andern Alle nach. Ihr nennt sie deshalb dumme Thiere. Allein der Mensch, der sich in das Verderben stürzt, weil Andere es auch so machen, ist um nichts klüger.“

Stürzt sich ein Mensch in Sünd' und Schmach:
Seidflug, und macht es ihm nicht nach.

43. Der Ziegenbock.

Frau von Hill wohnte in einem schönen Hause vor der Stadt. Eines Morgens sprach sie zu ihrer Magd: „Crescenz, ich gehe jetzt in die Kirche. Wenn du über die Straße gehst um Wasser zu holen, oder in den Garten, um Bohnen zu pflücken, schließe die Hausthüre zu. Ich habe dir das schon öfters befohlen, und erwarte, daß du mir doch endlich einmal gehorchen wirst. Es könnte sich

est-il pas qui y ont perdu santé et vie, honneur et innocence? Voulez-vous pour cela les suivre? N'imites donc pas les brebis: quand l'une d'elles saute dans l'abîme, toutes les autres sautent après elle. Aussi les appelez-vous des bêtes stupides. Mais l'homme qui court à sa perte, parce qu'il y voit courir les autres, est-il plus prudent qu'elles? »

Si vous voyez un homme se précipiter dans le péché et la honte, soyez prudents et ne l'imites pas.

43. LE BOUC.

M^{me} de Hill habitait une belle maison aux portes de la ville. Un matin, elle dit à sa domestique: « Crescenz, je vais aller à l'église. Si tu vas puiser de l'eau de l'autre côté de la rue ou dans le jardin, pour y cueillir des haricots, ne manque pas de fermer la porte de la maison. Je te l'ai recommandé bien souvent, je pense que tu finiras par m'obéir. Quelqu'un pourrait se

und küßten ein Gesundheit und Le-
 Chre und Unschuld. |ben,
 Wolltet ihr deshalb
 es ihnen nachthun?
 Macht es doch nicht
 wie die Schafe.
 Ihr wißt, wenn eines
 in den Abgrund springt,
 die andern Alle springen nach.
 Ihr sie nennt deshalb
 dumme Thiere.
 Allein der Mensch,
 der in das Verderben sich stürzt,
 weil Andere es auch
 so machen, ist
 um nichts klüger. „
 Stürzt sich ein Mensch
 in Sünd' und Schmach:
 seid klug, und macht
 es nicht nach ihm.

et ont perdu santé et vie,
 honneur et innocence.
 Voudriez-vous pour cela
 à eux faire après (imiter)?
 Faites-le pourtant pas
 comme les brebis.
 Vous savez que si l'une
 dans le précipice saute,
 les autres toutes sautent après.
 Vous les appelez pour-cela
 de sottes bêtes.
 Mais l'homme, [pité,
 qui dans la perdition se précipite
 parce que d'autres le aussi
 ainsi font, est
 en rien plus prudent. »
 Si soi précipite un homme
 dans le péché et la honte,
 soyez prudents, et ne faites
 cela pas après à lui.

43. Der Ziegenbock.

43. LE BOUC-DE-CHÈVRE.

Frau von Hill wohnte
 in einem schönen Hause
 vor der Stadt.
 Eines Morgens sie sprach
 zu ihrer Magd:
 „Crescenz, ich gehe jetzt
 in die Kirche.
 Wenn du über die Straße gehst
 um Wasser zu holen,
 oder in den Garten,
 um Bohnen zu pflücken,
 schließe zu die Hausthüre.
 Ich habe dir das
 schon öfters befohlen, |chen
 und erwarte, daß du mir wirst gehor-
 doch endlich einmal.

M^{me} de Hill demeurait
 dans une belle maison
 devant la ville.
 Un matin elle dit
 à sa servante:
 « Crescence, je vais maintenant
 à l'église. [vas
 Si tu de-l'autre-côté de la rue
 pour de l'eau chercher,
 ou dans le jardin,
 pour des haricots cueillir,
 ferme la porte-de-la-maison.
 J'ai à toi cela
 déjà souvent ordonné,
 et attends que, à moi tu obéiras
 pourtant enlin une fois.

sonst leicht Jemand in das Haus schleichen und Schaden anrichten.“

Die Frau ging. Crescenz räumte die Zimmer auf, ging dann zum Brunnen, und ließ richtig wieder alle Thüren offen stehen. „Es ist die ganze Straße hinauf und hinab kein Mensch zu sehen,“ sagte sie, und lachte über die allzuängstliche Sorgfalt ihrer Frau. Allein während Crescenz mit einer Magd am Brunnen plauderte, lief ein Ziegenbock zur Hausthür hinein, sprang die Stiege hinauf, und kam in das Zimmer der Frau.

Dort hing in einem goldenen Rahmen ein großer Spiegel, der beinahe bis zum Boden des Zimmers herabreichte. Der Bock sah sich in dem Spiegel, meinte, es sei noch ein Bock da, stutzte, und drohte ihm mit den Hörnern. Der Bock im Spiegel machte es auch so. Da sprang der rechte Bock plötzlich auf den eingebildeten los, und stieß so gewaltig auf ihn zu, daß der Spiegel in tausend Stück zerbrach.

glisser dans la maison et y causer du dommage. » Après ces recommandations, la dame partit. Après avoir rangé les chambres, Crescence alla à la fontaine et laissa, comme de juste, toutes les portes ouvertes. « On ne voit personne dans toute la rue, » dit-elle en riant de la sollicitude exagérée de sa maîtresse. Mais pendant que Crescence bavardait à la fontaine avec une servante, un bouc entra par la porte ouverte, gravit rapidement les escaliers, et arriva jusqu'à la chambre de la dame. Il s'y trouvait une grande glace à cadre doré, descendant presque jusqu'au parquet. Dès que le bouc aperçut son image dans la glace, il crut voir un autre bouc. Il s'arrêta tout court et le menaça de ses cornes. L'autre bouc l'ayant imité, il sauta tout à coup vers son image et fondit sur elle avec tant d'impétuosité que la glace se brisa en mille mor-

Es könnte sich
Jemand sonst
in das Haus schleichen
und Schaden anrichten.“

Die Frau ging.

Crescenz räumte auf
die Zimmer,
ging dann zum Brunnen,
und ließ richtig alle Thüren
offen stehen.

„Es ist die ganze Straße hinauf
und hinab kein Mensch
zu sehen,“ sagte sie und lachte
über die allzuängstliche Sorgfalt
ihrer Frau.

Allein während Crescenz
mit einer Magd am Brunnen
plauderte, ein Ziegenbock lief
zur Hausthür hinein,
sprang hinauf die Stiege,
und kam in das Zimmer
der Frau.

Dort hing in einem
goldenen Rahmen
ein großer Spiegel,
der beinahe bis zum Boden
des Zimmers herabreichte.
Der Bock sah sich
in dem Spiegel,
meinte, es sei
noch ein Bock da, stuzte,
und drohte ihm mit den Hörnern.
Der Bock im Spiegel
machte es auch so.

Da sprang los der rechte Bock
plötzlich auf den eingebildeten,
und stieß zu so gewaltig
auf ihn daß der Spiegel
in tausend Stücke zerbrach.

Il pourrait soi
quelqu'un sans-cela
dans la maison glisser
et du dommage causer. »

La dame partit.

Crescence rangea
les chambres,
alla ensuite à la fontaine,
et laissa juste toutes les portes
ouvertes rester.

« Il est toute la rue en haut
et en bas aucun homme
à voir, » dit elle, et rit
du trop craintif soin
de sa maîtresse.

Mais pendant *que* Crescence
avec une servante à la fontaine
jasait, un bouc-de-chèvre entra
par la porte-de-la-maison dedans,
sauta-vite en haut l'escalier
et arriva dans la chambre
de la dame.

Là-bas était suspendu dans un
cadre doré
un grand miroir,
qui presque jusqu'au plancher
de la chambre descendait.
Le bouc vit soi
dans le miroir,
pensa, qu'il y avait
encore un bouc là, hésita,
et menaça lui de ses cornes.
Le bouc dans le miroir
fit cela aussi ainsi.

Alors s'élança le vrai bouc
tout-à-coup sur le imaginaire,
et fondit si violemment
sur lui que le miroir
en mille morceaux se brisa.

Crescenz kam mit dem Wasserfüßel auf dem Kopfe eben zur Hausthüre herein, und hörte das Geklapper der Glasscherben, lief eilends in das Zimmer, sah das Unglück, schlug die Hände über dem Kopfe zusammen, und trieb den Bock mit vielen Streichen aus dem Hause. — Allein davon wurde der Spiegel nicht mehr ganz.

Als die Frau nach Hause kam, wurde die leichtsinnige Magd wegen ihres Ungehorsams fortgeschickt, und bekam zu einigem Ersatz des angerichteten Schadens keinen Lohn. In ihrem neuen Dienste durfte man es ihr nicht mehr befehlen, die Thüren zu schließen. Es traf nunmehr das Sprichwort bei ihr zu :

Unachtsame Leute müssen
Oft den Leichtsinn theuer büßen.

44. Der Hirsch.

Hubert war noch ein unmündiger Knabe, als sein guter Vater, der Jäger zu Tannstein, tief im Walde von einem unbekannten Wildschützen erschossen wurde. Die

ceaux. En ce moment Crescence rentrait, un baquet d'eau sur la tête. Quand elle entendit le fracas des morceaux de verre, elle s'élança dans la chambre, vit le dégât, et, après avoir élevé les mains au ciel, elle chassa le bouc à grands coups de bâton. Mais cela ne répara pas le dommage. Quand la dame rentra, elle renvoya la négligente servante à cause de sa désobéissance et retint ses gages pour se dédommager du préjudice qu'elle lui avait causé ! Dans sa nouvelle place, on n'eut pas besoin de recommander à Crescence de fermer les portes. Elle avait appris, à ses dépens, la vérité du proverbe qui dit que :

Les gens désobéissants payent souvent chèrement leur légèreté.

44. LE CERF.

Hubert était en bas âge quand son excellent père, le garde-chasse de Tannstein, fut tué au fin fond de la forêt par un bra-

Crescenz kam eben,
mit dem Wasserkübel auf dem Kopfe
zur Hausthür herein,
und hörte das Geflapper
der Glascherben,
ließ eilends in das Zimmer,
sah das Unglück,
schlug zusammen die Hände
über dem Kopfe,
und trieb den Bock
mit vielen Streichen
aus dem Hause. —
Alein davon wurde der Spiegel
nicht mehr ganz.
Als die Frau nach Hause kam,
wurde die leichtsinnige Magd wegen
ihres Ungehorsams fortgeschickt,
und bekam keinen Lohn
zu einigem Ersatz
des angerichteten Schadens.
In ihrem neuen Dienste
man durfte es ihr
nicht mehr befehlen,
die Thüren zu schließen.
Es traf zu nunmehr bei ihr
das Sprichwort:
Unachtsame Leute müssen
oft theuer den Leichtsinn büßen.

44. Der Hirsch.

Hubert war noch
ein unmündiger Knabe,
als sein guter Vater,
der Jäger zu Tannstein,
tief im Walde, | schützen
von einem unbekannten Wild-
erschossen wurde.
Die Mutter erzog,

Crescence entraît justement
avec le baquet-à-eau sur la tête,
par la porte-de-la-maison de-
et entendit le cliquetis | dans
des fragments-de-verre,
courut rapidement dans la cham-
vit le malheur, | bre,
frappa ensemble les mains
au-dessus de la tête,
et chassa le bouc
avec beaucoup de coups
hors de la maison. —
Mais avec cela devint le miroir
ne plus entier.
Quand la dame vint à la maison,
fut la légère servante à cause de
sa désobéissance renvoyée,
et ne reçut aucuns gages
pour quelque dédommagement
du causé préjudice.
Dans son nouveau service
on dut cela à elle
ne plus ordonner
les portes de fermer.
Il se réalisa maintenant chez elle
le proverbe:
D'imprévoyantes gens doivent
souvent cher la légèreté payer.

44. LE CERF.

Hubert était encore
un enfant mineur,
quand son bon père,
le garde-chasse de Tannstein,
profondément dans la forêt,
par un inconnu braconnier
tué fut.
La mère éleva

Mutter erzog den vaterlosen Knaben, so gut sie konnte, und nach zwanzig Jahren, nachdem er ein trefflicher Forstmann geworden war, erhielt er den väterlichen Dienst.

Eines Tages jagte nun Hubert mit mehreren Jägern und Jagdfreunden in dem Walde. Er schoß nach einem großen Hirsche, fehlte, und in dem Gebüsch rief eine klägliche Stimme: „O Gott, ich bin getroffen!“ Hubert eilte hin, und — sieh! ein alter Mann wand sich winzeln und röchelnd in seinem Blute. Die ganze Jagdgesellschaft versammelte sich um den Sterbenden. Hubert aber kniete neben ihm hin, umsing ihn, bat ihn laut jammernd um Vergebung, und betheuerte, daß er ihn nicht wahrgenommen habe.

Allein der Sterbende sagte: „Du hast mir nichts abzubitten. Was bisher kein Mensch wußte, will ich jetzt offenbaren. Ich bin jener Wildschütz, der deinen Vater erschossen hat. Gerade hier unter dieser alten Eiche tränkte sein Blut weit umher den Boden, und nun mußtest du,

connier inconnu. La mère éleva tant bien que mal le petit orphelin. Vingt ans après, quand il fut devenu un parfait forestier, il succéda à son père. Un jour qu'il chassait avec quelques gardes-chasse et quelques amateurs dans la forêt, il mit en joue un grand cerf, le manqua et, tout aussitôt, une voix plaintive cria du fond des buissons: « O Dieu, je suis blessé! » Hubert courut à l'endroit d'où la voix était partie, et y trouva un vieillard qui se tordait dans son sang, en râlant et en gémissant. Toute la société entoura le mourant. Alors Hubert s'agenouilla à ses côtés, l'entoura de ses bras, et, lui demandant pardon, la voix entrecoupée de gémissements, il protesta de son innocence. Le mourant l'interrompit et lui dit: « Tu n'as pas le moins du monde à me demander pardon. Je vais, en effet, révéler ce que jusqu'aujourd'hui tout le monde ignorait. Je suis le braconnier qui a tué ton père; sous ce vieux chêne, son sang a abreuvé le sol, et aujourd'hui,

den vaterlosen Knaben,
 so gut sie konnte,
 und nach zwanzig Jahren, [mann
 nachdem er ein vortrefflicher Forst-
 geworden war,
 er erhielt den väterlichen Dienst.
 Eines Tages jagte nun Hubert
 mit mehreren Jägern
 und Jagdsfreunden
 in dem Walde.

Er schloß nach einem großen Hirsche,
 fehlte, und eine klägliche
 Stimme rief in dem Gebüsch:
 „O Gott, ich bin getroffen!“
 Hubert eilte hin und — sieh!
 ein alter Mann wand sich!
 röchelnd und winselnd
 in seinem Blute.

Die ganze Jagdgesellschaft
 versammelte sich
 um den Sterbenden.
 Aber Hubert kniete hin neben ihm,
 umsing ihn,
 bat ihn um Verzeihung
 jammernd laut,
 und betheuerte, [habe.
 daß er ihn nicht wahrgenommen
 Allein der Sterbende sagte:

„Du hast mir
 nichts abzubitten.
 Was bisher kein Mensch
 wußte, will ich
 jetzt offenbaren.
 Ich bin jener Wildschütz
 der deinen Vater erschossen hat.
 Gerade hier unter
 dieser alten Eiche
 tränkte sein Blut den Boden,
 weit umher,

l'orphelin garçon,
 aussi bien qu'elle put,
 et, après vingt années,
 après qu'il un excellent chasseur
 devenu fut,
 il obtint le paternel service.
 Un jour chassait donc Hubert
 avec plusieurs chasseurs
 et amateurs-de-chasse
 dans la forêt.

Il tira sur un grand cerf,
 le manqua, et une lamentable
 voix s'écria dans le buisson:
 « O Dieu, je suis atteint! »
 Hubert courut là et — voici!
 un vieillard tordait soi
 râlant et gémissant
 dans son sang.

Toute la société-de-chasse
 s'assembla
 autour du mourant. [de lui,
 Mais Hubert s'agenouilla à côté
 enlaça lui,
 demanda à lui pardon
 en gémissant à haute voix,
 et protesta
 qu'il lui pas remarqué avait.
 Mais le mourant dit:

« Tu as à moi
 en rien à demander-pardon.
 Ce que jusqu'ici aucun homme
 ne savait, veux-je
 maintenant révéler.
 Je suis ce braconnier
 qui ton père tué ai.
 Justement ici sous
 ce vieux chêne
 abreuva son sang le sol,
 loin autour,

der Sohn des Ermordeten, ohne Wissen und Willen, an eben der Stelle die Mordthat an mir rächen!"

"Gott ist gerecht!" seufzte er noch, indem er verschied. Ein Schauer drang allen Umstehenden durch Mark und Bein, und Einer aus ihnen rief:

„Es trifft, o Gott, dein Strafgericht
Früh oder spät den Bösewicht.“

45. Der Wolf.

Hans hütete nicht weit von einem großen Walde die Schafe. Eines Tages schrie er, um sich einen Spaß zu machen, aus allen Kräften: „Der Wolf kommt! der Wolf kommt!"

Die Bauern kamen sogleich mit Netzen und Prügeln in Schaaren aus dem nahen Dorfe gelaufen, und wollten den Wolf todt schlagen. Da sie jedoch nichts von einem Wolfe sahen, gingen sie wieder heim und Hans lachte sie heimlich aus.

c'est toi, le fils de la victime qui, à ton insu, as dû venger en ce même endroit le meurtre que j'y avais commis. Oh, que Dieu est juste! » soupira-t-il en expirant. Les assistants frissonnaient et l'un d'entre eux s'écria :

« Ton jugement, ô Dieu, atteint tôt ou tard le malfaiteur. »

45. LE LOUP.

Jean gardait les brebis non loin de la forêt. Un jour, voulant s'amuser, il cria de toutes ses forces : « Au loup ! au loup ! » Aussitôt les paysans du village voisin accoururent en foule, armés de haches et de gourdins, pour tuer le loup. Mais comme ils n'en trouvèrent point, ils rentrèrent chez eux et Jean se mo-

und nun mußttest du, der Sohn
des Ermordeten,
ohne Wissen und Willen,
an mir die Mordthat
an eben der Stelle rächen!"
„Gott ist gerecht!"
seufzte er noch,
indem er verschied.
Ein Schauer drang
allen Umstehenden
durch Mark und Bein
und Einer aus ihnen rief:
„Es trifft, o Gott,
dein Strafgericht
früh oder spät den Bösewicht.“

45. Der Wolf.

Hans hütete nicht weit
von einem großen Walde
die Schafe.
Eines Tages schrie er,
um sich einen Spaß
zu machen,
aus allen Kräften:
„Der Wolf kommt!
der Wolf kommt!"
Die Bauern kamen
jogleich mit Netzen
und Prügeln
aus dem nahen Dorfe
gelaufen,
und wollten den Wolf
tödt schlagen.
Da sie jedoch nichts
von einem Wolfe sahen,
sie gingen wieder heim
und Hans sie lachte aus
heimlich.

et maintenant tu as dû, toi, le fils
de l'assassiné,
sans savoir et volonté,
sur moi l'assassinat
à cette même place venger! »
« Dieu est juste! »
soupira-t-il encore
pendant qu'il expirait.
Un frisson pénétra
à tous les assistants
à travers moelle et os
et l'un parmi eux s'écria:
« Il frappe, ô Dieu,
ton jugement
tôt ou tard le malfaiteur. »

45. LE LOUP.

Jean gardait non loin
d'une grande forêt
les brebis.
Un jour il cria
pour à soi (se) un plaisir
de faire,
de toutes ses forces:
« Le loup vient!
le loup vient! »
Les paysans vinrent
de suite avec des haches
et des gourdins
du voisin village
accourus,
et voulurent le loup
assommer.
Comme ils cependant rien
d'un loup ne virent, [son
ils allèrent de nouveau à la mai-
et Jean eux railla
secrètement.

Am andern Tage schrie Hans wieder: „Der Wolf! der Wolf!“ Die Bauern kamen wieder heraus, wiewohl nicht mehr so zahlreich als gestern. Da sie aber keine Spur von einem Wolfe erblickten, schüttelten sie die Köpfe, und gingen voll Verdruß nach Hause.

Am dritten Tage kam der Wolf wirklich. Hans schrie ganz erbärmlich: „Zu Hülfe! zu Hülfe! der Wolf!“ Allein diesmal kam ihm kein einziger Bauer zu Hülfe.

Der Wolf brach in die Heerde ein, erwürgte mehrere Schafe, und darunter das artigste Lämmchen, das dem Knaben selbst gehörte, und das er ungemein lieb hatte.

Wer einmal Lügen sich erlaubt,
Dem wird auch Wahrheit nicht geglaubt.

46. Der Affe.

Ein reicher Geizhals, der niemals einem Armen einen qua d'eux sous cape. Le lendemain, il se remit à crier : « Au loup! au loup! » Les paysans revinrent, moins nombreux toutefois que la veille ; mais n'ayant pas trouvé trace d'un loup, ils s'en retournèrent chez eux pleins de dépit et en secouant la tête. Le troisième jour, le loup vint en effet. Mais Jean cria en vain d'une voix lamentable : « Au secours! au secours! au loup! » La bête féroce se jeta sur le troupeau, égorgea plusieurs brebis et surtout le charmant agneau qui appartenait au jeune berger et qu'il chérissait particulièrement.

On ne croit plus le menteur, même quand il dit la vérité.

46. LE SINGE.

Un riche avare, qui ne donnait jamais rien aux pauvres, avait

Am andern Tage
 Hans schrie wieder :
 „Der Wolf! der Wolf!“
 Die Bauern kamen wieder
 heraus,
 wiewohl
 nicht so zahlreich als gestern.
 Aber da sie keine Spur
 von einem Wolfe erblickten,
 schüttelten sie die Köpfe,
 und gingen voll
 Verdruß nach Hause.
 Am dritten Tage
 kam der Wolf wirklich.
 Hans schrie ganz
 erbärmlich :
 „Zu Hülfe! zu Hülfe!
 der Wolf!“
 Allein diesmal
 kam ihm kein einziger
 Bauer zu Hülfe.
 Der Wolf brach ein
 in die Heerde,
 erwürgte mehrere Schafe,
 und darunter das artigste
 Lämmchen,
 das dem Knaben selbst
 gehörte und das er
 ungemein lieb hatte.
 Wer einmal Lügen
 sich erlaubt,
 dem auch Wahrheit
 nicht wird geglaubt.

46. Der Affe.

Ein reicher Geizhals,
 der niemals einem Armen
 einen Heller Almosen gab,

A l'autre jour (Le jour suivant)
 Jean cria de nouveau :
 « Le loup ! le loup ! »
 Les paysans vinrent de nouveau
 dehors,
 quoique
 pas si nombreux que hier.
 Mais comme ils aucune trace
 d'un loup ne virent,
 secouèrent ils les têtes
 et allèrent pleins de
 dépit à la maison.
 Au troisième jour
 vint le loup en effet.
 Jean cria tout-à-fait
 lamentablement :
 « Au secours ! au secours !
 le loup ! »
 Mais cette fois-ci
 vint à lui aucun seul
 paysan au secours.
 Le loup fit-irruption
 dans le troupeau,
 étrangla plusieurs brebis,
 et parmi *elles* le plus gentil
 petit-agneau,
 qui au garçon lui-même
 appartenait et qu'il
 extraordinairement cher avait.
 Qui une fois *des mensonges*
 se permet,
 à celui même *la vérité*
 n'est pas crue.

46. LE SINGE.

Un riche avare,
 qui jamais à un pauvre
 un liard d'aumône *ne* donnait,

Seller Almosen gab, hatte einen Affen zu seiner Gesellschaft, hoffte jedoch, ihn viel theurer wieder zu verkaufen, als er ihn gekauft hatte.

Eines Tages war der hartherzige Mann ausgegangen. Da gerieth der Affe über die vollen Geldkisten, und warf ganze Pfoten voll Gold und Silber zum Fenster hinaus auf die Gasse.

Die Leute, die dies sahen, rauchten und schlugen sich um das Geld, und rafften zusammen, so viel sie nur bekommen konnten.

Da die Kisten schon fast leer waren, kam der Geizige die Gasse herauf, und sah mit Entsetzen was vorging. „O das häßliche, das abscheuliche, das dumme Thier!“ schrie er, und drohte dem Affen schon von weitem mit geballter Faust.

Ein Nachbar aber sagte zu dem zornigen Manne: „Gib dich zufrieden. Es ist freilich dumm, das Geld zu dem Fenster hinaus zu werfen, wie dieser Affe; aber ist

acheté, pour lui tenir compagnie, un singe qu'il espérait revendre bien plus cher. Un jour que cet homme impitoyable était sorti, le singe, ayant trouvé à sa portée les caisses pleines, jeta par la fenêtre dans la rue des poignées d'or et d'argent. A ce spectacle, les passants se prirent aux cheveux et se battirent pour l'argent, essayant d'en ramasser le plus possible. Les caisses étaient presque vides quand l'avare, remontant la rue, vit avec effroi ce qui se passait. « O l'affreuse et sale bête ! » cria-t-il en menaçant, de loin déjà, le singe du poing. Mais un voisin dit à l'homme irrité : « Pourquoi es-tu si mécontent ? Il est sans doute stupide de jeter, comme ce singe, l'argent par la fenêtre, mais

hatte einen Affen
zu seiner Gesellschaft gekauft,
hoffte jedoch ihn
viel theurer wieder zu verkaufen,
als er ihn gekauft hatte.
Eines Tages war
der hartherzige Mann.
ausgegangen.

Da gerieth der Affe
über die vollen Geldkisten,
und warf ganze Pfoten
voll Gold und Silber
zum Fenster hinaus
auf die Gasse.

Die Leute, die dies sahen,
rauften und schlugen
sich um das Geld,
und rafften zusammen,
so viel sie nur
bekommen konnten.

Da die Kisten schon fast
leer waren,
der Geizige kam
die Gasse herauf, und sah
mit Entsetzen
was vorging.

„O das häßliche,
das abscheuliche,
das dumme Thier!“
schrie er, und drohte
schon von weitem dem Affen
mit geballter Faust.

Aber ein Nachbar sagte
zu dem zornigen Manne :

„Gib dich zufrieden.
Es ist freilich dumm,
das Geld zum Fenster
hinaus zu werfen,
wie dieser Affe ;

avait un singe
pour sa société acheté,
espérait cependant lui
beaucoup plus cher revendre,
qu'il lui acheté avait.
Un jour était
le dur homme.
sorti

Alors tomba le singe
sur les pleines caisses-à-argent
et jeta d'entières poignées
toutes-pleines d'or et d'argent
par la fenêtre dehors
dans la rue.

Les gens, qui cela voyaient,
prirent-eux-aux-cheveux et bat-
eux pour l'argent [tirent
et raslèrent ensemble
autant qu'ils seulement
avoir purent.

Lorsque les caisses déjà presque
vides étaient,
l'avare vint
la rue en haut, et vit
avec terreur
ce-qui se passait.

« O la laide,
l'abominable,
l'a sotte bête ! »
cria-t-il, et menaça
déjà de loin le singe
avec le fermé poing.

Mais un voisin dit
à l'irrité homme : [tent).
« Donne-toi content (sois con-
Cela est sans-doute sot
l'argent par la fenêtre
dehors de jeter
comme ce singe ;

es denn viel vernünftiger, wenn man es bloß in Kästen einsperret, und davon gar keinen Gebrauch macht?"

Ich lobe den, der Geld und Gut besitzt,
Wenn er's für sich und And're wohl benützt.

47. Der Löwe.

Ein armer Sklave, der seinem Herrn entlaufen war, wurde wieder eingefangen und zum Tode verurtheilt. Man brachte ihn auf einen großen, weiten Platz, der mit Mauern umgeben war, und ließ einen furchtbaren Löwen auf ihn los. Mehrere tausend Menschen sahen zu.

Der Löwe stürzte grimmig auf den armen Menschen los — blieb aber plötzlich stehen, wedelte mit dem Schweife, sprang voll Freude um ihn herum, und leckte ihm dann freundlich die Hände. Die Leute aber verwunderten sich, und fragten den Sklaven, wie das komme.

est-il donc plus raisonnable de l'enfermer dans des caisses et de n'en faire aucun usage ? »

Je loue celui qui, possédant argent et fortune, sait les employer pour soi et les autres.

47. LE LION.

Un pauvre esclave, qui s'était échappé de chez son maître, fut rattrapé et condamné à mort. On l'amena sur une vaste place entourée de murs et on lâcha contre lui un lion terrible, sous les yeux de plusieurs milliers de spectateurs. Le lion se précipita avec fureur vers le pauvre homme; mais, s'arrêtant tout à coup, il remua la queue, sauta plein de joie autour de lui et lui lécha amicalement les mains. Les assistants s'étant étonnés de ce fait

aber ist es denn viel vernünftiger, mais est-ce donc plus raisonnable,
wenn man es bloß si on le seulement [ble,
in Kisten einsperret, dans des caisses enferme,
und davon gar et de lui tout-à-fait
keinen Gebrauch macht?“ aucun usage ne fait? »
Ich lobe den, der Geld Je loue celui qui argent
und Gut besitzt, et bien possède,
wenn er's für sich s'il le pour soi
und And're wohl benützt. et d'autres bien utilise.

47. Der Löwe.

Ein armer Sklave,
der seinem Herrn
entlaufen war,
wurde wieder eingefangen
und zum Tode verurtheilt.
Man brachte ihn
auf einen großen, weiten Platz,
der mit Mauern umgeben war,
und ließ los
einen furchtbaren Löwen
auf ihn.
Mehrere tausend Menschen
sahen zu.
Der Löwe stürzte los
grimmig auf den armen
Menschen, — aber blieb
plötzlich stehen, wedelte
mit dem Schweife,
sprang voll Freude
herum um ihn,
und leckte
ihn dann freundlich
die Hände.
Aber die Leute
sich verwunderten
und fragten den Sklaven,
wie das komme.

47. LE LION.

Un pauvre esclave,
qui à son maître
échappé s'était,
fut de nouveau attrapé
et à mort condamné.
On amena lui
sur une vaste, grande place,
qui de murs entourée était,
et on lâcha
un terrible lion
contre lui.
Plusieurs milliers d'hommes
regardaient.
Le lion s'élança
furieux sur le pauvre
homme, — mais resta
tout-à-coup arrêté, remua
avec la queue,
sauta plein de joie
autour de lui,
et lécha
à lui ensuite amicalement
les mains.
Mais les gens
s'étonnèrent
et demandèrent à l'esclave
comment cela venait (se faisait).

Der Sklave erzählte: „Als ich meinem Herrn entlaufen war, verbarg ich mich in eine Höhle der Wüste. Da kam dieser Löwe winselnd zu mir hinein, und zeigte mir seine Präge, in der ein scharfer Dorn steckte. Ich zog ihm den Dorn heraus, und von der Zeit an versah mich der Löwe mit Wildpret, und wir lebten in der Höhle friedlich zusammen. Bei der letzten Jagd wurden wir von einander getrennt, und beide gefangen — und nun freut sich das gute Thier mich wieder zu finden.“

Alles Volk war über die Dankbarkeit des guten Thieres entzückt, und rief laut: „Es lebe der wohlthätige Mensch! es lebe der dankbare Löwe!“ Der Sklave wurde freigelassen und reichlich beschenkt. Der Löwe aber begleitete ihn von nun an beständig, wie ein zahmes Hündchen, ohne Jemanden ein Leid zu thun.

Die Dankbarkeit kann wilde Thiere zähmen;
Laß' dich, mein Kind, von ihnen nicht beschämen.

étrange, l'esclave raconta ce qui suit : « Quand je m'étais enfui de chez mon maître, j'allai me cacher dans une caverne du désert. Un jour, ce lion s'approcha en gémissant de moi, me montrant sa patte, dans laquelle était enfoncée une grosse épine. Je la lui retirai et, depuis ce moment, le lion m'approvisionna de gibier et nous vécûmes paisiblement ensemble. Pendant la dernière chasse nous fûmes séparés et pris tous les deux, et maintenant la brave bête se réjouit de me retrouver. » Le peuple entier, touché de cette reconnaissance, s'écria à haute voix : « Vive l'homme bienfaisant ! vive le lion reconnaissant ! » L'esclave fut libéré et comblé de présents.

A partir de ce moment le lion l'accompagna partout, sans faire de mal à personne.

La reconnaissance peut dompter les animaux féroces, prends exemple sur eux, mon enfant.

Der Sklave erzählte :

„Als ich meinem Herrn
entlaufen war,
ich verbarg mich
in eine Höhle der Wüste.

Da kam dieser Löwe
winselnd zu mir herein,
und zeigte mir seine Präge,
in der ein scharfer
Dorn steckte.

Ich zog ihm den Dorn heraus,
und von der Zeit an
versah mich der Löwe
mit Wohlgefallen,
und wir lebten in der Höhle
friedlich zusammen.

Bei der letzten Jagd
wir wurden von einander
getrennt, und
beide gefangen, —
und nun freut sich
das gute Thier
mich zu finden wieder.“

Alles Volk war entzückt
über die Dankbarkeit
des guten Thieres und rief laut :
„Es lebe der wohlthätige Mensch !
es lebe der dankbare Löwe !“

Der Sklave wurde frei gelassen
und reichlich beschenkt.

Aber der Löwe begleitete ihn
von nun an beständig,
wie ein zahmes Hündchen,
ohne Jemanden
ein Leid zu thun.

Die Dankbarkeit kann
wilde Thiere zähmen.

Laß dich nicht von ihnen
nicht beschämen, mein Kind.

L'esclave raconta :

« Quand moi à mon maître
échappé étais,
je cachai moi
dans une caverne du désert.

Alors vint ce lion
en gémissant chez moi dedans,
et montra à moi sa patte,
dans laquelle une aiguë
épine enfoncée-était.

Je retirai à lui l'épine dehors,
et depuis ce moment
approvisionna moi le lion
avec (de) gibier,
et nous vécûmes dans la caverne
paisiblement ensemble.

A la dernière chasse
nous fûmes l'un de l'autre
séparés et
tous-les-deux pris, —
et maintenant réjouit soi
le bon animal

moi de trouver de nouveau.

Tout le peuple fut ravi
de la reconnaissance [voix :
du bon animal et s'écria-à-haute
« *Qu'il vive le bienfaisant homme!*
qu'il vive le reconnaissant lion ! »

L'esclave fut libre laissé
et richement gratifié.

Mais le lion accompagna lui
à partir de maintenant toujours,
comme un apprivoisé petit-chien,
sans à quelqu'un
du mal faire.

La reconnaissance peut
des bêtes féroces apprivoiser.

Ne laisse toi par elles
pas confondre, mon enfant.

48. Der Ohrwurm.

Anselm hatte den Fehler, daß er gern horchte. Der Vater warnte ihn oft; allein es half nichts. Eines Abends kam ein Bürger aus der Stadt zu dem Vater in den Garten, und sagte, er habe Einiges in Geheim mit ihm zu reden. Der Vater ging mit ihm in das Gartenhaus und machte die Thür zu.

Anselm schlich sogleich herbei und hielt das Ohr an ein kleines Astloch, das in der Thür war. Allein auf einmal ward ihm ganz wunderlich in seinem Ohre. Es war ihm, als kriechen und krabbele etwas darin herum, und bald darauf empfand er so entsetzliche Schmerzen, daß er laut schreien mußte, und fast rasend wurde.

Der Vater kam mit dem Bürger erschrocken aus dem Gartenhause. Man ließ einen Arzt holen; dieser spritzte dem Anselm in das Ohr. Endlich kroch ein Ohrwurm aus

48. LE PERCE-OREILLE.

Anselme avait la détestable habitude d'écouter aux portes. Son père le mit souvent en garde contre ce défaut, mais ce fut en vain. Un soir, un bourgeois de la ville vint trouver le père dans son jardin et demanda à l'entretenir quelques instants en secret. Le père le mena donc dans le pavillon et en ferma soigneusement la porte. Anselme se glissa immédiatement tout près et colla son oreille contre un trou de la porte. Tout à coup il éprouva une singulière sensation dans l'oreille; il lui sembla que des fourmis s'y promenaient et, bientôt après, il ressentit de si violentes douleurs qu'elles lui arrachèrent les hauts cris et le rendirent presque furieux. Plein d'effroi, le père sortit du pavillon avec son visiteur. Un médecin, appelé en toute hâte, fit des injections dans l'oreille d'Anselme. Enfin il en sortit un perce-oreille

48. Der Ohrwurm.

Anselm hatte den Fehler
 daß er gern horchte.
 Der Vater warnte ihn oft;
 allein es half nichts.
 Eines Abends kam ein Bürger
 aus der Stadt zu
 dem Vater in den Garten,
 und sagte, er habe
 Einiges in Geheim
 mit ihm zu reden.
 Der Vater ging mit ihm
 in das Gartenhaus
 und machte zu die Thür.
 Anselm schlich
 herbei sogleich
 und hielt das Ohr
 an ein kleines Astloch,
 das in der Thüre war.
 Allein auf einmal ward ihm
 ganz wunderbarlich
 im Ohre.
 Es war ihm, als
 kriechen und krabbeln
 etwas darin herum,
 und bald darauf er empfand
 so entsetzliche Schmerzen,
 daß er laut schreien mußte,
 und fast rasend wurde.
 Der Vater kam erschrocken
 mit dem Bürger
 aus dem Gartenhause.
 Man ließ einen Arzt holen;
 dieser spritzte dem Anselm
 in das Ohr.
 Endlich kroch ein Ohrwurm
 aus dem Ohre hervor,

48. LE PERCE-OREILLE.

Anselme avait le défaut [tes.
 qu'il volontiers écoutait *aux por-*
 Le père avertit lui souvent;
 mais cela *ne servit à rien.*
 Un soir vint un bourgeois
 de la ville chez
 le père dans le jardin,
 et dit qu'il avait
 quelque chose en secret
 avec lui à parler.
 Le père alla avec lui
 dans le pavillon-du-jardin
 et ferma la porte.
 Anselme *se glissa*
 auprès de suite
 et tint l'oreille
 contre un petit trou-à-nœud,
 qui dans la porte était.
 Mais tout à coup *il* devint à lui
 tout singulièrement
 dans l'oreille.
 Il était à lui comme *si*
 rampait et fourmillait
 quelque chose dedans autour,
 et bientôt après il éprouva
 de si épouvantables douleurs,
 qu'il à haute voix crier dut
 et presque furieux devint.
 Le père vint effrayé
 avec le bourgeois
 hors du pavillon-du-jardin.
 On laissa un médecin chercher;
 celui-ci fit-une-injection à An-
 dans l'oreille. [selme
 Enfin sortit un perce-oreille
 de l'oreille dehors,

dem Ohre hervor, der sich in dem Astloche versteckt hatte, und dem Anselm in das Ohr gekrochen war.

„Bist du nun für dein Horchen bestraft? sagte der Vater. Laß es dir künftig zur Warnung dienen! Manchem Horcher sind schon viel schlimmere Würmer, als ein Ohrwurm in das Ohr, ja in Kopf und Herz gekrochen: ich meine Mißverständnisse, Haß und Feindschaft. Du mußt dir diesen Fehler abgewöhnen, wenn du einst ein braver Mann werden willst.“

Ein Mann von Ehre und Verstand
Schämt sich des Horchens an der Wand.

49. Das Brod.

Zur Zeit der Theuerung ließ ein reicher Mann die zwanzig ärmsten Kinder der Stadt in sein Haus kommen, und sagte zu ihnen: „In diesem Korbe da ist für jedes von euch ein Brod. Nehmt es, und kommt alle Tage zu dieser Stunde wieder, bis Gott bessere Zeiten schickt.“

Die Kinder fielen über den Korb her, stritten und zank-

qui s'était caché dans le trou et était entré dans l'oreille du petit garçon. « As-tu maintenant suffisamment expié ta manie d'écouter aux portes? dit le père; que cela te serve de leçon! Des insectes bien plus dangereux sont entrés dans l'oreille, voire dans la tête et le cœur d'un indiscret, j'entends parler de malentendus, de haine et d'inimitié. Il faut te déshabituer de ce défaut, si tu veux devenir un jour un brave homme. »

Un homme d'honneur intelligent a honte d'écouter aux portes.

49. LE PAIN.

Pendant une période de disette, un homme riche fit venir dans sa maison les vingt enfants les plus pauvres de la ville et leur dit: « Dans cette corbeille vous trouverez un pain pour chacun d'entre vous. Prenez-le et revenez tous les jours à la même heure jusqu'à ce que Dieu nous envoie des temps meilleurs. » Là-dessus les enfants se jetèrent sur la corbeille, se disputant

der sich in dem Astloche
 versteckt hatte,
 und dem Anselm
 gekrochen in das Ohr war.
 „Bist du nun bestraft
 für dein Horchen?
 sagte der Vater.
 Laß es dir künftig
 zur Warnung dienen!
 Manchem Horcher sind
 schon viel schlimmere Würmer
 als ein Ohrwurm
 in das Ohr, ja in Kopf
 und Herz gekrochen:
 ich meine Mißverständnisse,
 Haß und Feindschaft.
 Du mußt dir diesen Fehler
 abgewöhnen, wenn du willst
 einst ein braver Mann werden.“
 Ein Mann von Ehre
 und Verstand schämt sich
 des Horchens an der Wand.

49. Das Brod.

Zur Zeit der Theuerung
 ließ ein reicher Mann
 die zwanzig ärmsten Kinder
 der Stadt in sein Haus kommen,
 und sagte zu ihnen:
 „In diesem Korbe da ist
 für jedes von euch ein Brod.
 Nehmt es, und kommt alle Tage
 zu dieser Stunde wieder,
 bis Gott
 bessere Zeiten schickt.“
 Die Kinder fielen her
 über den Korb,
 stritten und zankten

lequel soi dans le trou-à-nœud
 caché avait,
 et à Anselme
 entré dans l'oreille était.
 « Es-tu maintenant puni
 pour ton écouter-*aux-portes*?
 dit le père.
 Laisse cela à toi dorénavant
 pour avertissement servir!
 A maint écouteur sont
 déjà de bien plus mauvais vers
 qu'un perce-oreille
 dans l'oreille, même dans *la tête*
 et *le cœur* entrés: [dus,
 j'entends *parler* de mal-enten-
 haine et inimitié.
 Tu dois à toi ce défaut
 déshabituer, si tu veux [nir. »
 un jour un brave homme deve-
 Un homme d'honneur
 et d'intelligence a honte
 d'écouter à la paroi (*aux-portes*).

49. LE PAIN.

A l'époque de la disette
 laissa un homme riche
 les vingt plus pauvres enfants
 de la ville dans sa maison venir,
 et dit à eux:
 « Dans cette corbeille-là il y a
 pour chacun de vous un pain.
 Prenez-le et venez tous les jours
 à cette heure de nouveau,
 jusqu'à-ce-que Dieu
 de meilleurs temps envoie. »
 Les enfants se précipitèrent
 sur la corbeille,
 se disputèrent et se querellèrent

ten um das Brod, weil jedes das schönste und größte haben wollte, und gingen endlich fort — ohne nur zu danken.

Nur Franziska, ein ärmlich, aber reinlich gekleidetes Mädchen, blieb bescheiden in der Ferne stehen, nahm das kleinste Laibchen, das im Korbe blieb, küßte dem Manne dankbar die Hand, und ging dann stille und sittsam nach Hause.

Am andern Tage waren die Kinder eben so ungezogen, und die arme Franziska bekam dieses Mal ein Laibchen, das kaum halb so groß war, als die übrigen Brode. Als sie aber nach Hause kam, und ihre kranke Mutter das Brod anschnitt — da fielen eine Menge neuer Silberstücke heraus.

Die Mutter erschrak und sagte: „Gib das Geld den Augenblick wieder zurück; denn es ist gewiß aus Versehen in das Brod hinein gekommen.“

Franziska trug es zurück. Allein der wohlthätige Mann sprach: „Nein, nein, es war kein Versehen. Ich habe das

et se querellant, parce que chacun voulait avoir le pain le plus beau et le plus grand. Puis ils partirent, sans même dire merci. Seule la petite Françoise, pauvrement, mais proprement vêtue, se tenait modestement à l'écart. Puis elle prit la plus petite miche restée dans la corbeille, baisa avec reconnaissance la main de son bienfaiteur et se retira avec silence et décence. Le lendemain, les enfants se montrèrent tout aussi inconvenants que la veille; il ne resta à la pauvre Françoise qu'une petite miche, à peine de moitié aussi grande que les autres. Mais, quand elle rentra à la maison et que sa mère malade entama le pain, il en tomba une quantité de pièces d'argent neuves. La mère effrayée dit à sa fille: « Rapporte cet argent sur l'heure, car c'est certainement par mégarde qu'il se trouve dans la miche. » Françoise rapporta le pain. » Non, non, dit l'homme bienfaisant, ce n'était nullement une

um das Brod,
 weil jedes das schönste
 und größte haben wollte,
 und gingen endlich fort —
 ohne nur zu danken.
 Franziska nur, ein Mädchen
 ärmlich gekleidetes,
 aber reinlich,
 blieb bescheiden
 in der Ferne stehen,
 nahm das kleinste Laibchen
 das im Korbe blieb,
 küßte dem Manne
 dankbar die Hand,
 und ging dann
 stille
 und fittsam nach Hause.
 Am andern Tage waren die Kinder
 eben so ungezogen,
 und die arme Franziska bekam
 dieses Mal ein Laibchen,
 das kaum halb so groß
 war, als die übrigen Brode.
 Aber als sie nach Hause kam,
 und die kranke Mutter
 das Brod anschnitt —
 da eine Menge
 neuer Silberstücke
 fielen heraus.
 Die Mutter erschrak und sagte :
 „Gib das Geld den Augenblick
 wieder zurück;
 denn es ist gewiß
 aus Versehen
 in das Brod hinein gekommen.“
 Franziska trug es zurück.
 Allein der wohlthätige Mann
 sprach : „Nein, nein,
 es war kein Versehen.

pour le pain,
 parce que chacun le plus beau
 et le plus grand avoir voulait,
 et allèrent enfin loin —
 sans seulement dire merci.
 Françoise seule, une petite-fille
 pauvrement vêtue,
 mais proprement,
 resta modestement
 dans le lointain debout,
 prit la plus petite miche
 qui dans la corbeille restait,
 baisa à l'homme
 avec reconnaissance la main,
 et alla ensuite
 silencieusement
 et décemment à la maison.
 A l'autre jour furent les enfants
 tout aussi inconvenants,
 et la pauvre Françoise eut
 cette fois-ci une petite-miche
 qui à peine moitié aussi grande
 était, que les autres pains.
 Mais quand elle à la maison vint
 et *que* la malade mère
 la miche entama,
 alors une quantité
 de pièces neuves d'argent
 tombèrent dehors.
 La mère s'effraya et dit :
 « Donne l'argent à l'instant
 de nouveau en arrière ;
 car il est certainement
 par mégarde
 dans le pain dedans venu. »
 Françoise le rapporta.
 Mais le bienfaisant homme
 dit : « Non, non,
 ce n'était aucune méprise.

Geld in das kleinste Brod hinein backen lassen, um dich, du gutes Kind, zu belohnen. Bleibe immer so genügsam, friedfertig und nachgiebig. Wer lieber mit dem kleinern Brode zufrieden ist, als um das größere zankt, dem bringt es reichlichem Segen, als wäre Geld in das Brod hinein gebacken."

Genügsam, friedlich, dankbar sein,
Bringt mehr, als Zank und Streiten ein.

50. Wasser und Brod.

Zur Zeit großer Theuerung kam Paul, ein armer Knabe, aus dem Gebirge herab in ein naheß Dorf, und flehte vor den Häusern vermöglicher Leute um Brod. Peter, der Knabe eines reichen Bauern, saß vor seiner Hausthüre, und hatte ein großes Stück Brod in der Hand. „Gib mir auch einen Bissen davon, sagte der arme Paul, mich hungert gar so sehr.“ Allein Peter sagte hartherzig: „Geh' weiter, ich habe für dich kein Brod!“

méprise. C'est à dessein que j'ai fait mettre cet argent dans la plus petite miche, pour te récompenser, toi, ma bonne enfant. Reste, ta vie durant, aussi sobre, paisible et conciliante. Celui qui se contente plutôt d'une petite miche de pain que de se disputer pour en avoir une plus grande, en retirera plus de bénédiction que s'il y trouvait de l'argent. »

La sobriété, l'esprit de paix et la reconnaissance rapportent plus que l'esprit de discorde et de dispute.

50. L'EAU ET LE PAIN.

Pendant une grande disette, un pauvre garçon nommé Paul, descendit de la montagne vers un village voisin, pour mendier son pain devant les maisons des gens riches. Pierre, le fils d'un riche paysan, était assis devant sa porte, et tenait à la main un gros morceau de pain. « Donne-m'en un morceau, dit le pauvre Paul, car je meurs de faim. » Mais Pierre lui dit avec dureté : « Va plus loin, je n'ai pas de pain pour toi. » L'année d'après,

Ich habe das Geld backen lassen
in das kleinste Brod
hinein, um dich zu belohnen,
du gutes Kind.
Bleibe immer so genügsam,
friedfertig und nachgiebig.
Wer lieber
mit dem kleinern Brode
zufrieden ist, als
um das größere zankt,
dem bringt es
reichlichern Segen,
als wäre Geld
in das Brod hinein gebacken."
Genügsam, friedlich, dankbar sein,
bringt ein mehr, als Zank
und Streiten.

J'ai l'argent cuire laissé
dans la plus petite miche
dedans, pour te récompenser,
toi, bonne enfant.
Reste toujours aussi sobre,
paisible et conciliante.
Qui plutôt
d'une plus petite miche
content est, que
pour une plus grande se querelle,
à celui-là rapporte cela
une plus riche bénédiction
que *si* était de l'argent
dans le pain dedans cuit. » [être,
Sobre, paisible, reconnaissant
rapporte plus que querelle
et dispute.

50. Wasser und Brod.

Zur Zeit
großer Theuerung,
kam Paul, ein armer Knabe,
aus dem Gebirge herab
in ein naheß Dorf,
und flehte
vor den Häusern
vermögllicher Leute um Brod. Iern,
Peter, der Knabe eines reichen Bau-
ers, saß vor seiner Hausthüre,
und hatte ein großes Stück
Brod in der Hand.
„Gib mir auch
einen Bissen davon, sagte
der arme Paul,
mich hungert gar so sehr."
Allein Peter sagte hartherzig:
„Gehe weiter,
ich habe kein Brod für dich."

50. EAU ET PAIN.

Dans le temps
d'une grande disette,
vint Paul, un pauvre garçon,
de la montagne en bas
dans un voisin village
et demanda
devant les maisons
de riches gens du pain.
Pierre, le fils d'un riche paysan,
était assis devant sa porte,
et avait un grand morceau
de pain dans la main.
« Donne à moi aussi
une bouchée de cela, dit
le pauvre Paul,
j'ai-faim tant (j'ai si faim). »
Mais Pierre dit durement:
« Va plus loin,
je n'ai pas de pain pour toi. »

Ein Jahr etwa nachher kam Peter hinauf in das Gebirg, seine entlaufene Ziege zu suchen. Er irrte lange zwischen den Felsen umher. Die Sonne schien sehr heiß, und er verschnachtete beinahe vor Durst; allein nirgends fand er eine Quelle.

Endlich sah er im Schatten eines Baumes den armen Paul sitzen, der die Schafe hütete, und einen vollen Wasserkrug neben sich stehen hatte. „Gib mir doch zu trinken, sagte der reiche Peter; mich durstet gar sehr.“ Allein Paul sagte: „Geh' weiter, ich habe für dich kein Wasser!“

Da erinnerte sich Peter, daß er einst dem armen Paul einen Bissen Brod unbarmherzig abgeschlagen habe. Die Thränen drangen ihm in die Augen, und er bat den Paul um Vergebung. Paul überwand sich, verzieh ihm, und reichte ihm den Krug. Peter aber sprach: „Gott wolle dir diesen Trunk Wasser hier und dort belohnen.“

Gerne geben, gern vergeben,
Heißt in Wahrheit christlich leben.

Pierre gravit la montagne pour chercher une chèvre égarée. Longtemps il erra entre les rochers sans la trouver. Le soleil dardait ses rayons et il mourait presque de soif, mais nulle part il n'apercevait de source. Enfin il vit, à l'ombre d'un arbre, le pauvre Paul qui gardait ses brebis, et avait à ses côtés une cruche pleine d'eau. « Donne-moi donc à boire, car j'ai bien soif, » lui dit Pierre. Mais Paul lui répondit : « Va plus loin, je n'ai pas d'eau pour toi. » Alors Pierre se souvint qu'un jour il avait refusé durement au pauvre Paul une bouchée de pain. Les larmes lui vinrent aux yeux et il demanda pardon à Paul. Celui-ci surmonta sa mauvaise humeur, lui pardonna et lui tendit la cruche. « Que Dieu, dit Pierre, te rende ici bas et là-haut cette gorgée d'eau. »

Donner de bon cœur et pardonner de bon cœur, c'est là ce qui s'appelle vivre chrétiennement.

Ein Jahr etwa nachher
kam Peter hinauf
in das Gebirg,
seine entlaufene Ziege zu suchen.
Er irrte lange
zwischen den Felsen umher.
Die Sonne schien sehr heiß, [Durst;
und er versmachete beinahe vor
allein er fand nirgends eine Quelle.
Endlich sah er
im Schatten eines Baumes
den armen Paul sitzen,
der die Schafe hütete,
und einen vollen Wasserkrug
neben sich stehen hatte.
„Gib mir doch zu trinken,
sagte der reiche Peter;
mich durstet gar sehr.“
Allein Paul sagte:
„Geh' weiter, ich habe
kein Wasser für dich!“
Da erinnerte sich Peter,
daß er einst dem armen Paul
unbarmherzig einen Bissen
Brod abgeschlagen habe.
Die Thränen drangen ihm
in die Augen,
und er bat den Paul um Verzeihung.
Paul überwand sich,
verzieh ihm, und reichte ihm
den Krug.
Aber Peter sprach:
„Gott wolle dir
diesen Trunk Wasser hier
und dort belohnen.“
Gerne geben,
gerne vergeben,
heißt in Wahrheit
Christlich leben.

Une année à-peu-près après,
vint Pierre en haut
dans la montagne [cher.
son échappée chèvre pour cher-
Il erra longtemps
entre les rochers tout autour.
Le soleil luisait très chaud,
et il mourait presque de soif;
mais il ne trouva nulle part une
Enfin vit il [source
à l'ombre d'un arbre
le pauvre Paul assis,
qui les brebis gardait,
et une pleine cruche-à-eau
à côté de lui placée avait.
« Donne-moi donc à boire,
dit le riche Pierre;
j'ai-soif tant (j'ai si soif). »
Mais Paul dit :
« Va plus loin, je n'ai
pas d'eau pour toi. »
Alors souvint soi Pierre
que lui une fois au pauvre Paul
inhumainement une bouchée
de pain refusé avait.
Les larmes pénétrèrent à lui
dans les yeux,
et il demanda à Paul pardon.
Paul surmonta soi,
pardonna à lui et tendit à lui
la cruche.
Mais Pierre dit :
« Dieu veuille à toi
cette gorgée d'eau ici
et là-bas récompenser. »
Volontiers donner,
volontiers pardonner,
s'appelle en vérité
chrétiennement vivre.

51. Die Milch.

Ferdinand, ein reicher Knabe aus der Stadt, spazierte an einem Frühlingstage auf einen benachbarten Bauernhof, ließ sich für sein Geld eine Schüssel Milch geben, setzte sich unter einen schattigen Baum in das Gras, brockte das Brod in die Milch, und aß nach Herzenslust.

Friedrich, ein armer Knabe aus dem nächsten Dorfe, der vor Hunger und Elend sehr mager und blaß aussah, stand nicht weit von ihm, sah traurig zu, und hätte gern auch etwas davon gehabt; allein er war zu bescheiden, darum zu bitten.

Dem reichen Ferdinand fiel es wohl ein, er solle dem armen Knaben etwas übrig lassen; er gab aber dieser guten Regung seines Herzens kein Gehör, und aß begierig fort. Als er nun bereits die Milch aufgezehrt hatte, erblickte er auf dem Boden der Schüssel einen Keim. Er las ihn mit Erröthen, ließ sogleich die Schüssel noch einmal

51. LE LAIT.

Ferdinand, un jeune et riche citadin, se dirigeait, par une belle journée de printemps, vers une ferme voisine; il s'y fit servir, à beaux deniers comptants, une jatte de lait, s'assit dans l'herbe à l'ombre d'un arbre, émietta le pain dans le lait et mangea à cœur joie. Frédéric, un pauvre petit paysan du village voisin, se tenait non loin de lui avec une mine hâve et pâle, et le regardant avec tristesse. Il aurait bien voulu avoir aussi quelque chose à manger, mais il était trop modeste pour le demander. Ferdinand sentit bien qu'il devrait laisser quelques morceaux au pauvre paysan, mais il n'écoula pas la bonne impulsion de son cœur et continua à manger avec avidité. Il avait presque dévoré tout son lait, quand il remarqua au fond de l'écuelle une sentence.

51. Die Milch.

Ferdinand, ein reicher Knabe
 aus der Stadt spazierte
 an einem Frühlingstage
 auf einen benachbarten Bauernhof,
 sich ließ für sein Geld
 eine Schüssel Milch geben,
 setzte sich
 unter einen schattigen
 Baume in das Gras,
 brockte das Brod in die Milch
 und aß nach Herzenslust.
 Friedrich, ein armer Knabe
 aus dem nächsten Dorfe,
 der vor Hunger und Elend,
 sehr mager und blaß aussah,
 stand nicht weit von ihm,
 sah zu traurig,
 und hätte auch gern
 etwas davon gehabt;
 allein er war zu bescheiden
 darum zu bitten.
 Dem reichen Ferdinand,
 fiel es wohl ein,
 er solle dem armen Knaben
 etwas übrig lassen;
 aber er gab
 dieser guten Regung
 seines Herzens
 kein Gehör,
 und aß begierig fort.
 Als er nun bereits die Milch
 aufgezehrt hatte,
 erblickte er auf dem Boden
 der Schüssel einen Keim.
 Er las ihn mit Erröthen,
 ließ sogleich die Schüssel
 noch einmal füllen,

51. LE LAIT.

Ferdinand, un riche garçon
 de la ville, se-promenait
 par un jour-de-printemps
 vers une ferme voisine,
 se laissa (fit) pour son argent
 une écuelle de lait donner,
 assit soi
 sous un ombragé
 arbre dans l'herbe,
 émietta le pain dans le lait
 et mangea à cœur-joie.
 Frédéric, un pauvre garçon
 du voisin village,
 qui de faim et de misère,
 très maigre et pâle mine-avait,
 se tenait pas loin de lui,
 regardait tristement,
 et aurait volontiers aussi
 quelque chose de cela eu;
 mais il était trop modeste
 pour-cela de prier.
 Au (Le) riche Ferdinand [bien]
 tomba-t-il bien dedans (pensa
qu'il devait au pauvre garçon
 quelque chose de reste laisser;
 mais il donna
 à cette bonne impulsion
 de son cœur
 aucune audience,
 et mangea avidement plus loin.
 Quand il maintenant déjà le lait
 mangé eut,
 remarqua-t-il dans le fond
 de l'écuelle un vers.
 Il lut lui en rougissant,
 laissa immédiatement l'écuelle
 encore une fois remplir,

füllen, und sich ein großes Stück Brod dazu geben. Dann rief er den armen Friedrich freundlich herbei, brockte ihm das Brod selbst ein, und sprach ihm liebevoll zu, es sich wohl schmecken zu lassen.

„Den Spruch, sagte Ferdinand, der in der Schüssel steht, sollte man in alle Schüsseln vermöglicher Leute schreiben.“ Der Spruch aber lautete so :

Der du des Armen kannst vergessen,
Verdienest nicht, dich satt zu essen.

52. Die Suppe.

„Die Mittagsuppe ist doch gar zu wenig geschmalzen, ich kann sie nicht essen;“ sagte die kleine Gertrud, und legte den Löffel weg.

„Nun wohl, sagte die Mutter, ich will dir dafür eine bessere Abendsuppe vorsehen.“

Die Mutter ging hierauf in den Krautgarten, grub Erdäpfel heraus, und Gertrud mußte, bis die Sonne unterging, die Erdäpfel auflesen und in Säcke sammeln.

Nachdem beide nach Hause gekommen waren, brachte die Mutter endlich die Abendsuppe. Gertrud kostete sie

Après l'avoir lue en rougissant, il fit remplir de nouveau l'écuelle, demanda un gros morceau de pain et appela le pauvre Frédéric. Il lui émietta lui-même le pain et l'engagea affablement à manger de bon appétit. « On devrait, dit-il, inscrire cette sentence, qui se trouve au fond de l'écuelle, dans toutes les écuelles des gens riches. » Voici ce qu'elle disait :

Tu ne mérites pas de te rassasier, toi qui oublies le pauvre.

52. LA SOUPE.

« Notre soupe n'est vraiment pas assez grasse, je ne puis la manger, dit la petite Gertrude, en déposant sa cuiller sur la table. — Eh bien, je te servirai une meilleure soupe ce soir, » dit la mère. Là-dessus elle se rendit au potager, arracha des pommes de terre et, jusqu'au coucher du soleil, Gertrude dut les ramasser et les mettre en sacs. Après leur retour à la maison, la mère mit enfin la soupe sur la table. Quand Gertrude en eut

und sich geben dazu
ein großes Stück Brod.
Dann rief er den armen Friedrich
freundlich herbei,
brockte ein ihm selbst das Brod,
und sprach zu ihm freundlich,
zu lassen es sich wohl schmecken.
Ferdinand sagte: „Den Spruch
der steht in der Schüssel,
man sollte schreiben
in alle Schüsseln
vermöglicher Leute.“
Aber der Spruch lautete so:
Du der kannst des Armen vergessen
verdienst dich nicht zu essen satt.

et se donner avec cela
un grand morceau de pain.
Alors il appela le pauvre Frédéric
amicalement auprès-*de-lui*
émietta à lui lui-même le pain,
et exhorta lui amicalement,
de laisser cela à soi bien goûter
Ferdinand dit: « Cette sentence
qui se trouve dans l'écuelle,
on devrait écrire
dans toutes les écuelles
des riches gens. » [si:
Mais la sentence était conçue ain-
Toi qui peux le pauvre oublier,
tu ne mérites pas de te rassasier.

52. Die Suppe.

„Die Mittagsuppe ist doch
gar zu wenig geschmalzen,
ich kann nicht sie essen,“
sagte die kleine Gertrud
und legte den Löffel weg.
„Nun wohl, sagte die Mutter,
ich will dir dafür
eine bessere
Abenduppe vorsetzen.“
Die Mutter ging hierauf
in den Krautgarten,
grub Erdäpfel heraus,
und Gertrud mußte,
bis die Sonne unterging,
die Erdäpfel auflesen
und in Säcke sammeln.
Nachdem beide nach Hause
gekommen waren,
brachte die Mutter endlich
die Abenduppe.
Gertrud kostete sie

52. LA SOUPE.

« La soupe du dîner est pourtant
par trop peu graissée,
je ne peux pas la manger, »
dit la jeune Gertrude,
et mit la cuiller de côté.
« Eh bien, dit la mère,
je veux à toi par-contre
une meilleure
soupe-du-soir servir. »
La mère alla ensuite
dans le potager, [hors,
creusa des pommes-de terre-de-
et Gertrude dut,
jusqu'à ce que le soleil se coucha,
les pommes-de-terre ramasser
et dans des sacs recueillir.
Après que les deux à la maison
arrivées furent,
apporta la mère enfin
la soupe-du-soir.
Gertrude goûta elle

und sagte : „Das ist freilich eine andere Suppe ; die schmeckt besser.“ Sie aß das ganze Schüsselchen voll aus.

Die Mutter aber lächelte und sprach : „Es ist eben die Suppe, die du heute Mittag stehen ließeßt. Jetzt schmeckt sie dir aber besser, weil du den Nachmittag hindurch fleißig gearbeitet hast.“

Wer seine Arbeit fleißig thut,
Dem schmecket jede Suppe gut.

53. Die köstlichen Gewürze.

Ein Prinz wurde auf einem Spaziergange von einem Platzregen überfallen und flüchtete sich in die nächste Bauernhütte.

Die Kinder saßen eben bei Tische, und vor ihnen stand eine große Schüssel voll Habermuß. Alle ließen sich's recht gut schmecken, und sahen dabei so frisch und roth aus, wie die Rosen.

goûté : « C'est là, dit-elle, une tout autre soupe, elle a bien meilleur goût que celle du dîner. » Quand elle eut vidé sa petite écuelle, sa mère lui dit en riant : « C'est la même soupe que tu as dédaignée à dîner. Tu la trouves meilleure à présent, parce que tu as bien travaillé tout l'après-dîner durant. »

Celui qui travaille avec zèle, trouvera toujours bon goût à sa soupe.

53. LES ÉPICES PRÉCIEUSES.

Surpris, pendant une promenade, par la pluie battante, un prince se réfugia dans la cabane la plus voisine. Il y trouva les enfants à table et devant eux un grand plat rempli de bouillie de gruau d'avoine. Tous mangeaient de bon appétit et avaient une mine fraîche et rose. « Comment, dit le prince, est-il donc possible qu'en mangeant, avec un plaisir aussi visible, une nourriture aussi grossière, on puisse avoir une mine aussi florissante?

und sagte :

„Das ist freilich eine andere Suppe ;
die schmeckt besser.“

Sie aß das ganze

Schüsselchen voll aus.

Aber die Mutter lächelte
und sprach :

„Es ist eben die Suppe
die du liebst stehen
heute Mittag.

Aber jetzt schmeckt sie
besser dir,

weil du fleißig
gearbeitet hast

den ganzen Nachmittag hindurch.“

Wer seine Arbeit

fleißig thut,

dem jede Suppe

schmecket gut.

et dit :

« Ceci est certes une autre sou-
celle-là ragoûte mieux. »

Elle mangea l'entière

petite-écuelle pleine vide.

Mais la mère sourit

et dit :

« C'est justement la soupe
que tu as laissée
aujourd'hui à midi.

Mais maintenant elle ragoûte
mieux à toi,

parce que toi diligemment
travaillé as

toute l'après-midi durant. »

Qui son travail

fait diligemment,

à celui-là chaque soupe

ragoûte bien.

53. Die köstlichen Gewürze.

Ein Prinz wurde
auf einem Spaziergange
von einem Platzregen
überfallen und flüchtete sich
in die nächste Bauernhütte.

Die Kinder saßen
eben

bei Tische und vor ihnen
stand

eine große Schüssel voll
Habermuß.

Alle ließen sich es

recht gut schmecken,

und sahen dabei aus

so frisch und roth

wie die Rosen.

53. LES PRÉCIEUX ASSAISONNE- MENTS.

Un prince fut

pendant une promenade

par une pluie-battante,

surpris et réfugia soi

dans la plus voisine cabane.

Les enfants étaient assis

justement

à table et devant eux

se trouvait

une grande écuelle pleine

de bouillie-de-grau-d'avoine.

Tous laissaient à eux cela

très bien ragoûter,

et avaient-des-mines

aussi fraîches et rouges

que les roses.

„Aber wie ist es doch möglich, sagte der Prinz zur Mutter, daß man eine so rauhe Speise mit so sichtbarer Lust verzehren, und dabei so gesund und blühend aussehen kann?“

Die Mutter antwortete: „Das kommt von dreierlei Gewürzen her, die ich an die Speise thue. Erstens lasse ich die Kinder ihr Mittagessen durch Arbeit verdienen; zweitens gebe ich ihnen außer der Tischzeit nichts zu essen, damit sie Hunger mit zu Tische bringen; drittens gewöhne ich sie zur Genügsamkeit, indem ich sie mit Leckerbissen und Näscherien gar nicht bekannt mache.“

Die köstlichsten Gewürze, weit und breit,
Sind Arbeit, Hunger und Genügsamkeit.

54. Der Honigtopf.

Margarethens Mutter hatte einst in der Küche beide Hände voll Arbeit und rief: „Hole mir geschwind

— Cela vient, dit la mère, de ce que j'ajoute à nos mets trois sortes d'assaisonnements. D'abord il faut que les enfants gagnent leur dîner par le travail; en second lieu, je ne leur donne rien à manger entre les heures de repas, afin qu'ils aient faim en se mettant à table, et enfin je les habitue à la frugalité, en leur refusant les friandises et les gourmandises. »

Les assaisonnements les plus précieux seront toujours le travail, la faim et la frugalité.

54. LE POT A MIEL.

La mère de Marguerite était un jour fort occupée dans sa cuisine. « Cherche-moi donc vite un citron, dit-elle à sa fille, voilà la

„Aber wie ist es
 doch möglich,
 sagte der Prinz zur Mutter,
 daß man eine
 so rauhe Speise
 mit so sichtbarer Lust
 verzehren kann und
 dabei aussehen so gesund
 und blühend?“
 Die Mutter antwortete:
 „Das kommt her
 von dreierlei
 Gewürzen,
 die ich an die Speise thue.
 Erstens lasse ich
 die Kinder ihr Mittagessen
 durch Arbeit verdienen;
 zweitens gebe ich ihnen
 nichts zu essen
 außer der Tischzeit,
 damit sie Hunger
 mit zu Tische bringen;
 drittens ich sie gewöhne
 zur Genügsamkeit,
 indem ich sie mit
 Leckerbissen und Näsjereien
 gar nicht bekannt mache.“
 Die köstlichsten
 Gewürze,
 weit und breit, sind
 Arbeit, Hunger und Genügsamkeit.

54. Der Honigtopf.

Mutter Margarethens
 hatte einst in der Küche
 beide Hände voll
 Arbeit und rief:
 „Hole mir geschwind eine Citrone

« Mais comment est-il
 donc possible,
 dit le prince à la mère,
 qu'on un
 aussi rude aliment
 avec un aussi visible plaisir
 manger peut et
 avec cela être aussi sain
 et florissant? »
 La mère répondit:
 « Cela vient
 de trois espèces
 d'assaisonnements,
 que je à l'aliment mets.
 En premier lieu je laisse
 les enfants leur diner
 par travail gagner;
 secondement je ne donne à eux
 rien à manger
 en dehors du temps-de-la-table
 afin qu'eux faim
 avec à table apportent;
 en troisième lieu je les habitue
 à la frugalité,
 en-ce-que je les avec
 friandises et gourmandises
 pas du tout familiers fais. »
 Les plus précieux
 assaisonnements,
 au loin et au large, sont
 travail, faim et frugalité.

54. LE POT-A-MIEL.

La mère de Marguerite
 avait un jour dans la cuisine
 les deux mains pleines
 de travail et s'écria:
 « Cherche moi vite un citron

eine Citrone; da ist der Schlüssel zum Speisegewölbe?“

Als Margarethe in das Speisegewölbe kam, schaute sie begierig umher, ob es nichts zu naschen gebe. Da erblickte sie oben auf einem Brette den Honigtopf. Sie streckte sich so sehr sie konnte, um den Topf zu erreichen, und ihren ausgestreckten Zeigefinger in den Honig zu tauchen.

Allein plötzlich zwickte sie etwas ganz entsetzlich in den Finger, und als sie schreiend und weinend die Hand herauszog, sieh! da hing ein großer Krebs daran, der den Finger mit seiner Schere gepackt hatte, und ihn gar nicht mehr loslassen wollte.

Die Mutter hatte nämlich, ohne daß Gretchen es wußte, den Honig vor ein paar Tagen verkauft, und weil der Topf eben leer stand, einige Krebse darin aufbewahrt.

Sie eilte auf Gretchens Geschrei in das Speisegewölbe,

clef de l'office. » A peine Marguerite y fut-elle entrée, qu'elle chercha avidement de tous côtés si elle ne trouverait rien à grignoter. Alors elle avisa sur une planche le pot à miel. Elle s'allongea de toutes ses forces, pour atteindre le pot et plonger son index dans le miel. Mais tout à coup elle se sentit terriblement pincer le doigt et quand, au milieu de ses cris et de ses pleurs, elle eut retiré la main, une grosse écrevisse y pendait. Elle avait saisi le doigt entre ses pinces et ne voulait plus le lâcher. Marguerite ignorait que, quelques jours auparavant, sa mère avait vendu son miel et avait déposé, dans le pot vide, quelques écrevisses. Aux cris de Marguerite la mère accourut à

da ist der Schlüssel zum Speiseger-
 Als Margarethe [wölb!"
 in das Speisegewölb kam,
 schaute sie begierig
 umher, ob es nichts
 zu naschen gebe.
 Da erblickte sie oben
 auf einem Brette
 den Honigtopf.
 Sie streckte sich so sehr
 sie konnte,
 um den Topf zu erreichen,
 und ihren ausgestreckten Zeigefinger
 in den Honig zu tauchen.
 Allein plötzlich
 etwas
 zwickte sie ganz
 entsetzlich in den Finger,
 und als sie die Hand
 schreiend und weinend
 herauszog
 sieh! da ein großer Krebs
 hing daran, der
 den Finger gepackt hatte
 mit seiner Schere,
 und ihn gar nicht mehr
 loslassen wollte.
 Nämlich die Mutter
 hatte, ohne daß Gretchen
 es wußte,
 den Honig vor
 ein paar Tagen
 verkauft, und weil
 der Topf eben leer stand,
 darin einige Krebse
 aufbewahrt.
 Sie eilte auf Geschrei
 Gretchens
 in das Speisegewölbe,

voici la clef pour l'office. »
 Quand Marguerite
 dans l'office vint,
 regarda-t-elle avidement
 autour, s'il rien
 à grignoter avait.
 Alors elle aperçut en hau
 sur une planche
 le pot-à-miel.
 Elle allongea soi autant
 qu'elle put;
 pour le pot atteindre,
 et pour son tendu index
 dans le miel de plonger.
 Mais tout-à-coup
 quelque-chose
 pinça elle tout-à-fait
 terriblement dans le doigt,
 et quand elle la main
 criant et pleurant
 tira-dehors,
 voici! là une grande écrevisse
 pendait après, qui
 le doigt saisi avait
 avec sa pince,
 et elle plus du tout
 lâcher voulait.
 C'est que la mère
 avait, sans que Marguerite
 le sût,
 le miel, avant
 quelques jours
 vendu, et parce que
 le pot justement vide était,
 dedans quelques écrevisses
 conservé.
 Elle courut aux cris
 de Marguerite
 dans l'office,

machte den blutenden Finger des Kindes von der Krebs-
schere los und sagte : „Laß diese kleine Strafe dich war-
nen, denn Naschhaftigkeit könnte noch betrübtere Folgen
für dich haben. Schon Viele, die sich in ihrer Jugend das
Naschen angewöhnt haben, verschwendeten ihr Geld, scha-
deten ihrer Gesundheit, und was noch viel schlimmer ist,
ihrer Seele.“

Vor Näscherei nimm dich in Acht,
Sie hat schon Manchen Leid gebracht.

55. Die Perlen.

1.

Ein Wanderer verirrte sich in der Wüste eines fernen
Welttheiles. Er fand zwei Tage lang nichts zu essen und
zu trinken, und verschnittete fast vor Hunger und Durst.
Endlich erreichte er einen schattigen Baum und eine frische
Quelle. An dem Baume waren aber keine Früchte; bei
der Quelle lag jedoch ein kleines Säckchen. „Gottlob,

l'office, débarrassa le doigt ensanglanté de l'enfant de la pince
de l'écrevisse et lui dit : « Que cette légère punition te serve
de leçon, car ta gourmandise pourrait avoir pour toi des suites
bien plus tristes. Bien des gens qui, dans leur jeunesse, se sont
habitués à la gourmandise, ont dissipé leur argent, au préju-
dice de leur santé et, ce qui est bien pis, de leur âme. »

*Garde-toi de la gourmandise, elle a été pour beaucoup
d'hommes la source de grands chagrins.*

55. LES PERLES.

I. Un voyageur s'égara dans le désert d'un continent éloigné.
Deux jours durant, il ne trouva rien à manger et à boire, et
mourait presque de faim et de soif. Enfin il arriva à un arbre
à l'ombre duquel jaillissait une source d'eau fraîche. L'arbre ne
portait point de fruits, mais auprès de la source il trouva à terre

machte los den blutenden
Finger des Kindes
von der Krebszähne,
und jagte : „Laß diese kleine
Strafe dich warnen, denn
Raschhaftigkeit könnte noch
betrübtere Folgen für dich haben.
Schon Viele, die sich
in ihrer Jugend
das Raschen angewöhnt haben,
verschwendeten ihr Geld,
schädeten ihrer Gesundheit,
und was
noch viel schlimmer ist,
ihrer Seele.“
Nimm dich in Acht
vor Rascherei,
sie hat schon Manchen
Leid gebracht.

55. Die Perlen.

I

Ein Wanderer verirrte sich
in der Wüste
eines fernen Welttheiles.
Er fand zwei Tage lang
nichts zu essen und zu trinken,
und verschmachtete fast
vor Hunger und Durst.
Endlich erreichte er
einen schattigen Baum
und eine frische Quelle.
Aber an dem Baume waren
keine Früchte;
jedoch bei der Quelle
lag ein kleines Säckchen.
„Gottlob,
jagte der Mann,

détacha l'ensanglanté
doigt de l'enfant
de la pince de l'écrevisse,
et dit : « Laisse cette petite
punition t'avertir, car
gourmandise pourrait encore
plus tristes suites pour toi avoir.
Déjà beaucoup, qui à eux
dans leur jeunesse
la gourmandise habitué ont,
dissipèrent leur argent,
nuisirent à leur santé,
et ce qui
encore bien pire est,
à leur âme. »
Prends-toi en garde
contre la gourmandise
elle a déjà à maints *hommes*
du chagrin apporté.

55. LES PERLES.

I

Un voyageur égara lui
dans le désert
d'un lointain continent.
Il trouva deux jours durant
rien à manger et à boire,
et mourait presque
de faim et de soif.
Enfin il atteignit
un ombragé arbre
et une fraîche source.
Mais à l'arbre n'étaient
pas de fruits;
cependant auprès de la source
était-couché un petit sac.
« Dieu-soit-loué,
dit l'homme,

sagte der Mann, indem er das Säckchen anfühlte, das sind vielleicht Erbsen, die mich vom Hungertode erretten.“ Er machte das Säckchen begierig auf, und rief erschrocken: „Ach Gott! es sind nur Perlen.“

Das Stücklein Brod, das dich ernährt,
Ist mehr als Gold und Perlen werth.

2.

Der arme Mann hätte nun leicht neben den Perlen, die mehrere tausend Thaler werth waren, verhungern können. Allein er betete inbrünstig zu Gott — und plötzlich sah er einen Mohren auf einem Kameele in großer Eile auf sich zukommen. Der Mohr hatte die Perlen liegen lassen, und freute sich, sie wieder zu finden. Er erbarmte sich des halb verhungerten Menschen, gab ihm Brod und köstliche Früchte, und nahm ihn dann zu sich auf

un petit sac. « Dieu soit loué, dit-il en tâtant le sac, ce sont peut-être des pois qui me sauveront de la mort. » L'ayant ouvert précipitamment : « O Dieu, s'écria-t-il, ce ne sont que des perles. »

Le morceau de pain qui te nourrit est plus précieux que l'or et les perles.

II. Le pauvre homme aurait pu mourir de faim à côté des perles qui valaient plusieurs milliers d'écus. Mais il s'adressa avec ferveur à Dieu. Voici que tout à coup il vit venir vers lui en toute hâte un nègre assis sur un chameau. Celui-ci avait oublié ses perles et se réjouit fort de les retrouver. Il eut pitié du pauvre affamé, lui donna du pain et des fruits succulents et le prit en

indem er das Säckchen
anfühlte, das sind
vielleicht Erbsen,
die mich erretten
vom Hungertode."
Er machte auf begierig
das Säckchen,
und rief erschrocken :
„Ach Gott ! es sind
nur Perlen."
Das Stücklein Brod,
das dich ernährt,
ist mehr als Gold
und Perlen werth.

II

Der arme Mann
hätte nun
leicht neben den Perlen,
die mehrere tausend
Thaler werth waren,
verhungern können.
Alein er betete inbrünstig
zu Gott,
— und plötzlich sah er
einen Mohren auf einem Kameele
in großer Eile auf sich
zukommen.
Der Mohr hatte die Perlen
liegen lassen,
und freute sich
sie wieder zu finden.
Er erbarmte sich des
halbverhungerten
Menschen,
gab ihm Brod
und kostliche Früchte,
und nam ihn zu sich
auf sein Kameel.

pendant qu'il le petit sac
tâtait, ce sont
peut-être *des* pois
qui me sauvent
de la mort-par-faim. »
Il ouvrit avidement
le petit sac,
et s'écria effrayé :
« O Dieu ! ce sont
seulement *des* perles.»
Le morceau de pain,
qui te nourrit,
est plus que *l'or*
et *les* perles cher.

II

Le pauvre homme
aurait maintenant
facilement à côté des perles,
qui plusieurs milliers *de*
thalers valaient,
mourir-de-faim pu.
Mais il pria avec-ferveur
à Dieu,
— et tout à coup il vit
un nègre sur un chameau
en grande hâte vers lui
s'approcher.
Le nègre avait les perles
couchées laissé,
et réjouit soi
elles de nouveau de trouver.
Il eut pitié du
à moitié-mort-de-faim
homme,
donna à lui du pain
et de délicieux fruits,
et prit lui avec soi
sur son chameau.

sein Kameel. „Sieh, sagte der Mohr, wie wunderbar Gott Alles fügt. Ich hielt es für ein Unglück, daß ich die Perlen verlor; es war aber ein großes Glück für dich, denn Gott hat es so gefügt, daß ich wieder hieher kommen und dir das Leben retten mußte.“

Vertraue auf den lieben Gott,
Er ist der Helfer in der Noth.

56. Die Edelsteine.

Ein Goldschmied mußte für eine vornehme Frau einen prächtigen Schmuck machen, zu dem sie ihm mehrere kostbare Edelsteine gab.

Robert, sein Lehrlinge, hatte an den hellen, funkelnden Steinen von allen Farben eine große Freude, und betrachtete sie sehr oft.

Mit einem Male bemerkte der Meister, daß ihm zwei der schönsten Steine fehlten. Er hatte den Lehrlingen im Verdachte, und suchte in dessen Schlafkammer nach. Da fand er die Edelsteine in einem Loche, das sich über einem alten Kasten in der Mauer befand.

croupe sur son chameau. « Vois donc, lui dit-il, comment Dieu dispose tout admirablement. J'ai regardé comme un malheur d'avoir perdu mes perles, et pourtant c'était un grand bonheur pour toi. Dieu a voulu ainsi que je revinsse ici pour te sauver la vie. »

Aie confiance en Dieu, il sera ton salut dans la détresse.

56. LES PIERRES PRÉCIEUSES.

Une dame de qualité chargea un orfèvre de lui faire une parure magnifique et lui remit, à cet effet, plusieurs pierres précieuses d'un grand prix. Robert, son apprenti, admirait ces pierres transparentes et scintillantes, aux mille couleurs, et les regardait souvent. Tout à coup l'orfèvre s'aperçut que deux des plus belles pierres avaient disparu. Il soupçonna l'apprenti, fit des recherches dans sa chambre à coucher et les trouva dans une niche, située dans le mur, au-dessus d'une vieille armoire. C'est en vain

„Sieh, sagte der Mohr,
wie Gott Alles
wunderbar fügt.
Ich hielt es für
ein Unglück,
daß ich
die Perlen verlor,
aber es war ein großes
Glück für dich,
denn Gott hat es so gefügt
daß ich wieder hieher
kommen mußte,
und dir das Leben retten.“
Vertraue auf den lieben Gott,
Er ist der Helfer in der Noth.

« Vois, dit le nègre,
comme Dieu tout
admirablement dirige.
Je regardai cela comme
un malheur
de-ce-que je
les perles perdisse,
mais cela était un grand
bonheur pour toi,
car Dieu a cela ainsi dirigé
que moi de nouveau ici
venir dusse,
et à toi la vie sauver. »
Fie-toi sur le bon Dieu,
il est le sauveur dans la détresse.

56. Die Edelsteine.

Ein Goldschmied mußte
für eine vornehme Dame
einen prächtigen Schmuck machen,
zu dem sie ihm mehrere
kostbare Edelsteine gab.
Robert, sein Lehrlinge, hatte
eine große Freude
an diesen hellen, funkelnden
Steinen von allen Farben,
und betrachtete sie sehr oft.
Mit einem Male
der Meister bemerkte
daß zwei der schönsten Steine
ihm fehlten.
Er hatte den Lehrlingen
im Verdachte und suchte nach
in Schlafkammer dessen.
Da fand er die Edelsteine
in einem Loch das sich
über einem alten Kasten
in der Wand befand.

55. LES PIERRES-PRÉCIEUSES.

Un orfèvre devait
pour une dame de qualité
une magnifique parure faire,
pour laquelle elle à lui plusieurs
précieuses pierres donna.
Robert, son apprenti, avait
une grande joie
à ces claires, scintillantes
pierres de toutes les couleurs,
et regardait elles très souvent.
Tout à coup
le maître remarqua
que deux des plus belles pierres
à lui manquaient.
Il eut l'apprenti
en soupçon et chercha après
dans la chambre-à-coucher de lui
Là il trouva les pierres précieuses
dans un trou qui soi
au-dessus d'une vieille armoire
dans le mur trouvait.

Robert bethenurte zwar, er habe die Steine nicht genommen; allein der Meister züchtigte ihn sehr hart, sagte, daß er das Henken verdient habe, und jagte ihn fort.

Am andern Tage fehlte wieder ein Stein und der Goldschmied fand ihn im nämlichen Loche. Nun gab er fleißig Acht, wer doch die Edelsteine dahin verstecke. Da kam eine Elster, die der Lehrjunge aufgezogen und zahm gemacht hatte, auf den Arbeitstisch geflogen, nahm einen Edelstein in den Schnabel, und trug ihn in das Mauerloch.

Der Goldschmied bedauerte es nun herzlich, daß er dem armen Knaben Unrecht gethan habe. Er nahm ihn wieder an, behandelte ihn von nun an sehr gütig, und hatte nie mehr so leicht auf Jemand einen Argwohn.

Wer den Argwohn nicht bezwingt,
Sich und Andern Kummer bringt.

que Robert affirma son innocence; son maitre le corrigea d'importance, lui dit qu'il avait mérité d'être pendu et le chassa.

Le lendemain, une nouvelle pierre disparut et l'orfèvre la retrouva dans la même niche. Alors il observa avec soin qui pouvait cacher là les pierres précieuses. Un jour une pie, que l'apprenti avait élevée et apprivoisée, vint voler sur l'établi de l'orfèvre, saisit dans son bec une pierre et la porta dans la niche. L'orfèvre regretta de tout cœur le tort qu'il avait fait au pauvre enfant, le reprit chez lui, et le traita dorénavant avec bienveillance. Jamais, depuis lors, il ne se permit de soupçonner si légèrement quelqu'un.

Celui qui ne sait dominer ses soupçons, cause du chagrin à soi-même et aux autres.

Robert bethenerte zwar,
 er habe die Steine nicht genommen;
 allein der Meister züchtigte
 ihn sehr hart, sagte
 er habe das Hengen verdient,
 und jagte fort ihn.
 Am andern Tage,
 fehlte wieder ein Stein,
 und der Goldschmied fand ihn
 im nämlichen Loch.
 Nun er gab
 fleißig Acht,
 wer doch die Edelsteine
 dahin verstecke.
 Da kam eine Elster,
 die der Lehrjunge
 aufgezogen
 und zahm gemacht hatte,
 auf den Arbeitstisch
 geflogen,
 nahm einen Edelstein
 in den Schnabel
 und trug ihn
 in das Mauerloch.
 Der Goldschmied bedauerte es
 nun herzlich,
 daß er dem armen Knaben
 Unrecht gethan hatte.
 Er nahm ihn wieder an,
 behandelte ihn
 von nun an
 sehr gütig,
 und hatte nie mehr
 so leicht einen Argwohn
 auf Jemand.
 Wer nicht bezwingt
 den Argwohn,
 bringt sich
 und Andern Kummer.

Robert jassirma il-est-vrai,
 qu'il avait les pierres pas pris;
 mais le maître châtia
 lui bien durement, dit
 qu'il avait la pendaison mérité
 et chassa lui.
 Au lendemain,
 manqua de nouveau une pierre,
 et l'orfèvre trouva elle
 dans le même trou.
 Maintenant il fit
 attention soigneusement
 qui donc les pierres-précieuses
 là cachait.
 Alors vint une pie,
 que l'apprenti
 élevée
 et rendue docile avait,
 sur la table-de-travail
 en-volant,
 prit une pierre-précieuse
 dans le bec,
 et porta elle
 dans le trou-du-mur.
 L'orfèvre regretta cela
 maintenant cordialement,
 que lui au pauvre garçon
 tort fait avait.
 Il prit lui de nouveau,
 traita lui
 à partir de maintenant
 très doucement,
 et n'avait jamais plus
 si facilement un soupçon
 sur quelqu'un.
 Qui ne pas dompte,
 le soupçon,
 apporte à lui
 et à d'autres du chagrin.

57. Die Kieselsteine.

Florian, ein junger Fuhrknecht, hatte sich durch Branntweintrinken eine gefährliche Krankheit zugezogen. Der Arzt sprach zu ihm : „Wenn du den Branntwein nicht ganz aufgibst, so mußt du sterben, denn er ist ein Gift für die Jugend.“

Der Kranke sagte : „Das kann ich nicht; ich bin ihn schon zu sehr gewohnt. Dieses Gläschlein hier muß ich täglich austrinken.“

Der Arzt sagte : „Se nun, so muß ich auf etwas Anderes denken.“ Am folgenden Tage brachte er ein buntes Schächtelchen voll Kieselsteinchen, und sprach : „Wirf alle Tage eines von diesen Steinchen in deine Branntweinflasche; laß es aber allemal darin, so wird der Branntwein dir unschädlich sein.“

Der Kranke glaubte, die Steinchen hätten die Kraft, den Branntwein unschädlich zu machen, und that täglich

57. LES CAILLOUX.

Florian, un jeune charretier, s'était attiré une dangereuse maladie par l'abus de l'eau-de-vie. Son médecin lui dit : « Tu mourras certainement, si tu ne renonces à l'eau-de-vie, car elle est un poison pour les jeunes gens. — Je ne le puis, répondit le malade, car j'y suis trop habitué et tous les jours il me faut vider ce flacon. — Cherchons alors un autre remède, » dit le médecin. Le lendemain, il apporta une petite boîte bariolée, remplie de petits cailloux et dit : « Tu jetteras tous les jours dans ton flacon une de ces petites pierres, mais aie bien soin de l'y laisser, et alors l'eau-de-vie ne te fera plus aucun mal. » Le malade attribua aux petites pierres le pouvoir de rendre l'eau-de-vie plus inoffen-

57. Die Rieselsteine.

Florian, ein junger Fuhrknecht,
 hatte sich
 durch Branntweintrinken
 eine gefährliche
 Krankheit zugezogen.
 Der Arzt sprach zu ihm:
 „Wenn du nicht ganz
 den Branntwein aufgibst,
 so mußt du sterben,
 denn er ist Gift
 für die Jugend.“
 Der Kranke sagte:
 „Das kann ich nicht;
 ich bin ihn schon zu sehr gewöhnt.
 Ich muß
 dieses Fläschlein hier
 täglich austrinken.“
 Der Arzt sagte: „Se nun,
 so muß ich auf etwas
 Anderes denken.“
 Am folgenden Tage
 brachte er ein
 buntes Schächtelchen
 voll Rieselsteinchen,
 und sprach:
 „Wirf alle Tage eines
 von diesen Steinchen
 in deine Branntweinflasche;
 aber laß es allemal darin,
 so wird sein der Branntwein
 dir unschädlich.“
 Der Kranke glaubte
 die Steinchen
 hätten die Kraft
 den Branntwein
 unschädlich zu machen,
 und that täglich

57. LES CAILLOUX.

Florian, un jeune charretier,
 avait à soi
 par la boisson-de-l'eau-de-vie.
 une dangereuse
 maladie attiré.
 Le médecin dit à lui:
 « Si tu pas tout-à-fait
 l'eau-de-vie laisses,
 alors tu dois mourir,
 car elle est *un* poison
 pour la jeunesse. »
 Le malade dit:
 « Cela puis-je *ne* pas;
 je suis à elle déjà trop habitué.
 Je dois
 cette petite-bouteille-ci
 journellement vider. »
 Le médecin dit: « Eh bien
 alors je dois à quelque chose
 d'autre songer. »
 Le suivant jour
 il apporta une
 petite-boîte multicolore
 pleine de petits-cailloux,
 et dit:
 « Jette tous les jours une
 de ces petites-pierres
 dans ta bouteille-à-cau-de-vie;
 mais laisse la chaque-fois de-
 alors sera l'eau-de-vie [dans,
 pour toi inoffensive. »
 Le malade crut
 que les petites-pierres
 avaient le pouvoir
 l'eau-de-vie
 inoffensive de faire,
 et mit journellement

eines in die Flasche. So trank er täglich, ohne es selbst zu merken, einige Tropfen weniger, und als die Flasche am Ende voll Steinchen war, hatte er sich das verderbliche Brantweintrinken abgewöhnt.

Wer, sich zu bessern, täglich etwas thut,
Der wird allmählig fehlerfrei und gut.

58. Der Sack voll Erde.

Ein reicher Mann brachte seine Nachbarin, eine arme Wittve, um ihren einzigen Acker, um damit seinen Garten zu vergrößern. Als er am andern Tage auf dem Acker umherging, kam die arme Wittve mit einem leeren Kornsaack, und sprach zu ihm mit weinenden Augen: „Ich bitte euch, laßt mich von meinem väterlichen Erbtheile nur so viel Erde nehmen, als in diesen Sack hineingeht.“ Der Reiche sagte: „Diese thörichte Bitte kann ich euch wohl gewähren.“

Die Wittve füllte den Sack mit Erde und sprach dann:

sive, et en mit journellement une dans sa bouteille. C'est ainsi qu'il but tous les jours, sans s'en douter, quelques gouttes de moins, et quand le flacon fut plein de cailloux, il avait perdu sa mauvaise habitude.

Celui qui fait journellement quelques efforts pour devenir meilleur, devient peu à peu bon et parfait.

58. LE SAC REMPLI DE TERRE.

Un homme riche dépouilla sa voisine, une pauvre veuve, de l'unique champ qu'elle possédait, dans le but d'arrondir son jardin. Le lendemain, pendant qu'il parcourait le champ, la pauvre veuve vint tout éplorée avec un sac vide et lui dit: « Laissez-moi prendre, je vous prie, de mon héritage paternel autant de terre que ce sac en peut contenir. — Je puis bien vous accorder cette sottie demande, » dit le riche. La veuve remplit son sac de terre et lui dit: « Maintenant j'ai encore une autre prière à vous adres-

eines in die Flasche.
 So trank er täglich,
 ohne es selbst zu merken,
 einige Tropfen weniger,
 und als die Flasche
 am Ende voll
 Steinchen war,
 er sich hatte
 das verderbliche
 Branntweintrinken abgewöhnt.
 Wer sich zu bessern,
 täglich etwas thut,
 der wird allmählig
 fehlerfrei und gut.

une dans la bouteille.
 Ainsi buvait-il journellement,
 sans cela lui-même remarquer
 quelques gouttes de moins,
 et quand la bouteille
 à la fin pleine
 de petites-pierres fut,
 il s'était
 de la dangereuse [bitué.
 boisson-de-l'eau-de-vie désa-
 Qui pour s'améliorer,
 journellement quelque chose fait,
 celui-là devient peu-à-peu
 libre-de-fautes et bon.

58. Der Sack voll Erde.

Ein reicher Mann brachte
 seine Nachbarin,
 eine arme Wittwe,
 um ihren einzigen Acker,
 um damit
 seinen Garten zu vergrößern.
 Als am andern Tage
 er auf dem Acker umherging,
 kam die arme Wittwe
 mit einem leeren Kornsacke,
 und sprach mit weinenden Augen :
 „Ich bitte euch, laßt mich
 von meinem väterlichen Erbtheile
 nur so viel Erde
 nehmen als
 in diesen Sack hineingeht.“
 Der Reiche sagte:
 „Ich kann euch wohl
 diese thörichte Bitte gewähren.“
 Die Wittwe füllte
 den Sack mit Erde
 und sprach dann :

58. LE SAC PLEIN DE TERRE.

Un riche homme dépouilla
 sa voisine,
 une pauvre veuve,
 de son unique champ,
 pour avec lui
 son jardin d'agrandir.
 Lorsque l'autre jour
 il sur le champ allait autour,
 vint la pauvre veuve
 avec un vide sac-à-blé,
 et dit avec des pleurants yeux :
 « Je vous prie, laissez moi
 de mon paternel héritage
 seulement autant de terre
 prendre qu'il
 dans ce sac dedans-entre. »
 Le riche dit :
 « Je puis à vous bien
 cette sottie demande accorder. »
 La veuve remplit
 le sac de terre
 et dit alors :

„Nun habe ich aber noch eine Bitte: Seid so gut, und helft mir den Sack auf die Schulter nehmen.“

Der Reiche hatte keine Lust dazu, und schlug es ihr unwillig ab. Allein die Wittve ließ mit Bitten nicht nach, bis er endlich einwilligte. Als er aber den Sack aufheben wollte, rief er: „Es ist unmöglich; er ist mir zu schwer!“

Netzt sprach die Wittve mit großem Nachdrucke: „Da euch dieser Sack voll Erde schon zu schwer ist, wie wird erst der ganze Acker, den tausend solche Säcke nicht fassen könnten, euch in der Ewigkeit drücken!“

Der Mann erschrak über diese Rede, und gab ihr den Acker wieder zurück.

Scheu unrecht Gut als eine Bürde,
Die ewig dich beschweren würde.

59. Der Thaler.

Fridolin, ein frommer Bauersmann, sagte öfters:

ser. *Aidez-moi à charger le sac sur l'épaule.* » Le riche qui n'en avait nulle envie, refusa avec indignation, mais la veuve le harcela tellement par ses prières, qu'il finit par y consentir. Mais quand il voulut soulever le sac, il s'écria: « Cela m'est impossible, il est trop lourd. » Alors la veuve lui dit avec sérieux: « Si ce sac rempli de terre vous semble déjà trop lourd, combien ce champ que des milliers de sacs ne peuvent contenir, ne vous pèsera-t-il pas sur la conscience dans l'éternité? » Ces paroles effrayèrent le riche et il rendit le champ à la veuve.

Garde-toi du bien mal acquis comme d'un fardeau, qui te pèserait dans l'éternité.

59. L'ÉCU.

Fridolin, un pieux paysan, avait l'habitude de dire: « Il est facile

„Aber nun
ich habe noch eine Bitte.
Seid so gut und helft
mir den Sack
auf die Schulter nehmen.“
Der Reiche hatte keine Lust
dazu und schlug ab
es ihr unwillig.
Aber die Wittve
ließ nicht nach mit Bitten,
bis er endlich einwilligte.
Aber als er den Sack
aufheben wollte,
rief er :

„Es ist unmöglich,
er ist mir zu schwer.“
Jetzt die Wittve sprach
mit großem Nachdrucke :
„Da euch dieser Sack
voll Erde
schon zu schwer ist,
wie wird drücken erst
der ganze Acker,
den tausend solche
Säcke nicht fassen
könnten, euch
in der Ewigkeit!“
Der Mann erschrak über diese Rede,
und gab ihr
den Acker wieder zurück.
Scheu unrecht Gut
als eine Bürde,
die ewig dich beschweren würde.

59. Der Thaler.

Fridolin, ein frommer
Bauersmann,
sagte öfters :

« Mais maintenant
j'ai encore une prière.
Soyez assez bon et aidez
à moi le sac
sur l'épaule à prendre. »
Le riche avait aucune envie
à cela et il refusa
cela à elle indigné.
Mais la veuve
ne cessa pas avec ses prières,
jusqu'à ce qu'il enfin consentit.
Mais lorsque lui le sac
soulever voulut,
s'écria-t-il :
« Cela est impossible,
il est à moi trop lourd. »
Alors la veuve dit
avec grande force :
« Comme à vous ce sac
plein de terre
déjà trop lourd est,
combien pèsera alors
l'entier champ,
que mille de pareils
sacs pas contenir
pourraient, à vous
dans l'éternité ! »
L'homme s'effraya de ce discours,
et donna à elle
le champ de nouveau en retour.
Redoute du mal-acquis bien
comme un fardeau,
qui éternellement à toi pèserait.

59. LE THALER.

Fridolin, un pieux
paysan,
disait souvent :

„Wer Gott recht von Herzen liebt, dem wird es leicht, das Gute zu thun und das Böse zu meiden.“

Er hatte aber einen Knecht, der sehr jähzornig war, und dann in die rohesten Worte ausbrach. Fridolin ermahnte ihn öfters, er solle aus Liebe zu Gott den Zorn überwinden. Allein der Knecht sagte: „Das ist mir nicht möglich; Menschen und Thiere machen mir zu viel Verdruß.“

Eines Morgens sprach Fridolin zu ihm: „Matthias, sieh da einen schönen neuen Thaler! Diesen will ich dir schenken, wenn du den Tag hindurch geduldig bleibst, und kein zorniges Wort aus deinem Munde hören lässest.“ Dem Knechte gefiel dieser Antrag, und er nahm ihn mit Freuden an.

Die übrigen Dienstboten aber redeten es heimlich mit einander ab, ihn um den Thaler zu bringen. Alles, was sie den ganzen Tag thaten und sagten, zielte nur darauf hin, ihn zornig zu machen. Allein der Knecht hielt sich so tapfer, daß ihm nicht ein einziges zorniges Wörtlein entwichte.

à celui qui aime Dieu, de faire le bien et d'éviter le mal. » Il avait à son service un valet qui était très colère et se livrait aux plus grossières invectives. Fridolin l'exhortait souvent à surmonter sa colère, par amour envers Dieu, mais le valet lui répondait: « Je ne le puis, car les hommes et les bêtes me causent trop d'ennuis. » Un jour, son maître lui dit: « Mathieu, regarde ce bel écu! Je te le donnerai, si tu restes patient pendant toute la journée et si je n'entends aucune parole de colère sortir de ta bouche. » Cette proposition sourit au valet et il l'agréa avec joie. Mais les autres domestiques résolurent d'un commun accord de lui enlever cette bonne aubaine et s'appliquèrent tout le jour, par leurs actes et leurs paroles, à l'irriter. Mais le valet sut si bien se contenir qu'il ne laissa échapper aucune parole violente. Le soir, Fridolin

„Wer Gott recht liebt
 von Herzen, dem wird es leicht,
 das Gute zu thun
 und das Böse zu meiden.“
 Aber er hatte einen Knecht,
 der sehr jähzornig war,
 und dann in die rohesten
 Worte ausbrach.
 Fridolin ermahnte ihn öfters,
 er solle aus Liebe zu Gott
 den Zorn überwinden.
 Allein der Knecht sagte:
 „Das ist mir nicht möglich;
 Menschen und Thiere
 machen mir zu viel Verdruß.“
 Eines Morgens sprach
 Fridolin zu ihm:
 „Matthias, sieh da
 einen schönen neuen Thaler!
 Ich will dir diesen schenken,
 wenn du den Tag hindurch,
 geduldig bleibst und lässest kein
 zorniges Wort
 aus deinem Munde hören.“
 Dieser Antrag gefiel dem Knechte,
 und er nahm ihn an mit Freuden.
 Aber die übrigen Diensthoten
 redeten es ab heimlich
 mit einander
 ihn um den Thaler zu bringen.
 Alles, was sie den ganzen
 Tag thaten und sagten,
 zielte hin nur darauf,
 ihn zornig zu machen.
 Allein der Knecht hielt sich
 so tapfer,
 daß nicht ein einziges
 zorniges Wörtlein
 ihm entwichte.

« Qui Dieu bien aime [facile
 de cœur, à celui cela devient
 le bien de faire
 et le mal d'éviter. »
 Mais il avait un valet,
 qui était très colère,
 et alors dans les plus grossières
 paroles éclatait.
 Fridolin exhorta lui souvent,
 qu'il devait par amour envers
 la colère dominer. [Dieu
 Mais le valet disait:
 « Cela n'est à moi pas possible;
 hommes et animaux
 font à moi trop de dépit. »
 Un matin dit
 Fridolin à lui:
 « Mathieu, vois là
 un beau neuf écu! [deau
 Je veux à toi celui-ci faire ca-
 si toi le jour durant
 patient restes et laisses aucune
 colère parole
 de ta bouche entendre. »
 Cette proposition plut au valet,
 et il l'accepta avec plaisir.
 Mais les autres domestiques
 convinrent cela secrètement
 l'un avec l'autre
 lui du thaler dépouiller.
 Tout ce qu'eux l'entier
 jour faisaient et disaient,
 tendait seulement à cela
 lui colère de rendre.
 Mais le valet tint soi
 si vaillamment,
 que pas une seule
 colère petite-parole
 échappa à lui.

Am Abende gab Fridolin ihm den Thaler, sagte aber dabei: „Schäme dich, daß du einem elenden Stücke Geld zu Lieb deinen Zorn so gut überwinden kannst, aber aus Liebe zu Gott es nicht thun magst.“

Der Knecht besserte sich, und wurde ein sehr sanftmüthiger Mensch.

Wenn Gottes Liebe wird dein Herz durchdringen,
So wirst du auch das Schwerste leicht vollbringen.

60. Das wohl angewendete Geld.

Ein fleißiger Tischler, der sehr viel Geld verdiente, begnügte sich mit sehr einfacher Kost, kleidete sich und die Seinigen nur schlecht und recht, und vermied sorgfältig alle überflüssigen Ausgaben.

„Aber wo thut ihr doch euer übriges Geld hin, Meister Schreiner?“ sagte einmal sein Nachbar, ein Dreher. Der Schreiner sprach: „Ich zahle mit dem Gelde theils Schulden ab, theils leihe ich es auf Zinsen aus. — Ei! rief der

lui remit l'écu en lui disant: « N'as-tu pas honte de savoir si bien dominer ta colère pour une pauvre pièce d'argent et ne pas vouloir le faire par amour envers Dieu? » Le valet s'amenda et devint un homme paisible.

Si l'amour de Dieu remplit ton cœur, tu viendras facilement à bout des choses les plus pénibles.

60. L'ARGENT BIEN EMPLOYÉ.

Un ébéniste laborieux et qui gagnait beaucoup d'argent, se contentait néanmoins d'une nourriture simple, s'habillait modestement, lui et les siens, et évitait avec soin toutes les dépenses inutiles.

« Mais que faites-vous donc de votre argent, maître ébéniste? lui dit un jour son voisin qui était tourneur. — Cet argent, dit l'ébéniste, me sert en partie à payer des dettes, en partie à prêter à in-

Am Abende gab Fridolin
ihm den Thaler,
aber sagte dabei :

„Schäme dich, daß du
einem elenden Stücke Geld
zu Lieb deinen Zorn
so gut überwinden
kannst, aber aus Liebe
zu Gott es nicht
magst thun.“

Der Knecht besserte sich,
und wurde ein sehr
sanftmüthiger Mensch.
Wenn Gottes Liebe
dein Herz wird durchdringen,
so du auch das Schwerste
leicht wirst vollbringen.

Le soir donna Fridolin
à lui le thaler,
mais dit avec cela :
« Aie honte, que toi
à une misérable pièce d'argent
par amour (à cause) ta colère
si bien dominer
puisses, mais (une) par amour
envers Dieu cela pas
veuilles faire. »

Le valet se corrigea
et devint un très
paisible homme.
Si de Dieu l'amour
ton cœur remplira,
alors toi aussi le plus difficile
facilement accompliras.

60. Das wohl angewendete Geld.

Ein fleißiger Tischler,
der sehr viel Geld verdiente,
sich begnügte mit Kost,
einfacher, kleidete sich
und die Seinigen
nur schlecht und recht,
und vermied sorgfältig
alle überflüssigen Ausgaben.

„Aber wohin thut ihr
doch euer übriges Geld,
Meister Schreiner?“
sagte einmal sein Nachbar,
ein Dreher.

Der Schreiner sprach :
„Ich zahle ab mit dem Gelde
theils Schulden,
theils ich leihe aus es
auf Zinsen.“

60. L'ARGENT BIEN EMPLOYÉ.

Un diligent ébéniste [gnait,
qui très beaucoup d'argent ga-
se contentait de nourriture
simple, habillait soi
et les siens
seulement modestement,
et évitait soigneusement
toutes les inutiles dépenses.

« Mais où mettez-vous
donc votre restant argent,
maître menuisier ? »
dit une fois son voisin,
un tourneur.

Le menuisier dit :
« Je rembourse avec l'argent
en partie des dettes,
en partie je prête dehors lui
à intérêts. »

Dreher, ihr scherzt. Ihr habt weder Schulden zu bezahlen, noch irgendwo ein Capital auf Zinsen liegen.“

„Es ist doch so, sprach der Schreiner; laßt euch die Sache nur erklären. Seht, all' das Geld, das meine guten Eltern seit der Stunde, in der ich das Tageslicht erblickte, auf mich verwendet haben, sehe ich als eine Schuld an, die ich zurück zahlen muß; das Geld aber, das ich auf meine Kinder verwende, um sie etwas Rechtes lernen zu lassen, sehe ich als ein Capital an, das sie mir dereinst, wenn ich alt bin, sammt den Zinsen, zurück bezahlen werden.“

„Wie meine Eltern nichts sparten, mich gut zu erziehen, so mache ich es auch mit meinen Kindern; und wie ich es für meine kindliche Schuldigkeit ansehe, die Wohlthaten meiner Eltern zu vergelten, so hoffe ich, werden auch meine Kinder diese ihre nämliche Schuld an mich so sicher

térêts. — Eh! s'écria le tourneur, vous voulez plaisanter, car je ne vous connais ni dettes, ni capitaux placés à intérêts. — Et pourtant il en est ainsi, dit l'ébéniste, et je vais vous expliquer la chose. Voyez, tout l'argent que mes excellents parents ont dépensé pour moi depuis ma naissance, est une dette qu'il me faut rembourser. Quant à celui que je dépense pour l'instruction de mes enfants, je le regarde comme un capital, qu'ils me rendront avec intérêts dans ma vieillesse. Mes parents n'ont rien épargné pour mon éducation, j'en fais de même pour mes enfants et de même que je regarde comme un devoir de piété filiale de rendre à mes parents leurs bienfaits, de même mes enfants me payeront leur

— Ei! rief der Dreher,
ihr scherzt.
Ihr habt zu bezahlen
weder Schulden, noch liegen
ein Capital auf Zinsen.“
„Es ist doch so, sprach
der Schreiner; laßt euch
erklären
nur die Sache.
Seht, all' das Geld,
das meine guten Eltern,
seit der Stunde,
in der ich
das Tageslicht erblickte,
haben verwendet auf mich,
sehe an ich als eine Schuld,
die ich muß
zahlen zurück;
aber das Geld, das ich
auf meine Kinder verwende,
um sie lernen zu lassen
etwas Rechtes,
ich sehe an als ein Capital,
das sie mir werden zurück bezahlen,
jammt den Zinsen, dereinst,
wenn ich alt bin.
Wie meine Eltern
nichts sparten,
mich gut zu erziehen,
so ich mache es
mit meinen Kindern;
und wie ich es für meine
kindliche Schuldigkeit ansehe,
die Wohlthaten meiner Eltern
zu vergelten, so hoffe ich,
meine Kinder
diese ihre nämliche Schuld
an mich so sicher
werden abtragen,

— Eh! s'écria le tourneur,
vous plaisantez.
Vous n'avez à payer
ni dettes, ni placé
un capital à intérêts. »
« Cela est pourtant ainsi, dit
le menuisier; laissez-vous
expliquer
seulement la chose.
Voyez, tout l'argent
que mes bons parents,
depuis l'heure,
dans laquelle moi
la lumière-du-jour aperçus,
ont consacré à moi,
je le regarde comme une dette
que je dois
payer en retour;
mais l'argent, que moi
à mes enfants consacre,
pour leur apprendre laisser
quelque chose *de bien*,
je regarde comme un capital,
qu'ils me payeront en retour
avec les intérêts, un jour,
quand je vieux suis.
Comme mes parents
n'épargnèrent rien
moi pour bien élever,
ainsi je fais cela
avec mes enfants;
et comme moi cela pour mon
devoir filial regarde,
les bienfaits de mes parents
de rendre, ainsi espère-je,
que mes enfants
cette leur semblable dette
envers moi aussi sûrement
payeront,

abtragen, als hätten sie mir Brief und Siegel darauf ausgestellt.“

Wie viel thun gute Eltern für der Kinder Glück!
Ihr Kinder zahlt es ihnen treulich einst zurück!

61. Der Geldbeutel.

Norbert, ein armer Köhlerknabe, saß unter einem Baume im Walde, und jammerte, weinte und betete laut. Ein vornehmer Herr in einem grünen Kleide und mit einem Stern an der Brust, jagte eben im Walde, trat zu ihm und sprach: „Kleiner, warum weinst du?“

„Ach, sagte Norbert, meine Mutter war lange krank, und da hat mich mein Vater in die Stadt geschickt, den Apotheker zu bezahlen, und ich habe das Geld sammt dem Beutelein unterwegs verloren.“

Der Herr redete heimlich mit dem Jäger, der ihn begleitete, zog dann einen kleinen Beutel von rother Seide heraus, in dem einige Goldstücke waren, und sprach: „Ist dieses vielleicht dein Geldbeutelchen? — O nein,

dette aussi sûrement que s'ils me l'avaient garantie par contrat. »

Combien de bons parents ne font-ils pas pour assurer le bonheur de leurs enfants! O mes enfants, rendez-le-leur un jour avec usure!

61. LA BOURSE.

Norbert, un pauvre petit charbonnier, était assis sous un arbre de la forêt, gémissant, pleurant et priant à haute voix. Un homme de qualité et portant une décoration sur la poitrine, chassait en ce moment dans la forêt. Il s'approcha de l'enfant et lui dit: « Pourquoi pleures-tu, mon petit? — Hélas, dit Norbert, ma mère relève d'une longue maladie, et alors mon père m'a envoyé à la ville, pour payer le pharmacien, et voici que j'ai perdu en chemin la bourse et l'argent. » Le grand seigneur dit quelques mots à l'oreille du chasseur qui l'accompagnait, tira de sa poche une petite bourse en soie rouge, dans laquelle se trouvaient quelques pièces d'or, et dit: « Est-ce peut-être là ta petite bourse? — Oh

als sie hätten mir darauf
Brief und Siegel ausgestellt."
Wie viel thun gute Eltern
für Glück der Kinder!,
Ihr Kinder zahlt es ihnen
einst treulich zurück!

comme s'ils avaient à moi là-
lettre et cachet émis. » [dessus
Combien font de bons parents
pour le bonheur des enfants!
Vous, enfants, payez cela à eux
un jour fidèlement en retour!

61. Der Geldbeutel.

Norbert, ein armer
Röhlernabe,
saß unter einem Baume
im Walde,
und jammerte, weinte
und betete laut.
Ein vornehmer Herr
in einem grünen Kleide
und mit einem Sterne
an der Brust,
jagte eben im Walde,
trat zu ihm und sprach:
„Kleiner, warum weinst du?“
„Ach, sagte Norbert,
meine Mutter war lange krank,
und da hat mich mein Vater
in die Stadt geschickt
den Apotheker zu bezahlen,
und ich habe unterwegs das Geld
jammt dem Beutlein verloren.“
Der Herr redete heimlich
mit dem Jäger,
der ihn begleitete,
zog dann einen kleinen
Beutel von rother Seide heraus,
in dem einige
Goldstücke waren,
und sprach: „Ist dieses vielleicht
dein Geldbeutelchen?“
„O nein, sagte Norbert,

61. LA BOURSE.

Norbert, un pauvre
garçon-charbonnier,
était-assis sous un arbre
dans la forêt,
et gémissait, pleurait
et priait à haute-voix.
Un de-condition monsieur,
avec un vert habit
et avec une décoration
à la poitrine,
chassait juste dans la forêt,
vint vers lui et dit:
« Petit, pourquoi pleures-tu ? »
« Hélas, dit Norbert,
ma mère était longtemps malade,
et alors a moi mon père
à la ville envoyé
l'apothicaire pour payer,
et j'ai en chemin l'argent
avec la petite-bourse perdu. »
Le monsieur parla secrètement
avec le chasseur,
qui l'accompagnait,
tira ensuite une petite
bourse en rouge soie dehors,
dans laquelle quelques
pièces-d'or étaient,
et dit: « Est cela peut-être
ta petite-bourse ? »
« Oh! non, dit Norbert,

sagte Norbert, das meinige war nur ganz gering, auch war kein so schönes Geld darin."

"So wird es wohl dieses sein?" sagte der Jäger, und zog ein unansehnliches ledernes Beutelschen aus der Tasche. „Ach ja, rief Norbert voll Freude, dieses ist es!" Der Jäger gab es ihm. Der vornehme Herr aber sprach: „Weil du so herzlich gebetet hast und so ehrlich bist, so schenke ich dir diesen Beutel mit Gold noch dazu."

Gebet erlöst aus Mängsten;

Und — ehrlich währt am längsten.

62. Der Diamantring.

Der Kaufmann William reiste über das Meer in einen fernen Welttheil, gelangte dort durch Fleiß und Geschicklichkeit zu einem großen Vermögen, und kehrte nach vielen Jahren in sein Vaterland zurück.

Als das Schiff anlandete, hörte er, seine Verwandten seien eben bei einer fröhlichen Abendmahlzeit auf einem

non, dit Norbert, ma bourse était usée et ne contenait pas de si bel argent. — Alors c'est peut-être celle-là, dit le chasseur en tirant de sa poche une petite bourse de peu d'apparence. — Oh! oui, s'écria Norbert transporté de joie, c'est bien celle-là. — Eh bien, dit l'homme de qualité, parce que ta prière a été si cordiale et que tu es si honnête, je te donne cette bourse avec l'or pardessus le marché. »

Dieu nous délivre des angoisses; l'honnêteté dure le plus longtemps.

62. LA BAGUE EN DIAMANTS.

Le négociant William s'était rendu par mer dans une autre partie du monde. Par son travail et son intelligence, il y acquit une grande fortune et, après de longues années, il retourna dans sa patrie. Au moment d'aborder, il apprit que ses parents étaient, en ce moment même, réunis en un joyeux souper, dans une mai-

das meinige war nur
sehr gering,
auch war kein so schönes
Geld darin."

"So es wird sein wohl dieses?"
sagte der Jäger, und zog
ein unansehnliches,
ledernes Beutelein
aus der Tasche.

"Ach ja, rief Norbert
voll Freude,
es ist dieses."

Der Jäger gab es ihm.
Aber der vornehme Herr sprach:
„Weil du so herzlich
gebetet hast und so ehrlich bist,
so ich schenke dir
diesen Beutel
mit Gold noch dazu."
Gott erlöst aus Angsten,
und — ehrlich währt
am längsten.

62. Der Diamantring.

Der Kaufmann William
reiste über das Meer
in einen fernen Welttheil,
gelangte dort durch Fleiß
und Geschicklichkeit
zu einem großen Vermögen,
und kehrte zurück nach
vielen Jahren
in sein Vaterland.
Als das Schiff anlandete,
hörte er, seine Verwandten
seien eben
bei einer fröhlichen Abendmahlzeit
auf einem nahen

la mienne était seulement
très misérable,
aussi n'était aucun si bel
argent dedans. »

« Alors cela sera bien celle-là? »
dit le chasseur, et tira
une de-peu-d'apparence
en cuir petite-bourse
de la poche.

« Oh oui, s'écria Norbert
plein de joie,
c'est celle-là. »

Le chasseur la donna à lui. [dit:
Mais le de condition monsieur
« Parce que toi si cordialement
prié as et si honnête es,
alors je fais-cadeau à toi
de cette bourse
avec de l'or encore par-dessus. »
Dieu délivre des angoisses
et *être* — honnête dure
le plus longtemps.

62. LA BAGUE-EN-DIAMANTS.

Le négociant William
voyagea au-delà de la mer
dans un lointain continent,
arriva là-bas par zèle
et habileté
à une grande fortune,
et retourna après
beaucoup d'années
dans sa patrie.
Quand le navire aborda,
il apprit *que* ses parents
étaient justement
à un joyeux repas-du-soir
dans une rapprochée

nahen Landhause versammelt. Er eilte sogleich dahin, und nahm sich in der Freude seines Herzens nicht einmal Zeit, anstatt seines grauen Rockes, der von der Seereise ziemlich abgetragen war, ein besseres Kleid anzuziehen.

Allein, da er in den hell erleuchteten Saal trat, zeigten seine Herren Vettern und Frauen Basen wenig Freude, ihn wieder zu sehen, denn wegen seines dürftigen Anzuges meinten sie, er sei arm zurückgekommen.

Ein junger Mohr, den er mitgebracht hatte, ward über die Anverwandten sehr aufgebracht, und sagte: „Das sind schlechte Menschen, die ihren Freund nach so langer Zeit nicht einmal freundlich grüßen.“

„Warte nur,“ sagte der Kaufmann leise zu ihm, „sie werden bald andere Gesichter machen.“ Er steckte einen Ring, den er bei sich trug, an den Finger — und sieh! da erheiterten sich schnell alle Gesichter, und Jeder drängte sich zu dem lieben Vetter William. Der Eine drückte ihm

son de campagne voisine. Il s'y rendit immédiatement et dans la joie de son cœur, il ne prit pas même le temps d'échanger son vêtement gris usé par le voyage, contre un habit meilleur. Quand il entra dans la salle brillamment éclairée, ses cousins et ses cousines témoignèrent peu de joie de le revoir. A cause de son misérable accoutrement, ils le croyaient revenu pauvre. Un jeune nègre qu'il avait amené avec lui, s'irrita fort contre les procédés de ses parents et lui dit: « Ce sont de mauvaises gens; ils ne saluent même pas leur ami après une si longue absence. — Attends seulement, lui dit à voix basse le négociant, ils vont changer de mine. » Là-dessus, il mit au doigt une bague qu'il avait sur lui. Et aussitôt toutes les figures s'épanouirent rapidement et chacun s'empressa auprès du cher cousin William.

Landhause versammelt.
 Er eilte sogleich dahin,
 und nahm sich in der Freude
 seines Herzens nicht
 einmal Zeit,
 anstatt seines grauen Rockes,
 der von der Seereise
 ziemlich abgetragen war,
 ein besseres Kleid anzuziehen.
 Allein, da er in den hell
 erleuchteten Saal trat,
 seine Herren Vettern
 und Frauen Basen zeigten
 wenig Freude,
 ihn wieder zu sehen, denn
 wegen seines dürftigen
 Anzuges
 meinten sie, er sei
 arm zurückgekommen.
 Ein junger Mohr, den er
 mitgebracht hatte,
 ward über die Anverwandten
 sehr aufgebracht,
 und sagte :
 „Das sind schlechte Menschen,
 die ihren Freund
 nach so langer Zeit
 nicht einmal freundlich grüßen.“
 „Warte nur, sagte
 der Kaufmann
 leise zu ihm, [sichter.“
 sie werden machen bald andere Ge-
 Er steckte einen Ring,
 den er bei sich trug,
 an den Finger —
 und sieh! da erheiterten sich
 schnell alle Gesichter,
 und Jeder drängte sich
 zu dem lieben Better William.

maison-de-campagne réunis.
 Il courut là immédiatement,
 et ne prit à soi dans la joie
 de son cœur pas
 même le temps,
 en place de sa grise redingote,
 qui, du voyage-sur-mer
 assez râpée était
 un meilleur habit de revêtir.
 Mais, quand il dans la clairement
 éclairée salle entra,
 ses messieurs cousins [rent
 et mesdames cousines montrè-
 peu de joie
 de lui revoir, car
 à cause de son pauvre
 habillement (accoutrement)
 ils pensaient qu'il était
 pauvre revenu.
 Un jeune nègre, que lui
 ramené avait,
 devint contre les parents
 très monté (irrité),
 et dit :
 « Ce sont de méchantes gens,
 qui leur ami
 après un si long temps
 pas même amicalement saluent.»
 « Attends seulement, dit
 le négociant
 à-voix-basse à lui, [res.»
 ils feront bientôt d'autres figu-
 Il mit un anneau,
 qu'il sur lui portait,
 au doigt, —
 et voici ! alors s'éclaircirent
 vite toutes les figures,
 et chacun s'empressa
 auprès du cher cousin William.

die Hand, der Andere umarmte ihn; Alle stritten sich um die Ehre, wer ihn in sein Haus aufnehmen und ihn bewirthen dürfe.

„Hat der Ring die Kraft, die Leute zu bezaubern?“ fragte der erstaunte Schwarze. „O nein, sagte William; an dem funkelnden Diamantringe, der seine tausend Thaler werth ist, sehen sie bloß, daß ich reich bin, und der Reichthum geht ihnen über Alles.“

„O ihr verblendeten Menschen! rief jetzt der Mohr, so hat euch denn nicht der Ring, sondern der Geiz bezaubert. Kann man denn auch gelbes Erz und durchsichtige Kiesel höher schätzen, als einen so edlen Mann, wie mein Herr ist?“

Wahrlich:

Bei Narren nur kann Gold und Edelstein
Beliebter als die Tugend sein.

63. Die goldene Dose.

Ein Oberster zeigte den Offizieren, die bei ihm speisten,

Un de ses parents lui serrait les mains, l'autre l'embrassait et tous se disputaient l'honneur de le recevoir dans leur maison et de l'héberger. « La bague a-t-elle donc le pouvoir d'ensorceler les gens? dit le nègre étonné. — Mais non, reprit William. Ils voient par la bague en diamants, qui vaut des milliers d'écus, que je suis riche et, pour eux, la richesse est tout. — O les hommes aveugles! s'écria alors le nègre, ce n'est donc pas la bague, mais l'avarice qui les a fascinés. Peut-on faire plus de cas du métal jaune et de cailloux transparents que d'un homme aussi noble que mon maître? »

En vérité: *Les fous seuls prisent l'or et les pierres précieuses plus que la vertu.*

63. LA TABATIÈRE D'OR.

Un colonel montra un jour aux officiers qu'il avait invités à di-

Der Eine drückte ihm die Hand,
der Andere umarmte ihn;
Alle stritten sich um
die Ehre,
wer ihn in sein Haus
aufnehmen und bewirthen
dürfe.

„Hat der Ring die Kraft
die Leute zu bezaubern?“
fragte der erstaunte Schwarze.

„O nein, sagte William;
an dem funkelnden
Diamantringe,
der seine tausend Thaler werth ist,
sehen sie bloß,
daß ich bin reich
und der Reichtum geht ihnen
über Alles.“

„O ihr verblendeten Menschen!
rief jetzt der Mohr,
so hat euch nicht der Ring,
sondern der Geiz
bezaubert.

Kann man denn auch
gelbes Erz
und durchsichtige Riesel
höher schätzen,
als einen so edlen Mann,
wie mein Herr ist?“

Wahrlich:

Bei Narren nur
Gold und Edelstein kann
beliebter sein
als die Tugend.

L'un serra à lui la main,
l'autre embrassa lui;
tous disputèrent eux pour
l'honneur,
qui lui dans sa maison
de recevoir et d'héberger
aurait-le-droit.

« A la bague la puissance
les gens d'ensorceler? »
dit l'étonné nègre.

« Oh non, dit William,
par l'étincelante
bague-en-diamants,
qui ses mille thalers vaut,
ils voient seulement
que je suis riche
et la richesse va à eux
au-dessus-de tout. »

« O vous, éblouis hommes!
s'écria maintenant le nègre,
alors n'a vous pas la bague,
mais l'avarice
ensorcelés.

Peut-on donc aussi
du jaune métal
et de transparents cailloux
plus haut estimer,
qu'un aussi noble homme
comme mon maître est? »
En vérité:
Chez *des fous* seulement
or et pierres précieuses peuvent
plus aimés être
que la vertu.

63. Die goldene Doje.

63. LA TABATIÈRE D'OR.

Ein Oberster zeigte den Offizieren,
die bei ihm speisten,

Un colonel montra aux offi-
qui chez lui dinaient, [ciers

bei Tische eine neue, sehr schöne goldene Dose. Nach einer Weile wollte er eine Prise Tabak nehmen, suchte in allen Taschen, und sagte bestürzt: „Wo ist meine Dose? Sehen Sie doch einmal nach, meine Herren, ob nicht etwa einer sie in Gedanken eingesteckt habe.“

Alle standen sogleich auf, und wendeten die Taschen um, ohne daß die Dose zum Vorschein kam. Nur der Fähnrich blieb in sichtbarer Verlegenheit sitzen, und sagte: „Ich wende meine Taschen nicht um; mein Ehrenwort, daß ich die Dose nicht habe, sei genug.“ Die Offiziere gingen kopfschüttelnd auseinander, und jeder hielt für ihn den Dieb.

Am andern Morgen ließ ihn der Oberst rufen, und sprach: „Die Dose hat sich wieder gefunden. Es war in meiner Tasche eine Nacht aufgegangen, und da fiel sie zwischen dem Futter hinab. Nun sagen Sie mir aber, warum Sie Ihre Taschen nicht zeigen wollten, was doch alle übrige Offiziere gethan haben?“

ner, une très belle tabatière neuve en or. Quelques instants après, ayant voulu prendre une prise, il dit tout consterné: « Où donc est ma tabatière? Voyez donc, Messieurs, si l'un de vous ne l'aurait pas empochée par mégarde. » Tous les officiers se levèrent immédiatement et retournèrent leurs poches. Mais la tabatière ne reparut pas. L'enseigne seul resta assis avec un embarras visible, et dit: « Je ne retournerai pas mes poches. Je donne ma parole d'honneur que je n'ai pas la tabatière, et cela doit suffire. » Les officiers se séparèrent, en secouant la tête, et chacun d'eux le tenait pour le voleur. Le lendemain matin, le colonel le fit appeler et lui dit: « La tabatière s'est retrouvée; elle était tombée dans la doublure de ma poche, par suite d'une couture ouverte. Mais dites-moi pourquoi vous n'avez pas voulu, comme tous les autres

bei Tische eine neue,
sehr schöne goldene Dose.
Nach einer Weile, er wollte
eine Prise Tabak nehmen,
suchte in allen Taschen,
und sagte bestürzt:
„Wo ist meine Dose?
Sehen Sie nach
doch einmal,
meine Herren,
ob nicht etwa einer sie
in Gedanken eingesteckt habe.“
Alle standen auf sogleich
und wendeten um die Taschen,
ohne daß die Dose
zum Vorschein kam.
Nur der Fähnrich blieb sitzen
in sichtbarer Verlegenheit,
und sagte: „Ich wende nicht um
meine Tasche; mein Ehrenwort
sei genug daß ich
die Dose nicht habe.“
Die Offiziere gingen auseinander
kopfschüttelnd,
und jeder hielt ihn
für den Dieb.
Am andern Morgen
ließ ihn der Oberst rufen,
und sprach: „Die Dose
hat sich gefunden wieder.
Es war eine Naht
in meiner Tasche aufgegangen,
und da sie fiel hinab
zwischen dem Futter.
Aber nun sagen Sie mir,
warum Sie Ihre Taschen
nicht zeigen wollten,
was doch alle
übrige Offiziere gethan haben?“

à table une neuve,
très belle en-or tabatière.
Après un moment, il voulut
une prise de tabac prendre,
chercha dans toutes les poches,
et dit troublé:
« Où est ma tabatière?
Voyez-vous après
cependant une fois,
Messieurs,
si pas par hasard un *de vous* elle
en pensée empochée aurait. »
Tous se levèrent aussitôt
et retournèrent les poches
sans que la tabatière
à la vue vint.
Seul l'enseigne resta assis
dans un visible embarras,
et dit: « Je ne retourne pas
ma poche; *que* ma parole d'hon-
soit assez que moi [neur
la tabatière pas ai. »
Les officiers se séparèrent
en-secouant-la-tête,
et chacun tenait lui
pour le voleur.
A l'autre matin (Le lendemain)
laissa lui le colonel appeler
et dit: « La tabatière
s'est trouvée de nouveau.
Il s'était une couture
dans ma poche ouverte,
et alors elle tomba en bas
entre la doublure.
Mais maintenant dites vous à moi
pourquoi vous vos poches
ne pas montrer vouliez,
ce que pourtant tous les
autres officiers fait ont? »

Der Fähnrich sprach: „Ihnen allein, Herr Oberst, will ich es gern bekennen. Meine Eltern sind arm. Ich gebe ihnen daher meinen halben Sold, und esse Mittags nichts Warmes. Als ich bei Ihnen eingeladen wurde, hatte ich mein Mittagessen bereits in der Tasche — und da hätte ich mich ja schämen müssen, wenn beim Umwenden der Tasche ein Stück schwarzes Brod und eine Wurst herausgefallen wäre.“

Der Oberst sagte gerührt: „Sie sind ein sehr guter Sohn. Damit Sie Ihre Eltern desto leichter unterstützen können, sollen Sie nun täglich bei mir speisen.“ Er lud alle Offiziere zu einem festlichen Gastmahle ein, bezeugte vor ihnen allen die Unschuld des Fähnrichs, und überreichte ihm zum Beweise seiner Hochachtung die goldene Dose als ein Geschenk.

Wer seine Eltern liebt und ehrt,
Ist Gott und Menschen lieb und werth.

officiers, retourner vos poches. — C'est à vous seul, mon colonel, dit l'enseigne, que j'en avouerai volontiers le motif. Mes parents sont pauvres; je leur donne la moitié de ma solde et ne mange rien de chaud pour mon dîner. Quand vous m'avez invité à votre table, j'avais déjà mon dîner en poche. Vous jugez de ma confusion si, en retournant mes poches, il en était tombé un morceau de pain bis et une saucisse. » Le colonel lui dit avec une émotion profonde: « Vous êtes un excellent fils. Pour que vous puissiez plus facilement secourir vos parents, vous dinerez dorénavant tous les jours chez moi. » Là-dessus il invita tous les officiers à un festin solennel, témoigna devant tous de l'innocence de l'enseigne et lui remit, en témoignage de sa considération, la tabatière en or.

Celui qui aime et honore ses parents, est chéri de Dieu et des hommes.

Der Fähnrich sprach :

„Ihnen allein,
Herr Oberst, will ich es
gerne bekennen.

Meine Eltern sind arm.

Ich gebe ihnen daher
meinen halben Sold,
und esse Mittags
nichts Warmes.

Als ich wurde
bei Ihnen eingeladen,
hatte ich bereits mein
Mittagessen in der Tasche —
und da hätte ich mich ja
schämen müssen,
wenn beim Umwenden der Tasche
ein Stück schwarzes Brod
und eine Wurst
herausgefallen wäre.“

Der Oberst sagte gerührt :

„Sie sind ein sehr guter Sohn.

Damit Sie Ihre Eltern

desto leichter

unterstützen können,

sollen Sie

nun täglich

bei mir speisen.“

Er lud ein alle Offiziere

zu einem festlichen Gastmahle,

bezeugte vor ihnen allen

die Unschuld des Fähnrichs,

und überreichte ihm zum Beweise

seiner Hochachtung

die goldene Dose

als ein Geschenk.

Wer seine Eltern

liebt und ehrt,

ist Gott und Menschen

lieb und werth.

L'enseigne dit :

« A vous seul,

Monsieur le colonel, veux-je cela
volontiers avouer.

Mes parents sont pauvres.

Je donne à eux donc
la moitié de ma solde
et ne mange à dîner
rien de chaud.

Quand je fus
chez vous invité,
j'avais déjà mon
dîner en poche —
et alors j'aurais certes
honte-avoir dû
si en retournant la poche
un morceau de bis pain
et une saucisse
dehors tombés étaient. »

Le colonel dit touché :

« Vous êtes un très bon fils.

Afin que vous vos parents

d'autant plus-facilement

soutenir puissiez,

devez vous

maintenant journellement

chez moi manger. »

Il invita tous les officiers

à un solennel festin,

certifia devant eux tous

l'innocence de l'enseigne,

et remit à lui comme preuve

de son estime

la d'or tabatière,

comme un cadeau.

Celui qui ses parents

aime et honore,

est à Dieu et *aux* hommes

cher et honoré.

64. Die silberne Taschenuhr.

Albert, ein armer Student, blieb einst in einer Mühle über Nacht. Eine Bank in der untern Stube diente ihm zum Bette. Um Mitternacht wachte er auf, und hörte neben sich an der Wand etwas picken. Er schaute hin, und erblickte beim Mondschein eine silberne Taschenuhr.

Es kam ihn eine große Lust an, die Uhr zu nehmen, und damit durch das Fenster zu entfliehen. Das Gewissen sagte ihm zwar: „Du sollst nicht stehlen;“ allein die Begierde nach der schönen Uhr wurde immer stärker. Da sprang er mit einem Male auf, und stieg eilends zum Fenster hinaus, um der Versuchung zu entrinnen.

Als er einige hundert Schritte weit gelaufen war, reute es ihn, daß er die Uhr nicht genommen habe, und er wollte schon wieder umkehren. Allein sein Gewissen

64. LA MONTRE D'ARGENT.

Albert, un pauvre étudiant, passa une fois la nuit dans un moulin. On lui assigna comme couchette un banc dans la chambre du rez-de-chaussée. S'étant réveillé à minuit, il entendit à côté de lui un léger tic tac contre le mur. Ayant regardé d'où venait ce bruit, il aperçut, à la lueur de la lune, une montre en argent. Aussitôt l'envie le prit de s'en emparer et de s'enfuir par la fenêtre. Sa conscience toutefois lui dit: « Tu ne déroberas point; » mais le désir d'avoir la belle montre augmentant, il se leva en sursaut, et sauta par la fenêtre pour échapper à la tentation. Quand il eut fait quelques centaines de pas, il se repentit de ne pas avoir pris la montre, et fut sur le point de retourner sur ses pas. Sa conscience toutefois l'avertit une seconde fois et il

64. Die silberne Taschenuhr. 64. LA MONTRE-DE-POCHE EN-ARGENT.

Albert, ein armer Student,
 blieb einst in einer
 Mühle über Nacht.
 Eine Bank in der untern Stube
 diente ihm zum Bette.
 Um Mitternacht er wachte auf,
 und hörte etwas
 picken
 neben sich
 an der Wand.
 Er schaute hin
 und erblickte beim Mondschein
 eine silberne Taschenuhr.
 Es kam an ihn
 eine große Lust,
 die Uhr zu nehmen,
 und damit durch das Fenster
 zu entfliehen.
 Das Gewissen sagte ihm zwar:
 „Du sollst nicht stehlen;“
 allein die Begierde
 nach der schönen Uhr
 wurde immer stärker.
 Da sprang er
 mit einem Male auf,
 und stieg eilends
 zum Fenster hinaus,
 um der Versuchung zu entinnen.
 Als er einige hundert
 Schritte weit
 gelaufen war,
 es reute ihn
 daß er nicht die Uhr
 genommen habe,
 und er wollte schon
 wieder umkehren.
 Aber sein Gewissen warnte ihn

Albert, un pauvre étudiant,
 resta un jour dans un
 moulin pendant la nuit. [bas,
 Un banc dans la chambre d'en
 servit à lui de lit.
 A minuit il se réveilla,
 et entendit quelque chose
 faire tic tac
 à côté de lui
 contre la paroi.
 Il regarda là
 et aperçut au clair-de-lune
 une en-argent montre.
 Il vint à lui
 une grande envie
 la montre de prendre,
 et avec par la fenêtre
 de s'enfuir.
 La conscience dit à lui sans doute:
 « Tu dois *ne pas voler* ; »
 mais l'envie
 après la belle montre
 devint toujours plus forte.
 Alors sauta-t-il
 en une fois debout
 et grimpa rapidement
 par la fenêtre dehors,
 pour à la tentation échapper.
 Quand lui quelques centaines
 de pas loin
 couru avait,
 cela repentit lui
 de-ce-que lui pas la montre
 pris avait,
 et il voulait déjà
 de nouveau retourner.
 Mais sa conscience avertit lui

warnte ihn noch einmal, und er gab dieser Warnung Gehör, und wanderte seinen Weg weiter.

Der Mond ging unter, und es wurde sehr finster. Albert verirrte sich in einen Sumpf, erreichte aber doch endlich eine Anhöhe. Dort legte er sich sehr ermüdet nieder, und schlief fest ein. Mit Anbruch des Tages wurde er von einem gräßlichen Geschrei geweckt, und als er die Augen aufschlug, da überfiel ihn Schrecken und Entsetzen.

Er lag unter dem Galgen, und über seinem Kopfe hing ein Dieb, um den sich eine ganze Schaar Raben versammelt hatte. Da war es ihm nicht anders, als sagte in seinem Innern eine Stimme: „So wäre es am Ende dir gegangen, wenn du das Stehlen angefangen hättest.“ Er kniete nieder, und gelobte Gott heilig an, künftig jeder Versuchung sogleich und ernstlich zu widerstehen.

Je stärker die Versuchung droht,
Je fester halte dich an Gott.

l'écouta. Il poursuivit son chemin. La lune était couchée et la nuit se faisait sombre. Albert s'égara au milieu d'un marais, mais finit par atteindre une hauteur. Épuisé par la fatigue, il se coucha par terre et s'endormit profondément. Au lever du jour, il fut réveillé par d'horribles cris, et, quand il ouvrit les yeux, il fut saisi de frayeur et d'épouvante. Il avait passé la nuit sous le gibet et au-dessus de sa tête se balançait le cadavre d'un voleur, autour duquel s'étaient assemblés une troupe de corbeaux. Alors il lui sembla entendre dans son for intérieur une voix qui lui disait: « C'est là le sort qui t'attendait, si tu avais commencé à voler. » Aussi il s'agenouilla et promit solennellement à Dieu de résister à l'avenir de suite et avec fermeté à toute tentation.

Plus la tentation est grande, plus il faut s'attacher à Dieu.

noch einmal, und er gab
dieser Warnung Gehör,
und wanderte seinen Weg weiter.
Der Mond ging unter,
und es wurde sehr finster.

Albert verirrt sich
in einen Sumpf,
aber erreichte doch endlich
eine Anhöhe.

Dort er legte sich
nieder ermüdet
und schlief ein fest.
Mit Anbruch des Tages
wurde er von einem gräßlichen
Geschrei geweckt,
und als er die Augen aufschlug,
da überfiel ihn

Schrecken und Entsetzen.

Er lag unter dem Galgen,
und über seinem Kopfe
hing ein Dieb,
um den eine ganze Schaar
Räben

sich gesammelt hatte.

Da war es ihm nicht anders,
als sagte

eine Stimme in seinem Innern :

„So wäre es am Ende
dir gegangen,

wenn du das Stehlen
angefangen hättest.“

Er kniete nieder und gelobte an
heilig Gott,

künftig jeder Versuchung
sogleich und ernstlich
zu widerstehen.

Je stärker die Versuchung
droht, je fester
halte dich an Gott.

encore une fois, et il donna
à cet avertissement audience
et poursuivit son chemin plus
La lune se coucha, [loin.
et il devint très sombre.

Albert égara soi
dans un marais,
mais atteignit pourtant enfin
une hauteur.

Là-bas il coucha soi
par terre fatigué
et s'endormit profondément.

Au point du jour
il fut par d'horribles
cris éveillé,
et quand il les yeux ouvrit,
alors assaillirent lui
frayeur et épouvante.

Il était-couché sous le gibet
et au-dessus de sa tête
était-pendu un voleur,
autour duquel toute une troupe
de corbeaux
eux assemblés avaient.

Alors était-il à lui pas autrement,
comme si disait

une voix dans son intérieur :

« Ainsi serait-il à la fin
à toi arrivé,

si toi le vol
commencé avais. »

Il s'agenouilla et promit
religieusement à Dieu,
dorénavant à chaque tentation
de suite et sérieusement
de résister.

Plus fortement la tentation
menace, d'autant-plus ferme-
tiens-toi à Dieu. [ment

65. Das Uhrbändchen.

Die Schülerinnen einer Strickschule beschlossen einen Theil ihrer vorräthigen Arbeiten zum Besten der Armen verkaufen zu lassen. Eine Handelsfrau in der Stadt, die einen großen Kaufladen hatte, übernahm aus Menschenfreundlichkeit dieses Geschäft.

Adelgunde, eine sehr eitle Schülerin, die sich für eine Meisterin im Perlenstricken hielt, dachte: „Nun kann ich es sicher und gewiß inne werden, wie hoch man meine Kunst schätzt. Meine Mitschülerinnen beneiden mich nur; selbst die Lehrerin ist mir nicht sehr geneigt; allein die Handelsfrau weiß nicht, von wem die Arbeiten sind, und sagt mir also gewiß die Wahrheit.“

Sie ging in den Laden hin, zeigte auf ein ganz hübsches Uhrbändchen, das eine Mitschülerin gestrickt hatte, und fragte, was es koste. „Dieses kann ich nicht anders lassen, sagte die Frau, als für 36 Kreuzer.“

65. LE CORDON DE MONTRE.

Les élèves d'un ouyroi décidèrent de faire vendre au profit des pauvres une partie de leurs ouvrages. Une marchande de la ville, qui tenait un grand magasin, se chargea charitablement de la vente. Adelgonde, une élève très vaine et qui croyait être maîtresse dans l'art d'enfiler les perles, se dit: « Maintenant je saurai avec certitude combien on estime mon savoir-faire. Mes condisciples me portent envie et ma maîtresse ne me veut pas de bien; la marchande me dira certainement la vérité, ne sachant pas qui a fait les ouvrages. » Là-dessus elle se rendit au magasin, désigna un très joli cordon de montre, enfilé par une de ses condisciples, et en demanda le prix. « Je ne puis vous laisser, dit la marchande, ce cordon à moins de 36 kreuzers. — Et

65. Das Uhrbändchen.

Die Schülerinnen einer Strick-
beschlossen einen Theil
ihrer vorräthigen Arbeiten
verkaufen zu lassen
zum Besten der Armen.

Eine Handelsfrau in der Stadt,
die einen großen
Kaufladen hatte, [seit
übernahm aus Menschenfreundlichkeit
dieses Geschäft.

Adelgunde, eine sehr eitle Schülerin,
die sich für eine Meisterin
im Perlenstricken
hielt, dachte:

„Nun ich kann es
sicher und gewiß
inne werden,

wie hoch meine Kunst
man schätzt.

Meine Mitschülerinnen
beneiden mich nur;
selbst die Lehrerin ist
mir nicht sehr geneigt;
allein die Handelsfrau
weiß nicht,

von wem die Arbeiten sind,
und jagt mir also
gewiß die Wahrheit.“

Sie ging in den Laden hin,
zeigte auf ein ganz hübsches
Uhrbändchen, das
eine Mitschülerin gestrickt hatte,
und fragte, was es koste.

„Ich kann lassen dieses
nicht anders,
sagte die Frau,
als für 36 Kreuzer.“

65. LE CORDON-DE-MONTRE.

Les élèves d'une école-de-tri-
décidèrent une partie [cotage
de leurs en provision ouvrages
vendre de laisser.

au profit des pauvres.
Une marchande de la ville,
qui un grand
magasin avait,
accepta par humanité
cette affaire.

Adelgonde, une très vaine élève,
qui soi pour une maîtresse
dans l'enfilage-des-perles,
tenait, pensa:

« Maintenant je puis cela
certainement et assurément
apprendre,
combien haut mon art
on estime.

Mes condisciples
m'envient seulement;
même la maîtresse est
à moi pas très favorable;
mais la marchande
ne sait pas

de qui les ouvrages sont,
et dira à moi donc
assurément la vérité. »

Elle alla dans le magasin là,
montra sur un très joli
cordon-de-montre que
une condisciple enfilé avait,
et demanda, ce qu'il coûtait.

« Je ne puis laisser celui-là
pas autrement,
dit la femme,
que pour 36 Kreuzers. »

„Und was kostet das hier?“ fragte Adelgunde weiter, und zeigte auf ein noch schöneres, von einer andern Mitschülerin. „Das kostet 48 Kreuzer,“ sagte die Frau.

„Wie hoch kommt aber dieses zu stehen?“ fragte Adelgunde wieder, und zeigte auf eines, das sie selbst gestrickt hatte, und das sie für das Allerschönste hielt. „Ach, das da, sagte die Frau, wenn Sie die andern zwei nehmen, so schenke ich Ihnen das in den Kauf.“

Adelgunde konnte ihre Beschämung nicht verbergen; sie wurde glühend roth. Die Frau aber sagte: „Ich merke nun wohl, daß Sie selbst dieses Bändchen gemacht haben. Ich bedaure sehr, daß es nicht besser gerathen ist. Inzwischen kamen Sie doch nur hieher, die Wahrheit inne zu werden, und die habe ich Ihnen aufrichtig gesagt.“

Ein eitles Herz läßt sich
Von Schmeichelei bethören;
Bescheid'ner Sinn will nichts
Als laut're Wahrheit hören.

que vaut donc celui-ci? dit Adelgonde, en désignant un cordon plus beau fait par une autre de ses condisciples. — Celui-là revient à 48 kreuzers, dit la marchande. — « Et de combien est celui-ci? dit la jeune fille, en désignant celui qu'elle avait enfilé elle-même et qu'elle regardait comme le plus beau. — Celui-là, dit la marchande, je vous le donnerai gratis, si vous prenez les deux autres. » Adelgonde ne put cacher sa confusion et rougit de dépit. « C'est donc vous, dit la marchande, qui avez fait ce cordon? Je regrette beaucoup qu'il n'ait pas mieux réussi. Mais vous êtes venue ici pour apprendre la vérité et je vous l'ai dite sincèrement. »

La flatterie éblouit les vaniteux, la modestie ne demande qu'à entendre la vérité.

„Und was kostet das hier?“
fragte Adelgunde
weiter,
und zeigte auf
ein noch schöneres,
von einer anderen Mitschülerin.

„Das kostet 48 Kreuzer,“
sagte die Frau.

„Aber wie hoch
kommt dieses zu stehen?“

fragte Adelgunde weiter,
und zeigte

auf eines das sie selbst
gestrickt hatte,

und das sie für
das Allerschönste hielt.

„Ach, das da, sagte die Frau,
wenn Sie die zwei andern nehmen,
so schenke ich Ihnen
das in den Kauf.“

Adelgunde konnte nicht
ihre Beschämung verbergen;
sie wurde roth glühend.

Aber die Frau sagte:

„Ich merke nun wohl,
daß Sie selbst dieses Bändchen
gemacht haben.

Ich bedauere sehr, daß es
nicht besser gerathen ist.

Indessen kamen Sie
doch nur hieher,
die Wahrheit inne zu werden,
und die habe ich Ihnen
aufrichtig gesagt.“

Ein eitles Herz läßt sich
von Schmeichelei bethören;
bescheid'ner Sinn

will nichts als
laut're Wahrheit hören.

« Et que coûte celui-ci? »

demanda Aldegonde

plus loin,

et montra sur

un encore plus beau

d'une autre condisciple.

« Celui-là coûte 48 kreuzers, »

dit la femme.

« Mais combien haut

vient celui-ci à être? »

demanda Adelgunde plus loin,

et montra

sur un qu'elle elle-même

tricoté avait,

et qu'elle pour

le plus beau tenait.

« Oh, celui-là, dit la femme,

si vous les deux autres prenez,

alors donnerai-je à vous

celui-là par-dessus-le-marché.»

Adelgunde ne put

sa confusion cacher;

elle devint rouge brûlante.

Mais la femme dit:

« Je remarque maintenant bien,

que vous-même ce cordon

fait avez.

Je regrette beaucoup qu'il

pas mieux réussi n'ait.

En attendant, vous êtes venue

pourtant seulement ici

la vérité pour apprendre,

et celle-là j'ai à vous

sincèrement dite.»

Un vaniteux cœur laisse soi

par la flatterie éblouir;

un modeste sentiment

ne veut rien que

la pure vérité entendre.

66. Der Spiegel.

Mathilde war sehr jähzornig. Die Mutter stellte ihr oft nachdrücklich vor, wie sündlich, abscheulich und verderblich der Zorn sei, und ermahnte sie zur Sanftmuth.

Einmal saß sie an ihrem Nähtischlein, auf dem ein zierliches Geschirr voll Blumen stand. Ihr kleines Brüderchen stieß von ungefähr das Geschirr herab, daß es in mehrere Stücke zerbrach. Mathilde kam vor Zorn fast außer sich; ihre Augen funkelten, die Stirnadern liefen ihr auf, und ihr ganzes Gesicht war entstellt.

Da hielt ihr die Mutter geschwind einen Spiegel vor das Gesicht. Mathilde erschrak über ihre eigene Gestalt. Der Zorn verging ihr, und sie fing an zu weinen.

„Siehst du nun, sprach die Mutter, was es Häßliches um den Zorn ist? Wenn du ihn zur Gewohnheit werden lässest, so bleiben dir nach und nach diese häßlichen Mie-

66. LE MIROIR.

Mathilde était très colère. Sa mère lui représentait souvent combien la colère était impie, horrible et nuisible et l'exhortait à la modération. Un jour que la jeune fille était assise à sa table à ouvrage, sur laquelle se trouvait un charmant vase plein de fleurs, son petit frère renversa par hasard le vase, qui se brisa en mille pièces. Mathilde fut hors d'elle-même, ses yeux étincelèrent, les veines de son front se gonflèrent et elle en fut toute défigurée. Alors sa mère lui présenta rapidement un miroir et la jeune fille fut effrayée de sa propre figure. Sa colère se dissipa et elle commença à pleurer. « Vois-tu à présent, lui dit sa mère, combien la colère est hideuse? Si tu en prends l'habitude, tes traits garde-

56. Der Spiegel.

Mathilde war sehr jähzornig.
 Die Mutter
 stellte ihr
 oft nachdrücklich vor,
 wie sündlich,
 abscheulich und verderblich
 der Zorn sei,
 und ermahnte sie
 zur Sanftmuth.
 Einmal saß sie
 an ihrem Nähtischlein,
 auf dem ein zierliches
 Geschirr voll Blumen stand.
 Ihr kleines Brüderchen stieß
 von ungefähr das Geschirr herab,
 daß es in mehrere
 Stücke zerbrach.
 Mathilde kam vor Zorn
 fast außer sich;
 ihre Augen funkelten,
 die Stirnabern liefen ihr auf,
 und ihr ganzes Gesicht
 war entstellt.
 Da hielt die Mutter geschwind
 ihr einen Spiegel
 vor das Gesicht.
 Mathilde erschraf
 über ihre eigene Gestalt.
 Der Zorn verging ihr,
 und sie fing an zu weinen.
 „Siehst du nun,
 sprach die Mutter,
 was es Häßliches
 um den Zorn ist?
 Wenn du ihn zur Gewohnheit
 werden lässest,
 so bleiben dir nach und nach

66. LE MIROIR.

Mathilde était très colère.
 La mère
 mettait (représentait) à elle
 souvent instamment devant,
 combien impie,
 horrible et nuisible
 la colère était,
 et exhortait elle
 à la douceur.
 Une fois était assise elle
 à sa petite-table-à-ouvrage
 sur laquelle un charmant
 vase plein de fleurs était.
 Son petit frère poussa
 par hasard le vase en bas,
 de sorte qu'il en plusieurs
 morceaux se brisa.
 Mathilde vint de colère
 presque hors d'elle;
 ses yeux étincelaient, [à elle,
 les veines-du-front se gonflèrent
 et tout son visage
 était défiguré.
 Alors tint la mère rapidement
 à elle un miroir
 devant la figure.
 Mathilde s'effraya
 de sa propre figure.
 La colère passa à elle,
 et elle commença à pleurer.
 « Vois-tu maintenant,
 dit la mère,
 ce que cela d'affreux
 pour la colère est?
 Si tu la pour habitude
 devenir laisses,
 alors resteront à toi peu à peu

nen, und alle Anmuth verschwindet aus deinem Angesicht.“

Mathilde nahm sich dieses zu Herzen, und gab sich alle Mühe, ihren Zorn zu überwinden. Sie wurde sehr sanftmüthig, und die Sanftmuth verschönerte ihr Angesicht.

Die Mutter sagte aber noch öfters: „Wie es mit dem Zorn und der Sanftmuth ist, so ist es mit allen Lastern und Tugenden.“

Das Antlitz ist der Seele Bild:

Das Laster macht es roh und wild,

Die Tugend lieblich, hold und mild.

67. Der Mantel.

Einige Soldaten kamen zur Zeit des Krieges in ein Dorf, und verlangten einen Wegweiser. Ein armer Tagelöhner sollte mit ihnen gehen. Es war sehr kalt; und schneiete und wehete entsetzlich. Er bat die Bauern flehentlich, ihm einen Mantel zu leihen. Allein sie gaben

ront cet aspect affreux et tu perdras toute grâce. » Mathilde prit cette leçon à cœur et fit tous ses efforts pour dominer sa colère. Elle devint très douce et cette douceur embellit encore ses traits. « Il en est des vices et des vertus, lui disait souvent sa mère, comme de la colère et de la bonté. »

Le visage est le reflet de l'âme. Le vice lui donne un aspect rude et sauvage, la vertu le rend aimable, gracieux et bon.

67. LE MANTEAU.

Pendant la guerre, quelques soldats vinrent dans un village et requièrent un guide. Un pauvre journalier fut désigné pour les accompagner. Le temps était très froid, la neige tombait et le vent soufflait avec violence. En vain le journalier demanda-t-il aux paysans de lui prêter un manteau; ils ne l'écoutèrent point.

diese häßlichen Mienen,
und alle Unmuth verschwindet
aus deinem Angesicht.“
Mathilde nahm sich
dieses zu Herzen,
und gab sich alle Mühe
ihren Zorn zu überwinden.
Sie wurde sehr sanftmüthig,
und die Sanftmuth verschönerte
ihr Angesicht.

Aber die Mutter sagte
noch öfters:
„Wie es mit dem Zorn
und der Sanftmuth ist,
so es ist mit allen
Lastern und Tugenden.“

Das Antlitz
ist der Seele Bild:
das Laster macht es roh
und wild,
die Tugend lieblich,
hold und mild.

ces hideuses mines,
et toute grâce disparaîtra
de ton visage. »
Mathilde prit à elle
cela à cœur,
et donna à elle toutes *les* peines
sa colère pour surmonter.
Elle devint très douce
et la douceur embellit
son visage.

Mais la mère dit
encore souvent:
« Comme il *est* de la colère
et de la douceur est,
ainsi il *en* est de tous
les vices et vertus. »

Le visage
est de l'âme l'image;
le vice rend lui rude
et sauvage,
la vertu gracieux,
aimable et doux.

67. Der Mantel.

Einige Soldaten kamen
zur Zeit des Krieges
in ein Dorf,
und verlangten einen Wegweiser.
Ein armer Tagelöhner
sollte mit ihnen gehen.
Es war sehr kalt,
und schneiete und wehete
entsetzlich.
Er bat die Bauern
stehentlich,
ihm einen Mantel
zu leihen.
Aber sie gaben ihm

67. LE MANTEAU.

Quelques soldats arrivèrent
à l'époque de la guerre
dans un village
et demandèrent un guide.
Un pauvre journalier
devait avec eux aller.
Il faisait très froid,
et neigeait et ventait
épouvantablement.
Il demanda les paysans
en suppliant,
à lui un manteau
de prêter.
Mais ils donnèrent à lui

ihm kein Gehör. Nur ein fremder alter Mann, der durch den Krieg aus seiner Heimath vertrieben worden war, und in dem Dorfe sich kümmerlich als Schmiedsknecht nährte, erbarmte sich des Tagwerkers, und gab ihm seinen alten Mantel.

Die Soldaten zogen fort, und siehe! am späten Abend kam ein junger, schöner Offizier in prächtiger Uniform und mit einem Ordenskreuze an der Brust in das Dorf geritten, und ließ sich zu dem alten Manne führen, der dem Wegweiser den Mantel geliehen hatte. Der gutherzige Greis that, als er den Offizier erblickte, einen lauten Schrei: „O Gott, das ist ja mein Sohn Rudolf!“ rief er, eilte auf ihn zu, und umfaßte ihn mit beiden Armen.

Rudolf hatte vor mehreren Jahren Soldat werden müssen, und war wegen seiner vorzüglichen Geistesgaben, wegen seiner Rechtchaffenheit und Tapferkeit Offizier

Seul un pauvre vieillard étranger qui avait été chassé de sa patrie par la guerre, et qui gagnait misérablement sa vie comme ouvrier forgeron, eut pitié du journalier, et lui prêta son vieux manteau. Les soldats partirent, mais dans la soirée, un jeune et bel officier, revêtu d'un magnifique uniforme et portant une décoration, vint dans le village et se fit conduire auprès du vieillard qui avait prêté son manteau au guide. Le charitable vieillard l'eut à peine aperçu, qu'il poussa un grand cri : « O Dieu, dit-il, mais c'est là mon fils Rodolphe! » et il courut se jeter dans ses bras. Quelques années auparavant, Rodolphe avait dû partir pour l'armée, et était devenu officier grâce à ses hautes capacités, à son hon-

kein Gehör.

Nur ein fremder, alter Mann, der durch den Krieg aus seiner Heimath vertrieben worden war, und sich in dem Dorfe kümmerlich nährte als Schmiedsknecht, erbarmte sich des Tagwerfers, und gab ihm seinen alten Mantel. Die Soldaten zogen fort und sieh! am späten Abend kam ein junger, schöner Offizier, in prächtiger Uniform und mit einem Ordenskreuz an der Brust, geritten in das Dorf, und ließ sich führen zu dem alten Manne, der dem Wegweiser den Mantel geliehen hatte. Der gutherzige Greis that, als er den Offizier erblickte, einen lauten Schrei: „O Gott, das ist ja mein Sohn Rudolf!“ rief er, eilte zu auf ihn, und umfaßte ihn mit beiden Armen. Vor mehreren Jahren hatte Rudolf Soldat werden müssen, und war wegen seiner vorzüglichen Geistesgaben, wegen seiner Rechtschaffenheit und Tapferkeit Offizier geworden.

aucune audience.

Seulement un étranger, vieux homme, qui par la guerre de sa patrie chassé été avait, et soi dans le village misérablement nourrissait comme ouvrier-forgeron, eut pitié du journalier, et donna à lui son vieux manteau. Les soldats partirent et voici! au tard soir vint un jeune *et* bel officier en magnifique uniforme et avec une décoration sur la poitrine, à cheval dans le village, et laissa soi conduire chez le vieil homme, qui au guide le manteau prêté avait. Le bienfaisant vieillard poussa, quand il l'officier aperçut, un haut cri: « O Dieu, cela est donc mon fils Rodolphe! » s'écria-t-il, courut vers lui et enlaça lui des deux bras. Quelques années avant avait Rodolphe soldat devenir dû, et était à cause de ses remarquables dons-d'esprit, à cause de son honnêteté et *de sa* vaillance officier devenu.

geworden. Er hörte nichts mehr von seinem Vater, der vormals in einem angesehenen Marktflecken Schmiedmeister gewesen war. Allein der Sohn hatte den alten Mantel erkannt, und aus der Erzählung des Wegweisers sich überzeugt, daß sein Vater nunmehr in diesem Dorfe sich aufhalte.

Vater und Sohn weinten vor Freuden, und alle Leute, die umher standen, weinten mit. Rudolf blieb die ganze Nacht hindurch bei seinem Vater, unterredete sich mit ihm bis an den frühen Morgen, gab ihm, bevor er weiter ritt, viel Geld, und versprach ihm, ferner für ihn zu sorgen.

Die Leute aber sagten: „Weil der arme Mann so barmherzig war, so hat sich Gott auch über ihn erbarmt, und ihn seinen Sohn wieder finden lassen, der ihn aus aller Noth errettet.“

Wer sich erbarmet fremder Noth,
Den segnet auch der liebe Gott.

nêteté et à sa bravoure. Il n'avait plus eu de nouvelles de son père, qui avait été maître forgeron dans un grand bourg. Le fils avait reconnu le vieux manteau, et la narration du guide l'avait convaincu que son père vivait dans ce village. Le père et le fils pleuraient de joie et tous les assistants pleuraient avec eux. Rodolphe passa la nuit auprès de son père; ils s'entretenirent jusqu'au matin, et avant son départ, il lui remit une forte somme d'argent et promit de prendre soin de lui à l'avenir. « Parce que le pauvre homme a été si charitable, dirent les paysans, Dieu a eu pitié de lui et lui a permis de retrouver son fils, qui le met désormais à l'abri du besoin. »

Dieu bénit celui qui a pitié de la misère d'autrui.

Er hörte nichts mehr
von seinem Vater,
der vormal's Schmiedmeister
in einem angesehenen
Marktflecken gewesen war.
Allein der Sohn hatte
den alten Mantel erkannt,
und sich aus der Erzählung
des Wegweisers überzeugt,
daß sein Vater nunmehr
sich in diesem Dorfe aufhalte.
Vater und Sohn weinten
vor Freuden, und alle Leute,
die standen umher,
weinten mit.

Rudolf blieb die ganze Nacht
hindurch bei seinem Vater,
unterredete sich mit ihm
bis an den frühen Morgen,
gab ihm, bevor er
weiter ritt,
viel Geld, und
versprach ihm,
ferner für ihn
zu sorgen.

Aber die Leute sagten :
„Weil der arme Mann
so barmherzig war,
so hat sich Gott
auch über ihn erbarmt,
und ihn seinen Sohn
finden lassen,
der ihn aus aller Noth errettet.“
Wer sich erbarmet
fremder Noth,
den segnet auch der liebe Gott.

Il n'entendit plus rien
de son père
qui autrefois maître-forgeron
dans un considérable
bourg été avait.

Mais le fils avait
le vieux manteau reconnu,
et soi par la narration
du guide persuadé,
que son père maintenant
soi dans ce village tenait.
Père et fils pleurèrent
de joie, et tous les gens
qui se tenaient autour,
pleurèrent avec.

Rodolphe resta toute la nuit
durant chez son père,
entretint soi avec lui,
jusqu'au tôt matin,
donna à lui, avant qu'il
chevauchât plus loin,
beaucoup d'argent, et
promit à lui,
dans-la-suite pour lui
de prendre-soin.

Mais les gens dirent :
« Parce que le pauvre homme
si charitable était,
alors a Dieu
aussi de lui pitié eu,
et lui son fils
trouver laissé,
qui lui de toute misère sauve. »
Qui a pitié
de l'étrangère misère,
celui-là bénit aussi le bon Dieu.

68. Die Schuhe.

Der arme Meinrad hütete die Ziegen. Sein Lohn war aber so gering, daß er sich nicht einmal Schuhe anschaffen konnte. Es fror ihn sehr an den Füßen; denn es war bereits spät im Herbst, und das Wetter sehr naß und kalt.

Da kam ein Mann aus dem Gebüsch, der wegen Diebstahls schon ein paar Male in das Zuchthaus gesperrt worden war, und sagte: „Mein Handwerk ist ziemlich einträglich; geh' zu mir in den Dienst, so laß ich dir neue Schuhe machen. Dann darfst du dich nicht mehr so quälen, und nicht mehr im Rothe barfuß gehen.“

Alein der Knabe antwortete: „Nein! Ich will lieber barfuß gehen und ehrlich bleiben, als mir durch Unrecht das reichlichste Auskommen erwerben. Denn es ist doch

68. LES SOULIERS.

Le pauvre Meinrad gardait les chèvres. Ses gages étaient si minimes qu'il ne pouvait même s'acheter des souliers. Aussi avait-il très froid aux pieds, car la saison était très avancée et le temps était humide et froid. Alors il vit sortir du buisson un homme qui avait été déjà plusieurs fois mis en prison pour vol et qui lui dit: « Mon métier est assez lucratif, entre à mon service et je te ferai faire une paire de souliers neufs. Alors tu n'auras plus à te tourmenter de la sorte et à marcher pieds nus dans la boue. » Mais l'enfant lui répondit: « Oh non! je préfère marcher pieds nus et rester honnête, que d'acquérir injustement

68. Die Schuhe.

Der arme Meinrad
hütete die Ziegen.
Aber sein Lohn war
so gering,
daß er sich
nicht einmal Schuhe
anschaffen konnte.
Es fror ihn sehr
an den Füßen;
denn es war bereits spät
im Herbst,
und das Wetter
sehr naß und kalt.
Da kam ein Mann
aus dem Gebüsch,
der wegen Diebstahls
schon ein paar Male
in das Zuchthaus
gesperrt worden war,
und sagte: „Mein Handwerk
ist ziemlich einträglich;
gehe zu mir in den Dienst,
so ich lasse dir
neue Schuhe machen.
Dann du darfst dich
nicht mehr so quälen,
und nicht mehr barfuß
im Nothe gehen.“
Alein der Knabe
antwortete:
„Nein! ich will lieber
barfuß gehen
und redlich bleiben,
als mir durch Unrecht
das reichlichste
Auskommen erwerben.
Denn es ist doch besser,

68. LES SOULIERS.

Le pauvre Meinrad
gardait les chèvres.
Mais ses gages étaient
si maigres,
qu'il à soi
pas même des souliers
acheter pouvait.
Il gelait à lui beaucoup
aux pieds;
car il était déjà tard
en automne,
et le temps *était*
très humide et froid.
Alors vint un homme
du buisson,
qui à cause de vol
déjà quelques fois
dans la maison-de-détention
enfermé été avait,
et dit: « Mon métier
est assez productif;
va chez moi en service,
alors je laisse à toi
des neufs souliers faire.
Alors tu devras toi
plus ainsi tourmenter,
et ne plus nus-pieds
dans la boue marcher. »
Mais le garçon
répondit:
« Non, je veux plutôt
nus-pieds marcher
et honnête rester,
que à moi par injustice
la plus riche
subsistance acquérir.
Car il est pourtant mieux

besser, sich die Füße mit Roth beschmutzen, als mit den Händen Böses thun, und die Seele mit schlechten Thaten beflecken.“

Arm, doch ehrlich und gerecht,
Das ist mehr als reich — und schlecht.

69. Der Schuhnagel.

Der fleißige Nagelschmied Ohnerast saß den ganzen Tag in seiner Werkstätte, und hämmerte darauf los, daß die Funken umher sprühten.

Der Sohn seines reichen Nachbarn, des Herrn von Berg, kam täglich herüber, und sah ihm oft Stunden lang zu.

„Lernen Sie zum Zeitvertreibe auch einen Nagel machen, junger Herr, sagte einst der Nagelschmied; denn wer weiß, wozu dies einmal gut ist!“

Der müßige, junge Herr ließ sich das gefallen. Er setzte sich lachend an den Amboss, und erwarb bald die Geschick-

une belle aisance, car il vaut mieux se salir les pieds dans la boue, que de faire le mal et de souiller son âme par de mauvaises actions. »

La pauvreté honnête et juste est préférable à la richesse mal acquise.

69. LE CLOU A SOULIERS.

Le cloutier *Sans repos* était un brave travailleur. Toute la journée on le voyait dans son atelier battre le fer et faire jaillir les étincelles de tous côtés. M. de Berg, le fils de son riche voisin, venait journellement à l'atelier et le regardait travailler pendant de longues heures. « Ne voudriez-vous, mon jeune monsieur, lui dit un jour le cloutier, essayer de forger un clou? qui sait à quoi cela pourra vous servir un jour? » Le jeune désœuvré y consentit, s'assit en riant auprès de l'enclume et fut bientôt en

sich die Füße
mit Roth beschmutzen,
als mit den Händen
Böses thun
und die Seele
mit schlechten Thaten bes Flecken."
Arm, doch ehrlich
und gerecht,
das ist mehr
als reich —
und schlecht.

à soi les pieds
avec la boue salir,
que avec les mains
le mal faire
et l'âme [ler. »
avec de mauvaises actions souil-
Pauvre, mais honnête
et juste,
cela est plus
que riche —
et mauvais.

69. Der Schuhnagel.

69. LE CLOU-A-SOULIERS.

Der fleißige Nagelschmied
Ohnerast
saß
den ganzen Tag
in seiner Werkstätte,
und hämmerte los darauf
daß die Funken
umher sprühten.
Der Sohn seines
reichen Nachbarn,
des Herrn von Berg,
kam täglich
herüber und sah zu ihm,
oft Stunden lang.
„Lernen Sie zum Zeitvertreib
auch einen Nagel machen,
junger Herr,
sagte einst der Nagelschmied;
denn wer weiß, wozu
dies einmal gut ist!"
Der müßige, junge Herr
ließ sich das gefallen.
Er setzte sich lachend
an den Amboss,
und erwartete bald die Geschicklichkeit,

Le diligent cloutier
Sans-repos
était-assis
toute la journée
dans son atelier,
et martelait dessus
que les étincelles
autour volaient.
Le fils de son
riche voisin,
de monsieur de Berg,
venait journellement
de ce côté, et regardait lui
souvent des heures durant.
« Apprenez comme passe-temps
aussi un clou à faire,
jeune Monsieur,
dit un jour le cloutier;
car qui sait à quoi
cela un jour bon est! »
L'oisif jeune monsieur
laissa à soi cela plaire.
Il s'assit en riant
l'enclume,
et acquit bientôt l'habileté

lichkeit, daß er einen guten, brauchbaren Schuhnagel zu Stande bringen konnte.

Der alte Herr von Berg starb; der Sohn aber verlor durch den Krieg seine Güter und kam als ein armer Auswanderer in ein weit entferntes Dorf. In diesem Dorfe lebten mehrere Schuhmacher, die vieles Geld für Schuhnägel in die Stadt trugen, und sie oft für ihr theures Geld nicht zu bekommen wußten, denn in der ganzen Gegend wurden viele tausend Schuhe für die Soldaten gefertigt.

Der junge Herr von Berg, dem es sehr elend ging, besann sich nun, daß er die Kunst, Schuhnägel zu machen, recht gut verstehe. Er erbot sich, den Schuhmachern Nägel in Menge zu liefern, wenn sie ihm behülflich sein wollten, eine Werkstätte zu errichten. Sie halfen ihm dazu, und nun ernährte er sich sehr reichlich.

état de forger un bon clou. M. de Berg le père mourut; à la suite de la guerre le fils perdit tous ses biens et arriva comme un pauvre émigrant dans un village lointain. Là vivaient quelques cordonniers qui étaient obligés de se fournir de clous dans la ville voisine et n'en trouvaient même pas toujours pour leur bel et bon argent, car, dans toute la contrée, on confectionnait des milliers de paires de souliers pour l'armée. Le jeune de Berg se rappela alors, dans sa misérable condition, qu'il savait le métier de cloutier. Il offrit aux cordonniers de leur fournir tous les clous dont ils avaient besoin, s'ils voulaient lui faciliter les moyens de monter un atelier. Ils l'y aidèrent et, depuis lors, son pain fut

daß er einen guten
brauchbaren Schuhnagel
zu Stande bringen konnte.
Der alte Herr
von Berg starb;
aber der Sohn verlor
durch den Krieg
seine Güter und kam
als ein armer Auswanderer
in ein weit
entferntes Dorf.
In diesem Dorfe lebten
mehrere Schuhmacher, die
vieles Geld
für Schuhnägel
in die Stadt trugen,
und sie oft
für ihr theures Geld
nicht zu bekommen wußten,
denn in der ganzen Gegend
wurden viel tausend
Schuhe
für die Soldaten versfertigt.
Der junge Herr von Berg,
dem es sehr
elend ging,
besann sich nun,
daß er recht gut die Kunst
Schuhnägel zu machen
verstehe.
Er erbot sich
den Schuhmachern Nägel
in Menge zu liefern,
wenn sie ihm
behülflich sein wollten,
eine Werkstätte zu errichten.
Sie halfen ihm dazu und nun
er ernährte sich
sehr reichlich.

que lui un bon
convenable clou-de-soulier
en état mettre pouvait.
Le vieux monsieur
de Berg mourut;
mais le fils perdit
par la guerre
ses biens et arriva
comme un pauvre émigrant
dans un très
lointain village.
Dans ce village vivaient
plusieurs cordonniers, qui
beaucoup d'argent
pour des clous-de-souliers
à la ville portaient,
et eux souvent
pour leur cher argent
pas à avoir savaient,
car dans toute la contrée
étaient beaucoup de milliers
de souliers
pour les soldats confectionnés.
Le jeune monsieur de Berg,
auquel cela très
misérablement allait,
rappela à soi maintenant
que lui très bien l'art
des clous-de-souliers de faire
connaissait.
Il offrit soi
aux cordonniers *des clous*
en quantité à livrer,
s'ils à lui
aider voulaient
un atelier à établir. [tenant
Ils aidèrent à lui à cela et main-
il nourrit soi
très richement.

„Es ist doch gut, sagte er oft, wenn man auch nur einen Schuhnagel machen kann. Das thut mir jetzt mehr Dienste, als mein Landgut, das mir nicht für hundert tausend Gulden feil gewesen wäre.“

Ein Handwerk welches man recht kann,
Ernähret sicher seinen Mann.

70. Das Hufeisen.

Ein Bauersmann ging mit seinem Sohne Thomas über Feld. „Sieh, sprach der Vater unterwegs, da liegt ein Stück von einem Hufeisen auf der Straße! Heb' es auf und steck' es ein.“

„Ei, sagte Thomas, das ist ja nicht der Mühe werth, daß man sich darum bücke!“

Der Vater hob das Eisen stillschweigend auf, und schob es in die Tasche. Im nächsten Dorfe verkaufte er es dem Schmiede für einige Pfennige und kaufte für das Geld Kirichen.

assuré. « Il est bon, se disait-il souvent, de savoir faire un simple clou ; j'en retire plus de profits que de mon domaine que je n'aurais pas vendu pour des milliers de florins. »

Un métier bien su nourrit largement l'artisan.

70. LE FER A CHEVAL.

Un paysan allait à travers champs avec son fils. En chemin il trouvèrent sur la route un morceau d'un fer à cheval. « Ramasse le donc, dit le père, et mets-le en poche. — Oh ! dit Thomas, il n vaut pas la peine de se baisser pour si peu de chose. » Le père ramassa le fer sans mot dire et le mit en poche. Dans le village voisin il le vendit pour quelques liards au forgeron et acheta de cerises pour cet argent. Ils continuèrent leur route. Il faisait extraordinairement chaud ; nulle part on ne voyait ni maison, ni

„Es ist doch gut,
sagte er oft,
wenn man auch nur
einen Schuhnagel machen kann.
Das thut mir jetzt
mehr Dienste,
als mein Landgut,
das mir nicht für hundert
tausend Gulden feil
gewesen wäre.“
Ein Handwerk, welches man
recht kann, ernährt
sicher seinen Mann.

70. Das Hufeisen.

Ein Bauersmann ging
über Feld
mit seinem Sohne Thomas.
„Sieh, sprach der Vater
unterwegs, da liegt
ein Stück von einem Hufeisen
auf der Straße!
Hebe auf es und stecke ein es!“
„Ei, sagte Thomas,
das ist werth
nicht der Mühe,
daß man
sich darum hüthe!“
Der Vater hob auf das Eisen
stillschweigend,
und schob es
in die Tasche.
Im nächsten Dorfe
verkaufte er es
dem Schmiede für
einige Pfennige,
und kaufte
für das Geld Kirschen.

« Il est pourtant
bon, dit-il souvent,
si l'on aussi seulement
un clou-de-soulier faire peut.
Cela rend à moi maintenant
plus de services,
que ma campagne,
qui à moi pas pour cent
mille florins vénal
été eût. »
Un métier que l'on
bien connaît, nourrit
assurément son homme.

70. LE FER-A-CHEVAL.

Un paysan allait
à travers champs
avec son fils Thomas.
« Vois, dit le père
en chemin, là est-couché
un morceau d'un fer-à-cheval
sur la route!
Ramasse-le et empoche-le! »
« Eh! dit Thomas,
cela ne vaut
pas la peine,
que l'on
se pour cela baisse! »
Le père ramassa le fer
silencieusement,
et le glissa
dans la poche.
Dans le voisin village
vendit il lui
au forgeron pour
quelques liards,
et acheta
pour l'argent des cerises.

Beide gingen weiter.. Die Sonne schien sehr heiß; weit und breit war kein Haus, kein Baum und keine Quelle zu sehen, und Thomas verschnittete beinahe vor Durst.

Da ließ der Vater, wie von ungefähr, eine Kirsch fallen. Thomas hob sie so begierig auf, als wäre sie Gold, und fuhr damit sogleich dem Munde zu. Nach einiger Zeit ließ der Vater wieder eine Kirsch fallen; Thomas bückte sich eben so schnell darnach. So ließ der Vater ihn nach und nach alle Kirschen aufheben, und als Thomas die letzte verzehrt hatte, wandte der Vater sich lächelnd um, und sprach: „Sieh, wenn du dich um das Hufeisen ein einziges Mal hättest bücken mögen, so hättest du dich um die Kirschen nicht so viele Male bücken müssen. Erkenne daraus, wie gut und wahr das alte Sprichwort sei:

„Wer kleine Ding' nicht achten mag,
Hat oft um klein're Müß und Plag.“

arbres, ni source, et Thomas mourait presque de soif. Alors le père laissa tomber comme par hasard une cerise. Thomas la ramassa tout aussitôt, comme si c'eût été de l'or et la porta vivement à la bouche.

Quelque temps après le père laissa tomber une seconde cerise et Thomas la ramassa avec tout autant d'avidité. C'est ainsi que le père lui fit ramasser peu à peu toutes les cerises, et, quand il eut mangé la dernière, le père se retourna en souriant et lui dit: « Si tu t'étais baissé une seule fois pour le fer-à-cheval, tu n'aurais pas dû le faire si souvent pour les cerises. Reconnais par là la vérité du vieux proverbe:

« Celui qui néglige les petites choses, se crée soucis et peines pour de plus petites encore. »

Beide gingen weiter.
 Die Sonne schien sehr heiß;
 weit und breit war
 kein Haus, kein Baum
 und keine Quelle
 zu sehen, und Thomas
 verschmachtete beinahe vor Durst.
 Da ließ der Vater,
 wie von ungefähr,
 eine Kirzsche fallen.
 Thomas hob auf sie so begierig,
 als wäre sie Gold,
 und fuhr zu damit
 sogleich dem Munde.
 Nach einiger Zeit
 ließ der Vater
 wieder eine Kirzsche fallen;
 Thomas bückte sich darnach
 eben so schnell.
 So ließ der Vater ihn nach und nach
 alle Kirschen aufheben,
 und als Thomas
 die letzte verzehrt hatte
 wandte um sich
 der Vater lächelnd,
 und sprach: „Sieh, wenn du dich
 ein einziges Mal
 um das Hufeisen
 hättest bücken mögen,
 so hättest du dich
 nicht so viele Male
 um die Kirschen bücken müssen.
 Erkenne daraus, wie
 gut und wahr
 das alte Sprichwort sei:
 Wer kleine Dinge
 nicht achten mag,
 hat oft um klein're
 Müh und Plag.“

Tous deux allèrent plus loin.
 Le soleil luisait très chaud;
 au loin et au large n'était
 aucune maison, aucun arbre
 et aucune source
 à voir, et Thomas
 mourait presque de soif.
 Alors laissa le père,
 comme par hasard,
 une cerise tomber. [ment,
 Thomas ramassa elle si avide-
 comme si était elle de l'or
 et alla avec
 immédiatement à la bouche.
 Quelque temps après
 laissa le père
 de nouveau une cerise tomber;
 Thomas baissa soi après
 tout aussi rapidement.
 Ainsi laissa le père lui peu à peu
 toutes les cerises ramasser,
 et quand Thomas
 la dernière mangé eut,
 retourna soi
 le père en souriant
 et dit: « Vois, si tu toi
 une seule fois
 pour le fer-à-cheval
 avais baisser voulu,
 alors tu aurais toi
 pas tant de fois
 pour les cerises baisser dû.
 Reconnais à cela, combien
 bon et vrai
 le vieux proverbe est:
 Celui qui de petites choses
 ne pas estimer veut,
 a souvent pour de plus petites
 peine et tourment. »

71. Der Hufnagel.

Ein Landmann sattelte sein Pferd, um in die Stadt zu reiten. Er bemerkte zwar, daß an einem Hufe ein Nagel fehle; allein er sagte: „Auf einen Nagel kommt's nicht an,“ und ritt fort.

Er hatte noch nicht den halben Weg zurückgelegt, so verlor das Pferd das Hufeisen. „Wenn eine Schmiede in der Nähe wäre, sprach er, ließ ich das Pferd beschlagen; indeß werden es drei Eisen auch thun.“

Allein das Pferd beschädigte nun auf dem steinigen Boden den Huf, und fing an zu hinken. Bald darauf sprangen zwei Räuber aus dem Walde hervor, den Reisenden auszuplündern. Auf dem hinkenden Pferde konnte er nicht entfliehen, und sie nahmen ihm das Pferd sammt Zaum, Sattel und Felleisen.

„Das hätte ich nicht gedacht, sagte er, daß ich wegen

71. LE CLOU A FERRER.

Un paysan sella son cheval pour aller à la ville. Il remarqua bien qu'il manquait un clou à l'un des sabots, mais il se dit qu'un clou n'avait pas tant d'importance et se mit en route. Il avait parcouru à peine la moitié du chemin, que le cheval perdit le fer. « S'il y avait une forge dans le voisinage, je ferais ferrer mon cheval, dit-il, mais trois fers peuvent suffire en attendant. » Mais le cheval, s'étant endommagé le sabot sur le sol pierreux, commença à boiter. Bientôt après deux brigands s'élancèrent hors de la forêt, pour dépouiller le voyageur. Il lui fut impossible de s'échapper sur son cheval boiteux et ils lui prirent cheval, bride, selle et valise. « Qui eût pensé, dit-il, qu'un seul clou me ferait

71. Der Hufnagel.

Ein Landmann sattelte
sein Pferd, um zu reiten
in die Stadt.
Er bemerkte zwar
daß an einem Hufe
ein Nagel fehle;
allein er sagte:
„Auf einen Nagel
kommt an es nicht,“
und ritt fort.
Er hatte
noch nicht den
halben Weg zurückgelegt,
so verlor das Pferd
das Hufeisen.
„Wenn eine Schmiede
in der Nähe wäre,
sagte er,
ich ließ das Pferd beschlagen;
indefß werden thun
drei Eisen es auch.“
Allein das Pferd beschädigte
nun den Huf
auf dem steinigen Boden,
und fing an zu hinken.
Bald darauf sprangen
zwei Räuber
aus dem Walde hervor,
den Reisenden auszuplündern.
Er konnte nicht entfliehen
auf dem hinkenden Pferde,
und sie nahmen ihm
das Pferd sammt Zaum,
Sattel und Felleisen.
„Das hätte ich nicht gedacht,
sagte er, daß ich

71. LE CLOU-A-FERRER.

Un paysan sella
son cheval pour chevaucher
à la ville.
Il remarqua à-la-vérité
qu'à un sabot
un clou manquait;
mais il dit :
« A un clou
tient cela pas, »
et partit-à-cheval.
Il n'avait
encore pas la
moitié du chemin parcouru,
que perdit le cheval
le fer-à-cheval.
« Si une forge
dans le voisinage était,
dit-il,
je ferais le cheval ferrer;
en attendant feront
trois fers cela aussi. »
Mais le cheval endommagea
maintenant le sabot
sur le pierreux sol,
et commença à boiter.
Bientôt après sautèrent
deux brigands
de la forêt dehors,
le voyageur pour piller.
Il ne put pas s'enfuir
sur le boiteux cheval,
et ils prirent à lui
le cheval avec bride,
selle et valise.
« Cela je n'aurais pas pensé,
dit-il, que moi

eines einzigen Hufnagels das Pferd verlieren würde.“

Langsam und betrübt begab er sich zu Fuß wieder nach Hause, und schärfte von nun an seinen Kindern sehr oft das Sprichwort ein:

Nachlässigkeit in kleinen Dingen
Wird dich in großen Schaden bringen.

72. Die sieben Stäbe.

Ein Vater hatte sieben Söhne, die öfters mit einander uneins wurden. Ueber dem Zanken und Streiten versäumten sie die Arbeit. Da, einige böse Menschen hatten im Sinne, sich diese Uneinigkeit zu Nutzen zu machen, um die Söhne nach dem Tode des Vaters um ihr Erbtheil zu bringen.

Da ließ der ehrwürdige Greis eines Tages alle sieben Söhne zusammen kommen, legte ihnen sieben Stäbe vor,

perdre mon cheval? » Plein de tristesse, il reprit lentement à pied le chemin de la maison, et rappela dans la suite très souvent à ses enfants le proverbe :

La négligence dans les petites choses cause souvent un grand préjudice.

72. LES SEPT BAGUETTES.

Un père avait sept fils qui ne s'accordaient pas toujours. Les querelles et les discussions leur faisaient négliger le travail et de méchants voisins s'apprêtaient déjà à les frustrer, après la mort du père, de leur héritage. Alors le vénérable vieillard fit appeler un jour ses sept fils, leur présenta sept baguettes

wegen eines einzigen
Hufnagels
würde das Pferd verlieren.“
Langsam und betrübt
begab er sich
zu Fuß wieder
nach Hause,
und schärfte ein
von nun an
sehr oft
seinen Kindern
das Sprichwort:
Nachlässigkeit in kleinen Dingen
wird dich bringen in
großen Schaden.

72. Die sieben Stäbe.

Ein Vater hatte sieben Söhne,
die öfters
mit einander uneins waren.
Ueber dem Zanken
und Streiten
versäumten sie die Arbeit.
Ja, einige böse
Menschen
hatten im Sinne,
sich diese Uneinigkeit
zu Nutzen zu machen,
um die Söhne,
nach dem Tode des Vaters,
um ihr Erbtheil zu bringen.
Da ließ der ehrwürdige
Greis
eines Tages
alle sieben Söhne
zusammen kommen,
legte vor ihnen
sieben Stäbe,

à cause d'un seul
clou-à-ferrer
perdrais le cheval. »
Lentement et tristement
il se rendit
à pied de nouveau
à la maison,
et recommanda fortement
à partir de maintenant
très souvent
à ses enfants
le proverbe : [ses
Négligence dans *de* petites cho-
mettra toi dans
un grand dommage.

72. LES SEPT BAGUETTES.

Un père avait sept fils,
qui souvent
ensemble désunis étaient.
Pendant la querelle
et *la* dispute
négligeaient ils le travail.
Même quelques méchants
hommes
avaient en tête,
à eux cette désunion
pour profit de faire,
pour les fils,
après la mort du père,
de leur héritage priver.
Alors laissa le vénérable
vieillard
un jour
tous *les* sept fils,
ensemble venir,
présenta à eux
sept baguettes,

die fest zusammen gebunden waren, und sagte : „Demjenigen von euch, welcher diesen Bündel Stäbe entzwei bricht, zahle ich hundert große Thaler baar.“

Einer nach dem Andern strengte alle seine Kräfte an, und jeder sagte nach langem vergeblichen Bemühen : „Es ist gar nicht möglich.“

„Und doch, sagte der Vater, ist nichts leichter.“ Er löste den Bündel auf, und zerbrach einen Stab nach dem andern mit geringer Mühe. „Ei, riefen die Söhne, so ist es freilich leicht, so könnte es ein kleiner Knabe!“

Der Vater aber sprach : „Wie es mit diesen Stäben ist, so ist es mit euch, meine Söhne. So lange ihr fest zusammen haltet, werdet ihr bestehen, und Niemand wird euch überwältigen können. Wird aber das Band der Eintracht, das euch verbinden soll, aufgelöst, so gehet es euch, wie

solidement liées ensemble et leur dit : « Je donnerai cent écus comptant à celui de vous qui brisera ce faisceau. » Ils y employèrent à tour de rôle toutes leurs forces, mais finirent par dire : « Cela est impossible. — Et pourtant, dit le père, rien n'est plus facile. » Alors il dénoua le paquet et rompit facilement une baguette après l'autre. « Oh, s'écrièrent les fils, cela est bien facile ainsi, et un petit enfant en viendrait à bout. » Mais le père dit : « Il en est de vous, mes fils, comme de ces baguettes. Aussi longtemps que vous vous accorderez, vous vivrez et personne ne pourra rien contre vous. Mais si vous rompez ce lien de la con-

die fest zusammen,
gebunden waren,
und sagte :

„Demjenigen von euch
welcher diesen Bündel
entzwei bricht,
ich zahle hundert große
Thaler baar.“

Einer nach dem Andern
strengte an alle
seine Kräfte, und jeder
sagte nach langem,
vergeblichen Bemühen :

„Es ist gar nicht möglich.“
„Und doch,
sagte der Vater,
ist nichts leichter.“

Er löste auf
den Bündel,
und zerbrach einen Stab
nach dem andern
mit geringer Mühe.

„Ei, riefen die Söhne,
so es ist freilich leicht,
so es könnte
ein kleiner Knabe !“

Aber der Vater sprach :
„Wie es ist mit diesen Stäben,
so es ist mit euch,
meine Söhne.

So lange ihr
fest zusammen haltet,
werdet ihr bestehen,
und Niemand wird können
euch überwältigen.

Aber das Band der Eintracht
das euch verbinden soll,
wird aufgelöst,
so gehet es euch,

qui solidement ensemble
liées étaient,
et dit :

« A celui de vous
qui ce paquet
en-deux brise,
je paye cent grands
thalers comptant. »

L'un après l'autre
employa toutes
ses forces, et chacun
dit après un long *et*
inutile effort :

« Cela n'est pas du tout possible. »
« Et pourtant,
dit le père;
n'est rien plus facile. »

Il dénoua
le paquet
et cassa une baguette
après l'autre
avec peu de peine.

« Eh ! s'écrièrent les fils,
ainsi cela est sans doute facile,
ainsi le pourrait
un petit garçon ! »

Mais le père dit :
« Comme il *en* est de ces baguettes,
ainsi il *en* est de vous,
mes fils.

Aussi longtemps que vous
solidement ensemble tenez,
vous serez existants,
et personne *ne* pourra
vous soumettre.

Mais *si* le lien de l'union
lequel vous unir doit,
est dissous,
alors ira-t-il à vous

den Stäben, die hier zerbrochen auf dem Boden umher liegen.“

Das Haus, die Stadt, das ganze Land,
Bestehet durch der Eintracht Band.

73. Der Splitter.

Ein ehrlicher Amtsbote, der eine große Summe Geldes bei sich trug, wurde an einem rauhen Winterabende angegriffen, ausgeraubt, und erschlagen. Man fand die Leiche im Schnee liegen, der weit umher vom Blute roth gefärbt war. Der Amtmann nahm noch in der Nacht bei angezündeten Fackeln die blutige Stätte in Augenschein. Da sah er einen Splitter aus einem Knotenstocke liegen, und steckte ihn heimlich zu sich.

Als er am andern Morgen in die Amtsstube ging, bemerkte er mit Entsetzen, daß an des Amtsdieners Knotenstocke, der neben der Thür lehnte, ein solcher Splitter

corde, il en sera de vous comme de ces baguettes brisées qui sont devant vos pieds. »

C'est par la concorde que les villes, les maisons, les pays subsistent.

73. L'ÉCLAT DE BOIS.

Par une rude soirée d'hiver, l'honnête messenger du bailliage fut assassiné et dépouillé d'une grosse somme d'argent qu'il portait sur lui. On trouva le cadavre étendu dans la neige toute teinte de sang. Dans la nuit même le bailli examina le lieu du crime, à la lueur des torches, et trouva un éclat de bois d'un bâton nouveau; il l'emporta sans mot dire. Quand il arriva le lendemain à la salle d'audience, il vit avec terreur qu'un éclat pareil manquait au bâton du garçon de bureau déposé près de la porte, et,

wie den Stäben, die
hier zerbrochen
auf dem Boden umher liegen. "
Das Haus, die Stadt,
das ganze Land,
bestehet durch Band
der Eintracht.

comme aux baguettes qui
ici brisées
sur le sol tout à l'entour gisent. »
La maison, la ville,
l'entier pays,
existent par *le* lien
de l'union.

73. Der Splitter.

73. L'ÉCLAT-DE-BOIS.

Ein ehrlicher Amtsbote,
der bei sich eine große Summe
Geldes trug,
wurde, an einem rauhen
Winterabende
angegriffen, ausgeraubt,
und erschlagen.
Man fand die Leiche
im Schnee liegen,
der weit umher
vom Blut roth
gefärbt war.
Der Amtmann nahm in Augenschein
noch in der Nacht
bei angezündeten Fackeln
die blutige Stätte.
Da sah er einen Splitter
aus einem Knotenstocke
liegen,
und steckte ihn heimlich
zu sich.
Als er am andern Morgen
in die Amtsstube
ging, er bemerkte
mit Entsetzen,
daß am Knotenstocke
des Amtsbieners,
der neben der Thür lehnte,
ein solcher Splitter fehle;

Un honnête messenger-de-bailli
qui avec soi une grande somme
d'argent portait,
fut, par une rude
soirée-d'hiver,
attaqué, dépouillé
et assassiné.
On trouva le cadavre,
dans la neige couché,
qui au loin tout-autour
par le sang en-rouge
teinte était.
Le bailli prit-en-vue (examina)
encore dans la nuit
aux allumées torches
le ensanglanté lieu.
Là il vit un éclat-de-bois
d'un bâton-nouveux
couché à terre
et le prit secrètement
avec lui.
Quand lui l'autre matin
dans la salle d'audience,
alla, il remarqua
avec terreur,
qu'au bâton-nouveux
du garçon-de-bureau,
qui près de la porte était-appuyé,
un pareil éclat manquait;

fehle; und wirklich paßte der gefundene Splitter genau in die Lücke hinein. Der Amtmann gab nun sogleich Befehl, den Amtsdienner als den Mörder zu ergreifen, und in Ketten zu legen.

Der Bösewicht läugnete anfangs trohig die That; allein das kleine stumme Stücklein Holz zeugte zu laut gegen ihn. Er erblaßte, und bekannte: „Er habe gewußt, daß der Bote dem Amte eine ansehnliche Summe Geldes überbringen werde, und da habe ihn die Geldgier verleitet, den guten Mann, der ihm nie ein Leid gethan, zu ermorden.“

Den Paß mit dem Gelde hatte der Mörder uneröffnet unter einem Holzstoße verborgen, und so das Geld, wegen dessen er den Mord beging, nicht einmal gesehen. Er wurde unter einem großen Zulauf des Volkes durch das Schwert hingerichtet. Jedermann wunderte sich, daß ein so kleiner Umstand das geheime Verbrechen an den Tag gebracht habe.

Viel Böses kommt schon hier an's Licht;
Doch alles dort beim Weltgericht.

en effet, le fragment trouvé s'adaptait exactement dans la fente. Alors le bailli ordonna de s'emparer du malfaiteur et de le charger de chaînes. Il nia tout d'abord le forfait dont on l'accusait, mais le muet petit témoin témoignait avec trop d'évidence contre lui. Il pâlit et finit par avouer qu'ayant su que le messenger devait apporter une grosse somme d'argent au bailliage, la soif de l'argent l'avait poussé à tuer le brave homme qui ne lui avait pourtant jamais fait de mal. On trouva caché sous un tas de bois le paquet avec l'argent; le meurtrier n'avait même pas vu l'argent qui l'avait incité à l'assassinat. Il fut décapité avec le glaive au milieu d'un grand concours de peuple et chacun s'étonnait qu'une circonstance si petite eût pu faire découvrir le crime.

Le mal se découvre en partie ici-bas déjà, mais sûrement au jugement dernier.

und wirklich paßte
 der gefundene Splitter
 genau in
 die Lücke hinein.
 Der Amtmann gab nun
 sogleich Befehl,
 den Amtsbienner
 als den Mörder zu ergreifen,
 und zu legen in Ketten.
 Der Bösewicht läugnete Anfangs
 trozig die That;
 allein das kleine stumme
 Stücklein Holz
 zeugte zu laut gegen ihn.
 Er erblaßte, und bekannte:
 „Er habe gewußt, daß der Bote
 werde überbringen dem Amte
 eine ansehnliche Summe Geldes,
 und da die Geldgier
 ihn habe verleitet zu ermorden
 den guten Mann,
 der gethan ihm nie ein Leid.“
 Der Mörder hatte verborgen
 den Paß mit dem Gelde
 uneröffnet unter einem Holzstoße,
 und so nicht einmal gesehen
 das Geld, wegen dessen
 er den Mord beging.
 Er wurde hingerichtet
 durch das Schwert
 unter einem großen Zulaufe
 des Volkes.
 Jedermann sich wunderte,
 daß ein so kleiner Umstand
 habe gebracht an den Tag
 das geheime Verbrechen.
 Viel Böses kommt
 an's Licht schon hier;
 doch alles dort beim Weltgericht.

et, en effet, s'adaptait
 le trouvé éclat
 exactement dans
 la fente dedans.
 Le bailli donna alors
 de suite l'ordre
 le garçon-de-bureau
 comme le meurtrier de saisir,
 et de mettre dans *les chaînes*.
 Le malfaiteur nia d'abord
 avec arrogance le forfait;
 mais le petit muet
 morceau de bois
 témoignait trop haut contre lui.
 Il pâlit, et avoua
 « *qu'il avait su que le messenger*
apporterait au bailliage [gent,
une considérable somme d'ar-
et qu'alors l'amour-de-l'argent
l'avait engagé à assassiner
le brave homme,
qui fait à lui jamais un mal. »
 Le meurtrier avait caché
 le paquet avec l'argent
 non ouvert sous un tas de bois,
 et ainsi pas même vu
 l'argent, à cause duquel
 lui le meurtre accomplissait.
 Il fut exécuté
 par le glaive
 parmi un grand concours
 du peuple.
 Chacun s'étonnait
 qu'une si petite circonstance
 eût amené au jour
 le caché crime.
 Beaucoup de mal vient
 au jour déjà ici; [du-monde.
 mais tout là-bas au jugement-

74. Der Strick.

Zwei Bettelknaben, Veit und Klaus, fanden auf der Landstraße einen alten Strick, und stritten und zankten sich darum, daß Berg und Thal wiederhallten. Veit hielt den Strick an dem einen Ende, Klaus zog an dem andern, und Einer suchte ihn dem Andern mit Gewalt aus den Händen zu reißen. Auf einmal riß der Strick entzwei, und beide Knaben fielen jämmerlich in den Koth.

Ein Mann, der dazu gekommen war, sagte: „So geht's den Streitsüchtigen. Ueber ein kleines, schlechtes Ding fangen sie großen Lärm und Zank an, und was haben am Ende beide Theile gewonnen? Nichts, als daß sie sich mit Spott und Schande bedecken, wie ihr beide jetzt mit Koth beschmutzt seid.“

Sei friedsam, denn es nimmt der Streit
Ein Ende, das dich nicht erfreut.

74. LA CORDE.

Deux jeunes mendiants, Guy et Nicolas, trouvèrent sur la route une vieille corde et s'en disputèrent la propriété. Monts et vaux retentirent de leurs cris. Guy tenait la corde par un bout, Nicolas tirait de l'autre, et chacun cherchait à l'arracher violemment à son camarade. Tout à coup la corde se rompit et les deux enfants roulèrent dans la boue. Un passant qui était survenu, leur dit: « C'est là ce qui arrive aux mauvaises têtes. On commence par mener grand bruit et discussion pour un objet de peu de valeur et quel est le profit qu'en retirent finalement les deux parties? Elles se couvrent de ridicule et de honte, tout comme vous deux vous êtes maintenant couverts de boue. »

Sois paisible, car la dispute prend toujours une mauvaise fin.

74. Der Strick.

Zwei Bettelknaben,
 Beit und Klaus,
 fanden auf der Landstraße
 einen alten Strick,
 und sich stritten und
 zankten darum,
 daß Berg und Thal
 wiederhallten.
 Beit hielt den Strick
 an dem einen Ende,
 Klaus zog an dem andern,
 und Einer suchte ihn zu reißen
 dem Andern mit Gewalt
 aus den Händen.
 Auf einmal der Strick
 riß entzwei und
 beide Knaben fielen
 jämmerlich in den Roth.
 Ein Mann, der war
 gekommen dazu, sagte:
 „So es geht den Streitsüchtigen.
 Sie fangen an großen Lärm
 und Zank über ein Ding
 kleines, schlechtes, und was
 haben gewonnen am Ende
 beide Theile davon?
 Nichts, als daß sie
 sich bedecken
 mit Spott und Schande,
 wie ihr beide seid jetzt
 beschmutzt mit Roth.“
 Sei friedsam, denn es nimmt
 der Streit ein Ende,
 das nicht dich erfreut.

74. LA CORDE.

Deux petits mendiants,
 Guy et Nicolas,
 trouvèrent sur la grande-route
 une vieille corde,
 et se disputèrent et
 se-querellèrent pour cela,
 de-sorte-que montagne et vallée
en retentissaient.
 Guy tenait la corde
 à un bout,
 Nicolas tirait à l'autre,
 et l'un cherchait à l'arracher
 à l'autre avec violence
 des mains.
 Tout-à-coup la corde
 se déchira en-deux et
 les deux garçons tombèrent
 misérablement dans la boue.
 Un homme qui était
 survenu auprès, dit:
 « Ainsi il va aux querelleurs.
 Ils commencent grand bruit
 et querelle pour une chose
 petite, mauvaise, et quoi
 ont gagné à la fin
 les deux parties de cela?
 Rien, si *ce n'est* qu'ils
 se couvrent
 de raillerie et de honte, [nant
 comme vous deux êtes mainte-
 salis avec *la boue*. »
 Sois paisible, car il prend
 la querelle une fin
 qui *ne* pas te réjouit.

75. Reisig und Stroh.

Eine arme Wittwe und ihre zwei Knaben kehrten eines Abends aus dem nahen Weidengebüsche, wo sie Reisholz gesammelt hatten, zurück in ihr Dorf. Die Mutter trug einen großen, und jeder der Knaben einen kleinen Büschel Weidenzweige auf dem Kopfe, die mit einem Strohbande zusammen gebunden waren.

Unterwegs begegnete ihnen ein reicher Kaufmann aus der Stadt, und sie baten ihn um ein Almosen. Der reiche Mann sagte aber zur Wittve: „Ihr braucht nicht zu betteln. Uebergebt die zwei Knaben mir; da sollen sie lernen, aus Reis und Stroh Gold zu machen.“

Die Mutter hielt das für Scherz; allein der Kaufmann versicherte, es sei wirklich sein Ernst. Da willigte sie endlich ein, und der Kaufmann ließ den einen Knaben das Korbmachen, und den andern das Strohflechten lernen.

Nach drei Jahren kamen sie in die arme Hütte ihrer

75. L'OSIER ET LA PAILLE.

Une pauvre veuve et ses deux petits garçons regagnaient un soir leur village; ils revenaient d'un oseraie voisine, où ils avaient ramassé des ramilles. La mère portait sur la tête un gros paquet de branches de saule attachées avec un lien de paille; chacun des enfants en portait un petit.

En chemin ils rencontrèrent un riche négociant de la ville, et ils lui demandèrent l'aumône. « Vous n'avez pas besoin de mendier, leur dit-il, confiez-moi vos deux garçons et je leur enseignerai à changer en or l'osier et la paille. » La mère crut que le négociant se moquait d'elle; mais, quand il lui eut assuré qu'il parlait sérieusement, elle finit par y consentir. Le négociant fit apprendre à l'un des garçons la vannerie et à l'autre le tressage de la paille. Trois ans après ils revinrent dans la misérable cabane

75. Reijig und Stroh.

Eine arme Wittwe
und ihre zwei Knaben
kehrten zurück eines Abends
in ihr Dorf,
aus dem nahen Weidengebüsch,
wo sie hatten gesammelt Reisholz.
Die Mutter trug auf dem Kopfe
einen großen,
und jeder der Knaben
einen kleinen Büschel Weidenzweige,
die waren gebunden zusammen
mit einem Strohbande.

Unterwegs ein reicher Kaufmann
aus der Stadt ihnen begegnete,
und sie ihn baten um ein Almosen.
Aber der reiche Mann sagte
zur Wittve :

„Ihr braucht nicht zu betteln.
Uebergebt mir
die zwei Knaben;
da sie sollen lernen
zu machen Gold
aus Reis und Stroh.“

Die Mutter hielt das
für Scherz;
allein der Kaufmann versicherte
es sei wirklich
sein Ernst.

Da sie willigte ein endlich,
und der Kaufmann ließ lernen
den einen Knaben das Korbmachen,
und den andern
das Strohschlechten.

Nach drei Jahren sie kamen zurück
in die arme Hütte
ihrer Mutter,

75. RAMILLES ET PAILLE.

Une pauvre veuve
et ses deux garçons
revenaient un soir
dans leur village,
du voisin buisson-de-saules,
où ils avaient ramassé des ramilles.
La mère portait sur la tête [les.
un grand
et chacun des garçons [saule,
un petit paquet de branches-de-
qui étaient liées ensemble
avec un lien-de-paille.

En chemin un riche négociant
de la ville les rencontra, [même.
et ils le prièrent pour une au-
Mais le riche homme dit
à la veuve :

« Vous n'avez pas besoin de
Donnez à moi [mendier.
les deux garçons;
alors ils doivent apprendre
à faire de l'or
de ramilles et de paille. »

La mère tenait cela
pour *une* plaisanterie;
mais le négociant assura
que cela était véritablement
son sérieux.

Alors elle consentit enfin,
et le négociant laissa apprendre
à l'un des garçons la vannerie
et à l'autre
le tressage-de-la-paille.

Après trois années ils revinrent
dans la pauvre cabane
de leur mère,

Mutter zurück, verfertigten unermüdet die schönsten Körbe und die feinsten Stroh Hüte, und überlieferten die Waaren dem Kaufmanne. Eines Abends nun trat der Kaufmann in ihre Stube, bezahlte die erhaltenen Arbeiten in lauter Dukaten, und sprach lächelnd zur Mutter: „Nicht wahr, ich habe Recht gehabt und Wort gehalten?“

Ihr Kinder seid dem Fleiße hold,
Er wandelt Stroh und Reis in Gold.

76. Der Jahrmarkt.

Eine wohlhabende Frau auf dem Lande hatte keine Kinder, und wollte daher ein fleißiges und sittsames Mädchen aus ihrer Verwandtschaft in der Stadt an Kindesstatt annehmen.

Sie begab sich deshalb einstens dahin, und kaum war ihr Vorhaben bekannt geworden, so fanden sich auch so gleich mehrere Mädchen bei ihr ein, empfahlen sich ihr, und rühmten sich, mit ihr verwandt zu sein.

Die Frau ließ dieses vorerst auf sich beruhen und gab jedem der Mädchen ein Geldstück, indem sie sagte: „Es

de leur mère, y confectionnèrent les plus charmantes corbeilles et les plus fins chapeaux de paille, et livrèrent leurs marchandises au négociant. Un soir, celui-ci entra dans leur chambre et paya, en beaux ducats sonnants, les marchandises que les jeunes gens lui avaient livrées: « N'avais-je pas raison et n'ai-je pas tenu parole? » dit-il à la mère en souriant.

Appliquez-vous, mes enfants, le travail change paille et osier en or.

76. LA FOIRE.

Une riche paysanne qui n'avait pas d'enfants, se proposa d'adopter une petite fille laborieuse parmi ses parents établis en ville. Elle s'y rendit un jour, et à peine son projet fut-il connu, que plusieurs jeunes filles se présentèrent, se recommandant de leur parenté. Avant de prendre une décision, la femme remit à chacune d'elles une pièce d'argent et leur dit: « C'est aujourd'hui

verfertigten unermüdet
die schönsten Körbe
und die feinsten Stroh Hüte,
und überlieferten ihre Waaren
dem Kaufmanne.

Eines Abends nun
der Kaufmann trat
in ihre Stube,
bezahlte in lauter Dukaten
die erhaltenen Arbeiten,
und sprach lächelnd zur Mutter :
„Nicht wahr, ich habe gehabt
Recht und gehalten Wort?“
Ihr Kinder, seid hold
dem Fleiße, er wandelt
Stroh und Reis in Gold.

confectionnèrent sans relâche
les plus beaux paniers [paille,
et les plus fins chapeaux-de-
et livrèrent leurs marchandises
au négociant.

Un soir alors
le négociant entra
dans leur chambre,
paya en rien-que ducats
les reçues marchandises,
et dit en souriant à la mère :
« N'est-ce pas j'ai eu
raison et tenu parole? »
Vous enfants, soyez favorables
au zèle, il change
paille et ramille en or.

76. Der Jahrmarkt.

Eine wohlhabende Frau
auf dem Lande hatte keine Kinder,
und wollte daher
annehmen an Kindesstatt
ein Mädchen fleißiges [schaft
und sittsames aus ihrer Verwandt=

in der Stadt.
Sie sich begab deshalb
einstens dahin, und kaum
ihr Vorhaben war geworden bekannt,
so mehrere Mädchen
sich fanden ein bei ihr,
empfohlen sich ihr,
und sich rühmten zu sein
verwandt mit ihr.

Die Frau ließ beruhen
dieses vorerst auf sich,
und gab jedem der Mädchen
ein Geldstück,
indem sie sagte :

76. LA FOIRE.

Une aisée femme [fants,
à la campagne n'avait pas d'en-
et voulait par suite
accepter comme enfant
une petite-fille appliquée
et vertueuse de sa parenté
dans (de) la ville.

Elle se rendit pour-cela
un jour là-bas, et à peine
son dessein fut devenu connu,
que plusieurs jeunes filles
se présentèrent chez elle,
se recommandèrent à elle,
et se vantèrent d'être
parentes avec elle.

La femme laissa reposer
cela d'abord sur soi, [filles
et donna à chacune des jeunes
une pièce-d'argent,
pendant qu'elle dit :

ist heute Jahrmarkt; kauft euch auf dem Markte selbst etwas von dem ein, was euch lieb und werth ist. Dann kommt aber wieder, und laßt mich sehen, was ihr gekauft habt."

Die Mädchen eilten fort, und kamen voll Freuden wieder zurück. Fast alle brachten bunte Bänder, Schnüre glänzender Perlen, goldgestickte Haubenzeuge und ähnliche Putzwaaren, und zeigten die vermeinten Herrlichkeiten der Baise.

Nur ein einziges Mädchen, die arme Auguste, hatte nichts von dergleichen Dingen gekauft, sondern ein Gebetbüchlein und einen Spinnrocken nebst einem Duzend Spindeln.

Das gefiel der Frau. Sie nahm Augusten freundlich bei der Hand, und sagte: „Es freut mich, liebes Kind, daß du deinen Sinn schon frühe auf das Beten und Arbeiten richtest. Die Andern haben es durch ihr thörichtes Einkaufen nur zu deutlich gezeigt, daß ihnen an Putz und

jour de foire, allez acheter au marché ce qui vous plaira, mais revenez ensuite me montrer vos achats. » Les jeunes filles coururent à la foire et revinrent pleines de joie. Presque toutes rapportèrent des rubans multicolores, des colliers de perles, des étoffes de bonnets brodées d'or et d'autres objets de toilette de ce genre. La pauvre Augusta seule n'avait rien acheté de pareil, mais avait choisi un petit livre de prières, une quenouille et une demi-douzaine de fuseaux. Cet achat plut à la femme. « Je me réjouis, chère enfant, dit-elle en lui prenant affectueusement la main, de voir que tu te préoccupes, si tôt déjà, de la prière et du travail. Par leurs sots achats, tes parentes m'ont démontré d'une façon trop claire, qu'elles tiennent plus à la toilette et à la vanité qu'à

„Es ist heute Jahrmarkt ;
kauft ein euch selbst
auf dem Markte,
etwas von dem was ist euch
lieb und werth.

Aber kommt wieder dann,
und laßt mich sehen,
was ihr habt gekauft.“

Die Mädchen eilten fort,
und kamen zurück wieder
voll Freuden.

Fast alle brachten

bunte Bänder,

Schnüre glänzender Perlen,

Haubenzeuge

goldgestickte

und ähnliche

Putzwaaren,

und zeigten die

vermeinten Herrlichkeiten
der Baise.

Ein einziges Mädchen nur,

die arme Auguste,

hatte nichts gekauft

von Dingen dergleichen,

sondern ein Gebetbüchlein

und einen Spinnrocken

nebst einem Duzend Spindeln.

Das gefiel der Frau.

Sie nahm Augusten

freundlich bei der Hand und sagte:

„Es mich freut, liebes Kind,

daß du richtest schon frühe [beiten.

deinen Sinn auf das Beten und Ar-

Die Andern es haben gezeigt

nur zu deutlich

durch ihr thörichtes Einkaufen,

daß gelegen ist ihnen mehr

an Putz und Eitelkeit,

« C'est aujourd'hui foire ;

achetez à vous vous-même

sur le marché,

quelque chose de *ce qui* est à
agréable et cher.

Mais venez de nouveau ensuite,

et laissez-moi voir

ce que vous avez acheté. »

Les jeunes filles partirent, [veau

et revinrent en arrière de nou-

pleines de joie.

Presque toutes apportèrent

des rubans bigarrés,

des colliers de brillantes perles,

des étoffes-de-bonnets

brodés d'or

et *de semblables*

articles-de-toilette,

et montrèrent les

soi-disant magnificences

à la cousine.

Une seule fille seulement,

la pauvre Augusta,

n'avait rien acheté

d'objets de ce genre,

mais un petit-livre-de prières,

et une quenouille [seaux.

avec une demi-douzaine de fu-

Cela plut à la femme.

Elle prit Augusta

aimablement par la main et dit :

« Cela me réjouit, chère enfant,

que tu diriges déjà tôt [vail.

ton goût vers la prière et le tra-

Les autres l'ont montré

seulement trop distinctement

par leurs sots achats,

qu'il importe à elles plus

à la toilette et à la vanité,

Eitelkeit mehr gelegen ist, als an Frömmigkeit und Arbeitsamkeit. Du bist von nun an meine Tochter! Fahre so fort, werde gut und fromm, und sei immer fleißig, so wird der liebe Gott immer mit dir sein, und sein Segen wird dir überall folgen."

Des Menschen ganzer Werth besteht.
In treuer Arbeit und Gebet.

77. Das Schloß und die Hütte.

Fräulein Gertrud wohnte in einem prächtigen Schlosse, und bildete sich auf ihren vornehmen Stand nicht wenig ein.

Eines Tages kam Maria, eine arme Maurerstochter, zu ihr, und sprach: „Mein Vater, der todtkrank ist, läßt Sie bitten, zu ihm zu kommen; er hat Ihnen etwas Wichtiges zu sagen.“

Das Fräulein antwortete spöttisch: „Das mag wohl etwas Wichtiges sein, was ein so armer Mann mit mir zu reden hat! Geh, ich habe in deiner elenden Hütte nichts zu thun.“

Ueber eine Weile kam Maria wieder, und rief fast außer

la piété et au travail. A partir d'aujourd'hui tu seras ma fille! Continue de la sorte, tâche de devenir bonne et pieuse; sois toujours laborieuse et le bon Dieu sera avec toi. Sa bénédiction te suivra partout. »

C'est dans le travail assidu et la prière que consiste la véritable valeur de l'homme.

77. LE CHATEAU ET LA CABANE.

La damoiselle Gertrude, qui habitait un magnifique château, était très fière de sa brillante position. Un jour Maria, la fille d'un pauvre maçon, vint la voir et lui dit: « Mon père, qui est à la mort, vous fait prier de venir auprès de lui; il a d'importantes communications à vous faire. » La damoiselle lui répondit ironiquement: « Ce qu'un si pauvre homme peut avoir à me dire ne doit pas être bien important. Va! je n'ai que faire dans ta pauvre cabane. » L'instant d'après, Maria revint et s'écria hors d'haleine:

als an Frömmigkeit
und Arbeitssamkeit.

Du bist von nun an meine Tochter!

Fahre fort so,
werde gut und fromm,
und sei immer fleißig,
so der liebe Gott wird sein
immer mit dir,
und sein Segen wird folgen
dir überall."

Ganzer Werth des Menschen besteht
in Arbeit treuer und Gebet.

qu'à la piété
et *au* travail.

Tu es à partir de maintenant
Continue ainsi, [ma fille!

deviens bonne et pieuse,
et sois toujours diligente,
alors le bon Dieu sera
toujours avec toi

et sa bénédiction suivra
toi partout. » [siste

Toute *la* valeur de l'homme con-
dans *le* travail fidèle et *la* prière.

77. Das Schloß und die Hütte.

Fräulein Gertrud wohnte
in einem prächtigen Schlosse,
und sich bildete ein nicht
wenig auf ihren Stand vornehmen.

Eines Tages Maria,
eine arme Maurerstöchter,
kam zu ihr, und sprach:
„Mein Vater, der ist todtkrank,
Sie läßt bitten,
zu ihm zu kommen;
er hat zu sagen Ihnen
etwas Wichtiges.“

Das Fräulein antwortete
spöttisch:

„Das mag sein wohl
etwas Wichtiges,
was ein so armer Mann
hat zu reden mit mir!
Geh! ich habe zu thun nichts
in deiner elenden Hütte.“

Ueber eine Weile
Maria kam wieder,
und rief fast außer Athem:

77. LE CHATEAU ET LA CABANE.

Mademoiselle Gertrude demeu-
dans un magnifique château, [rait
et *ne* s'imaginait pas
peu sur sa condition élevée.

Un jour Maria,
une pauvre fille-de-maçon,
vint chez elle, et dit: [mort
« Mon père, qui est malade-à-la-
vous fait prier,
chez lui de venir;
il a à dire à vous
quelque-chose d'important. »

La damoiselle répondit
ironiquement:

« Cela doit être bien
quelque chose d'important,
ce que un si pauvre homme
a à parler avec moi!
Va! je n'ai à faire rien
dans ta misérable cabane. »

Après un moment
Maria revint,
et s'écria presque hors d'haleine:

Althem: „O liebes Fräulein, kommen Sie doch geschwind! Ihre selige Mutter hat während des Krieges eine Menge Gold und Silber einmauern lassen, und meinem Vater befohlen, den Ort keinem Menschen zu sagen, als Ihnen, wenn Sie einmal zwanzig Jahre alt wären. Jetzt ist er aber dem Tode nahe, und kann nicht mehr so lange warten.“

Fräulein Gertrud eilte nun, so sehr sie konnte; als sie aber in die Stube trat, war der gute Mann bereits verschieden.

Sie kam vor Schrecken und Aerger fast von Sinnen, ließ bald da, bald dort, im Schlosse die Mauern aufbrechen, fand aber nicht das Geringste von einem Schätze.

O, wie bereute sie es nun, daß sie durch ihren Stolz einen so redlichen Mann noch in seinen letzten Augenblicken betrübt, und sich selbst um einen großen Reichthum gebracht hatte! Obwohl diese Reue zum Theil nur aus Eigennutz herkam, und deshalb nicht viel werth war, so sah sie doch die Wahrheit der Worte ein:

Ein stolzer Sinn, ein hartes Herz,
Bereitet sich und Andern Schmerz.

« Ma chère damoiselle, accourez donc. A l'époque de la guerre, feu votre mère a fait cacher dans le mur beaucoup d'or et d'argent, et a ordonné à mon père de n'indiquer l'endroit à personne qu'à vous-même, quand vous auriez vingt ans. A présent qu'il va mourir, il ne saurait plus attendre. » Damoiselle Gertrude courut de toutes ses forces; mais, quand elle entra dans la cabane, le brave homme venait d'expirer. Hors d'elle de terreur et de dépit, la jeune fille fit sonder les murs, tantôt ici, tantôt là, mais ne trouva pas trace d'un trésor. Elle regretta vivement d'avoir attristé, par son orgueil, les derniers moments d'un si honnête homme et d'avoir perdu, par sa propre faute, de grandes richesses. Ce repentir était dû, sans doute, à l'égoïsme, et n'avait pas grande valeur; mais elle reconnut la vérité de la maxime qui dit:

L'orgueil et la dureté du cœur nous préparent à nous-mêmes et à d'autres de grandes douleurs.

„O liebes Fräulein,
kommen Sie doch geschwind!
Ihre selige Mutter hat lassen ein=
während des Krieges [mauern
eine Menge Gold und Silber,
und befohlen meinem Vater,
zu sagen keinem Menschen
den Ort, als Ihnen,
wenn Sie wären einmal
zwanzig Jahre alt.
Aber jetzt ist er nahe dem Tode,
und kann nicht mehr
so lange warten.“
Fräulein Gertrud eilte nun,
so sehr sie konnte;
aber als sie trat
in die Stube, [schieden.
der gute Mann war bereits ver=
Sie kam fast von Sinnen
vor Schrecken und Aerger,
ließ ausbrechen, bald da, bald dort,
im Schlosse die Mauern,
aber fand nicht das Geringste
von einem Schätze.
O, wie sie es bereute nun,
daß sie hatte betrübt
durch ihren Stolz einen
so redlichen Mann
noch in seinen letzten Augenblicken,
und sich selbst gebracht
um einen großen Reichthum!
Obwohl diese Reue herkam
zum Theil nur aus Eigennuß,
und war werth deshalb
nicht viel, so sie sah ein
doch die Wahrheit der Worte:
Ein stolzer Sinn,
ein hartes Herz
bereitet Schmerz sich und Andern.

« O chère demoiselle,
venez donc vite!
Votre feuve mère a fait murer
pendant la guerre
une quantité d'or et d'argent,
et ordonné à mon père,
de dire à aucun homme
la place qu'à vous,
quand vous seriez une fois
de vingt ans âgée. [mort,
Mais maintenant il est près de la
et ne peut plus
si longtemps attendre. »
Mademoiselle Gertrude se hâta
autant qu'elle put, [maintenant,
mais quand elle entra
dans la chambre,
le brave homme était déjà mort.
Elle vint presque hors des sens
de terreur et de dépit,
fit ouvrir, tantôt ici, tantôt là,
dans le château les murs,
mais ne trouva pas la moindre-
d'un trésor. [chose
Oh, comme elle le regretta main-
qu'elle avait attristé [tenant,
par son orgueil un
aussi honnête homme [ments,
encore dans ses derniers mo-
et s'était elle-même privée
d'une grande richesse!
Quoique ce repentir provint
en partie uniquement de l'égoïs-
et ne valait à cause de cela [me,
pas beaucoup, alors elle reconnut
pourtant la vérité des paroles:
Un orgueilleux sentiment,
un dur cœur [à d'autres.
préparent de la douleur à soi et

78. Das betende Kind.

Eine arme Wittve sprach eines Morgens zu ihren fünf unerzogenen Kindern: „Liebe Kinder, ich kann euch diesen Morgen nichts zu essen geben! Ich habe kein Brod, kein Mehl, kein einziges Ei mehr im Hause. Bittet doch den lieben Gott, daß er uns helfe; denn er ist reich und sagt ja selbst: „Rufe mich an in der Noth, so will ich dich erretten!“

Der kleine Christian, der kaum sechs Jahre alt war, machte sich nüchtern und sehr betrübt auf den Weg in die Schule. Er kam an der offenen Kirchenthüre vorbei, ging hinein, und kniete vor dem Altare nieder. Da er Niemanden in der Kirche sah, so betete er mit lauter Stimme: „Lieber Vater im Himmel, wir Kinder haben nichts mehr zu essen. Unsere Mutter hat kein Brod und kein Mehl mehr, nicht einmal ein Ei. Gib uns doch etwas zu essen, damit wir sammt unserer lieben Mutter nicht verhungern

78. LA PRIÈRE DE L'ENFANT.

Une pauvre veuve dit un jour à ses cinq enfants en bas âge : « Mes chers enfants, je ne puis rien vous donner à manger ce matin. Je n'ai ni pain, ni farine, ni même un pauvre œuf à la maison. Priez Dieu de venir à notre secours; il est riche et nous dit lui-même : « Invoque-moi au jour de la détresse et je te sauverai. » Le petit Chrétien, qui avait à peine six ans, se rendit tout triste et à jeun à l'école. En passant devant l'église ouverte, il y entra, s'agenouilla devant l'autel et, comme il n'y vit personne, il pria à haute voix : « Cher Père céleste, nous autres enfants n'avons plus rien à manger. Notre mère n'a ni pain, ni farine, ni même un œuf. Donne-nous donc à manger, pour que nous ne mourions pas

78. Das Kind betende.

78. L'ENFANT EN PRIÈRE.

Eine arme Wittwe sprach
eines Morgens zu ihren fünf Kin-
derzogenen : [vern

„Liebe Kinder, ich kann
geben euch diesen Morgen
nichts zu essen!

Ich habe kein Brod,
kein Mehl, kein einziges Ei
mehr im Hause.

Bittet doch den lieben Gott,
daß er uns helfe; denn er ist
reich und sagt ja selbst :

„Rufe an mich in der Noth,
so ich will dich erretten!“

Der kleine Christian,
der war alt kaum
sechs Jahre, sich machte
nüchtern und sehr betrübt
auf den Weg in die Schule.

Er kam vorbei
an der offenen Kirchenthüre,
ging hinein und kniete nieder
vor dem Altare.

Da er sah Niemanden
in der Kirche,
er betete mit lauter Stimme :

„Lieber Vater im Himmel,
wir Kinder haben
nichts mehr zu essen.

Unser Mutter hat kein Brod
und kein Mehl mehr,
nicht einmal ein Ei.

Gib uns doch etwas zu essen,
damit wir nicht müssen
sammt unserer lieben Mutter
verhungern.

Une pauvre veuve dit
un matin à ses cinq enfants
non élevés :

« Chers enfants, je peux
donner à vous ce matin
rien à manger.

Je n'ai aucun pain,
aucune farine, aucun unique œuf
plus dans la maison.

Priez donc le bon Dieu,
qu'il nous aide; car il est
riche et dit donc lui-même :

« Appelle à moi dans la détresse,
alors je veux te sauver. »

Le petit Chrétien,
qui était âgé à peine
de six ans, se mit
à jeun et très triste
sur le chemin à l'école.

Il passa devant
de la ouverte porte-de-l'église,
entra dedans et s'agenouilla
devant l'autel.

Comme il ne voyait personne
dans l'église,
il pria à haute voix :

« Cher père au ciel,
nous enfants nous n'avons
plus rien à manger.

Notre mère n'a aucun pain
et aucune farine plus,
pas même un œuf. [à manger,
Donne à nous donc quelque chose
afin que nous ne dussions pas
avec notre chère mère
mourir-de-faim.

müssen. Ach ja, hilf uns! Du bist ja reich und mächtig, du kannst uns leicht helfen, und du hast es uns noch dazu versprochen! "

So betete Christian in seiner kindlichen Einfalt, und ging dann in die Schule. Als er nach Hause kam, erblickte er auf dem Tische einen großen Laib Brod, eine Schüssel voll Mehl und ein Körblein voll Eier. „Nun, Gott sei Dank! rief er freudig; Gott hat mein Gebet erhört. Sag' doch, liebe Mutter, hat ein Engelein dieses Alles zum Fenster herein gebracht? "

„Nein, sagte die Mutter; aber Gott hat dein Gebet dennoch erhört. Als du am Altare betetest, kniete die Frau Amtmännin in ihrem vergitterten Kirchenstuhl. Du konntest sie nicht sehen; aber sie hat dich gesehen und dein Gebet gehört; deshalb hat sie uns dieses Alles geschickt; sie war der Engel, durch den Gott uns geholfen hat. Kin-

de faim, notre mère et nous! Tu nous assisteras, n'est-ce pas? Tu es riche et puissant et nous avons foi en tes promesses!

Ainsi priait Chrétien dans sa candeur enfantine et là-dessus il alla à l'école. Quand il rentra, il vit sur la table une grande miche de pain, une écuelle remplie de farine et une petite corbeille pleine d'œufs. « Grâces en soient rendues à Dieu! s'écria-t-il plein de joie. Il a exaucé ma prière. Mais, dis-moi, chère mère, est-ce un petit ange qui a apporté toutes ces choses par la fenêtre? — Non, dit la mère, mais Dieu a cependant exaucé ta prière. Pendant que tu priais, la dame du bailli était agenouillée dans son banc grillagé; tu ne pouvais la voir, mais elle t'a vu et a entendu ta prière. Alors elle nous a envoyé tout cela; c'est elle qui est l'ange dont Dieu s'est servi pour nous secourir. C'est pourquoi, chers

Ach ja, hilf uns!
 Du bist ja reich und mächtig,
 du kannst leicht
 uns helfen,
 und du hast es uns
 noch dazu versprochen!"
 So betete Christian
 in seiner kindlichen Einfalt,
 und ging dann in die Schule.
 Als er kam nach Hause,
 er erblickte auf dem Tische
 einen großen Laib Brod,
 eine Schüssel voll Mehl
 und ein Körblein
 voll Eier.
 „Nun,
 Dank sei Gott!
 rief er freudig;
 Gott hat erhört mein Gebet.
 Sag doch, liebe Mutter,
 hat ein Engelein gebracht herein
 Alles dieses zum Fenster?"
 „Nein, sagte die Mutter,
 aber Gott
 hat erhört dennoch
 dein Gebet.
 Als du betetest am Altar,
 die Frau Amtmännin
 kniete
 in ihrem Kirchenstuhl
 vergitterten.
 Du sie konntest nicht sehen;
 aber sie dich hat gesehen
 und gehört dein Gebet;
 deshalb sie hat
 Alles dieses uns geschickt;
 sie war der Engel,
 durch den
 Gott uns hat geholfen;

Oh! oui, aide à nous!
 Tu es donc riche et puissant,
 tu peux facilement
 à nous aider,
 et tu as cela à nous
 encore en sus promis! »
 Ainsi priaît Chrétien
 dans son enfantine candeur,
 et alla ensuite à l'école.
 Quand il vint à la maison,
 il aperçut sur la table
 une grande miche de pain,
 une écuelle pleine de farine
 et un petit-panier
 rempli d'œufs.
 « Eh bien,
 grâces soient à Dieu!
 s'écria-t-il joyeux;
 Dieu a exaucé ma prière.
 Dis donc, chère mère,
 a un ange apporté dedans
 tout cela par la fenêtre? »
 « Non, dit la mère,
 mais Dieu
 a exaucé pourtant
 ta prière.
 Quand tu priais à l'autel,
 Madame la bailli
 était-agenouillée
 dans son banc-d'église
 grillagé.
 Tu la ne pouvais pas voir;
 mais elle t'a vu
 et entendu ta prière;
 pour cela elle a
 à nous tout cela envoyé;
 elle était l'ange,
 par lequel
 Dieu nous a aidés;

der, so danket denn Alle Gott, seid fröhlich — und vergeßt in euerem Leben nicht den schönen Spruch :

„Gott kann dich wunderbar erhalten,
Vertrau auf ihn, und laß ihn walten.“

79. Der Edelknabe.

Ein Edelknabe, Namens August, hatte in dem Vorzimmer des Königs die Nachtwache. Der König konnte nicht schlafen, und klingelte, um sich ein Buch bringen zu lassen.

Allein August war fest eingeschlafen, und hörte es nicht. Der König klingelte öfters und immer stärker, aber vergebens. Endlich kam er selbst aus seinem Schlafzimmer heraus in das Vorzimmer.

Der noch zarte Jüngling saß in tiefem Schläfe an einem Schreibtische, auf dem ein brennendes Kerzenlicht stand ; ein Brief, den er noch nicht ganz zu Ende geschrieben hatte, lag vor ihm.

Der König las den Brief, der so anfing: „Liebste Mutter! Es ist heute bereits die dritte Nacht, daß ich für die

enfants, remercie Dieu et souvenez-vous toujours de cette belle sentence :

« Dieu te peut conserver miraculeusement. Aie confiance en lui et laisse-le agir. »

79. LE PAGE.

Un page, nommé Auguste, avait la veillée dans l'antichambre du roi. Ne pouvant dormir, le roi sonna pour se faire apporter un livre. Mais Auguste était profondément endormi et n'entendit rien. Le roi sonna à plusieurs reprises et de plus en plus fort, mais en vain. Enfin il sortit de sa chambre à coucher, et vint dans l'antichambre. Le jeune homme était assis, profondément endormi, devant un bureau, sur lequel brûlait une bougie. Devant lui se trouvait une lettre inachevée. Le roi la lut; elle commençait en ces termes: « Chère mère! C'est aujourd'hui la troisième nuit déjà que j'ai pris la veillée pour les autres pages. Je n'en puis presque plus.

Kinder, so dankt denn Alle
Gott, seid fröhlich — und
vergeßt in eurem Leben
nicht den schönen Spruch :
„Gott kann dich erhalten
wunderbar,
vertrau auf ihn,
und laß ihn walten.“

79. Der Edelknahe.

Ein Edelknahe, Namens August,
hatte die Nachtwache
im Vorzimmer des Königs.
Der König konnte nicht schlafen,
und klingelte, um zu lassen
bringen sich ein Buch.
Allein August
war fest eingeschlafen,
und es hörte nicht.
Der König klingelte öfters
und immer stärker, aber vergebens.
Endlich er kam selbst heraus
aus seinem Schlafzimmer
in das Vorzimmer.
Der noch zarte Jüngling
saß in tiefem Schlafe
an einem Schreibtische,
auf dem stand ein
brennendes Kerzenlicht;
ein Brief, den er hatte geschrieben
noch nicht ganz zu Ende,
lag vor ihm.
Der König las den Brief,
der so anfing :
„Liebste Mutter !
Es ist heute
bereits die dritte Nacht,
daß ich habe übernommen

Enfants, ainsi remerciez donc
Dieu, soyez joyeux — et tous
n'oubliez dans votre vie
pas la belle sentence :
« Dieu peut te conserver
miraculeusement,
aie-confiance en lui
et laisse-le agir. »

79. LE GARÇON-NOBLE (PAGE).

Un page, du nom d'Auguste,
avait la veillée-de-nuit
dans l'antichambre du roi.
Le roi *ne* pouvait pas dormir,
et sonna, pour laisser
apporter à soi un livre.
Mais Auguste
était solidement endormi
et cela *n'*entendit pas.
Le roi sonna plus souvent [vain.
et toujours plus fort, mais en
Enfin il vint lui-même dehors
de sa chambre-à-coucher
dans l'antichambre.
Le encore tendre jeune-homme
était-assis dans un profond som-
à une table-à-écrire, [meil
sur laquelle était-debout une
allumée bougie ;
une lettre, qu'il n'avait écrite
encore pas tout-à-fait jusqu'à la
était placée devant lui. [fin,
Le roi lut la lettre,
qui ainsi commençait :
« Très chère mère !
Cela est aujourd'hui
déjà la troisième nuit,
que j'ai pris

andern Edelknaben die Nachtwache übernommen habe. Ich kann es beinahe nicht mehr aushalten. Aber wie freue ich mich, daß ich auf diese Art seit einigen Wochen her zehn Thaler verdient habe. Ich schicke sie Ihnen, damit Sie in Ihren dürftigen Umständen einige Erquickung finden mögen."

Diese kindliche Liebe gefiel dem Könige überaus wohl. Er holte eine Rolle Goldstücke, und steckte sie dem guten Sohne in seine Rocktasche. Der König war überzeugt, August werde das Geld seiner Mutter schicken, und begab sich wieder zur Ruhe.

Als der Edelknabe erwachte, und in seiner Tasche das Geld fand, merkte er wohl, wer ihn so reichlich beschenkt habe. Sobald Morgens der König aus seinem Schlafzimmer heraus kam, fiel August ihm zu Füßen, dankte ihm für das reiche Geschenk, und bat ihn wegen seines Fehlers um Verzeihung.

Der König lobte die kindliche Liebe des gutes Sohnes, setzte von dieser Zeit an großes Zutrauen in ihn, und be-

Mais, comme je me réjouis d'avoir gagné, par ce moyen, depuis quelques semaines, dix écus. Je vous les envoie, pour que vous puissiez vous faire quelque bien dans votre pauvreté! » Cet amour filial plut extraordinairement au roi, et il prit immédiatement un rouleau de pièces d'or et le glissa dans la poche du bon fils. Persuadé qu'il était qu'Auguste enverrait l'argent à sa mère, il regagna son lit. Quand, à son réveil, le page trouva l'argent dans sa poche, il comprit d'où lui venait ce riche cadeau. Aussi, le matin, quand le roi sortit de sa chambre à coucher, il se jeta à ses genoux, le remercia de sa générosité et lui demanda pardon de sa négligence.

Le roi loua la piété filiale du bon fils, lui témoigna à partir de ce moment une grande confiance et l'éleva, dans la suite, à de

die Nachwache für
die andern Edelknabe.

Ich kann es nicht aushalten
beinahe mehr.

Aber wie ich mich freue,
daß auf diese Weise,
seit einigen Wochen her
ich habe verdient zehn Thaler.

Ich sie schicke Ihnen, damit
Sie einige Erquickung
in Ihren dürftigen Umständen
finden mögen.“ [nige

Diese kindliche Liebe gefiel dem Kö-
nig überaus wohl.

Er holte eine Rolle
Goldstücke,

und sie steckte dem guten Sohne
in seine Rocktasche.

Der König war überzeugt
August werde schicken
das Geld seiner Mutter,
und sich begab wieder
zur Ruhe.

Als der Edelknabe erwachte,
und fand das Geld in seiner Tasche,
er merkte wohl, wer
ihn habe beschenkt so reichlich.

Sobald Morgens der König
aus seinem Schlafzimmer,
heraus kam,
August fiel ihm zu Füßen,
ihm dankte

für das reiche Geschenk,
und ihn bat um Verzeihung
wegen seines Fehlers.

Der König lobte die kindliche Liebe
des guten Sohnes,
setzte in ihn von dieser Zeit an
großes Zutrauen,

la veillée-de-nuit pour
les autres pages.

Je puis ne le supporter
presque plus.

Mais comme je me réjouis
que de cette manière,
depuis quelques semaines de là
j'ai gagné dix thalers.

Je les envoie à vous, afin que
vous quelque soulagement
dans vos pauvres circonstances
trouver puissiez. »

Ce filial amour plut au roi
extraordinairement bien.

Il chercha un rouleau
de-pièces-d'or
et les plaça au bon fils
dans la poche-de-son-habit.

Le roi était persuadé
qu'Auguste enverrait
l'argent à sa mère,
et se rendit de nouveau
au repos.

Quand le page se réveilla,
et trouva l'argent dans sa poche,
il s'aperçut bien qui
l'avait gratifié si richement.

Dès que le matin le roi
de sa chambre-à-coucher
vint dehors, [pieds,
Auguste tomba à lui devant les
le remercia

pour le riche présent,
et lui demanda pardon
à cause de sa faute.

Le roi loua le filial amour
du bon fils, [temps
plaça dans lui à partir de ce
grande confiance :

förderte ihn in der Folge zu hohen Ehrenstellen. August aber verwaltete die ihm anvertrauten Aemter auf's Gewissenhafteste — aus frommer Ehrfurcht gegen Gott und treuer Anhänglichkeit an den König.

Die treue Lieb', womit ein Kind die Eltern ehrt,
Auch gegen Gott und König sich bewährt.

80. Der Hirtenknabe.

Ein fröhlicher Hirtenknabe hütete an einem heitern Frühlingsmorgen in einem blumigen Thale zwischen waldigen Bergen die Schafe, und sang und sprang vor Freude. Der Fürst jenes Landes, der in der Gegend jagte, sah ihn, rief ihn zu sich, und sprach: „Warum bist du denn so gar lustig, lieber Kleiner?“

Der Knabe kannte den Fürsten nicht, und sagte: „Warum sollte ich nicht lustig sein? Unser gnädigster Landesfürst ist nicht reicher, als ich.“

„So? sprach der Fürst; laß doch einmal hören, was du Alles hast.“

Der Knabe sagte: „Die Sonne an dem schönen, blauen Himmel scheint für mich so freundlich, wie für den Für-

hautes positions. Auguste remplit de la manière la plus consciencieuse les emplois qui lui furent confiés, tant par pieux respect envers Dieu que par fidèle attachement au roi.

L'amour fidèle qu'un enfant témoigne à ses parents, se manifeste envers Dieu et le roi.

80. LE PETIT PATRE.

Par une gaie matinée de printemps, un petit pâtre gardait les brebis dans une vallée fleurie située entre des montagnes boisées; il chantait et sautait de joie.

Le monarque du pays qui chassait dans la contrée, le voyant, l'appela auprès de lui et lui dit: « Quel est donc le motif de ta grande joie, mon cher petit? »

L'enfant, qui ne connaissait pas le monarque, lui dit: « Pourquoi ne serais-je pas joyeux? Notre très gracieux prince n'est pas plus riche que moi. — Ah! dit le monarque, raconte-moi donc tout ce que tu possèdes. — Du haut du beau ciel bleu, dit l'enfant, le soleil m'envoie des rayons aussi doux qu'au prince,

und ihn beförderte in der Folge
zu hohen Ehrenstellen.
Aber August verwaltete
auf's Gewissenhafteste
die ihm anvertrauten Aemter, —
aus frommer Ehrfurcht gegen Gott
und treuer Anhänglichkeit
an den König.
Die treue Lieb', womit ein Kind
die Eltern ehrt,
sich bewährt auch
gegen Gott und König.

et le promut dans la suite
à de hautes places-d'honneur.
Mais Auguste remplit cieuse]
de la manière-la-plus-conscien-
les à lui confiées fonctions, —
par pieux respect envers Dieu
et fidèle attachement
au roi. [enfant
Le fidèle amour, avec lequel un
les parents honore,
se confirme aussi
envers Dieu et le roi.

80. Der Hirtenknabe.

Ein fröhlicher Hirtenknabe
hütete die Schafe
an einem heiteren Frühlingsmorgen
in einem blumigen Thale
zwischen waldigen Bergen
und sang und sprang vor Freude.
Der Fürst jenes Landes,
der in der Gegend jagte,
sah ihn,
ihn rief zu sich und sprach:
„Warum bist du denn
so gar lustig, lieber Kleiner?“
Der Knabe kannte
den Fürsten nicht,
und sagte: „Warum sollte ich
nicht lustig sein?
Unser gnädigster Landesvater
ist nicht reicher als ich.“
„So? sprach der Fürst
laß doch einmal hören,
Alles was du hast.“
Der Knabe sagte: „Die Sonne
an dem schönen, blauen Himmel,
scheint für mich so freundlich

80. LE PETIT PATRE.

Un joyeux petit-pâtre
gardait les brebis
à un gai matin-de-printemps
dans une fleurie vallée
entre des boisées montagnes
et chantait et sautait de joie.
Le prince de ce pays-là,
qui dans la contrée chassait,
vit le,
l'appela auprès de lui et dit:
« Pourquoi es-tu donc
tellement joyeux, cher petit? »
Le garçon ne connaissait
le prince pas,
et dit: « Pourquoi ne devrais-je
pas être joyeux?
Notre très gracieux père-du-pays
n'est pas plus riche que moi. »
« Ah? dit le prince,
laisse donc une fois entendre,
tout ce que tu as. »
Le garçon dit: « Le soleil
au beau, bleu ciel
luit pour moi aussi aimablement

sten, und Berg und Thal grünen und blühen für mich so schön, wie für ihn. Meine beiden Hände gäbe ich nicht für hundert tausend Gulden, und meine beiden Augen wären mir um alle Kostbarkeiten in der fürstlichen Schatzkammer nicht feil. Ueberdies habe ich Alles, was ich wünsche; denn ich wünsche nicht mehr, als ich nöthig habe; ich esse mich täglich satt, habe Kleider, mich ordentlich zu bedecken, und bekomme für meine Mühe und Arbeit jährlich so viel Geld, daß ich damit ausreiche. Und könnt Ihr sagen, daß der Fürst mehr habe?“

Der gütige Fürst lächelte, gab sich zu erkennen, und sprach: „Du hast recht, guter Knabe, und kannst nun sagen, der Fürst selbst habe dir recht gegeben. Bleibe bei deinem fröhlichen Sinn.“

Zufriedenheit macht froh und reich,
Und wohl dem größten König gleich.

81. Die Hirtenflöte.

Ein königlicher Schatzmeister wurde bei seinem Könige

et monts et vaux fleurissent pour moi comme pour lui. Je ne donnerais pas mes deux mains pour cent mille florins et n'échangerais pas mes deux yeux contre tous les objets précieux de son trésor. De plus, j'ai tout ce que je désire, car mes désirs se bornent à mes besoins; je mange tous les jours à satiété, j'ai des habits pour me couvrir convenablement, et pour mon travail, on me donne annuellement assez d'argent pour suffire à mes besoins. Le prince serait-il peut-être plus riche? »

Alors le bon monarque déclina ses qualités et dit: « Tu as raison, mon brave garçon, et tu peux même te vanter que ton prince lui-même t'a donné raison. Conserve ton joyeux cœur! »

Le contentement donne la joie et la richesse; il nous rend les égaux des plus grands rois.

81. LE CHALUMEAU DU PATRE.

Le ministre d'un roi fut accusé auprès de son monarque d'avoir

wie für den Fürsten,
 und Berg und Thal grünen
 und blühen für mich
 so schön wie für ihn.
 Ich gäbe meine beiden Hände
 nicht für hundert tausend Gulden,
 und meine beiden Augen
 wären nicht feil mir um
 alle Kostbarkeiten
 in der fürstlichen Schatzkammer.
 Ueberdies ich habe Alles,
 was ich wünsche;
 denn ich wünsche nicht mehr,
 als ich habe nöthig;
 ich esse mich satt täglich,
 habe Kleider zu bedecken mich
 ordentlich, und bekomme
 für meine Mühe und Arbeit
 jährlich so viel Geld,
 daß ich ausreiche damit.
 Und könnt Ihr sagen,
 daß der Fürst mehr habe?“
 Der gütige Fürst lächelte,
 sich gab zu erkennen,
 und sprach: „Du hast recht,
 guter Knabe,
 und kannst nun sagen,
 der Fürst selbst habe
 dir gegeben recht.
 Bleibe bei deinem
 fröhlichen Sinn.“
 Zufriedenheit macht froh und reich,
 und wohl gleich dem größten König.

81. Die Hirtenflöte.

Ein königlicher Schatzmeister
 wurde angeklagt
 bei seinem Könige,

que pour le prince,
 et montagne et vallée verdissent
 et fleurissent pour moi
 aussi belles que pour lui.
 Je ne donnerais mes deux mains
 pas pour cent mille florins,
 et mes deux yeux [pour
 ne seraient pas à vendre à moi
 toutes les choses-précieuses
 dans le princier trésor.
 En outre j'ai tout
 ce que je souhaite;
 car je ne souhaite pas plus
 que j'ai besoin; [lement,
 je mange moi rassasié journal-
 ai des habits pour couvrir moi
 convenablement, et reçois
 pour ma peine et mon travail
 annuellement tant d'argent,
 que j'ai assez avec.
 Et pouvez-vous dire
 que le prince plus ait? »
 Le bienveillant prince sourit,
 se donna à connaître,
 et dit: « Tu as raison,
 bon garçon,
 et tu peux maintenant dire
 que le prince lui-même a
 à toi donné raison.
 Reste à ton
 joyeux sentiment. » [riche,
 Contentement fait joyeux et
 et bien égal au plus grand roi.

81. LA FLUTE-DU-PATRE.

Un royal trésorier
 fut accusé
 auprès de son roi,

angeklagt, daß er die Schätze des Reiches veruntreue, und die geraubten Gelder und Kostbarkeiten in einem verborgenen Gewölbe mit einer eisernen Thüre aufbewahre.

Der König begab sich in den Palast des Schatzmeisters, ließ sich die eiserne Thüre zeigen, und befahl, sie zu öffnen. Aber wie erstaunte er, als er hinein trat! Er sah nichts, als vier leere Wände, einen ländlichen Tisch und einen Strohsessel. Auf dem Tische lag eine Hirtenflöte nebst einem Hirtenstabe und einer Hirtentasche. Durch das Fenster sah man auf grüne Wiesen und waldige Berge.

Der Schatzmeister aber sprach: „In meiner Jugend hütete ich die Schafe. Du, o König, zogst mich an deinen Hof. Hier in diesem Gewölbe bringe ich nun täglich eine Stunde zu, erinnere mich mit Freuden meines vorigen Standes, und wiederhole die Lieder, die ich ehemals bei meinen Schafen, zum Lobe des Schöpfers, gesungen habe. Ach! damals war ich auf meinen väterlichen Fluren bei

soustrait les trésors de l'empire et de cacher les sommes et les objets précieux volés dans un caveau secret, fermé par une porte de fer. Le roi se rendit au palais du ministre, se fit montrer la porte de fer et ordonna de l'ouvrir. Quel ne fut pas son étonnement quand, en entrant, il ne vit que les quatre murs, une table rustique et une chaise de paille. Sur la table se trouvaient un chalumeau, une houlette et une panetière. La fenêtre donnait sur de vertes prairies et des montagnes boisées.

« Dans ma jeunesse, dit le ministre, je gardais les brebis. Toi, ô mon roi, tu m'as attiré à ta cour. Et maintenant, je passe tous les jours une heure dans ce caveau, pour me souvenir de ma condition première, répétant les chants que je chantaïs autrefois auprès de mes brebis, en l'honneur de mon Créateur. Alors hélas! j'étais, avec toute ma pauvreté, plus heureux au milieu

daß er veruntreue
 die Schätze des Reichs
 und aufbewahre die Gelder
 und Kostbarkeiten geraubten
 in einem verborgenen Gewölbe
 mit einer eisernen Thüre.
 Der König sich begab
 in den Palast des Schatzmeisters,
 ließ sich zeigen
 die eiserne Thüre,
 und befahl sie zu öffnen.
 Aber wie erstaunte er
 als er hinein trat.
 Er sah nichts als vier
 leere Wände, einen ländlichen Tisch
 und einen Strohfessel.
 Auf dem Tische lag
 eine Hirtenflöte,
 nebst einem Hirtenstabe
 und einer Hirtentasche.
 Durch das Fenster man sah
 auf grüne Wiesen
 und walbige Berge.
 Aber der Schatzmeister sprach:
 „In meiner Jugend ich hütete
 die Schafe.
 Du, o König, mich zogst
 an deinen Hof.
 Hier in diesem Gewölbe
 ich bringe zu nun täglich
 eine Stunde, mich erinnere
 mit Freuden
 meines vorigen Standes,
 und wiederhole die Lieder,
 die ich habe gesungen ehemals
 bei meinen Schafen,
 zum Lobe des Schöpfers.
 Ach! damals ich war
 auf meinen väterlichen Fluren

qu'il détournait
 les trésors de l'empire
 et gardait les sommes
 et les choses-précieuses volées
 dans un secret caveau
 avec une porte de fer.
 Le roi se rendit
 dans le palais du trésorier,
 laissa à soi montrer
 la porte de fer
 et ordonna de l'ouvrir.
 Mais combien s'étonna-t-il
 quand il y entra.
 Il ne vit rien que quatre
 nus murs, une champêtre table
 et une chaise-de-paille.
 Sur la table était-couchée
 une flûte-de-pâtre
 avec un bâton-de-pâtre
 et un sac-de-pâtre.
 Par la fenêtre on voyait
 sur de vertes prairies
 et de boisées montagnes.
 Mais le trésorier dit :
 « Dans ma jeunesse je gardais
 les brebis.
 Toi, ô roi, m'attiras
 à ta (la) cour.
 Ici dans ce caveau
 je passe maintenant journalle-
 une heure, je me souviens [ment
 avec joie
 de mon antérieure condition,
 et répète les chants
 que j'ai chantés autrefois
 auprès de mes brebis,
 à la louange du Créateur.
 Hélas! alors j'étais
 sur mes (les) paternels champs

all' meiner Armuth glücklicher, als in diesem Palaste bei allem Reichthume womit die Gnade meines Königs mich überhäuft hat."

Ein frommes Herz, ein froher Muth,
Macht glücklicher als Geld und Gut.

82. Der gute Sohn.

Anton war Lehrling, sein Vater aber Handlungsdiener in einem ansehnlichen Handlungshause.

Der Vater mußte in Geschäften des Kaufherrn eine Reise über das Meer machen.

Da kam die traurige Nachricht, das Schiff sei von Seeräubern weggenommen worden; wo aber Antons Vater hingekommen, konnte man nicht erfahren.

Anton vollendete seine Lehrjahre treu und redlich, ward dann selbst Handlungsdiener, und erwarb sich durch Fleiß und Geschicklichkeit einiges Vermögen.

Endlich vernahm er, sein Vater befinde sich als Sklave in der Türkei und entschloß sich augenblicklich, ihn zu befreien. Er zog all' sein erspartes Geld ein, verkaufte seine besten Kleider und Alles, was er sonst an Geldeswerth

des champs de mon père, que dans ce palais avec toutes les richesses dont mon gracieux roi m'a comblé. »

Un cœur pieux, un gai courage valent plus qu'argent et fortune.

82. LE BON FILS.

Antoine faisait son apprentissage dans la maison de commerce où son père était commis. Un jour, celui-ci dut faire, pour les affaires de son patron, un voyage au delà des mers. Mais bientôt on apprit la triste nouvelle que le navire avait été capturé par des pirates et qu'on ne savait ce qu'était devenu le père d'Antoine. Le jeune homme acheva avec fidélité et honnêteté ses années d'apprentissage devint lui-même commis, et, par son zèle et son savoir-faire, acquit quelque fortune.

Ayant appris, après de longues recherches, que son père gémissait comme esclave en Turquie, il prit immédiatement la résolution de le délivrer. Antoine réalisa toutes ses épargnes, vendit ses meilleurs habits et ses valeurs, s'engagea comme ma-

bei all' meiner Armuth,
glücklicher als in diesem Palaste
bei allem Reichthume
womit die Gnade meines
Königs mich hat überhäuft."
Ein frommes Herz, ein froher Muth,
macht glücklicher
als Geld und Gut.

auprès de toute ma pauvreté,
plus heureux que dans ce palais
auprès de toutes les richesses
dont la faveur de mon
roi m'a comblé. » [rage,
Un pieux cœur, un joyeux cou-
rendent plus heureux
qu'argent et biens.

82. Der gute Sohn.

Anton war Lehrling,
aber sein Vater Handlungsdiener
in einem ansehnlichen
Handlungshause.
Der Vater mußte machen
in Geschäften des Kaufherrn
eine Reise über das Meer.
Da kam die traurige Nachricht,
das Schiff sei worden weggenommen
von den Seeräubern;
aber man konnte nicht
erfahren, wo sei hingekommen
Vater Antons.
Anton vollendete treu
und redlich
seine Lehrjahre,
ward dann selbst Handlungsdiener,
und sich erwarb durch Fleiß [gen.
und Geschicklichkeit einiges Vermö-
Endlich er vernahm
sein Vater sich befinde
als Sklave in der Türkei
und entschloß sich augenblicklich
zu befreien ihn.
Er zog ein all' sein Geld
erspartes, verkaufte
seine besten Kleider und Alles,
was er hatte sonst an Geldeswerth,

82. LE BON FILS.

Antoine était apprenti,
mais son père commis
dans une considérable
maison-de-commerce.
Le père dut faire
dans les affaires du négociant
un voyage au-delà-de la mer.
Alors vint la triste nouvelle,
que le navire avait été pris
par les pirates,
mais on *ne* put pas
apprendre où était parvenu
le père d'Antoine.
Antoine acheva fidèlement
et honnêtement
ses années-d'apprentissage,
devint alors lui-même commis,
et s'acquit par *le* travail
et *l'*habileté quelque fortune.
Enfin il apprit
que son père se trouvait
comme esclave en Turquie
et résolut lui sur-le-champ,
de délivrer lui.
Il fit rentrer tout son argent
épargné, vendit
ses meilleurs habits et tout,
ce qu'il avait de reste en valeurs,

hatte, verdingte sich, um die Kosten der Fahrt über das Meer zu verdienen, als Schiffsknecht, kam zu dem reichen Türken, dessen Sklave sein Vater war, und erbot sich, seinen Vater loszukaufen.

Alein der Türke forderte eine so große Summe Geldes, daß Alles, was Anton mitgebracht hatte, nicht zur Hälfte hinreichte. „Nun denn, sprach Anton, so nimm mich anstatt meines Vaters als Sklave an. Ich bin jung, und kann dir mehr Dienste leisten, als mein Vater, der bereits alt ist.“

Auf Befehl des Türken kam der Vater, fiel seinem Sohne erstaunt um den Hals, und beide weinten heiße Thränen. Als der Vater aber hörte, sein Sohn wolle für ihn Sklave werden, weinte er noch heftiger und wollte es durchaus nicht zugeben.

Der Sohn aber sprach unter Thränen: „O liebster Vater! ich bin nicht nur bereit, für euch die Sklavenkette zu tragen, sondern selbst das Leben zu geben. Nehmt das Lösegeld, das ich mitbrachte, zum Reisegeld, und lebt wohl.“

Da wurde der Türke bis zu Thränen gerührt, und

telot pour payer sa traversée, et arriva enfin auprès du riche Turc, dont son père était l'esclave. Lui ayant offert de racheter la liberté de son père, le Turc exigea une somme tellement considérable, que tout l'apport d'Antoine pouvait à peine en payer la moitié. « Eh bien, dit-il, accepte-moi comme esclave en place de mon père. Je suis jeune et puis te rendre plus de services que lui qui est déjà âgé. » Le père, ayant été amené sur l'ordre du Turc, embrassa avec étonnement son fils et ils versèrent tous deux de chaudes larmes.

Quand le père apprit que son fils voulait prendre sa place, il pleura plus fort encore et n'y voulut pas consentir. Mais le fils lui dit en pleurant: « Mon cher père, je suis prêt non seulement à porter pour vous la chaîne de l'esclavage, mais même à donner ma vie pour vous. Acceptez comme viatique l'argent que j'ai apporté pour votre rançon — et adieu! » Alors le Turc, touché jusqu'aux larmes, lui dit: « Tu es un fidèle et noble fils! Non seu-

sich verdingte als Schiffsknecht,
 um zu verdienen die Kosten
 der Fahrt über das Meer,
 kam zu dem reichen Türken,
 dessen sein Vater
 war Sklave, und sich erbot,
 loszukaufen seinen Vater.
 Allein der Türke forderte
 eine so große Summe Geldes,
 daß Alles, was Anton
 hatte mitgebracht,
 nicht hinreichte zur Hälfte.
 „Nun denn, sagte Anton
 so nimm an mich als Sklave,
 anstatt meines Vaters.
 Ich bin jung und kann leisten
 dir mehr Dienste als mein Vater,
 der bereits ist alt.“
 Auf Befehl des Türken
 der Vater kam, fiel erstaunt
 seinem Sohne um den Hals,
 und beide weinten
 heiße Thränen.
 Aber als der Vater hörte,
 sein Sohn wolle werden
 Sklave für ihn,
 er weinte noch heftiger,
 und wollte es zugeben
 durchaus nicht.
 Aber der Sohn sprach
 unter Thränen: „O liebster Vater!
 ich bin nicht nur
 bereit zu tragen
 für euch die Sklavenkette,
 sondern zu geben selbst
 das Leben. Nehmt das Lösegeld,
 das ich mitbrachte,
 zum Reisegel dund lebt wohl!“
 Da der Türke wurde gerührt

s'engagea comme matelot
 pour gagner les frais
 de la traversée au-delà-de la mer,
 vint chez le riche Turc
 dont son père
 était l'esclave et s'offrit
 de racheter son père.
 Mais le Turc demanda
 une si grande somme d'argent,
 que tout ce qu'Antoine
 avait apporté,
 ne suffisait *pas* à moitié.
 « Eh bien! donc, dit Antoine,
 alors accepte moi comme esclave
 au lieu de mon père.
 Je suis jeune et puis rendre
 à toi plus de services que mon
 qui est déjà vieux. » [père,
 Sur l'ordre du Turc
 le père vint, tomba étonné
 à son fils autour du cou,
 et les deux pleurèrent
 de chaudes larmes.
 Mais quand le père entendit,
 que son fils voulait devenir
 esclave pour lui,
 il pleura encore plus fort,
 et *ne* voulait cela accorder
 absolument pas.
 Mais le fils dit [père,
 entre des larmes: « O très cher
 je *ne* suis pas seulement
 prêt à porter
 pour vous la chaîne-de-l'esclave,
 mais à donner même
 la vie. Prenez la rançon
 que j'ai apportée, [bien! »
 comme viatique, et portez-vous
 Alors le Turc fut touché

sagte: „Du bist ein treuer, edler Sohn! Ich schenke deinem Vater die Freiheit unentgeltlich, und gebe dir so viel Geld, daß ihr beide ein eigenes Handelshaus errichten könnt. Denn du, lieber Anton, hast gehandelt, wie ein guter Sohn nach Gottes Willen sich gegen seinen Vater betragen soll.“

Ein gutes Kind wird selbst das Leben
Aus Liebe für die Eltern geben.

83. Die fromme Schwester.

Jakob und Anna waren einmal allein zu Hause. Da sagte Jakob zu Anna: „Komm, wir wollen uns etwas Gutes zu essen suchen, und es uns recht wohl schmecken lassen.“

Anna sprach: „Wenn du mich an einen Ort hinführen kannst, wo es Niemand sieht, so geh' ich mit dir.“

„Nun, sagte Jakob, so komm mit in das Milchkammerlein; dort wollen wir eine Schüssel voll süßen Rahmes verzehren.“

Anna sprach: „Dort sieht es der Nachbar, der auf der Gasse Holz spaltet.“

„So komm mit mir in die Küche, sagte Jakob; in dem

lement je donne la liberté à ton père, mais je te remettrai assez d'argent, pour que vous puissiez fonder une maison de commerce qui vous appartienne. Toi, mon cher Antoine, tu t'es conduit comme un bon fils doit, selon la volonté de Dieu, se conduire envers son père. »

Par amour filial un enfant dévoué donnera même sa vie pour ses parents.

83. LA PIEUSE SŒUR.

Un jour que Jacques et Anna étaient seuls à la maison, le frère dit à sa sœur: « Viens, cherchons quelque chose de bon et mangeons-le de bon appétit. — Si tu peux, lui répondit Anna, me conduire à un endroit où personne ne nous verra, je t'accompagnerai. — Eh bien, dit Jacques, viens avec moi à la laiterie; nous y mangerons un pot de crème douce. — Mais là-bas, dit Anna, le voisin nous verra pendant qu'il fend du bois dans la rue. — Alors accompagne-moi dans la cuisine, dit Jacques;

bis zu Thränen und sagte :

„Du bist ein treuer, edler Sohn !

Ich schenke deinem Vater
die Freiheit unentgeltlich,
und gebe dir so viel Geld,
daß ihr beide könnt errichten
ein Handlungshaus eigenes.
Denn du, lieber Anton, hast
gehandelt, wie ein guter Sohn
soll nach Willen Gottes
sich betragen gegen seinen Vater.“
Ein gutes Kind wird geben
selbst das Leben
aus Liebe für die Eltern.

jusqu'aux larmes et dit :

« Tu es un fidèle, noble fils !

Je fais-cadeau à ton père
la liberté gratuitement,
et donne à toi tant d'argent,
que vous deux puissiez fonder
une maison-de-commerce pro-
Car toi, cher Antoine, as [pre-
agi, comme un bon fils
doit d'après la volonté de Dieu,
se conduire envers son père. »
Un bon enfant donnera
même la vie
par amour pour les parents.

83. Die fromme Schwester.

83. LA PIEUSE SŒUR.

Jakob und Anna waren
einmal allein zu Hause.

Da Jakob sagte zu Anna :

„Komm, wir wollen suchen
uns etwas Gutes zu essen,
und es lassen schmecken
uns recht wohl.“

Anna sprach : „Wenn du kannst
mich hinführen an einen Ort,
wo Niemand es sieht,
so ich geh' mit dir.“

„Nun, sagte Jakob, so komm
mit in das Milchkammerlein;
dort wir wollen verzehren
eine Schüssel voll
süßen Rahmes.“

Anna sprach : „Dort
der Nachbar es sieht,
der spaltet Holz auf der Gasse.“

„So komm mit mir
in die Küche, sagte Jakob;
in dem Küchenkasten

Jacques et Anna étaient
une fois seuls à la maison.

Alors Jacques dit à Anna :

« Viens, nous voulons chercher
à nous quelque chose de bon à
et le laisser ragoûter [manger,
à nous très bien. »

Anna dit : « Si tu peux
me mener à un endroit,
où personne ne le voit,
alors je vais avec toi. »

« Eh bien, dit Jacques, alors
avec dans la laiterie; [viens
là nous voulons manger
une écuelle pleine
de douce crème. »

Anna dit : « Là-bas
le voisin le voit,
qui fend du bois sur la rue. »

« Alors viens avec moi
dans la cuisine, dit Jacques;
dans l'armoire-de-cuisine »

Rüchkenkasten steht ein Topf voll Honig. In diesen wollen wir unser Brod eintunken.“

Anna sprach : „Dort kann die Nachbarin herein sehen, die an ihrem Fenster sitzt und spinnt.“

„So wollen wir drunten im Keller Aepfel essen, sagte Jakob. Dort ist es so stockfinster, daß uns gewiß Niemand sieht.“

Anna sprach : „O mein lieber Jakob! Meinst du denn wirklich, daß uns dort Niemand sehe? Weißt du nichts von jenem Auge dort oben, das die Mauern durchdringt, und in's Dunkle sieht?“

Jakob erschrak und sagte : „Du hast recht, liebe Schwester. Gott sieht uns auch da, wo uns kein Menschenauge sehen kann. Wir wollen daher nirgends Böses thun.“

Anna freute sich, daß Jakob ihre Worte zu Herzen nahm und schenkte ihm ein schönes Bild; das Auge Gottes, von Strahlen umgeben, war darauf abgebildet, und unten war geschrieben :

Bedenke, Kind, daß wo du bist,
Gott überall dein Zeuge ist.

dans le buffet il y a un pot plein de miel ; nous y tremperons notre pain. — Mais non, dit Anna, la voisine qui s'ile là-bas à sa fenêtre, pourrait nous voir. — Eh bien, descendons à la cave et mangeons des pommes, reprit Jacques; il y fait si sombre que certainement personne ne nous verra. — Oh ! mon cher Jacques, dit alors Anna, crois-tu donc que personne ne nous y pourra voir ? Ne sais-tu rien de ce regard d'en haut qui pénètre à travers les murailles et voit dans les ténèbres ? » Alors Jacques lui dit tout effrayé : « Tu as raison, ma chère sœur. Dieu nous voit là aussi, où aucun regard humain ne peut pénétrer. Ne faisons donc le mal nulle part. » Anna se réjouit fort de voir Jacques prendre ses paroles à cœur et lui fit cadeau d'une belle image, qui représentait l'œil de Dieu, entouré de rayons et portait cette inscription : *Songe, ô enfant, que partout Dieu est témoin de tes actions.*

steht ein Topf voll Honig.

In diesen wir wollen
unser Brod eintunken."

Anna sprach :

"Dort die Nachbarin
die an ihrem Fenster sitzt und spinnt,
kann sehen herein."

"So wir wollen
essen drunten
im Keller Aepfel,
sagte Jakob.

Dort es ist so
stockfinster,
daß gewiß Niemand
uns sieht!"

[Jakob !

Anna sprach : "O mein lieber Ja=
Meinst du denn wirklich,
daß Niemand
uns dort sehe?

Weißt du nichts von
jenem Auge dort oben,
das durchdringt die Mauern,
und sieht in's Dunkle?"

Jakob erschrak und sagte :

"Du hast recht, liebe Schwester.
Gott uns sieht auch da,
wo kein Menschengenauge uns
kann sehen. Wir wollen
daher thun nirgends Böses."

Anna sich freute, daß
Jakob nahm ihre Worte
zu Herzen und schenkte ihm
ein schönes Bild ; das Auge
Gottes, umgeben von Strahlen,
war abgebildet darauf,
und unten war geschrieben :
Bedenke, Kind, daß wo du bist,
Gott überall
dein Zeuge ist.

est placé un pot plein de miel.
Dans celui-là nous voulons
notre pain tremper. »

Anna dit :

« Là-bas la voisine
qui à sa fenêtre est assise
et file, peut regarder dedans. »

« Alors nous voulons
manger en bas
dans la cave *des* pommes,
dit Jacob.

Là-bas il fait si
profondément-obscur,
que certainement personne
ne nous voit. »

Anna dit : « O mon cher Jacques!
Crois-tu donc véritablement
que personne
ne nous là-bas voie?

Ne sais-tu rien de
cet œil là-haut,
qui transperce les murs
et voit dans le sombre? »

Jacques s'effraya et dit :

« Tu as raison, chère sœur,
Dieu nous voit aussi là,
où aucun œil-humain *ne* nous
peut voir. Nous *ne* voulons
donc faire nulle-part du mal. »

Anna se réjouit, que
Jacques prit ses paroles
à cœur et donna à lui
une belle image ; l'œil
de Dieu, entouré de rayons,
était représenté dessus,
et au-dessous était écrit :
Songe, enfant, que où tu es,
Dieu partout
ton témoin est.

84. Die treuen Brüder.

Zur Zeit der Aernthe kamen zwei rüstige Jünglinge aus dem Gebirge herab in das ebene Land wo es an Arbeitern fehlte, und sagten zu einem Bauer : „Wir beide wollen euch die ganze Aernthezeit hindurch helfen, euer Getreide herein zu bringen, wenn ihr uns die Kost und zehn Thaler Lohn gebt.“

„Zehn Thaler ist zu viel, sagte der Bauer; ich meine, zehn Gulden wären mehr als genug. — Nein, sagten die Jünglinge, es müssen gerade zehn Thaler sein; mit weniger ist uns nicht geholfen. Wollt ihr uns nicht so viel geben, so bieten wir unsre Dienste einem Andern an.“

„Wozu habt ihr denn so viel Geld nothwendig?“ fragte der Bauer. „Seht, sagten sie, wir haben zu Hause einen jüngern Bruder, der bereits vierzehn Jahre alt ist. Ein geschickter Wagner will ihn in die Lehre nehmen, verlangt

84. LES FRÈRES FIDÈLES.

Au temps de la moisson, deux vigoureux jeunes gens descendirent de la montagne dans la plaine, où il manquait de bras et dirent à un paysan : « Nous vous aiderons la moisson durant à rentrer votre blé, si vous nous donnez la nourriture et dix thalers de gages. — Cela est trop, dit le paysan ; à mon avis dix florins sont plus que suffisants. — Non, dirent les jeunes gens, cela ne saurait nous tirer d'affaire ; il nous faut dix thalers. Si vous ne voulez pas nous en donner autant, nous offrirons nos services ailleurs. — Mais pourquoi, demanda le paysan, vous faut-il tant d'argent ? — Voyez, lui dirent-ils, voici ce qui en est : nous avons à la maison un frère plus jeune, qui a déjà quatorze ans. Un habile charron veut le prendre en apprentissage, mais il demande pour cela absolu-

84. Die treuen Brüder.

Zur Zeit der Aernte
zwei rüstige Jünglinge
kamen herab aus dem Gebirge
in das ebene Land,
wo es fehlte an Arbeitern,
und sagten zu einem Bauer:
„Wir beide wollen helfen
euch die ganze Aerntezeit
hindurch,
zu bringen herein euer Getreide,
wenn ihr uns gebt die Kost
und zehn Thaler Lohn.“
„Zehn Thaler ist zu viel,
sagte der Bauer; ich meine
zehn Gulden wären
mehr als genug.“
„Nein, sagten die Jünglinge,
es müssen sein gerade
zehn Thaler;
mit weniger ist uns
nicht geholfen.
Wollt ihr uns geben
nicht so viel, so wir
bieten an unsre Dienste
einem Andern.“
„Wozu habt ihr nothwendig
denn so viel Geld?“
fragte der Bauer.
„Seht, sagten sie,
wir haben zu Hause
einen jüngern Bruder,
der ist alt bereits
vierzehn Jahre.
Ein geschickter Wagner
will ihn nehmen in die Lehre,
aber verlangt durchaus

84. LES FIDÈLES FRÈRES.

A l'époque de la moisson,
deux vigoureux jeunes-gens
vinrent en-bas de la montagne
dans le plat pays (la plaine),
où il manquait d'ouvriers,
et dirent à un paysan :
« Nous deux voulons aider
à vous tout le temps-de-la-mois-
durant, [son
à porter dedans vos céréales,
si vous nous donnez la nourriture
et dix thalers *de gages*. » [re
« Dix thalers sont de trop,
dit le paysan ; je pense
que dix florins seraient
plus qu'assez. »
« Non, dirent les jeunes-gens,
cela doivent être justement
dix thalers (écus) ;
avec moins *il n'est* à nous
pas aidé.
Ne voulez-vous nous donner
pas autant, alors nous
offrons nos services
à un autre. »
« Pourquoi avez-vous besoin
donc *de* tant d'argent ? »
demanda le paysan.
« Voyez, disent-ils,
nous avons à la maison
un plus jeune frère,
qui est âgé déjà
de quatorze ans.
Un habile charron
veut le prendre en apprentissage,
mais demande absolument

aber durchaus zehn Thaler Lehrgeld. So viel Geld aber weiß unser alter Vater nicht aufzubringen. Da haben wir zwei ältere Brüder uns denn verabredet, dieses Geld zu verdienen."

"Nun wohl, sagte der Bauer, wegen eurer brüderlichen Liebe will ich euch zehn Thaler geben, wenn ihr so fleißig arbeitet, daß ich damit zufrieden sein kann."

Die beiden Brüder arbeiteten an den heißen Merntagen unermüdet im Schweiße ihres Angesichtes; sie waren Morgens am frühesten auf, und legten sich Abends am spätesten zur Ruhe.

Als die Mernte glücklich eingebracht war, bezahlte der Bauer ihnen die zehn Thaler, und sprach: "Ihr habt euern Lohn redlich verdient, und da gebe ich Jedem von euch noch einen Thaler darüber."

Wenn Geschwister einig leben,
Treulich sich zu helfen streben —
Kann es etwas Schön'res geben?

85. Die treuen Schwestern.

Eine vermögliche Frau hatte ein armes Waisenmädchen an Kindesstatt angenommen. Das Mädchen war

ment dix thalers. Notre vieux père ne peut trouver cet argent. Alors nous, les deux frères aînés, avons résolu de le gagner. — Eh bien, dit le paysan, je vous donnerai dix thalers, à cause de votre amour fraternel, si vous travaillez de façon que je puisse être content de vous. » Pendant les chaudes journées de la moisson, les deux frères travaillèrent à la sueur de leur front. Les premiers debout le matin, ils se couchaient les derniers le soir. Quand la moisson fut heureusement rentrée, le paysan leur dit : « Vous avez honnêtement gagné vos gages et je donne à chacun de vous un thaler de plus. »

Rien n'est plus beau que de voir les frères vivre unis et de s'efforcer fidèlement à s'entr'aider.

85. LES SOEURS FIDÈLES.

Une dame riche avait adopté une pauvre petite orpheline. La petite fille était particulièrement pieuse, obéissante et appli-

zehn Thaler

Lehrgeld.

Aber unser alter Vater weiß nicht aufzubringen so viel Geld.

Da wir zwei ältere Brüder haben denn uns verabredet, zu verdienen dieses Geld."

"Nun wohl, sagte der Bauer, ich will euch geben zehn Thaler wegen eurer brüderlichen Liebe, wenn ihr arbeitet so fleißig, daß ich kann sein zufrieden damit."

Die beiden Brüder arbeiteten an den heißen Aerntetagen unermüdet im Schweiße ihres Angesichtes; sie waren auf Morgens am frühesten, und sich legten zur Ruhe Abends am spätesten.

Als die Aernte war eingebracht glücklich, der Bauer bezahlte ihnen die zehn Thaler und sprach: „Ihr habt verdient euern Lohn redlich, und da ich gebe Jedem von euch noch einen Thaler darüber."

Wenn Geschwister leben einig, streben treulich zu sich helfen — kann es geben etwas Schön'res?

dix thalers

d'argent—d'apprentissage.

Mais notre vieux père *ne* sait pas réunir autant d'argent.

Alors nous deux plus âgés frères avons donc nous concertés pour gagner cet argent. »

« Eh bien, dit le paysan, je veux vous donner dix thalers à cause de votre fraternel amour, si vous travaillez [être aussi diligemment, que je puisse content avec. »

Les deux frères travaillèrent aux chauds jours-de-la-moisson infatigablement à la sueur de leur visage; [tôt, ils étaient debout le matin le plus et se mettaient au repos le soir le plus tard.

Quand la moisson fut rentrée heureusement, le paysan paya à eux les dix thalers et dit :

« Vous avez gagné vos gages honnêtement, et là je donne à chacun de vous encore un thaler en sus.»

Si frères-et-sœurs vivent unis, tendent fidèlement à s'aider, peut cela donner quelque chose de plus beau?

85. Die treuen Schwestern.

Eine vermögliche Frau hatte angenommen an Kindesstatt ein armes Waisenmädchen. Das Mädchen war überaus

85. LES FIDÈLES SŒURS.

Une riche dame avait adopté comme enfant une pauvre petite-fille-orpheline. La fille était extraordinairement

überaus fromm, folgsam, fleißig, und immer freundlich und fröhlich.

Da sagte die Frau einmal : „Therese, weil du ein so gutes Kind bist, so will ich dich auf das nahe Weihnachtsfest neu kleiden lassen. Ich habe mit der Handelsfrau schon gesprochen. Da hast du das Geld; geh' hin und hole dir das schöne Zeug von himmelblauer Farbe, das dir so wohl gefällt.“

Die Frau gab ihr zwei große Thaler. Therese betrachtete das Geld, und sagte : „Ach, liebste Pflegemutter, ich habe schon Kleider genug; meine Schwester Franziska ist aber an keinen so guten Ort gekommen, wie ich. Sie ist sehr ärmlich gekleidet. Es würde sie betrüben, wenn sie das schöne neue Kleid an mir sähe. Darf ich ihr diese zwei Thaler nicht schicken? Sie hat mich so lieb, und als ich krank lag, eilte sie sogleich hieher, und war mir die liebevollste Krankenwärterin.“

„Du gutes Kind, sagte die Frau, schreib deiner Schwester, sie soll zu uns kommen. Ich will euch dann beide

quée, et avec cela toujours aimable et contente. « Thérèse, lui dit un jour la dame, parce que tu es une si bonne enfant, je te ferai habiller de neuf pour Noël. J'en ai déjà parlé à la marchande. Voici l'argent; va chercher chez elle l'étoffe bleu de ciel qui te plaît tant. » Et la dame lui remit deux grands thalers.

Après avoir examiné l'argent, Thérèse dit : « O ma chère nourricière, j'ai déjà assez d'habits, mais ma pauvre sœur Françoise n'a pas trouvé une place aussi bonne que moi. Elle est misérablement vêtue et serait peinée de me voir porter cette belle robe neuve. Ne me permettez-vous pas de lui envoyer ces deux thalers? Elle m'aime tant, et lorsque je suis tombée malade, elle accourut de suite et a été pour moi la plus excellente des garde-malades. — Chère enfant que tu es, dit la dame, écris à ta sœur qu'elle doit venir chez nous. Je vous ferai ha-

fromm, folgsam, fleißig,
und immer freundlich und fröhlich.
Da die Frau sagte einmal:
„Therese, weil du bist
ein so gutes Kind,
so ich will dich lassen
kleiden neu
auf das nahe Weihnachtsfest.
Ich habe schon gesprochen
mit der Handelsfrau.
Da du hast das Geld; geh' hin
und hole dir das schöne Zeug
von himmelblauer Farbe,
das dir so wohl gefällt.“
Die Frau gab ihr zwei
große Thaler.
Therese betrachtete das Geld
und sagte:
„Ach, beste
Pflegermutter,
ich habe schon genug Kleider;
aber meine Schwester Franziska
ist gekommen an keinen Ort
so guten, wie ich.
Sie ist sehr ärmlich gekleidet.
Es sie würde betrüben,
wenn sie sähe an mir
das schöne, neue Kleid.
Darf ich nicht schicken ihr
diese zwei Thaler?
Sie mich hat so lieb,
und als ich lag krank,
sie eilte sogleich hieher
und war mir die liebevollste
Krankenwärterin.“
„Du gutes Kind, sagte die Frau,
schreib deiner Schwester,
sie soll kommen zu uns.
Ich will lassen dann euch beide

pieuse, obéissante, diligente,
et toujours aimable et joyeuse.
Alors la dame dit un jour:
« Thérèse, parce que tu es
une si bonne enfant,
alors je veux te laisser
habiller *de neuf*
pour la prochaine fête-de-Noël.
J'ai déjà parlé
avec la marchande.
Là tu as l'argent; va là
et cherche à toi la belle étoffe
de bleu-de-ciel couleur
qui à toi si bien plaît. »
La dame donna à elle deux
grands thalers.
Thérèse considérait l'argent
et dit:
« O très chère
mère-nourricière,
j'ai déjà assez d'habits;
mais ma sœur Françoise
est venue à aucune place
aussi bonne, comme (que) moi.
Elle est très pauvrement habil-
Cela l'attristerait [lée.
si elle voyait sur moi
le beau, neuf vêtement. .
Ne puis-je pas envoyer à elle
ces deux thalers?
Elle m'aime tellement,
et quand j'étais couchée malade,
elle accourut immédiatement ici
et fut à moi la plus aimable
garde-malade. »
« Toi bon enfant, dit la dame,
écris à ta sœur
qu'elle doit venir chez nous.
Je veux laisser alors vous deux

gleich kleiden lassen. Da ihr gleiche Liebe gegen einander habt, so sollt ihr auch gleiche Kleider haben."

Das Geschwisterliebe-Band
Ist geknüpft durch Gottes Hand;
Liebe Kinder, liebet euch
Gottes heil'gen Engeln gleich.

86. Der kleine Korbflechter.

Der junge Eduard hatte sehr reiche Eltern. Er verließ sich auf ihren Reichthum, und wollte nichts lernen. Der kleine Jakob aber, der Sohn des armen Nachbarn, lernte mit großem Fleiße das Korbmachen.

Eines Tages stand Eduard am Ufer des Meeres, und angelte zum Zeitvertreib. Jakob hatte einen großen Büschel Weidenruthen geschnitten, und wollte sie eben nach Hause tragen. Da sprangen plötzlich einige Seeräuber aus dem Gebüsch hervor, und schleppten die beiden Knaben auf ihr Schiff, um sie als Sklaven zu verkaufen.

Das Schiff wurde von dem Sturme weit fortgetrieben, und an dem Felsen einer fernen Insel zerschmettert. Nur die zwei Knaben retteten sich an das Land, das von grausamen Mohren bewohnt war.

Jakob dachte, seine Kunst könne ihm vielleicht Gnade

billier toutes deux de même. Un même amour vous unit, il est juste que vous portiez les mêmes habits. »

C'est la main de Dieu qui noue les liens de l'affection fraternelle. Chers enfants, aimez-vous comme les saints anges de Dieu.

86. LE PETIT VANNIER.

Le jeune Édouard, qui était le fils de riches parents, ne voulait rien apprendre, parce qu'il se fiait à la richesse des siens. Le petit Jacques, au contraire, le fils du pauvre voisin, apprenait avec beaucoup de zèle le métier de vannier. Un jour, Édouard s'amusa à pêcher au bord de la mer; Jacques venait de couper un grand paquet de branches de saule et voulait les rapporter chez lui. Tout à coup, quelques pirates surgirent des buissons et entraînèrent les deux garçons à bord pour les vendre comme esclaves. La tempête détourna le navire loin de sa route, et finalement il se brisa contre le rocher d'une île lointaine. Les deux enfants seuls atteignirent la terre, qui était habitée par des nègres sauvages. Pensant que son savoir-faire pourrait lui procurer quel-

kleiden gleich. Da ihr habt
gleiche Liebe gegen einander,
so ihr sollt auch haben
Kleider gleiche."

Das Band Geschwisterliebe
ist geknüpft durch Hand Gottes.
Liebe Kinder, liebet euch
gleich heil'gen Engeln Gottes.

86. Der kleine Korbflechter.

Der junge Eduard hatte
sehr reiche Eltern.
Er sich verließ auf ihren Reichtum,
und wollte nichts lernen.

Aber der kleine Jakob,
der Sohn des armen Nachbarn,
lernte das Korbmachen
mit großem Fleiße.

Eines Tages stand Eduard
am Ufer des Meeres,
und angelte zum Zeitvertreib.
Jakob hatte geschnitten
einen großen Büschel Weidenruthen
und wollte sie tragen
eben nach Hause.

Da einige Seeräuber sprangen hervor
plötzlich aus dem Gebüsch,
und schleppten beide Knaben
auf ihr Schiff,

um sie zu verkaufen als Sklaven.
Das Schiff wurde fortgetrieben weit
vom Sturme, und zerschmettert an
dem Felsen einer fernen Insel.

Nur die zwei Knaben
sich retteten an das Land, [Mohren.
das war bewohnt von grausamen
Jakob dachte, seine Kunst könne
verschaffen ihm vielleicht

habiller également. Comme vous
égalamour l'un pour l'autre, [avez
alors vous devez aussi avoir
des vêtements pareils. »

Le lien de l'amour-fraternel
est noué par *la main de Dieu.*
Chers enfants, aimez-vous [Dieu.
semblables *aux saints anges de*

86. LE PETIT VANNIER.

Le jeune Édouard avait
de très riches parents.
Il se fia sur leur richesse,
et *ne* voulait rien apprendre.
Mais le petit Jacques,
le fils du pauvre voisin,
apprit le tressage-des-corbeilles
avec grand zèle.

Un jour se tenait Édouard
au bord de la mer,
et pêchait pour passer le temps.
Jacques avait coupé [sier,
un grand paquet de verges-d'o-
et voulait les porter
justement à la maison. [rent

Alors quelques pirates s'élancè-
tout-à-coup des buissons,
et traînèrent les deux garçons
sur leur navire,

pour les vendre comme esclaves.
Le navire fut entraîné au loin
par la tempête, et brisé contre
le rocher d'une lointaine île.

Seuls les deux garçons
se sauvèrent à la terre, [gres.
qui était habitée par de cruels nè-
Jacques pensa *que* son art pour-
procurer à lui peut-être [rait

vor ihnen verschaffen. Er zog sein Messer heraus, schnitt Weidenzweige ab, und fing an, ein niedliches Körblein zu flechten. Mehrere schwarze Männer, Weiber und Kinder kamen herbei, und sahen ihm neugierig zu.

Als das Körblein fertig war, schenkte er es dem Vornehmsten unter ihnen. Da hätten nun Alle, Groß und Klein, gern solche Körblein gehabt. Sie räumten dem Jakob eine Hütte ein, die von fruchtbaren Bäumen beschattet war, damit er dort ungestört arbeiten könne. Auch versprachen sie, ihn reichlich mit Lebensmitteln zu versehen.

Hierauf verlangten sie, Eduard solle auch einen Korb machen. Als sie aber merkten, daß er nichts gelernt habe, schlugen sie ihn; ja sie hätten ihn gar umgebracht, wenn Jakob nicht für ihn gebeten hätte. Eduard mußte auf ihren Befehl seinen Sammtrock dem Jakob geben, Jakobs schlechten, rauhen Kittel anziehen, ihm als Knecht dienen, und ihm die Weidenzweige zutragen.

Die fleißige geschickte Hand
Erwirbt sich Brod in jedem Land.

que faveur, Jacques tira son couteau, coupa des branches de saule et se mit à tresser une charmante petite corbeille. Plusieurs nègres, hommes, femmes et enfants, qui étaient accourus, le regardaient faire avec curiosité. Quand la corbeille fut achevée, il en fit cadeau au plus important d'entre eux. Alors tous, jeunes et vieux, eussent voulu une pareille corbeille. Ils cédèrent à Jacques une cabane ombragée de beaux arbres fruitiers, pour qu'il y pût travailler à son aise, et lui promirent de lui fournir en abondance les moyens de vivre. Alors ils demandèrent à Édouard de faire, lui aussi, une corbeille; quand ils s'aperçurent qu'il n'avait rien appris, ils le battirent et l'auraient même tué sans l'intervention de Jacques. Sur leur ordre, Édouard dut céder à son compagnon son habit de velours, revêtir le dur sarreau de Jacques et lui servir de valet, en lui apportant des branches de saule.

Une main diligente et habile gagne partout son pain.

Gnade vor ihnen.

Er zog heraus sein Messer,
schnitt ab Weidenzweige,
und fing an zu flechten
ein niedliches Körbchen.

Mehrere schwarze Männer,
Weiber und Kinder kamen herbei,
und sahen zu ihm neugierig.

Als das Körblein
fertig war,

er es schenkte dem Vornehmsten
unter ihnen.

Da nun Alle, Groß und Klein,
hätten gern gehabt
solche Körblein.

Sie räumten ein dem Jakob
eine Hütte, die war beschattet
von fruchtbaren Bäumen,
damit er könne arbeiten
dort ungestört.

Auch versprachen sie, [mitteln.
ihn zu versehen reichlich mit Lebens-

Hierauf sie verlangten,
Eduard solle machen
auch einen Korb.

Aber als sie merkten, daß er
habe nichts gelernt,
sie ihn schlugen;

ja sie ihn hätten gar umgebracht,
wenn Jakob hätte nicht gebeten
für ihn.

[fehlt
Eduard mußte geben auf ihren Be-
seinen Sammtrock dem Jakob,
anziehen schlechten, rauhen
Rittel Jakobs, dienen ihm
als Knecht, und zutragen
ihm die Weidenzweige.

Die fleißige geschickte Hand
sich erwirbt Brod in jedem Land.

grâce devant eux.

Il tira dehors son couteau,
coupa des branches-de-saule,
et commença à tresser
une mignonne petite-corbeille.
Plusieurs noirs hommes,
femmes et enfants vinrent là,
et regardèrent lui curieusement.
Quand la petite-corbeille
achevée fut,

il la donna au plus-considérable
parmi eux. [petits,

Alors maintenant tous, grands et
auraient volontiers eu
de semblables petites-corbeilles.

Ils donnèrent à Jacques
une cabane, qui était ombragée
par de fruitiers arbres,
afin qu'il pût travailler
là-bas sans-dérangement.

Aussi promirent ils,
de le fournir richement de vivres.

Ensuite ils demandèrent
qu'Édouard devait faire
aussi une corbeille.

Mais quand ils aperçurent qu'il
n'avait rien appris,
ils le frappèrent;

voire ils l'auraient même tué,
si Jacob n'avait pas prié
pour lui.

[dre
Édouard dut donner sur leur or-
son habit-de-velours à Jacques,
revêtir le mauvais, dur
sarrau de Jacques, servir à lui
de valet, et apporter
à lui des branches-de-saule.

La diligente, habile main [pays.
se procure du pain dans chaque

87. Der Fischer und der kleine Fischdieb.

Dionys, ein sehr leichtsinniger Knabe, schlich sich zur wohlgefüllten Fischgrube unweit des Dorfes, um einen Fisch zu stehlen. Er griff mit dem Arme, so tief er konnte, in das Wasser, und wühlte lange darin herum.

„Ha, sagte er, endlich habe ich einmal einen herrlichen Fisch; es ist, glaube ich, gar ein Aal.“ Er zog den Arm heraus — und siehe, um seine Hand wand sich eine gräuliche Wasserschlange. Er that vor Entsetzen einen Schrei, warf die Schlange augenblicklich wieder in das Wasser, und wollte entfliehen. Indem er sich aber umwandte, hatte er einen neuen Schrecken, denn der alte Fischer Jakob stand vor ihm.

„Dieses Mal will ich dich mit dem doppelten Schrecken davon kommen lassen, sagte der Fischer. Merke dir aber dein Leben lang die gute Lehre eines alten Mannes: Habe immer einen solchen Abscheu vor ungerechtem Gute, wie

87. LE PÊCHEUR ET LE PETIT VOLEUR DE POISSONS.

Un garçon léger, nommé Denis, se glissa auprès d'un réservoir à poissons bien rempli, non loin du village, pour y voler un poisson. Il plongea son bras le plus qu'il put et fouilla longtemps partout. « Ah ! fit-il, enfin j'ai attrapé un magnifique poisson ; je crois même que c'est une anguille. » Mais en retirant son bras de l'eau, il y vit attaché un horrible serpent d'eau. Il poussa un cri de terreur, rejeta le serpent dans le réservoir et voulut s'enfuir. Mais, en se retournant, il se vit en présence du vieux pêcheur Jacques : « Pour cette fois-ci, lui dit ce dernier, je te tiendrai quitte de ta double frayeur. Mais note-toi bien le charitable avis d'un vieillard : Redoute le bien mal acquis comme un animal venimeux.

87. Der Fischer und der kleine
Fischdieb.

Dionys, ein sehr leichtsinniger
sich schlich zur Fischgrube [Knabe,
wohlgefüllten,
unweit des Dorfes,
um zu stehlen einen Fisch.
Er griff mit dem Arme
so tief er konnte,
in das Wasser,
und wühlte herum
lange darin.

„Ha, sagte er, endlich ich habe
einmal einen herrlichen Fisch;
es ist, ich glaube,
gar ein Mal.“

Er zog heraus den Arm —
und sieh, um seine Hand
sich wand eine gräuliche
Wasserschlange.

Er that vor Entsetzen einen Schrei,
warf wieder die Schlange
augenblicklich in das Wasser,
und wollte entfliehen.

Aber indem er sich umwandte,
er hatte einen neuen Schrecken,
denn der alte Fischer Jakob
stand vor ihm.

„Dieses Mal ich will dich lassen
kommen davon mit dem doppelten
Schrecken, sagte der Fischer.“

Aber merke dir dein Leben
lang die gute Lehre
eines alten Mannes:

Habe immer einen solchen Abscheu
vor ungerechtem Gute
wie vor einem

87. LE PÊCHEUR ET LE PETIT
VOLEUR-DE-POISSONS.

Denis, un très léger garçon,
se glissa au réservoir-à-poissons
bien rempli,
non loin du village,
pour voler un poisson.
Il plongea avec le bras,
aussi profondément qu'il put,
dans l'eau,
et fouilla autour
longtemps dedans.

« Ah, dit-il, enfin j'ai
une fois un magnifique poisson;
cela est, je crois,
même une anguille. »

Il tira dehors le bras
et voici autour de son bras
se tordait un horrible
serpent-d'eau.

Il fit de terreur un cri,
rejeta le serpent
immédiatement dans l'eau,
et voulut s'enfuir.

Mais pendant qu'il se retournait,
il eut une nouvelle frayeur,
car le vieux pêcheur Jacques
se tenait devant lui.

« Cette fois-ci je veux te laisser
venir de là avec la double
frayeur, dit le pêcheur.

Mais note à toi ta vie
durant le bon avis
d'un vieil homme :

Aie toujours une telle horreur
de injuste bien
comme devant un

vor einem giftigen Thiere. Der gestohlene Fisch wird in der Hand des Diebes allemal zur Schlange; denn

Was wir mit Unrecht uns erwerben,
Vereicht uns immer zum Verderben."

88. Der Gärtner und sein Esel.

Ein Gärtner wollte in die Stadt auf den Wochenmarkt gehen, und lud seinem Esel so viele und mancherlei Gemüse auf, daß man von dem armen Thiere beinahe nichts mehr sah, als den Kopf.

Der Weg führte durch ein Weidengebüsch. Der Gärtner schnitt von den Weiden einige Büschel zu Bindruthen ab. „Eine so kleine Bürde kann der Esel schon noch tragen," sagte der Gärtner, und lud sie ihm auf.

Weiterhin kam ein Haselgesträuch. Der Gärtner suchte sich ein Paar Duzend schlanke Stecken zu Blumenstäben aus. „Sie sind so leicht, daß sie der Esel kaum spürt," sagte er, und lud auch sie ihm auf.

Unterdessen war die Sonne höher gestiegen, und schien

Le poisson volé se change toujours en serpent entre les mains du voleur, car le bien injustement acquis mène toujours à la perte. »

88. LE JARDINIER ET SON ANE.

Un jardinier, qui se rendait au marché de la ville voisine, chargea son âne de tant de légumes divers, qu'on ne voyait presque plus que la tête du pauvre animal. Le chemin le conduisant à travers un buisson de saules, le jardinier en coupa quelques paquets pour lui servir de liens. « L'âne pourra bien, dit-il, porter une aussi petite charge. » Et il la mit sur son dos. Un peu plus loin, ils passèrent près d'un bouquet de noisetiers. Le jardinier choisit quelques douzaines de baguettes flexibles pour servir d'étais pour les fleurs. « Ils sont si légers, dit-il en les chargeant sur le dos de l'âne, qu'il s'en apercevra à peine. » Le soleil était monté au

giftigen Thiere.

Der gestohlene Fisch
wird allemal zur Schlange
in der Hand des Diebes; denn
Was uns wir erwerben
mit Unrecht, gereicht
uns immer zum Verderben."

88. Der Gärtner und sein Esel.

Ein Gärtner wollte gehen
in die Stadt auf den Wochenmarkt,
und lud-auf seinem Esel
so viele und mancherlei
Gemüse, daß man sah beinahe
nichts mehr von dem armen
Thiere, als den Kopf.
Der Weg führte durch
ein Weidengebüsch.
Der Gärtner schnitt ab
von den Weiden einige Büschel
zu Bindruthen.
„Der Esel kann schon noch tragen
eine so kleine Bürde,“
sagte der Gärtner,
und sie lud-auf ihm.
Weiterhin kam ein
Haselgesträuch.
Der Gärtner suchte aus sich
ein paar Duzend
schlanke Stecken
zu Blumenstäben.
„Sie sind so leicht, daß der Esel
sie kaum spürt,“ sagte er,
und sie lud-auf auch ihm.
Unterdessen die Sonne
war gestiegen höher,
und schien bereits sehr heiß.

venimeux animal.

Le volé poisson
devient toujours en *un* serpent
dans la main du voleur; car
Ce que nous nous acquérons
avec injustice, tourne (même)
nous toujours pour(à) la perte. »

88. LE JARDINIER ET SON ÂNE.

Un jardinier voulait aller
à la ville sur le marché-hebdoma-
et imposa à son âne [dairé,
tant et de si différents
légumes, qu'on *ne* voyait presque
plus rien de la pauvre
bête, que la tête.
Le chemin conduisait par
un buisson-de-saules.
Le jardinier coupa
des saules quelques paquets,
pour des verges-à-lier.
«L'âne peut déjà encore porter
une si petite charge,»
dit le jardinier,
et les imposa à lui.
Plus-loin vint un
bouquet-de-noisetiers.
Le jardinier choisit à soi
quelques douzaines
de minces baguettes
pour *des* étais-à-fleurs.
« Ils sont si légers, que l'âne
les à peine sent, » dit-il,
et les imposa aussi à lui.
En attendant le soleil
était monté plus haut,
et luisait déjà très chaudement.

bereits sehr heiß. Der Gärtner zog daher seinen grünen Rock aus, und warf ihn auf die übrige Last. „Es ist nicht mehr weit zur Stadt, sagte er; an dem Kittel, den ich mit dem kleinen Finger heben kann, wird das Thier nicht erliegen.“

Allein kaum hatte er dieses gesagt, so stolperte der Esel über einen Stein, fiel zu Boden, und stand, von der zu schweren Last erdrückt, nicht mehr auf.

Da klagte der erschrockene Gärtner laut jammernd : „Jetzt seh' ich zu meinem großen Schaden ein, daß man Menschen und Thieren nicht zu viel aufbürden soll.“

Wer schon mit großer Last beladen,
Dem bringt auch kleine Bürde Schaden.

89. Der Jäger und sein Hund.

Ein Jäger hegte einst seinen Hund auf einen Hasen. „Faß! faß!“ rief der Jäger, und der Hund sprang aus allen Kräften, jagte den Hasen weit im Felde umher, erreichte ihn endlich, und hielt ihn mit den Zähnen fest. Der

zénith et dardait ses rayons les plus chauds. Le jardinier retira sa veste verte et la jeta sur la charge de l'âne. « Nous n'avons plus loin jusqu'à la ville, dit-il; cet habit, que je soulève du bout du doigt, ne tuera pas l'âne. » A peine eut-il dit ces mots que la bête butta contre une pierre, tomba et ne put se relever, à cause de la charge trop lourde qu'on lui avait imposée. Le jardinier effrayé gémit à haute voix : « Je reconnais à présent à mes dépens qu'il ne faut imposer aux hommes ni aux animaux des charges trop lourdes. »

Un petit fardeau tue celui qui porte déjà une lourde charge.

89. LE CHASSEUR ET SON CHIEN.

Un chasseur lança son chien sur un lièvre : « Prends, » lui cria-t-il; et le chien, après avoir pourchassé le lièvre de toutes ses forces, finit par l'atteindre et le retint avec les dents. Le chas-

Der Gärtner zog-aus daher
seinen grünen Rock,
und ihn warf auf
die übrige Last.

„Es ist nicht mehr weit
zur Stadt, sagte er;
an dem Kettel, den ich kann
mit dem kleinen Finger heben,
das Thier wird erliegen nicht.“
Allein kaum hatte er
dieses gesagt, so der Esel
stolperte über einen Stein,
fiel zu Boden, und stand-auf nicht
mehr, erdrückt

von der zu schweren Last.
Da der erschrockene Gärtner
klagte jammernd laut:

„Jetzt ich seh' ein
zu meinem großen Schaden,
daß man soll aufbürden
Menschen und Thieren
nicht zu viel.“

Wer schon beladen
mit großer Last,
dem auch kleine Bürde
bringt Schaden.

Le jardinier ôta donc
son vert habit,
et le jeta sur
la restante charge.

« Il n'est plus loin
à la ville, dit-il;
à ce sarrau, que je puis
avec le petit doigt lever,
l'animal *ne* succombera pas. »
Mais à peine eut-il
cela dit, que l'âne
trébucha par-dessus une pierre,
tomba à terre, et *ne* se leva pas
plus, écrasé
par la trop lourde charge.

Alors l'effrayé jardinier
se plaignit gémissant hautement:

« Maintenant je reconnais
à mon grand dommage,
qu'on *ne* doit imposer
à hommes et animaux
pas trop. »

Qui est déjà chargé
avec *un* grand fardeau,
à lui aussi *un* petit fardeau
apporte dommage.

89. Der Jäger und sein Hund. 89. LE CHASSEUR ET SON CHIEN.

Ein Jäger hegte einst
seinen Hund auf einen Hasen.

„Faß! faß!“
rief der Jäger
und der Hund sprang
aus allen Kräften,
jagte den Hasen umher
weit im Felde,
ihn erreichte endlich,
und ihn hielt fest mit den Zähnen.

Un chasseur excita une fois
son chien sur un lièvre.

« Prends! prends! »
s'écria le chasseur,
et le chien sauta
de toutes ses forces,
poursuivit le lièvre autour
au loin dans le champ,
l'atteignit enfin, [dents:
et le tint solidement avec les

Jäger ergriff hierauf den Hasen bei den Ohren, und sagte zum Hunde: „Laß! laß!“ Der Hund ließ ihn sogleich los, und der Jäger steckte den Hasen in seinen Kanten.

Mehrere Leute aus dem Dorfe hatten zugeesehen, und ein alter Bauersmann unter ihnen sagte: „Diesem Jagdhunde gleicht der Geizige; der Geiz ruft dem Geizigen zu: „Faß! faß!“ und der verblendete Mensch gehorcht, und jagt aus allen Kräften den zeitlichen Gütern nach. Am Ende kommt aber der Tod, und sagt: „Laß! laß!“ und der arme Mensch muß den mit vieler Mühe erjagten Reichthum ungenossen zurück lassen.“

Was sammelst du dir Schätze hier auf Erden,
Die alle dir vom Tod entriffen werden?

90. Der Müller und sein Sohn.

Einst trieben ein Müller und sein Sohn ein Esel in die Stadt, um ihn auf dem Markte zu verkaufen.

Da begegnete ihnen ein Mann zu Pferde, und sagte lachend: „Ihr seid nicht geschick, daß ihr den Esel leer

seur survint, prit le lièvre par les oreilles en disant: « Lâche! » Le chien lâcha prise et le chasseur mit le lièvre dans sa gibecière. Plusieurs paysans ayant assisté à cette scène, un vieillard, qui se trouvait parmi eux, leur dit: « L'avare ressemble à ce chien. Sa passion lui crie: « Prends! prends! » et dans son aveuglement, il obéit et poursuit les biens terrestres. Mais la mort vient, qui lui dit: « Lâche! lâche! » et il est obligé de quitter, sans en avoir joui, les richesses qu'il a péniblement acquises. »

Pourquoi amasses-tu des trésors que la mort t'arrachera?

90. LE MEUNIER ET SON FILS.

Un meunier et son fils conduisaient un âne à la ville pour l'y vendre au marché. En chemin, ils rencontrèrent un homme à cheval qui leur dit: « Vous êtes fous de laisser courir l'âne sans

Hierauf der Jäger ergriff
den Hasen bei den Ohren,
und sagte zum Hund:

„Laß! laß!“

Der Hund ihn ließ los sogleich
und der Jäger steckte

den Hasen in seinen Ranzen.

Mehrere Leute aus dem Dorfe
hatten zugehoben, und ein
alter Bauersmann unter ihnen
sagte: „Der Geizige gleicht
diesem Jagdhunde; der Geiz
ruft zu dem Geizigen:

„Faß! faß!“

und der Mensch

verblendete gehorcht,

und jagt nach aus aller Kräften
den zeitlichen Gütern.

Aber am Ende kommt der Tod,

und sagt: „Laß! laß!“

und der arme Mensch muß lassen
ungenossen den Reichtum
erjagten mit vieler Mühe.“

Was sammelst du dir Schätze

hier auf Erden,

die alle werden entrisen

dir vom Tod?

Ensuite le chasseur saisit
le lièvre auprès des oreilles,
et dit au chien:

« Laisse! laisse! »

Le chien le lâcha aussitôt

et le chasseur fourra

le lièvre dans sa gibecière.

Plusieurs gens du village

avaient regardé, et un

vieux paysan parmi eux

dit: « L'avare ressemble

à ce chien-de-chasse; l'avarice

cric à l'avare:

« Prends! prends! »

et l'homme

aveuglé obéit,

et pourchasse de toutes ses forces
les terrestres biens.

Mais à la fin vient la mort,

et dit: « Laisse! laisse! »

et le pauvre homme doit laisser
sans-en-avoir-joui la richesse

attrapée av. beaucoup de peine. »

Pourquoi amasses-tu à toi des tré-
sors sur terre, [sors

qui tous seront arrachés

à toi par la mort?

90. Der Müller und sein Sohn.

Einmal ein Müller und sein Sohn
trieben einen Esel in die Stadt,
um ihn zu verkaufen
auf dem Markte.

Da ein Mann zu Pferde

ihnen begegnete, und sagte lachend:

„Ihr sind nicht gescheid,

daß ihr laßt laufen den Esel

CENT CONTES.

90. LE MEUNIER ET SON FILS.

Un jour un meunier et son fils
menaient un âne à la ville,
pour le vendre
au marché.

Alors un homme à cheval

les rencontra, et dit en-riant:

« Vous n'êtes pas sensés,

que vous laissiez courir l'âne

19

laufen laßt, und keiner von euch beiden aufsteht. „Der Vater hieß sogleich den Sohn aufsteigen.

Ueber eine Weile begegnete ihnen ein Lastwagen. Der Fuhrmann rief dem Sohne laut zu : „Schämst du dich denn nicht, du junger Bursch, daß du reitest, während dein alter Vater zu Fuße nebenher gehen muß?“ Als der Sohn diese Rede hörte, sprang er eilends vom Esel herab, und ließ den Vater aufsteigen.

Nachdem sie auf sandigem Wege wieder eine Strecke zurückgelegt hatten, begegnete ihnen eine Bäuerin, die einen Korb voll Obst auf dem Kopfe trug. Diese sprach zum Vater : „Ihr seid ein unbarmherziger Vater, daß ihr es euch auf dem Esel so bequem macht und euren armen Sohn im tiefen Sande nachwaten laßt.“ Da nahm der Vater den Sohn zu sich auf den Esel.

Als ein Schäfer, der am Wege die Schafe hütete, beide auf dem Esel vorbei reiten sah, rief er laut : „Ach, das arme Thier ! Unter der doppelten Last muß es zu Grunde

que l'un de vous le monte. » Aussitôt le père fit monter le fils. Un instant après, ils croisèrent une voiture de roulage, et le charretier de crier au fils : « N'as-tu pas honte, jeune gars, de chevaucher et de laisser ton vieux père marcher à pied à côté de toi ? » Le fils eut à peine entendu ces paroles qu'il sauta en bas de l'âne et y fit monter son père. Ils avaient fait quelque chemin sur la route sablonneuse, quand ils rencontrèrent une paysanne qui portait sur la tête un panier plein de fruits. Elle ne manqua pas de dire au père : « Oh ! le père inhumain, qui s'en donne à l'aise sur l'âne et oblige son pauvre fils à le suivre péniblement dans le sable profond. » Alors le père prit son fils en croupe. Quand un berger, qui gardait les brebis le long du chemin, les vit passer tous deux sur l'âne, il cria tout aussitôt : « O la pauvre bête ! elle succombera sous ce double fardeau ; vous êtes de cruelles gens. »

leer, und keiner von euch beiden
 aufsitzt. „Der Vater hieß
 sogleich den Sohn aufsitzen.
 Ueber eine Weile
 ein Lastwagen ihnen begegnete.
 Der Fuhrmann rief zu dem Sohne
 laut: „Schämst du dich
 denn nicht,
 du junger Bursch, daß du reitest,
 während dein alter Vater
 muß gehen nebenher zu Fuß?“
 Als der Sohn hörte
 diese Rede, er sprang herab
 eilends vom Esel,
 und ließ den Vater aufsitzen.
 Nachdem sie hatten zurückgelegt
 wieder eine Strecke auf
 sandigem Wege, eine Bäuerin,
 die trug auf dem Kopfe einen
 Korb voll Obst,
 ihnen begegnete.
 Diese sprach zum Vater:
 „Ihr seid
 ein unbarmherziger Vater,
 daß ihr es macht euch
 so bequem
 auf dem Esel und laßt
 nachwaten
 euern armen Sohn
 im tiefen Sande.“
 Da der Vater nahm den Sohn
 zu sich auf den Esel.
 Als ein Schäfer, der hütete
 am Wege die Schafe,
 sah beide reiten vorbei
 auf dem Esel, er rief laut:
 „Ach, das arme Thier! Es muß
 gehen zu Grunde unter
 der doppelten Last:

vide et qu'aucun de vous deux ne
 monte-dessus. « Le père ordonna
 de suite au fils de monter-dessus.
 Après un moment [contra.
 un chariot-de-roulage les ren-
 Le charretier cria au fils
 hautement: « N'as-de-honte tu
 donc pas
 toi jeune gars, que tu chevauches,
 pendant que ton vieux père
 doit aller à côté à pied? »
 Quand le fils entendit
 ce discours, il sauta en-bas
 en-hâte de l'âne,
 et laissa le père monter-dessus.
 Après qu'ils eurent mis-derrière
 de nouveau une distance sur
 un sablonneux chemin, une pay-
 qui portait sur la tête un [sanne,
 panier plein de fruits,
 les rencontra.
 Celle-ci dit au père:
 « Vous êtes
 un sans-miséricorde père,
 que vous le fassiez à-vous
 si commodément
 sur l'âne et laissez
 barboter-après
 votre pauvre fils
 dans le profond sable. »
 Alors le père prit le fils
 avec lui sur l'âne.
 Quand un berger, qui gardait
 près du chemin les brebis,
 vit les-deux chevaucher à-côté
 sur l'âne, il s'écria hautement:
 « Hélas, la pauvre bête! Elle doit
 aller au fond (périr) sous
 le double fardeau:

gehen : ihr seid grausame Thierquäler.“ Da stiegen beide ab, und der Sohn sagte zum Vater : „Was sollen wir nun mit dem Esel anfangen, um es den Leuten recht zu machen? Am Ende müssen wir ihm noch gar die Füße zusammen binden, und ihn an einer Stange auf unsern Schultern zu Markte tragen.“

Allein der Vater sprach : „Du siehst nun, mein Sohn, daß man es niemals allen Leuten recht machen kann, und daß der Rath sehr weise ist :

„Such' deine Sache wohl und gut zu machen,
Und laß die Tadler schimpfen oder lachen.“

91. Der Menschenfresser.

Zwei Knaben aus der Stadt verirrten sich in einem fürchterlichen Walde, und blieben dort in einem unansehnlichen, einsamen Wirthshause über Nacht.

Um Mitternacht hörten sie in der nächsten Kammer reden. Beide hielten sogleich die Ohren an die hölzerne Wand, und horchten. Da vernahmen sie deutlich die

Ils descendirent immédiatement, et le fils, regardant son père, lui dit : « Que ferons-nous donc de l'âne, pour contenter les gens? Nous finirons par lui lier les pieds et le porter à une perche au marché. — Tu vois par là, mon fils, reprit le père, qu'on ne peut satisfaire tout le monde; il faut s'en tenir au sage avis suivant :

« *Cherche à bien faire ton devoir, et ne te préoccupe pas des insultes et des rires des critiques.* »

91. L'ANTHROPOPHAGE.

Deux petits citadins s'égarèrent dans une sombre forêt et durent passer la nuit dans une auberge solitaire et de peu d'apparence. Vers minuit, ils entendirent parler dans la chambre voisine. Ils collèrent aussitôt l'oreille contre la paroi pour écouter. Alors ils entendirent distinctement ces paroles : « Ma femme, tu

ihr sind grausame
Thierquäler."

Da beide stiegen ab und der Sohn
sagte zum Vater: „Was sollen
wir nun anfangen
mit dem Esel,
um es zu machen recht
den Leuten. Am Ende
wir müssen ihm binden
noch gar die Füße zusammen,
und ihn tragen zu Markt
auf unsern Schultern
an einer Stange."

Allein der Vater sprach:
„Du siehst nun, mein Sohn,
daß man kann es machen
niemals allen Leuten recht,
und daß der Rath ist sehr weise:
Such' zu machen deine Sache
wohl und gut,
und laß die Tadler schimpfen
oder lachen."

91. Der Menschenfresser.

Zwei Knaben aus der Stadt
sich verirrt in einem
fürchterlichen Walde,
und blieben
über Nacht dort
in einem unansehnlichen,
einsamen Wirthshause.
Um Mitternacht sie hörten reden
in der nächsten Kammer.
Beide hielten
sogleich die Ohren
an die hölzerne Wand, und horchten.
Da sie vernahmen
deutlich

vous êtes de cruels
tourmenteurs-d'animaux. »
Alors les deux descendirent et le
dit au père: « Quoi devons- [fils
nous maintenant commencer
avec l'âne
pour le faire bien
aux gens. A la fin
nous devons lui lier [ble,
encore même les pieds ensem-
et le porter au marché
sur nos épaules
à une perche. »
Mais le père dit:
« Tu vois maintenant, mon fils,
qu'on peut le faire
jamais à tous les gens bien,
et que le conseil est très sage:
Cherche à faire ton affaire
bien et bon,
et laisse les critiques insulter
ou rire. »

91. L'ANTHROPOPHAGE.

Deux garçons de la ville
s'égarèrent dans une
épouvantable forêt,
et restèrent
pendant la nuit là-bas
dans une peu-apparente,
isolée auberge.
A minuit ils entendirent parler
dans la voisine chambrette.
Les deux tinrent
immédiatement les oreilles
à la en-bois paroi, et écoutèrent.
Alors ils entendirent
distinctement

Worte : „Weib, schüre morgen früh den Kessel; ich will unsere zwei Bürschlein aus der Stadt meßgen.“

Die armen Knaben empfanden einen Todeserschrecken. „O Himmel, dieser Wirth ist ein Menschenfresser!“ sagten sie leise zu einander, und sprangen beide zum Fenster hinaus, um zu entlaufen. Allein zu ihrem neuen Schrecken fanden sie das Hofthor verschlossen.

Da krochen sie zu den Schweinen in den Stall, und brachten die Nacht in Todesängsten zu. Am Morgen kam der Wirth, machte die Stallthür auf, weckte sein Messer, und rief: „Nun, ihr Bürschlein, heraus; eure letzte Stunde ist gekommen.“

Beide Knaben erhoben ein Jammergeschrei, und flehten auf den Knien, sie doch nicht zu schlachten. Der Wirth wunderte sich, sie im Schweinstalle zu finden, und fragte, warum sie ihn für einen Menschenfresser hielten.

Die Knaben sprachen weinend: „Ihr habt ja heute Nacht selbst gesagt, daß Ihr uns diesen Morgen meßgen wollt.“ Allein der Wirth rief: „O ihr thörichten Kinder! euch habe ich nicht gemeint. Ich nannte nur meine zwei Schweinlein, weil ich sie in der Stadt gekauft habe, im

feras demain de grand matin du feu sous le chaudron, car je veux tuer nos deux petits gars de la ville. « Les pauvres enfants furent saisis d'une frayeur mortelle. « O ciel! se dirent-ils à voix basse, l'aubergiste est un anthropophage. » Dans leur terreur, ils sautèrent par la fenêtre pour s'enfuir. Mais, ô nouvel effroi! la porte de la cour était fermée à clef. Alors ils se blottirent auprès des porcs et passèrent la nuit au milieu des angoisses. Au point du jour, l'aubergiste vint en effet, ouvrit la porte de l'étable, aiguïsa son couteau, et dit : « Maintenant, mes petits gars, sortez; votre dernière heure a sonné. » Les deux garçons poussèrent des cris lamentables et le supplièrent à genoux de ne pas les tuer. L'aubergiste, qui s'étonna fort de les trouver dans l'étable à porcs, leur demanda pourquoi ils le prenaient pour un anthropophage. Alors les enfants lui dirent en pleurant : « Mais n'avez-vous pas dit vous-même cette nuit que vous vouliez nous tuer ce matin? — O les sots enfants! s'écria l'aubergiste, je ne parlais pas de vous. C'est en plaisantant que j'appelais mes deux cochons mes deux petits

die Worte: „Weib, schüre morgen früh den Kessel; ich will mehzen unsere zwei Bürschlein aus der Stadt.“

Die armen Knaben empfanden einen Todeschrecken.

„O Himmel, dieser Wirth ist ein Menschenfresser,“ sagten sie leise zu einander, und beide sprangen hinaus zum Fenster, um zu entlaufen. Allein zu ihrem neuen Schrecken sie fanden

das Hofthor verschlossen.

Da sie krochen zu den Schweinen in den Stall und brachten zu die Nacht in Todesängsten.

Am Morgen kam der Wirth, machte auf die Stallthür, weckte sein Messer, und rief: „Nun, ihr Bürschlein, heraus; eure letzte Stunde ist gekommen.“

Beide Knaben erhoben ein Jammergeschrei, und flehten auf den Knien, zu doch nicht sie schlachten.

Der Wirth sich wunderte, sie zu finden im Schweinstalle, und sie fragte, warum sie ihn hielten für einen Menschenfresser.

Die Knaben sprachen weinend:

„Ihr habt ja selbst gesagt heute Nacht, daß Ihr wollt uns diesen Morgen mehzen.“ Allein der Wirth rief: „O ihr thörichten Kinder! ich habe nicht euch gemeint.“

Ich nannte nur meine zwei Schweinlein, in Scherze, meine zwei

les paroles: « Femme, attise demain tôt le chaudron; je veux égorger nos deux petits-gars de la ville. »

Les pauvres garçons éprouvèrent une frayeur-de-mort.

« O ciel, cet aubergiste est un anthropophage, » [tre, dirent-ils à-voix basse l'un à l'autre et les-deux sautèrent dehors par la fenêtre pour s'échapper.

Mais pour leur nouvelle terreur ils trouvèrent

la porte-de-la-cour fermée-à-clef. Alors ils se traînèrent auprès des dans l'étable et passèrent [porcs la nuit en frayeurs-de-mort.

Le matin vint l'aubergiste, ouvrit la porte-de-l'étable, aiguisa son couteau, et s'écria: « Eh bien, vous petits-gars, dehors, votre dernière heure est venue. »

Les deux garçons élevèrent des cris-de-lamentation, et supplièrent sur les genoux de pourtant pas les tuer.

L'aubergiste s'étonna [porcs, de les trouver dans l'étable-à- et leur demanda pourquoi ils le tenaient pour un anthropophage.

Les garçons dirent en-pleurant: « Vous avez donc vous-même dit cette nuit, que vous vouliez nous ce matin égorger. »

Mais l'aubergiste s'écria: « O vous sots enfants! j'ai pas vous entendu.

J'appelais seulement mes deux petits porcs, par plaisanterie, mes deux

Scherze meine zwei Bürschlein aus der Stadt. So geht's aber, wenn man horcht. Da versteht man Vieles unrichtig, hat Andere leicht in falschem Verdacht, macht sich selbst unnöthige Sorgen, geräth in Angst, und zieht sich manchen Verdruß zu."

Der Hörcher wird gar Manches hören,
Wodurch ihn Angst und Furcht bethören.

92. Das Gespenst.

Martin schlich sich um Mitternacht in den Schloßgarten, füllte zwei Säcke mit Obst, und wollte nun zuerst den einen Sack nach Hause tragen.

Wie er mit dem Sack so längs der Gartenmauer hinging, schlug es auf dem Kirchthurme eben zwölf Uhr. Die Luft rauschte gar schauerlich in dem Laube der Bäume, und Martin erblickte plötzlich neben sich einen schwarzen Mann, der dienstfertig den andern Sack zu tragen schien.

Der erschrockene Dieb that einen Schrei, ließ den Sack fallen, und sprang, was er konnte. Der schwarze Mann

gars de la ville, parce que je les y avais achetés. Voilà ce qui arrive, quand on écoute aux portes. On comprend mal bien des choses; on soupçonne facilement à tort les gens, et l'on se crée d'inutiles soucis et des terreurs qui vous attirent maints désagréments. » *Celui qui écoute aux portes, entendra bien des choses qui lui causeront sottement de folles terreurs.*

92. LE FANTOME.

A minuit, Martin se glissa dans le jardin du château, y remplit deux sacs de fruits et voulut d'abord emporter un des sacs. Pendant qu'il marchait le long du mur du jardin, il sonnait minuit à l'horloge de l'église. Le vent mugissait avec un bruit lugubre à travers le feuillage des arbres, et Martin vit tout à coup à ses côtés un homme noir qui paraissait porter complaisamment l'autre sac. Le voleur, saisi de terreur, poussa un grand cri, laissa tomber son sac et s'enfuit de toutes ses forces. L'homme noir en fit de

Bürschlein aus der Stadt,
weil ich sie habe gekauft
in der Stadt.

Aber es geht so, wenn man horcht.
Da man versteht Vieles unrichtig,
hat in falschem Verdacht
leicht Andere,
macht sich selbst unnöthige Sorgen,
geräth in Angst
und sich zieht zu manchen Verdruß.“
Der Horcher wird hören
gar Manches
woburch Angst und Furcht
ihn bethören.

92. Das Gespenst.

Martin schlief sich um Mitternacht
in den Schloßgarten,
füllte zwei Säcke mit Obst,
und wollte nun forttragen
zuerst den einen Sack.
Wie er hinging mit dem Sacke
so längs der Gartenmauer,
es schlug auf dem Kircthurme
eben zwölf Uhr.
Die Luft rauschte
gar schauerlich
in dem Laube der Bäume,
und Martin erblickte
plötzlich neben sich einen
schwarzen Mann, der schien
zu tragen dienstfertig
den andern Sack.
Der erschrockene Dieb that
einen Schrei, ließ fallen
den Sack, und sprang,
was er konnte.
Der schwarze Mann ließ

petits gars de la ville,
parce que je les ai achetés
à la ville.

Mais cela va ainsi, si l'on écoute.
Alors on comprend beaucoup in-
a en faux soupçon [exactement,
facilement d'autres, [cis,
se fait à-soi-même d'inutiles sou-
arrive à la terreur
et s'attire maint désagrément. »
Qui écoute, entendra
certes maintes-choses
par-quoi terreur et crainte
le trompent.

92. LE FANTÔME.

Martin glissa soi à minuit
dans le jardin-du-château,
remplit deux sacs avec *des* fruits,
et voulut maintenant emporter
d'abord un des sacs. [sac
Pendant qu'il s'avancait avec le
ainsi le long du mur-du-jardin,
il sonna sur la tour-de-l'église
justement douze heures (minuit).
Le vent mugissait
tout-à-fait lugubrement
dans le feuillage des arbres,
et Martin remarqua
tout-à-coup à côté-de-lui un
noir homme, qui semblait
porter serviablement
l'autre sac.
L'effrayé voleur fit
un cri, laissa tomber
le sac, et courut
ce *qu'il* put.
Le noir homme laissa

ließ den Sack auch fallen, und sprang eben so schnell neben Martin her, bis an das Ende der Gartenmauer, wo der Mann verschwand.

Martin erzählte am nächsten Morgen überall von dem gräßlichen Gespenste; nur, daß er gestohlen habe, verschwieg er. Allein der Amtmann ließ den Martin noch am nämlichen Tage kommen, und sagte zu ihm:

„Du hast heute Nacht in dem Schloßgarten Obst gestohlen. Die Säcke, auf denen deines Vaters Namen steht, haben dich verrathen. Ich werde dich deshalb in den Thurm sperren lassen. Das schwarze Gespenst aber, das du zu sehen glaubtest, war weiter nichts, als dein Schatten, den du, da um zwölf Uhr der Mond aufging, an der neu geweißten Gartenmauer erblicktest.“

Wer Unrecht thut, ist nie ohne Furcht; den Uebelthäter erschreckt ein rauschendes Blatt, und er läuft vor seinem eigenen Schatten davon.

Bewahr ein unbefleckt' Gewissen,
So wirst du niemals zittern müssen.

même, courut tout aussi rapidement à côté de Martin jusqu'au bout du mur; là il disparut. Le lendemain matin, Martin parla partout de l'horrible fantôme, mais se garda bien de parler du vol. Mais le bailli le fit citer immédiatement et lui dit: « Tu as volé cette nuit des fruits dans le jardin du château. Les sacs, qui portent le nom de ton père, t'ont trahi; tu seras mis en prison pour ton larcin. Quant à l'homme noir que tu croyais voir, ce n'était que ta propre ombre qui apparaissait à minuit, lorsque la lune se levait, sur le mur fraîchement badigeonné du jardin. » Celui qui fait le mal a toujours peur; le bruit d'une feuille qui remue effraye le malfaiteur, et il fuit devant sa propre ombre.

Conserve toujours une conscience pure et tu ne trembleras jamais.

auch fallen den Sack,
und sprang her eben so
schnell neben Martin
bis an das Ende der Gartenmauer,
wo der Mann verschwand.

Martin erzählte am
nächsten Morgen überall
von dem gräßlichen Gespenste;
er verschwieg nur,
daß er habe gestohlen.
Alein der Amtmann ließ
kommen den Martin noch
am nämlichen Tage und
sagte zu ihm:

„Du hast gestohlen heute Nacht
Obst in dem Schloßgarten.

Die Säcke, auf denen steht
deines Vaters Namen,
haben dich verrathen.

Ich dich werde lassen deshalb
sperrn in den Thurm.

Aber das schwarze Gespenst,
das du glaubtest zu sehen,
war nichts weiter

als dein Schatten,

den du erblicktest

an der Gartenmauer

neu geweißten,

da der Mond aufging

um zwölf Uhr.“ [Furcht;

Wer thut Unrecht, ist nie ohne

ein Blatt rauschendes
erschrickt den Nebelthäter

und er läuft davon

vor seinem eigenen Schatten.

Bewahr ein Gewissen

unbefleckt, so

du wirst müssen zittern

niemals.

aussi tomber le sac,
et courut là aussi
rapidement à-côté-de Martin,
jusqu'à la fin du mur-du-jardin,
où l'homme disparut.

Martin raconta au
prochain matin partout
de l'horrible fantôme;
il cacha seulement
qu'il avait volé.

Mais le bailli laissa
venir le Martin encore
au (le) même jour et
dit à lui:

« Tu as volé cette nuit [teau.
des fruits dans le jardin-du-châ-

Les sacs, sur lesquels se trouve
de ton père le nom,
ont toi trahi.

Je te laisserai pour cela
enfermer dans la tour (prison).

Mais le noir fantôme
que tu croyais voir,

n'était rien autre

que ton ombre,

que tu apercevais

au mur-du-jardin

nouvellement blanchi,

comme la lune se-levait

à douze heures (minuit). »

Qui fait le mal, n'est jamais sans
une feuille qui remue [crainte;
effraye le malfaiteur

et il court de-là

devant sa propre ombre.

Conserve une (ta) conscience
sans tache, ainsi (et)

tu ne dois trembler (ne tremble-
jamais.

[ras)

93. Die reinliche Wirthin.

Ein Küfer aus der Stadt besserte einem Wirth auf dem Lande einige Fässer aus. Nach vollbrachter Arbeit kam er in die Stube, und die Wirthin brachte ihm einen Schoppen Wein.

„Nun, Frau Sonnenwirthin, wie geht's? fragte der Küfer. — Nicht zum Besten, sagte die Wirthin. Die Leute aus der Stadt kehren fast alle bei meinem Nachbar, dem Sternwirth, ein; meinen Wein aber, der offenbar viel besser ist, verschmähen sie. Ich weiß gar nicht, woher das kommt.“

Der Küfer sprach: „Ich könnte es der Frau Wirthin wohl sagen, wenn sie es mir nicht übel nehmen wollte. — Ganz und gar nicht, sagte die Wirthin; ich sehe es vielmehr als einen Freundschaftsdienst an.“

„Nun denn, sprach der Küfer, so muß ich schon heraus mit der Sprache. Der Sternwirth hat allerdings keine so guten Weine; allein seine Gläser sind hell und rein wie Krystall. Die Frau Sonnenwirthin hingegen hat bessere Weine, aber unreine und von Fliegen beschmutzte Gläser.“

93. L'AUBERGISTE PROPRETTE.

Un tonnelier de la ville avait réparé quelques tonneaux pour un aubergiste de la campagne. Après avoir achevé son travail, il entra dans la salle d'auberge, où l'aubergiste lui servit du vin. « Eh bien ! comment allez-vous, madame l'aubergiste au Soleil ? demanda-t-il. — Pas trop bien, répondit-elle. Les gens de la ville descendent presque tous chez mon voisin, l'aubergiste à l'Étoile ; ils dédaignent mon vin, qui est certainement meilleur que le sien ; je ne sais vraiment pas à quoi cela tient. — Je pourrais bien vous le dire, si vous ne voulez pas vous en offusquer, dit le tonnelier. — Mais nullement, dit l'aubergiste ; vous me rendriez même un véritable service d'ami en me disant la vérité. — Eh bien, alors, reprit-il, je vous parlerai en toute franchise : l'aubergiste à l'Étoile a sans doute des vins moins bons que les vôtres, mais ses verres sont polis et purs comme le cristal. Vous, au contraire, vous avez des vins meilleurs, mais vos verres sont

93. Die reinliche Wirthin.

Ein Küfer aus der Stadt
besserte aus einem Wirth
auf dem Lande einige Fässer.
Nach vollbrachter Arbeit,
er kam in die Stube, und
die Wirthin ihm brachte
einen Schoppen Wein.
„Nun, Frau Sonnenwirthin,
wie es geht?
fragte der Küfer. —
Nicht zum Besten, sagte die Wirthin.
Die Leute aus der Stadt
kehren ein fast alle
bei meinem Nachbar,
dem Sternwirth; —
aber sie verschmähen
meinen Wein, der ist offenbar
viel besser; ich weiß gar nicht,
woher das kommt.“
Der Küfer sagte: „Ich könnte
es wohl sagen der Frau
Wirthin, wenn sie wollte
es nehmen mir nicht übel.
— Ganz und gar nicht, sagte
die Wirthin, ich sehe an es [dienst.
vielmehr als einen Freundschafts-
— Nun denn, sprach der Küfer,
so ich muß schon heraus
mit der Sprache:
Der Sternwirth hat allerdings
keine so guten Weine;
allein seine Gläser sind hell
und rein wie Krytall.
Die Frau Sonnenwirthin
hingegen hat bessere Weine,
aber unreine Gläser
und beschmutzte von Fliegen.

93. LA PROPRETTE AUBERGISTE.

Un tonnelier de la ville
répara à un aubergiste
à la campagne quelques ton-
Après le achevé travail, [neaux.
il vint dans la chambre, et
l'aubergiste lui apporta
une choppe de vin. [au-Soleil,
« Eh bien ! madame l'aubergiste-
comment cela va ?
demanda le tonnelier. —
Pas au mieux, dit l'aubergiste.
Les gens de la ville
descendent presque tous
chez mon voisin,
l'aubergiste-à-l'Étoile;
mais ils méprisent
mon vin qui est manifestement
beaucoup meilleur ; je ne sais du
d'où cela vient. » [tout pas
Le tonnelier dit : « Je pourrais
cela bien dire à madame
l'aubergiste, si elle voulait
le prendre à moi pas en-mal.
— Tout-à-fait pas du tout, dit
l'aubergiste, je regarde cela
plutôt comme un service-d'ami.
— Eh bien donc ! dit le tonnelier,
alors je dois déjà dehors
avec la parole : [doute
L'aubergiste-à-l'Étoile n'a sans-
pas de si bons vins ;
mais ses verres sont clairs
et purs comme cristal.
Madame l'aubergiste-au-Soleil,
au contraire, a de meilleurs vins,
mais de malpropres verres
et salis par des mouches.

Nun mag der Wein noch so gut sein, so schmeckt er doch aus einem schmutzigen Glase nicht. Sorge also die Frau Wirthin dafür, daß die Gläser so rein seien, als ihr Wein gut ist, und daß die Leute auch immer blank geputzte Fenster, Tische und Stubenböden bei ihr finden, so werden bald Gäste genug bei ihr eintreffen.“

Die Wirthin nahm diese Worte zu Herzen. Es ging sogleich an ein Fegen und Putzen. Alle Geräthe wurden gesäubert, und nicht der geringste Schmutz mehr geduldet. Kaum hörten dieses die Leute in der Stadt, so kamen sie in Menge herbei, um reinen Wein aus hellen Gläsern in einer sauber geputzten Stube zu trinken, und an manchem Tage fanden sich so viele Gäste ein, daß die Wirthin sie kaum unterbringen konnte.

„Seht, Kinder, sagte sie später oft zu ihren Söhnen und Töchtern, was die Reinlichkeit thut! Sie hat uns wohlhabend und zufrieden gemacht, nachdem wir durch Unreinlichkeit schon bis an den Rand des Verderbens gebracht waren.“

Dein Haus sei immer hell und rein,
Noch mehr soll es die Seele sein.

malpropres et pleins de taches de mouches. Dans un verre sale, le vin ne semble pas bon, quelle que soit sa qualité. Ayez soin que vos verres soient aussi purs que votre vin; que vos hôtes trouvent chez vous des fenêtres, des tables et des planchers bien propres, et vous les verrez revenir en foule. » L'aubergiste prit ces paroles à cœur et se mit immédiatement à balayer et à récurer. Elle nettoya tous ses ustensiles et n'y toléra plus la moindre malpropreté. A peine les gens de la ville eurent-ils appris la chose, qu'ils revinrent en foule boire un vin pur dans des verres propres et dans une salle proprement tenue. Plus d'une fois ils arrivèrent en si grand nombre, que l'aubergiste ne savait où les loger. « Voyez, disait-elle dans la suite à ses enfants, ce que peut faire la propreté. Elle nous a procuré l'aisance et la gaieté, alors que la malpropreté nous avait presque ruinés. » *Tiens ta maison claire et propre, mais prends plus de soin encore de ton âme.*

Nun der Wein mag sein noch so gut,
so er schmeckt doch [Glase.
nicht gut aus einem schmutzigen
Die Frau Wirthin Sorge also
dafür, daß die Gläser
seien so rein, als ihr Wein
ist gut, und daß die Leute
finden auch immer bei ihr
Fenster, Tische
und Stubenböden blank gepuzte,
so bald Gäste genug
werden einkehren bei ihr."

Die Wirthin nahm diese Worte zu
Es ging nun sogleich [Herzen.
an ein Fegen und Puzen.
Alle Geräthe wurden gesäubert,
und nicht der geringste Schmutz
mehr geduldet.

Raum die Leute in der Stadt
hörten dieses, so sie
kamen herbei in Menge,
um zu trinken Wein reinen
aus hellen Gläsern
in einer sauber gepuzten Stube,
und an manchem Tage,
sich fanden ein so viele Gäste,
daß die Wirthin konnte kaum
sie unterbringen.

"Seht, Kinder, sagte sie später
oft zu ihren Söhnen und Töchtern,
was thut die Keuschheit!
Sie uns hat gemacht wohlhabend
und zufrieden, nachdem wir
waren gebracht worden
durch Unreinlichkeit schon
bis an den Rand des Verderbens."
Dein Haus sei
immer hell und rein,
die Seele soll es sein noch mehr.

Maintenant le vin peut être encore
ainsi il ne goûte donc [si bon,
pas bien dans un sale verre.

Que madame l'aubergiste ait soin
pour cela, que les verres [donec
soient aussi purs, que son vin
est bon, et que les gens
trouvent aussi toujours chez elle
fenêtres, tables

et planchers bien nettoyés;
alors bientôt *des* hôtes assez
descendront chez elle.» Jcœur.
L'aubergiste prit ces paroles à
Cela alla maintenant immédiate-
à un balayage et nettoyage. [ment
Tous les ustensiles furent net-
et pas la moindre saleté [toyés,
plus tolérée.

A peine les gens dans la ville
entendirent cela, alors ils
arrivèrent en foule,
pour boire du vin pur
de propres verres [chambre,
dans une proprement nettoyée
et en maint jour,
se trouvèrent tant d'hôtes,
que l'aubergiste put à peine
les caser. [tard

« Voyez, enfants, dit-elle plus
souvent à ses fils et filles,
ce que fait la propreté.

Elle nous a faits aisés
et contents, après-que nous
avons été menés

par la malpropreté déjà
jusqu'au bord de l'abîme. »

Que ta maison soit
toujours claire et pure,
l'âme doit l'être encore plus.

94. Die wohlthätige Arme.

Kunigunde, eine arme Wittwe, betete alle Tage, bevor sie sich an ihr Spinnrad setzte, in ihrem einsamen Stübchen ihr Morgengebet mit großer Andacht, und las dann noch einen der schönen Sprüche, die in ihrem Gebetbuche standen.

Eines Tages las sie einen Spruch, der sie zu Werken der Wohlthätigkeit ermunterte, und ihr sehr wohl gefiel. „Aber, mein Gott, sagte sie, wie könnte ich Andern Gutes thun? Ich habe auf der Welt nichts, um mich zu ernähren, als mein Spinnrädlein, und damit erwerbe ich mir kaum das tägliche Brod. Der Winter ist vor der Thür, und ich habe nicht einmal das nöthige Holz. Die Finger sind mir in der kalten Stube jetzt schon so steif, daß ich kaum mehr spinnen kann. Auch der Hauszins ist noch nicht bezahlt. Ich werde wohl selbst wohlthätige Menschen um Almosen anflehen müssen.“

Sie sann indeß nach, was sie etwa Gutes thun könnte.

94. LA CHARITABLE PAUVRESSE.

Cunégonde, une pauvre veuve, ne manquait pas tous les matins, avant de se mettre à son rouet, de faire, dans sa solitaire chambrette, sa prière du matin et de lire une des belles sentences que renfermait son livre de prières. Un jour qu'elle avait lu, avec un plaisir tout particulier, une maxime qui l'exhortait à la charité, elle se dit : « Mon Dieu ! comment pourrais-je faire du bien à autrui ? Je ne possède au monde que mon rouet, et c'est lui qui me nourrit. L'hiver s'approche à grands pas, et je n'ai pas même le bois qu'il me faut. Mes doigts se glacent dans la chambre froide, et je puis à peine filer. Mon loyer n'est même pas payé ; aussi vais-je être obligée de demander l'aumône à des personnes charitables. » En réfléchissant toutefois comment elle pourrait faire quelque bien, elle se rappela qu'une de ses

94. Die wohlthätige Arme. 94. LA BIENFAISANTE PAUVRESSE

Kunigunde, eine arme Wittwe,
 betete alle Tage,
 bevor sie sich setzte an ihr Spinnrad,
 in ihrem einsamen Stübchen
 ihr Morgengebet
 mit großer Andacht, und las
 dann noch einen der
 schönen Sprüche, die standen
 in ihrem Gebetbuche.
 Eines Tages sie las einen Spruch,
 der sie ermunterte zu Werken
 der Wohlthätigkeit,
 und gefiel ihr sehr wohl.
 „Aber, mein Gott, sagte sie,
 wie könnte ich
 thun Gutes Andern?
 Ich habe nichts auf der Welt,
 um zu mich ernähren, !
 als mein Spinnrädlein
 und damit ich erwerbe mir
 kaum das tägliche Brod.
 Der Winter ist vor der Thür,
 und ich habe nicht einmal
 das nöthige Holz.
 Die Finger sind mir jetzt schon
 so steif in der kalten Stube,
 daß ich kann kaum mehr spinnen.
 Auch der Hauszins ist
 noch nicht bezahlt.
 Ich werde müssen
 ansehn wohl selbst
 wohlthätige Menschen
 um Almosen!“
 Sie sann nach indeß,
 was sie könnte
 etwa thun Gutes.

Cunégonde, une pauvre veuve,
 priait tous les jours, [rouet,
 avant qu'elle s'asseyait à son
 dans sa solitaire chambrette,
 sa prière-du-matin [sait
 avec grand recueillement, et li-
 ensuite encore une des
 belles maximes qui se trouvaient
 dans son livre-de-prières.
 Un jour elle lut une maxime,
 qui l'exhortait à *des œuvres*
 de la charité,
 et plaisait à elle très bien.
 « Mais, mon Dieu, dit-elle,
 comment pourrais-je
 faire du bien à d'autres?
 Je n'ai rien sur le monde
 pour me nourrir,
 que mon petit rouet
 et avec cela j'acquiers à moi
 à peine le quotidien pain.
 L'hiver est devant la porte,
 et je n'ai pas même
 le nécessaire bois. [déjà
 Les doigts sont à moi maintenant
 si raides dans la froide chambre,
 que je puis à peine plus filer.
 Aussi le loyer n'est
 pas encore payé.
 Je devrai
 implorer bien moi-même
 de charitables gens
 pour *avoir une aumône!* »
 Elle réfléchit cependant,
 ce-qu'elle pourrait
 peut-être faire de bien.

Da fiel ihr ein, daß eine Jugendfreundin von ihr, die am andern Ende der Stadt wohnte, und arm und alt war, krank liege. „Diese will ich heute besuchen, sagte sie; spinnen kann ich ja dort auch, und vielleicht kann ich ihr doch eines oder das andere tröstliche Wort sagen.“

Sie nahm ihr einziges Paar Äpfel, die sie unlängst geschenkt bekommen hatte, vom Kasten, um sie ihrer Freundin zu bringen, und machte sich mit ihrem Spinnrädlein auf den Weg.

Die Kranke hatte, als sie ihre alte Freundin erblickte, eine große Freude. „Denke nur, Kunigunde, sagte sie, ich habe kürzlich einige hundert Gulden geerbt. Möchtest du nicht zu mir ziehen, und meine Krankenwärterin werden? Du würdest doch Holzgeld und Hauszins ersparen, und dein Spinnen und meine kleine Erbschaft würden wohl hinreichen, uns beide zu ernähren.“ Kunigunde nahm den Antrag voll Freude an, zog sogleich zu ihr, und konnte nun nach langer Zeit das erste Mal wieder ruhig und

amies d'enfance, qui habitait à l'autre extrémité de la ville, était pauvre, vieille et infirme. « Je veux lui rendre visite aujourd'hui, se dit-elle; je puis filer là-bas aussi et lui prodiguer peut-être quelque parole de consolation. » Elle prit dans son armoire deux pommes qu'on lui avait naguère données, pour les apporter à son amie, et se mit en route avec son rouet. Quand la malade aperçut son amie, elle en éprouva une vive joie. « Imagine-toi, Cunégonde, dit-elle, que je viens d'hériter de quelques centaines de florins. Ne voudrais-tu pas venir habiter avec moi et me soigner? Tu épargnerais au moins le bois et le loyer: ton rouet et mon petit héritage suffiraient pour nous nourrir toutes deux. » Cunégonde accepta cette proposition avec joie, emménagea de suite, et put, après bien des années, dormir en repos et sans soucis. Aussi répétait-elle sou-

Da fiel ihr ein, daß eine
Jugendfreundin von ihr,
die wohnte am andern Ende
der Stadt, und war arm und
alt, liege krank.

„Ich will
heute diese besuchen,
sagte sie; ich kann ja spinnen
auch dort, und vielleicht ich
kann sagen ihr doch [Wort!“
eines oder das andere tröstliche

Sie nahm ihr einziges Paar
Äpfel, die sie hatte bekommen
unlängst geschenkt, vom Kasten,
um sie zu bringen ihrer Freundin,
und sich machte auf den Weg
mit ihrem Spinnrädchen.

Die Kranke hatte, als sie
ihre alte Freundin erblickte,
eine große Freude.

„Denke nur, Kunigunde, sagte sie,
ich habe geerbt kürzlich
einige hundert Gulden.

Wöchtest du nicht
ziehen zu mir, [rin?

und werden meine Krankenwärter-
Du würdest ersparen doch

Holzgeld und Hauszins,
und dein Spinnen und meine
kleine Erbschaft würden hinreichen
wohl, uns beide zu ernähren.“

Kunigunde nahm an den Antrag
voll Freude,

zog zu ihr
sogleich
und konnte nun
nach langer Zeit
schlafen wieder ruhig
und sorgenfrei.

Alors tomba à elle dedans qu'une
amie-d'enfance d'elle,
qui demeurait à l'autre bout
de la ville, et était pauvre et
vieille, était-couchée malade.

« Je veux
celle-ci aujourd'hui visiter,
dit-elle; je puis donc filer
aussi là-bas, et peut-être je
puis dire à elle pourtant [le. »

l'une ou l'autre consolante paro-
Elle prit son unique paire
de pommes, qu'elle avait reçues
naguère en-cadeau, de l'armoire,
pour les apporter à son amie,
et se mit sur le chemin
avec son petit-rouet.

La malade eut, quand elle
sa vieille amie aperçut,
une grande joie. [dit-elle,

« Pense seulement, Cunégonde,
j'ai hérité récemment
quelques centaines de florins.

Ne voudrais-tu pas
emménager chez moi,
et devenir ma garde-malade?

Tu épargnerais pourtant
de l'argent-pour-bois et loyer
et ton filage et mon
petit héritage suffiraient
bien, nous deux pour nourrir. »

Cunégonde accepta la proposi-
pleine de joie, [tion

emménagea chez elle
immédiatement
et put maintenant
après *un* long temps
dormir de nouveau tranquille
et libre-de-soucis.

sorgenfrei schlafen. Sie wiederholte das Sprüchlein, das ihr so wohl gefallen hatte, sehr oft:

Ihr Lieben, nur alltätlich
Ein gutes Werk vollbracht;
Das macht den Tag erträglich
Und eine gute Nacht.

95. Die gottselige Großmutter.

Während des letzten Krieges geriethen die Bewohner eines einsam stehenden Hauses in große Noth. Der Feind nahte sich mit einbrechender Nacht der Gegend. Der nächtliche Himmel erschien bald da bald dort von Feuersbrünsten roth, wie Blut. Man hörte furchtbar schießen. Zudem war es Winter, und das Wetter sehr kalt und stürmisch. Die guten Leute fürchteten ausgeplündert, und jezt, zur rauhesten Jahreszeit, von Haus und Hof verjagt zu werden.

Nur die alte fromme Großmutter war getrost und guten Muthes im Vertrauen auf Gott. Sie las ihren Kindern und Enkeln aus ihrem alten Gebetbuche ein Gebet vor, in dem die Worte vorkamen: „Gott wolle eine feste Mauer aufführen, um die Feinde von dieser Wohnung abzuhalten.“

vent la sentence qui lui avait tant plu : *Mes bien-aimés, une seule bonne œuvre accomplie par jour rend le jour supportable et nous donne une nuit agréable.*

95. LA BIENHEUREUSE GRAND'MÈRE.

Pendant la dernière guerre, les habitants d'une maison isolée furent en proie à de vives terreurs. L'ennemi s'approchait de la contrée à la tombée de la nuit. Les incendies qui éclataient çà et là, éclairaient le ciel d'une lueur rougeâtre. On entendait une vive canonnade. Pour comble de malheur, on était en hiver, et le temps était froid et impétueux. Les braves gens redoutaient d'être pillés et chassés de leur maison dans cette saison rigoureuse. La vieille et pieuse aïeule seule était rassurée et de bonne humeur, parce qu'elle avait confiance en Dieu. Elle lut de son vieux livre de prières à ses enfants et petits-enfants une prière qui disait : « Que Dieu élève un mur épais autour de cette demeure, pour en

Sie wiederholte das Sprüchlein,
das hatte gefallen ihr
so wohl, sehr oft:
Ihr Lieben, ein gutes Werk nur
vollbracht alltäglich,
das macht erträglich den Tag
und eine gute Nacht.

95. Die gottselige
Großmutter.

Während des letzten Krieges
die Bewohner eines Hauses
stehenden einsam, geriethen
in große Angsten.
Der Feind sich nahte der Gegend
mit einbrechender Nacht.
Der nächtliche Himmel erschien
bald da bald dort roth wie Blut
von Feuersbrünsten.
Man hörte furchtbar schießen.
Zudem es war Winter und
das Wetter sehr kalt und stürmisch.
Die guten Leute fürchteten
zu werden ausgeplündert,
und verjagt, jetzt,
zur rauhesten Jahreszeit,
von Haus und Hof.
Nur die alte fromme Großmutter
war getrost und guten Muthes
im Vertrauen auf Gott.
Sie las vor ihren Kindern
und Enkeln aus ihrem
alten Gebetbuche
ein Gebet, in dem vorkamen
die Worte:
„Gott wolle aufführen
eine feste Mauer um
abzuhalten die Feinde

Elle répétait la petite sentence,
qui avait plu à elle
si bien, très souvent: [lement
Vouschers, une bonne œuvre se u-
accomplie journellement,
cela rend supportable le jour
et une bonne nuit.

95. LA BIENHEUREUSE
GRAND'MÈRE.

Pendant la dernière guerre
les habitants d'une maison
se trouvant isolée, tombèrent
dans de grandes terreurs. [trée
L'ennemi s'approchait de la con-
à la tombante nuit.
Le nocturne ciel apparaissait
tantôt ici, tantôt là, rouge comme
des incendies. [sang
On entendait terriblement tirer.
Avec-cela il était hiver et
le temps très froid et orageux.
Les bonnes gens redoutaient
de devenir dépouillés,
et chassés, maintenant,
dans la plus-dure-saison
de maison et ferme.
Seule la vieille pieuse grand'mère
était confiante et de bonne hu-
en confiance sur Dieu. [meur
Elle lut à-haute-voix à ses enfants
et petits-enfants de son
vieux livre-de-prières [vaient
une prière, dans laquelle se trou-
ces paroles:
« Que Dieu veuille élever
un solide mur pour
écarter les ennemis

Einer ihrer Enkel, der andächtig zugehört hatte, meinte jedoch, das Aufführen einer Mauer sei gar zu viel von dem lieben Gott verlangt; um solche unmögliche Dinge solle man nicht beten.

Die Großmutter sprach aber: „Diese Worte sind nicht so buchstäblich zu nehmen. Sie sollen blos sagen, Gott wolle uns vor den Feinden so sicher beschützen, als wäre unser Haus von einer Mauer umgeben. Wenn aber Gott auch wirklich zu unserm Schutze eine Mauer bauen wollte, meinst du denn, daß es ihm unmöglich sei?“

Indeß ging die Nacht vorüber, ohne daß ein feindlicher Soldat sich ihrem Hause näherte. Alle im Hause wunderten sich darüber. Als sie aber sich Morgens vor die Thür wagten, sieh, da war gegen jene Seite hin, wo die Feinde standen, der Schnee von dem Winde hoch wie eine Mauer aufgethürmt, so daß man gar nicht hindurch kommen konnte.

Alle lobten und priesen Gott. Die Großmutter aber sagte: „Seht, so hat Gott doch eine Mauer aufgeführt,

écarter les ennemis! » Un de ses petits-enfants, qui avait écouté avec beaucoup de recueillement sa lecture, ne put s'empêcher de dire que c'était trop exiger du bon Dieu que de lui demander des choses impossibles comme celle-ci. « Il ne faut pas prendre ces paroles à la lettre, dit l'aïeule; elles expriment le vœu que Dieu nous protège contre les ennemis d'une manière aussi sûre que si notre maison était entourée d'un mur. Mais si Dieu voulait en effet en élever un pour notre protection, crois-tu véritablement que cela lui serait impossible? » La nuit se passa, et aucun soldat ennemi ne s'approcha de la maison; tous ses habitants s'en étonnèrent. Quand, le matin, ils se hasardèrent devant la porte, ils virent, du côté où étaient placés les ennemis, la neige amoncelée à la hauteur d'un mur, si bien qu'on n'y aurait pu passer. Tous louèrent et remercièrent Dieu. « Voyez-vous, dit l'aïeule, Dieu a pourtant élevé un mur pour éloigner l'ennemi de notre

von dieser Wohnung.“

Einer ihrer Enkel, der hatte andächtig zugehört, meinte jedoch, das Aufführen einer Mauer sei verlangt gar zu viel von dem lieben Gott; man solle nicht beten um solche unmögliche Dinge.

Aber die Großmutter sprach:

„Diese Worte sind nicht zu nehmen so buchstäblich.

Sie sollen blos sagen:

Gott wolle uns beschützen vor den Feinden

so sicher,

als unser Haus wäre

vor einer Mauer umgeben.

Aber wenn Gott wollte bauen

auch wirklich eine Mauer

zu unserm Schutze,

meinst du denn, daß es sei

ihm unmöglich?“

Indeß die Nacht ging vorüber,

ohne daß ein feindlicher Soldat sich näherte ihrem Hause.

Alle im Hause sich wunderten

darüber. Aber als Morgens sie

sich wagten vor die Thür,

sieh, da gegen jene Seite hin,

wo standen die Feinde,

der Schnee war aufgethürmt

hoch wie eine Mauer,

so daß man konnte

gar nicht

kommen hindurch.

Alle lobten und priesen Gott.

Aber die Großmutter sagte:

„Seht, so Gott hat doch

aufgeführt eine Mauer abzuhalten

de cette demeure. »

Un de ses petits-fils, qui avait

avec-recueillement écouté,

pensa pourtant, *que* l'érection

d'un mur était demander

bien trop du bon Dieu;

*qu'*on ne devait pas prier pour

de telles impossibles choses.

Mais la grand'mère dit: [dre

« Ces paroles *ne* sont pas à prentellement à-la-lettre.

Elles doivent seulement dire:

Que Dieu nous veuille protéger

devant les ennemis

aussi sûrement,

comme-*si* notre maison était

d'un mur entourée.

Mais si Dieu voulait bâtir

aussi véritablement un mur

pour notre protection,

crois-tu donc, que cela soit

à lui impossible? »

Cependant la nuit passa,

sans qu'un ennemi soldat

s'approchât de leur maison.

Tous dans la maison s'étonnèrent

de cela. Mais quand, le matin, ils

se hasardèrent devant la porte

voici, ici contre le côté là,

où se tenaient les ennemis,

la neige était amoncelée

haute comme un mur,

de sorte que on *ne* pouvait

pas du tout

passer à-travers.

Tous louèrent et exaltèrent Dieu.

Mais la grand'mère dit:

« Voyez, ainsi Dieu a pourtant

érigé un mur pour écarter

die Feinde von unserer Wohnung abzuhalten. Er ist gnädig und barmherzig, und unendlich reich an Mitteln, uns aus jeder Noth zu erretten. Wir wollen daher nie kleinmüthig und verzagt sein. Ich wenigstens bleibe dabei:

„Wer auf den lieben Gott vertraut,
Der hat auf festen Grund gebaut.“

96. Die fromme Mutter und ihre Söhne.

1.

An einem hohen Festtage sagte eine adlige Frau zu ihren zwei Söhnen: „Ach, daß ich doch heute auch in dem Tempel erscheinen, und mit den Tausenden, die sich dort versammeln, Gott, den Allmächtigen, anbeten könnte. Aber in die Stadt zu gehen, ist für mich zu weit, und unsere Kutsche hilft uns jetzt nichts, da wir die Pferde wegen unserer dürftigen Umstände verkaufen mußten.“

Die Söhne schoben sogleich die Kutsche vor, und erboten sich, die Mutter in den Tempel zu fahren, der weit vom Orte entfernt war. Die Mutter stieg ein, und die adligen Jünglinge zogen anstatt der Pferde die Kutsche.

habitation. Il est clément et miséricordieux, et les voies ne lui manquent pas pour nous délivrer de toute misère. Ne soyons donc pas des gens de petite foi et prompts à se désespérer. Quant à moi, je m'en tiens au vieil adage, qui dit : *Celui qui se fie à Dieu, a bâti sur un bon fond.* »

96. LA PIEUSE MÈRE ET SES FILS.

I. A un grand jour de fête, une noble dame dit à ses deux fils : « Si je pouvais seulement me rendre aujourd'hui au temple, pour me joindre à ces milliers de fidèles qui y vont adorer Dieu ! Mais la ville est trop éloignée, et notre carrosse nous est inutile, parce que nous avons dû vendre nos chevaux à cause de notre misère. » A peine la mère eut-elle dit ces paroles, que les fils avancèrent la voiture et s'offrirent pour traîner leur mère au temple, qui était situé à une grande distance. La mère monta en voiture et les jeunes nobles s'y attelèrent. Le peuple tout entier,

die Feinde von unserer Wohnung.
Er ist gnädig und barmherzig,
und unendlich reich an Mitteln
zu uns erretten aus jeglicher Noth.
Wir wollen daher sein nie
kleinmüthig und verzagt.
Ich wenigstens bleibe dabei :
Wer vertraut auf den lieben Gott,
der hat gebaut auf
festen Grund."

les ennemis de notre demeure.
Il est gracieux et miséricordieux,
et infiniment riche en moyens
pour nous sauver de toute misère.
Nous ne voulons donc être jamais
de-petite-foi et désespérés.
Moi du moins je reste à cela :
Qui se confie sur le (au) bon Dieu,
celui-là a bâti sur
un solide fondement. »

96. Die fromme Mutter
und ihre Söhne.

96. LA PIEUSE MÈRE
ET SES FILS.

I

An einem hohen Festtage
eine adlige Frau sagte
zu ihren zwei Söhnen :
„Ach, daß ich könnte doch
heute auch erscheinen in dem Tempel,
und anbeten Gott,
den Allmächtigen,
mit den Tausenden,
die sich versammeln dort.
Aber zu gehen in die Stadt,
ist zu weit für mich,
und unsere Kutsche
hilft uns nichts jetzt,
da wir mußten verkaufen
die Pferde wegen
unserer dürftigen Umstände.“
Die Söhne schoben vor sogleich die
und sich erbieten zu fahren [Kutsche
die Mutter in den Tempel,
der war entfernt weit vom Orte.
Die Mutter stieg ein,
und die adligen Jünglinge
zogen die Kutsche
anstatt der Pferde.

I

A un solennel jour-de-fête
une noble dame dit
à ses deux fils :
« O, que je pusse pourtant
aujourd'hui aussi paraître dans
et adorer Dieu, [le temple,
le Tout-Puissant
avec les milliers,
qui s'assemblent là-bas.
Mais d'aller à la ville
est trop loin pour moi,
et notre carrosse
ne sert à nous de rien maintenant,
parce-que nous avons dû vendre
les chevaux à cause
de notre précaire situation. »
Les fils avancèrent de suite le
et s'offrirent à voiturier [carrosse
la mère dans le temple, [droit.
qui était éloigné loin de l'en-
La mère monta-en-voiture,
et les nobles jeunes-gens
tirèrent le carrosse
en-place des chevaux.

Alles Volk war über die Frömmigkeit der Mutter und die kindliche Liebe der Söhne bis zu Thränen gerührt, bestreute ihren Weg von dem Stadthore bis zum Tempel mit grünem Laube und frischen Blumen, und rief entzückt: „Heil der glücklichsten Mutter und den edelsten Söhnen!“

Die allerschönste Tugend übt,
Wer Gott und Eltern kindlich liebt.

2.

Unter dem freudigen Zurufe des Volkes erreichten die guten Söhne den Tempel. Die gute Mutter kniete weinend am Altare nieder, und betete in ihrem Herzen: „Lieber Gott! segne meine zwei Söhne, und gib ihnen das, was du für das Allerbeste erkennst.“

Die Jünglinge führten die Mutter wieder nach Hause, und gingen Abends fröhlich zu Bette. Als die Mutter sie Morgens wecken wollte, lagen sie beide da, schön und lieblich, wie schlafende Engel — allein sie erwachten nicht mehr.

Die Mutter war über den Tod der geliebten Söhne

ému jusqu'aux larmes de la piété de la mère et de l'amour filial de ses fils, répandait sur leur chemin, depuis les portes de la ville jusqu'au temple, des branches d'arbres et des fleurs, et s'écriait avec transport: « Salut à la plus heureuse des mères et aux plus nobles des fils! » *Celui qui aime son Dieu et ses parents pratique la plus belle vertu.*

II. Les fils arrivèrent au temple au milieu des joyeuses acclamations de la foule. La bonne mère s'agenouilla devant l'autel et pria silencieusement Dieu de bénir ses deux fils et de leur donner ce qu'il croirait leur être le plus utile. Ensuite les jeunes gens ramenèrent leur mère à la maison et se couchèrent le cœur plein de joie. Mais quand, le lendemain matin, elle voulut les réveiller, elle les trouva couchés côte à côte, beaux et ravissants, semblables à des anges endormis; mais ils ne se réveillèrent plus. Au premier abord, la bonne mère s'effraya beaucoup de la mort de

Alles Volk war gerührt
 bis zu Thränen
 über die Frömmigkeit der Mutter
 und die kindliche Liebe der Söhne,
 bestreute ihren Weg
 von dem Stadthore
 bis zum Tempel,
 mit grünem Laube
 und frischen Blumen,
 und rief entzückt :
 „Heil der glücklichsten Mutter
 und den edelsten Söhnen!“
 Wer liebt Gott und Eltern
 kindlich, übt die allerschönste
 Tugend.

II

Unter dem freudigen Zurufe
 des Volkes die guten Söhne
 erreichten den Tempel.
 Die gute Mutter kniete nieder
 weinend am Altare, und betete
 in ihrem Herzen : „Lieber Gott!
 segne meine beiden Söhne,
 und gib ihnen das, was du
 erkennst für das Allerbeste.“
 Die Jünglinge führten wieder
 die Mutter nach Hause,
 und gingen Abends
 frühlich zu Bette.
 Als die Mutter wollte sie
 wecken Morgens, sie beide
 lagen da, schön und lieblich
 wie schlafende Engel —
 allein sie erwachten
 nicht mehr.
 Die Mutter war anfangs
 sehr erschrocken über den Tod
 der geliebten Söhne.

Tout le peuple était touché
 jusqu'aux larmes
 de la pitié de la mère
 et du filial amour des fils,
 parsema leur chemin
 depuis la porte-de-la-ville
 jusqu'au temple
 de vert feuillage
 et de fraîches fleurs,
 et s'écria transporté :
 « Salut à la plus heureuse mère
 et aux plus nobles fils! »
 Qui aime Dieu et parents
 filialement, exerce la plus belle
 vertu. »

II

Sous les joyeuses acclamations
 de la foule les bons fils
 atteignirent le temple.
 La bonne mère s'agenouilla
 en-pleurant à l'autel, et pria
 dans son cœur : « Bon Dieu!
 bénis mes deux fils,
 et donne à eux, ce-que tu
 reconnais pour le mieux. »
 Les jeunes-gens conduisirent de
 la mère à la maison, [nouveau
 et allèrent le soir
 joyeusement au lit.
 Quand la mère voulut les
 éveiller le matin, eux deux sables
 étaient couchés là, beaux et agré-
 comme *de* dormants anges —
 mais ils se réveillèrent
 ne plus.
 La mère fut d'abord
 très effrayée au sujet de la mort
 des bien-aimés fils.

anfangs sehr erschrocken. Allein bald faßte sie sich wieder und sagte: „Guter Gott, du hast mein Gebet erhört. Nun sehe ich es ein, ein sanfter, seliger Tod ist das Beste was sterbliche Menschen sich wünschen können. Meine Söhne sind nun bei dir. Die Erde war zu arm, ihre kindliche Liebe zu belohnen; deshalb hast du sie zu dir in den Himmel genommen.“

Um vor dem Tode nicht zu beben,
Gedenke an das bess're Leben.

97. Der sterbende Vater.

Ein guter Vater war sehr krank und dem Tode nahe. Da rief er noch am letzten Morgen seines Lebens seine Kinder an sein Sterbebett zusammen, und ermahnte sie zu allem Guten; besonders aber befahl er ihnen, den christlichen Unterricht immer fleißig zu besuchen und mit Aufmerksamkeit anzunehmen.

„Liebe Kinder, sprach er, ich habe fünfzig Jahre lang gelebt, und in dieser Welt viele Freuden genossen; die reinsten, seligsten, ja wahrhaft himmlischen Freuden aber hat mir die Religion gewährt; sie bewahrte alle meine

ses enfants bien-aimés. Mais elle se remit bientôt et dit : « Bon Dieu, tu as exaucé ma prière. Je reconnais maintenant qu'une mort douce et bienheureuse est ce que nous autres, pauvres mortels, pouvons souhaiter de mieux. Mes fils sont à présent auprès de toi. La terre était trop pauvre pour les récompenser de leur amour filial; c'est pourquoi tu les as repris auprès de toi dans le ciel. » *Songe à la vie bienheureuse pour ne pas avoir à redouter la mort.*

97. LE PÈRE MOURANT.

Un bon père, sentant sa fin prochaine, réunit, le dernier jour de sa vie, tous ses enfants autour de son lit et les exhorta au bien; il leur recommanda expressément de fréquenter avec assiduité l'instruction religieuse et de s'en approprier les enseignements. « J'ai vécu cinquante ans, chers enfants, leur dit-il; la vie m'a procuré bien des joies, mais c'est la religion qui m'a donné les joies les plus pures, les plus délicieuses, les plus di-

Allein sie sich faßte bald
wieder und sagte :
„Guter Gott, du hast
erhört mein Gebet. Nun
ich es sehe ein, ein Tod sanfter,
seliger, ist das Beste
was können wünschen
sterbliche Menschen.
Meine Söhne sind nun bei dir.
Die Erde war zu arm zu
belohnen ihre kindliche Liebe;
deshalb du sie hast genommen
zu dir in den Himmel.“
Gedenke an das bess're Leben,
um nicht zu beben
vor dem Tode.

Mais elle se résigna bientôt
de-nouveau et dit :
« Bon Dieu ! tu as
exaucé ma prière. Maintenant
je le reconnais, une mort douce,
bienheureuse, est le mieux
que puissent souhaiter
de mortels hommes. [de toi.
Mes fils sont maintenant auprès
La terre était trop pauvre pour
récompenser leur filial amour ;
c'est-pourquoi tu les as pris
chez toi dans le ciel. »
Songe à la meilleure vie
pour ne pas trembler
devant la mort.

97. Der sterbende Vater.

97. LE MOURANT PÈRE.

Ein guter Vater war sehr krank
und nahe dem Tode.
Da er rief zusammen noch
am letzten Morgen seines Lebens
seine Kinder an sein Sterbebett,
und sie ermahnte zu allem Guten,
aber er befahl ihnen besonders
zu besuchen immer fleißig
den Unterricht christlichen
und anzunehmen
mit Aufmerksamkeit.
„Liebe Kinder, sprach er,
ich habe gelebt fünfzig Jahre lang,
und genossen in dieser Welt
viele Freuden ;
aber die Religion hat gewährt mir
die reinsten, seligsten,
ja wahrhaft
himmlischen Freuden ;
sie bewahrte rein alle meine

Un bon père était très malade
et proche de la mort.
Alors il appela ensemble encore
au dernier matin de sa vie
ses enfants à son lit-de-mort,
et les exhorta à tout le bien ;
mais il ordonna à eux surtout
de fréquenter toujours diligem-
l'instruction religieuse [ment
et *de l'accepter*
avec l'attention *voulue.*
« Chers enfants, dit-il,
j'ai vécu cinquante ans durant,
et joui dans ce monde
de beaucoup de joies ;
mais la religion a procuré à moi
les plus pures, les plus bienheu-
voire même [reuses,
célestes joies ;
elle conserva pures toutes mes

irdischen Freuden rein, erhöhte und veredelte sie. Dies bezeuge ich vor Gott.

„Ich habe fünfzig Jahre gelebt, und in dieser Welt Vieles gelitten und manchen harten Kampf zu bestehen gehabt; in allen Leiden aber habe ich den besten Trost und die sicherste Stütze einzig in unserer heiligen Religion gefunden. Dies bezeuge ich vor Gott.

„Ich habe fünfzig Jahre gelebt, bin öfters dem Tode nahe gewesen, ja ich werde jetzt den Abend sicher nicht mehr erleben, und bezeuge es aus Erfahrung und vor Gott: Nur die göttliche Kraft der Religion kann dem Tode seine Schrecken benehmen; nur der heilige Glaube an unsern Erlöser kann uns Muth und Stärke geben, den wichtigen Schritt in die Ewigkeit getrost zu thun, und vor Gottes Richterstuhl zu erscheinen.

„Bestrebt euch daher, ihn, unsern göttlichen Erlöser, recht kennen zu lernen, und seine heiligen Lehren zu befolgen, so werdet ihr Gott wohlgefällig sein, zufrieden leben, und einst selig sterben.“

Die Kinder vernahmen diese Worte unter heißen Thränen. Der Vater starb in der nächsten Stunde; die Kinder

vines; c'est elle qui a conservé pures, relevé et ennobli toutes mes joies terrestres.

« J'ai vécu cinquante ans durant; j'ai beaucoup souffert en ce monde et affronté mainte dure lutte; mais, dans toutes mes douleurs, c'est la religion qui a été à la fois ma plus grande consolation et mon plus ferme appui. J'en témoigne devant Dieu.

» J'ai vécu pendant cinquante ans; souvent j'ai vu la mort de bien près; je ne vivrai plus jusqu'à ce soir, mais je puis vous le témoigner devant Dieu, et parce que j'en ai fait l'expérience. La puissance de Dieu seule peut enlever à la mort ses épouvante-mements. La foi seule en notre divin Sauveur nous donne le courage et la force de franchir en paix le pas sérieux qui nous conduit à l'éternité et devant le tribunal de Dieu. Efforcez-vous donc d'apprendre à connaître notre divin Sauveur et de pratiquer ses saintes doctrines. Alors vous serez agréables à Dieu, vous vivrez contents et mourrez un jour en paix. » Le père mourut peu d'ins-

irdischen Freuden, sie erhöhte und veredelte. Ich bezeuge dies vor Gott.

Ich habe gelebt fünfzig Jahre, und gelitten Vieles in der Welt und gehabt zu bestehen manchen harten Kampf; aber ich habe gefunden den besten Trost und die sicherste Stütze in allen Leiden einzig in unserer heiligen Religion.

Ich bezeuge dies vor Gott.

Ich habe gelebt fünfzig Jahre, bin gewesen öfters nahe dem Tode, ja ich werde erleben jetzt sicher nicht mehr den Abend, und es bezeuge aus Erfahrung und vor Gott:

Nur die göttliche Kraft kann benehmen dem Tode seine Schrecken: nur der heilige Glaube an unsern Erlöser kann geben uns Muth und Stärke, zu thun getrost den wichtigen Schritt in die Ewigkeit und zu erscheinen vor Richterstuhl Gottes.

Bestrebt euch daher, zu lernen ihn kennen, unsern Erlöser göttlichen und zu befolgen seine heiligen Lehren, so ihr werdet sein wohlgefällig Gott, leben zufrieden und sterben einst selig."

Die Kinder vernahmen diese Worte unter heißen Thränen.

Der Vater starb

in der nächsten Stunde;

aber die Kinder bewahrten

terrestres joies, les rehaussa et les ennoblit. Je témoigne cela devant Dieu.

J'ai vécu cinquante ans et souffert beaucoup dans le et eu à affronter [monde maint dur combat;

mais j'ai trouvé la meilleure consolation et le plus sûr appui dans toutes les souffrances seulement dans notre sainte religion. [ment Je témoigne cela devant Dieu.

J'ai vécu cinquante ans, ai été souvent près de la mort, même j'atteindrai maintenant certainement ne plus le soir, et le témoigne par expérience et devant Dieu:

Seule la divine puissance peut enlever à la mort ses terreurs: seule la sainte foi en notre Sauveur [force, peut donner à nous courage et pour faire avec-assurance le sérieux pas

dans l'éternité et de paraître devant le siège-de-juge de Dieu. Efforcez-vous donc à apprendre à le connaître, notre Sauveur divin, et à suivre ses saints enseignements, alors vous serez agréables à Dieu, vous vivrez contents et mourrez un jour bienheureux.»

Les enfants écoutèrent ces paroles parmi de chaudes larmes. [les Le père mourut

dans la plus proche heure; mais les enfants gardèrent

aber bewahrten seine letzten Worte ihr Leben lang in ihrem Herzen, befolgten sie, und lernten nun auch aus Erfahrung, daß sie die lautere Wahrheit seien.

Gottes Wort führt uns den Weg zum Heil;
Wer ihm folget, wählt das beste Theil.

98. Die Freunde nach dem Tode.

Ein Vater erzählte einmal seinen Kindern folgende Parabel: „Der königliche Statthalter auf einer Insel wurde einmal vor seinen Herrn, den König, gerufen, um von seiner Verwaltung Rechenschaft abzulegen. Diejenigen seiner Freunde, in die er sein größtes Vertrauen gesetzt hatte, ließen ihn fortziehen, und regten sich nicht von der Stelle. Andere, auf die er sich auch nicht wenig verlassen hatte, gingen nur mit ihm bis an das Schiff. Einige aber, denen er es kaum zugetraut hätte, begleiteten ihn auf der ganzen weiten Reise bis zum Throne des Königs, sprachen für ihn, und brachten ihm die Huld und Gnade des Königs zuwege.“

Die Kinder verstanden nicht, wer diese Freunde seien. Da sprach der Vater: „Auch der Mensch hat dreierlei

tants après, mais ses enfants n'oublièrent jamais ses dernières paroles. Les ayant mises en pratique, ils apprirent par leur propre expérience combien elles étaient vraies.

La parole de Dieu nous mène au salut. Celui qui la pratique a choisi la meilleure part.

98. LES AMIS APRÈS LA MORT.

Un père raconta un jour à ses enfants la parabole suivante : « Le gouverneur royal d'une île fut cité un jour devant son maître pour rendre compte de son administration. Ceux de ses amis qui avaient toute sa confiance le laissèrent partir sans se soucier de lui. D'autres, sur lesquels il comptait aussi quelque peu, l'accompagnèrent jusqu'au navire. Mais quelques-uns d'entre ses amis, qu'il n'en aurait pas crus capables, l'accompagnèrent pendant son long voyage jusqu'au trône du roi, témoignèrent en sa faveur et obtinrent pour lui la grâce du roi. »

Les enfants n'ayant pas compris quels pouvaient être ces amis, le père leur dit : « L'homme aussi a trois espèces d'amis sur

ihr Leben lang [zen, ihre letzten Worte in ihrem Herzen besorgten, und lernten nun auch aus Erfahrung, daß sie seien die lautere Wahrheit. Wort Gottes uns führt den Weg zum Heil; wer folget ihm, wählet das beste Theil.

leur vie durant [cœur, ses dernières paroles dans leur les suivirent, et apprirent maintenant aussi par expérience qu'elles étaient la pure vérité. La parole de Dieu nous conduit au salut; qui suit à elle [le chemin choisit la meilleure part.

98. Die Freunde nach dem Tode.

Ein Vater erzählte einmal seinen Kindern folgende Parabel: „Der königliche Statthalter auf einer Insel wurde gerufen, einmal vor seinen Herrn, den König, um abzulegen Rechenschaft von seiner Verwaltung. Diejenigen seiner Freunde, in die er hatte gesetzt] sein größtes Vertrauen, ihn ließen fortziehen, und nicht sich regten von der Stelle. Andere, auf die er sich hatte verlassen auch nicht wenig, gingen [sen nur mit ihm bis an das Schiff. Aber einige, denen er es hätte kaum zugetraut, ihn begleiteten auf der ganzen weiten Reise, bis zum Throne des Königs, [ge sprachen für ihn und brachten zu ihm die Huld und Gnade des Königs.“

Die Kinder verstanden nicht, wer seien diese Freunde. Da der Vater sprach: „Der Mensch auch hat dreierlei Freunde

98. LES AMIS APRÈS LA MORT.

Un père raconta une-fois à ses enfants la suivante parole: « Le royal gouverneur [bole: sur une île fut appelé un jour devant son maître, le roi, pour rendre compte de son administration. Ceux de ses amis, dans lesquels il avait placé sa plus grande confiance, le laissèrent partir, [place. et ne se dérangèrent pas de la. D'autres, sur lesquels il s'était fié aussi pas peu, allèrent [vire. seulement avec lui jusqu'au navire. Mais quelques-uns, auxquels il cela eût à peine confié, l'accompagnèrent sur le long lointain voyage, jusqu'au trône du roi, parlèrent pour lui et obtinrent pour-lui la faveur et la grâce du roi. » Les enfants ne comprirent pas, qui étaient ces amis.

Alors le père dit: « L'homme aussi a trois espèces d'amis

Freunde auf Erden, die er aber meistens erst alsdann recht kennen lernt, wenn er von dieser Welt abgerufen wird, um über sein Thun und Lassen Rechenschaft zu geben. Die ersten dieser Freunde, Geld und Gut, bleiben zurück. Die andern, seine Verwandten, begleiten ihn nur bis an das Grab. Die dritten, seine guten Werke, folgen ihm nach in die Ewigkeit, bis zu Gottes Thron, wo einem Jeden nach seinen Werken vergolten wird, und auch der Trunk kalten Wassers, den man einem Durstigen reicht, nicht unbelohnt bleibt.“

Wie thöricht handelt doch ein Mensch, der sich gerade um solche treue Freunde am allerwenigsten bekümmert!

Thu' Gutes in der kurzen Lebenszeit;
Nur dieses folgt dir in die Ewigkeit.

99. Das bessere Land.

Ein Vater und eine Mutter lebten mit ihren zwei Kindern auf einer rauhen Insel des weiten Weltmeeres, wohin sie durch Schiffbruch gerathen waren. Wurzeln und Kräuter dienten ihnen zur Nahrung, eine Quelle war ihr

terre; mais, la plupart du temps, il n'apprend à les connaître qu'au jour où il est rappelé de ce monde pour rendre compte à Dieu de ses faits et gestes. Les premiers de ses amis, l'argent et la fortune, le quittent. Les autres, ses parents, l'accompagnent jusqu'à la tombe. Les troisièmes seuls, ses bonnes œuvres, l'accompagnent jusqu'au trône de Dieu, où il est donné à chacun selon ses œuvres, et où la gorgée d'eau que nous donnons à celui qui a soif ne reste pas sans récompense. Que l'homme agit donc follement de ne pas se soucier de pareils amis fidèles! »

Fais du bien pendant les courts moments de la vie. Tes bienfaits seuls te suivront dans l'éternité.

99. LA TERRE MEILLEURE.

Un père et une mère vivaient avec leurs enfants dans une île déserte de l'Océan, où le naufrage les avait jetés. Ils se nourrissaient de racines et d'herbes; une source leur servait de boisson

auf Erden, aber die er meistens
erst als dann lernt kennen recht,
wenn er wird abgerufen
von dieser Welt, um zu geben
Rechenschaft über sein Thun und
Die ersten dieser Freunde, [Lassen.
Geld und Gut, bleiben zurück.
Die andern, seine Verwandten,
ihn begleiten nur
bis an das Grab.
Die dritten,
seine guten Werke,
folgen ihm nach in die Ewigkeit,
bis zu Thron Gottes,
wo wird vergolten einem Jeden
nach seinen Werken,
und auch der Trunk
kalten Wassers, den man reicht
einem Durstigen, bleibt
nicht unbelohnt.“
Wie thöricht handelt doch,
ein Mensch, der sich bekümmert
am allerwenigsten um
solche treue Freunde. [zeit,
Thu' Gutes in der kurzem Lebens=
dieses nur folgt dir
bis in die Ewigkeit.

sur terre, mais qu'il la plupart
seulement alors apprend à con=
quand il est rappelé [naître bien,
de ce monde, pour rendre
compte de son faire et laisser.
Les premiers de ces amis,
argent et biens, restent en ar=
Les autres, ses parents, [rière.
l'accompagnent seulement
jusqu'à la tombe.
Les troisièmes,
ses bonnes œuvres,
suivent à lui après dans l'éter=
jusqu'au trône de Dieu, [nité,
où est rendu à chacun
selon ses œuvres,
et aussi la gorgée
d'eau froide, qu'on tend
à un altéré, ne reste
pas non-récompensée.»
Combien sottement agit donc
un homme, qui se soucie
le moins de
pareils fidèles amis. [de-la-vie,
Fais du bien dans le court temps=
cela seulement suit à toi
jusque dans l'éternité.

99. Das bessere Land.

Ein Vater und eine Mutter
lebten mit ihren zwei Kindern
auf einer Insel rauhen
des weiten Weltmeeres,
wohin sie waren gerathen
durch Schiffbruch. [ten
Wurzeln und Kräuter ihnen dien=
zur Nahrung, eine Quelle
war ihr Trank, und

99. LE MEILLEUR PAYS.

Un père et une mère
vivaient avec leurs deux enfants
sur une île sauvage
du lointain Océan,
où ils étaient arrivés
par naufrage.
Racines et herbes leur servaient
de nourriture, une source
était leur boisson et

Trank, und eine Felsenhöhle ihre Wohnung. Oft tobten auf der Insel furchtbare Stürme und Gewitter.

Die Kinder konnten sich's nicht mehr denken, wie sie auf die Insel gekommen waren; sie wußten nichts mehr von dem großen, festen Lande; Brod, Milch, Obst, und was es dort sonst noch Köstliches gibt, waren ihnen unbekante Dinge geworden.

Da landeten eines Tages in einem kleinen Schiffelein vier Mohren an der Insel.

Die Eltern hatten eine große Freude, und hofften, nun von ihren Leiden erlöst zu werden. Das Schiffelein war aber zu klein, Alle zugleich auf das feste Land hinüber zu bringen — und der Vater wollte die Fahrt zuerst wagen.

Mutter und Kinder weinten, als er in das schwache, bretteerne Fahrzeug stieg, und die vier schwarzen Männer ihn fortführen wollten. Er aber sagte: „Weinet nicht, draußen ist es besser — und ihr Alle kommt ja bald nach!“

Als das Schiffelein wieder kam und die Mutter abholte, weinten die Kinder noch mehr. Aber auch sie sagte:

et une caverne de demeure. Souvent les tempêtes et les orages se déchaînaient sur l'île. Les enfants ne se rappelaient plus comment ils y étaient arrivés; ils avaient perdu jusqu'au souvenir de la terre ferme. Le pain, le lait, les fruits et tout ce que la terre rapporte de délicieux, leur étaient devenus étrangers. Voici qu'un jour quatre nègres abordèrent dans une petite nacelle dans l'île. Les parents se réjouirent beaucoup de leur arrivée, car elle leur faisait espérer la fin de leurs souffrances. Mais la nacelle étant trop petite pour emmener tout le monde jusqu'à la terre ferme, le père résolut de tenter d'abord la traversée. La mère et les enfants pleuraient beaucoup quand il s'embarqua dans le frêle esquif en bois, avec lequel les nègres devaient l'emmener. Mais il leur dit: « Ne pleurez point; là-bas tout est meilleur, et vous m'y suivrez bientôt. » Quand la nacelle revint pour emmener leur mère, les enfants se désolèrent davantage encore. Mais elle aussi

eine Felsenhöhle
ihre Wohnung.

Oft furchtbare Stürme und Gewitter
tobten auf der Insel.

Die Kinder konnten denken
sich nicht mehr, wie sie
waren gekommen auf die Insel;
sie wußten auch mehr nichts
von dem großen, festen Lande;
Brod, Milch, Obst, und was
es gibt dort noch Köstliches,
waren geworden ihnen
unbekannte Dinge.

Da eines Tages vier Mohren
landeten in einem
kleinen Schifflein an der Insel.

Die Eltern hatten
eine große Freude
und hofften, zu werden nun
erlöst von ihren Leiden.

Aber das Schifflein war zu klein
zu bringen hinüber
Alle zugleich auf das Land feste —
und der Vater wollte wagen
die Fahrt zuerst.

Mutter und Kinder weinten,
als er stieg in das schwache
Fahrzeug brette, und
die vier Männer schwarzen
ihn wollten fortführen.

Aber er sagte: „Weinet nicht,
es ist besser drüben —
und ihr Alle kommt
ja nach bald!“

Als das Schifflein kam
wieder und abholte die Mutter,
die Kinder weinten
noch mehr.

Aber sie auch sagte:

une caverne-de-rochers
leur demeure.

Souvent de terribles tempêtes et
grondaient sur l'île. [orages

Les enfants *le* pouvaient imagi-
à eux ne plus, comment ils [ner
étaient arrivés sur l'île;
ils *ne* savaient aussi plus rien
de la grande, ferme terre;
pain, lait, fruits, et ce-que
il y a là-bas encore de délicieux,
étaient devenus à eux
d'inconnues choses.

Alors un jour quatre nègres
abordèrent dans une
petite nacelle à l'île.

Les parents eurent
une grande joie
et espéraient être maintenant
délivrés de leurs souffrances.

Mais le petit-bateau était trop pe-
pour amener de-l'autre-côté [tit
tous en même temps sur la terre
et le père voulut tenter [ferme—
la traversée d'abord.

Mère et enfants pleuraient,
quand il monta dans le faible
esquif en planches, et *que*
les quatre hommes noirs
le voulurent emmener.

Mais il dit: « *Ne* pleurez point,
cela est mieux de l'autre-côté —
et vous tous venez
pourtant après bientôt. »

Quand le petit-bateau vint
de-nouveau et chercha la mère,
les enfants pleurèrent
encore plus.

Mais elle aussi dit:

„Weinet nicht, in dem bessern Land sehen wir uns Alle wieder!“

Endlich kam das Schiffein, die zwei Kinder abzuholen. Sie fürchteten sich sehr vor den schwarzen Männern, und zitterten vor dem furchtbaren Meere, über das sie hinüber sollten. Unter Furcht und Bittern näherten sie sich dem Lande.

Aber wie freuten sie sich, als ihre Eltern am Ufer standen, ihnen die Hände boten, sie in den Schatten hoher Palmbäume führten, und auf dem blumigen Rasen sie mit Milch, Honig und köstlichen Früchten bewirtheten. „O wie thöricht war unsere Furcht! sagten die Kinder; nicht fürchten, sondern freuen hätten wir uns sollen, als die schwarzen Männer kamen, uns in das bessere Land abzuholen.“

„Liebe Kinder, sprach der Vater, unsere Ueberfahrt von der wüsten Insel in dieses schöne Land hat für uns noch eine höhere Bedeutung.

„Es steht uns Allen noch eine weitere Reise in ein viel schöneres Land bevor. Die ganze Erde, auf der wir wohnen, gleicht einer Insel; das herrliche Land hier ist für uns ein, wiewohl nur schwaches Bild des Himmels;

leur dit : « Ne pleurez point, nous nous reverrons dans une terre meilleure. » Enfin la nacelle revint pour prendre les deux enfants. Les hommes noirs leur inspiraient une vive terreur; ils tremblaient à la vue de la mer terrible qu'ils devaient traverser. C'est au milieu de leur effroi qu'ils s'approchèrent de la terre. Mais quelle ne fut pas leur joie, quand ils virent sur la plage leurs parents qui leur tendaient les bras! Ils les conduisirent sous l'ombre de grands palmiers, et leur servirent sur le gazon plein de fleurs du lait, du miel et des fruits délicieux. « Que notre crainte était donc puérile! dirent les enfants; nous aurions dû nous réjouir, quand les nègres sont venus pour nous emmener. — Notre traversée de l'île déserte dans ce magnifique pays, dit le père, a une signification plus élevée pour nous, mes chers enfants. Un voyage plus long encore, vers un pays bien plus beau, nous attend tous. La terre que nous habitons, ressemble à une île; cette terre magnifique est une image, faible il est vrai, du

„Weinet nicht,
wir uns sehen wieder Alle
in dem bessern Land.“
Endlich kam das Schiffein,
abzuholen die zwei Kinder.
Sie sich fürchteten sehr
vor den schwarzen Männern,
und zitterten vor dem furchtbaren
über das sie sollten [Meere,
hinüber.

Unter Furcht und Zittern
sie sich näherten dem Lande.
Aber wie sie sich freuten, als
ihre Eltern standen am Ufer,
boten ihnen die Hände,
sie führten in den Schatten
hoher Palmbäume,
und sie bewirtheten auf dem
blumigen Rasen
mit Milch, Honig und Früchten
köstlichen. „O wie thöricht war
unsere Furcht! sagten die Kinder;
wir hätten sollen uns freuen,
nicht fürchten, als
die schwarzen Männer
kamen, uns abzuholen
in das bessere Land.“

„Liebe Kinder, sprach der Vater,
unsere Ueberfahrt von der Insel
wüßten in dieses schöne Land,
hat für uns noch
eine höhere Bedeutung.
Es steht bevor uns Allen
noch eine weitere Reise
in ein viel schöneres Land. [nen,
Die ganze Erde, auf der wir woh=
gleicht einer Insel;
das herrliche Land hier ist für uns
ein, wie wohl schwaches Bild

« Ne pleurez pas,
nous nous reverrons tous
dans la meilleure terre. »
Enfin vint le petit-bateau
pour chercher les deux enfants.
Ils eurent-peur beaucoup
des noirs hommes, [mer,
et tremblaient devant la terrible
par dessus laquelle ils devaient
de-l'autre-côté (aller).

Parmi crainte et tremblement
ils s'approchaient de la terre.
Mais qu'ils se réjouirent, quand
leurs parents se tenaient au ri-
tendaient à eux les mains, [vage,
les conduisirent dans l'ombre
de grands palmiers,
et les régalaient sur le
plein-de-fleurs gazon
avec du lait, du miel et des fruits
délicieux. « O combien sotté était
notre terreur! dirent les enfants,
nous aurions dû nous réjouir,
pas avoir-peur, quand
les noirs hommes
vinrent pour nous chercher
dans une meilleure terre. »

« Chers enfants, dit le père,
notre traversée de l'île
déserte dans ce beau pays,
a pour nous encore
une plus-haute signification.
Il attend à nous tous
encore un plus lointain voyage
dans un bien plus beau pays.
Toute la terre, sur laquelle nous
ressemble à une île; [demeurons,
le magnifique pays ici est pour
une, quoique faible image [nous,

die Ueberfahrt dahin über das stürmende Meer ist der Tod. Jenes Schifflein erinnert an die Bahre auf der uns schwarzgekleidete Männer einst forttragen werden. Aber, wenn jene Stunde schlägt, da wir, ich, eure Mutter oder ihr, diese Welt verlassen müssen, so erschreckt nicht: der Tod ist für fromme Menschen, die Gott lieb gehabt und seinen Willen gethan haben, nichts als ein Uebergang in's bessere Land."

Der Christ soll Tod und Grab nicht scheuen,
Er darf sich auf den Himmel freuen;
Ihn führet Gottes Vaterhand
Hinüber in das bess're Land.

100. Die drei besten Bücher.

Ein frommer Greis, der in einer armen, einsamen Hütte lebte, hatte eine so große Weisheit und Einsicht, daß er Jedermann guten Rath und heilsame Lehren zu ertheilen wußte.

Ein gelehrter Mann, der ihn besuchte, verwunderte sich über seine weisen Reden, und sprach zu ihm: "Woher kommt dir diese Weisheit? Ich sehe in deiner Hütte ja keine Büchersammlung, aus der du so viel Gutes und Schönes hättest lernen können."

ciel; la traversée qui nous transportera au delà de la mer en furie, est la mort. La nacelle nous rappelle la bière sur laquelle des hommes vêtus de noir nous emporteront un jour. Mais quand sonnera l'heure à laquelle nous, moi, votre mère ou vous, nous devons quitter le monde, ne vous effrayez point. Pour les hommes qui ont aimé Dieu et pratiqué sa volonté, la mort n'est qu'un passage vers une terre meilleure. » *Le chrétien ne doit redouter ni la mort ni la tombe; bien au contraire, il a le droit de se réjouir du ciel. La main paternelle de Dieu le conduira dans la terre bienheureuse.*

100. LES TROIS MEILLEURS LIVRES.

Un pieux vieillard qui vivait dans une pauvre cabane isolée, avait tant de sagesse et d'intelligence qu'il dispensait à tout le monde de bons conseils et de salutaires instructions. Un savant qui vint le visiter un jour, s'étonna de ses sages doctrines et lui dit: « D'où te vient tant de sagesse? Ta cabane ne renferme pourtant pas de bibliothèque où tu aurais pu puiser tant de bonnes

des Himmels; die Ueberfahrt dahin über das stürmende Meer ist der Tod.

Jenes Schifflein erinnert an die Bahre auf der einst Männer schwarzgekleidete uns werden forttragen.

Aber, wenn jene Stunde schlägt, da wir, ich, eure Mutter oder ihr, müssen verlassen diese Welt, so erschreckt nicht:

der Tod ist, für Menschen fromme, die haben gehabt lieb Gott und gethan seinen Willen, nichts als ein Uebergang in's bessere Land."

Der Christ soll nicht scheuen Tod und Grab; er darf sich freuen auf den Himmel; Vaterhand Gottes ihn führt hinüber in das bessere Land.

du ciel; la traversée [mer vers-là par dessus - l'orageuse est la mort.

Ce petit bateau-là nous rappelle la bière sur laquelle un jour des hommes vêtus-de-noir nous emporteront.

Mais quand cette heure-là sonne, alors que nous, moi, votre mère et devons quitter cette terre, [vous alors ne vous effrayez pas:

la mort est, pour des hommes qui ont aimé Dieu [pieux, et fait sa volonté, rien qu'un passage dans un meilleur pays. »

Le chrétien ne doit pas redouter mort et tombe; il doit se réjouir sur le ciel; la main-paternelle de Dieu le mène de-l'autre-côté dans le meilleur pays.

100. Die drei besten Bücher. 100. LES TROIS MEILLEURS LIVRES.

Ein frommer Greis, der lebte in einer armen, einsamen Hütte, hatte eine so große Weisheit und Einsicht, daß er wußte zu ertheilen Jedermann guten Rath und heilsame Lehren. Ein gelehrter Mann, der ihn besuchte, sich verwunderte über seine weisen Reden, und sprach zu ihm: „Woher kommt dir diese Weisheit? Ich sehe in deiner Hütte ja keine Büchersammlung, aus der du hättest können lernen so viel Gutes und Schönes.“

Un pieux vieillard, qui vivait dans une pauvre, solitaire cabane avait une si grande sagesse [ne, et intelligence, qu'il pouvait dispenser à chacun [tions. bon conseil et salutaires instructions. Un savant homme, qui le visita, s'étonna de ses sages paroles, et dit à lui:

« D'où vient à toi cette sagesse? Je ne vois dans ta cabane pour aucune bibliothèque, [tant de laquelle tu aurais pu apprendre tant de bien et de beau. » [dre

Der Greis sprach: „Und doch habe ich die drei besten Bücher, die es gibt, und lese täglich darin. Diese Bücher sind: Die Werke Gottes über mir und rings um mich her; das Gewissen in meinem Innersten, und die heilige Schrift.

„Die Werke Gottes, Himmel und Erde, sind wie ein großes Buch vor uns aufgeschlagen; sie verkünden uns die Allmacht, Weisheit und Güte des himmlischen Vaters.

„Mein Gewissen sagt mir, was ich zu thun und zu lassen habe.

„Die heilige Schrift aber, dieses Buch aller Bücher, lehrt uns, wie Gott sich von Erschaffung der Welt an den Menschen geoffenbart, und wie der Sohn Gottes, unser Herr und Heiland Jesus Christus, in diese Welt gekommen, und was er geboten und verheißen, gethan und gelitten hat, um uns heilig und selig zu machen.“

Was wir glauben, hoffen, lieben,
Was wir thun und meiden müssen,
Steht in Gottes Wort geschrieben,
In der Schöpfung, im Gewissen.

et belles vérités. — Et pourtant, dit le vieillard, je possède les trois meilleurs livres; ce sont: les œuvres de Dieu au-dessus et tout autour de moi, la conscience dans mon for intérieur et l'Écriture sainte. Les œuvres de Dieu, le ciel et la terre, sont ouvertes devant nous comme un immense livre; elles nous annoncent la toute-puissance, la sagesse et la bonté de notre Père céleste. Ma conscience me dit ce que je dois faire et éviter. L'Écriture sainte, enfin, ce livre par excellence, nous enseigne comment Dieu s'est révélé aux hommes depuis la création du monde; elle nous dit comment le fils de Dieu, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, est venu sur terre, ce qu'il a ordonné, promis, fait et souffert pour nous rendre saints et bienheureux. »

Tout ce que nous croyons, espérons, aimons, ce que nous devons faire et éviter, se trouve consigné dans la parole de Dieu, dans la création, dans notre conscience.

Der Greis sprach : „Und doch
ich habe die drei besten Bücher,
die es gibt, und lese
täglich darin.

Diese Bücher sind :

Die Werke Gottes

über mir und

rings her um mich ;

das Gewissen

in meinem Innersten,

und die heilige Schrift. [de,

Die Werke Gottes, Himmel und Er-

sind aufgeschlagen vor uns

wie ein großes Buch ;

sie verkünden uns die Allmacht,

Weisheit und Güte

des himmlischen Vaters.

Mein Gewissen sagt mir,

was ich habe zu thun und zu lassen.

Aber die heilige Schrift,

dieses Buch aller Bücher,

lehrt uns, wie Gott sich hat

geoffenbart an den Menschen

von Erschaffung der Welt,

und wie der Sohn Gottes,

unser Herr und Heiland

Jesus Christus gekommen

in diese Welt, und was er

hat geboten und verheißen,

gethan und gelitten,

um uns zu machen heilig und selig.“

Was wir glauben, hoffen,

lieben, was wir müssen thun

und meiden,

steht geschrieben in Wort Gottes,

in der Schöpfung,

im Gewissen.

Le vieillard dit : « Et pourtant

j'ai les trois meilleurs livres,

qu'il y a, et *je* lis

journallement dedans.

Ces livres sont :

Les œuvres de Dieu

au-dessus de moi et

tout autour de moi ;

la conscience

dans mon for-intérieur

et la sainte Écriture.

Les œuvres de Dieu, ciel et terre,

sont ouvertes devant nous

comme un grand livre ;

elles annoncent à nous la toute-

la sagesse et *la* bonté [puissance,

du céleste père.

Ma conscience dit à moi

ce que j'ai à faire et à laisser.

Mais la sainte Écriture,

ce livre de tous les livres, [s'est

enseigne à nous, comme Dieu

révélé aux hommes

depuis *la* création du monde,

et comment le fils de Dieu,

notre Seigneur et Sauveur

Jésus-Christ, *est* venu

dans ce monde, et ce qu'il

a ordonné et promis,

fait et souffert, [heureux. »

pour nous faire saints et bien-

Ce que nous croyons, espérons,

aimons, ce que nous devons faire

et éviter,

est écrit dans *la* parole de Dieu,

dans la création,

dans la conscience.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR 11 2006

UO24 FEV 2006



a39003



004296041b

1551021 1207741

